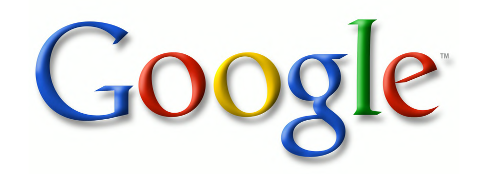
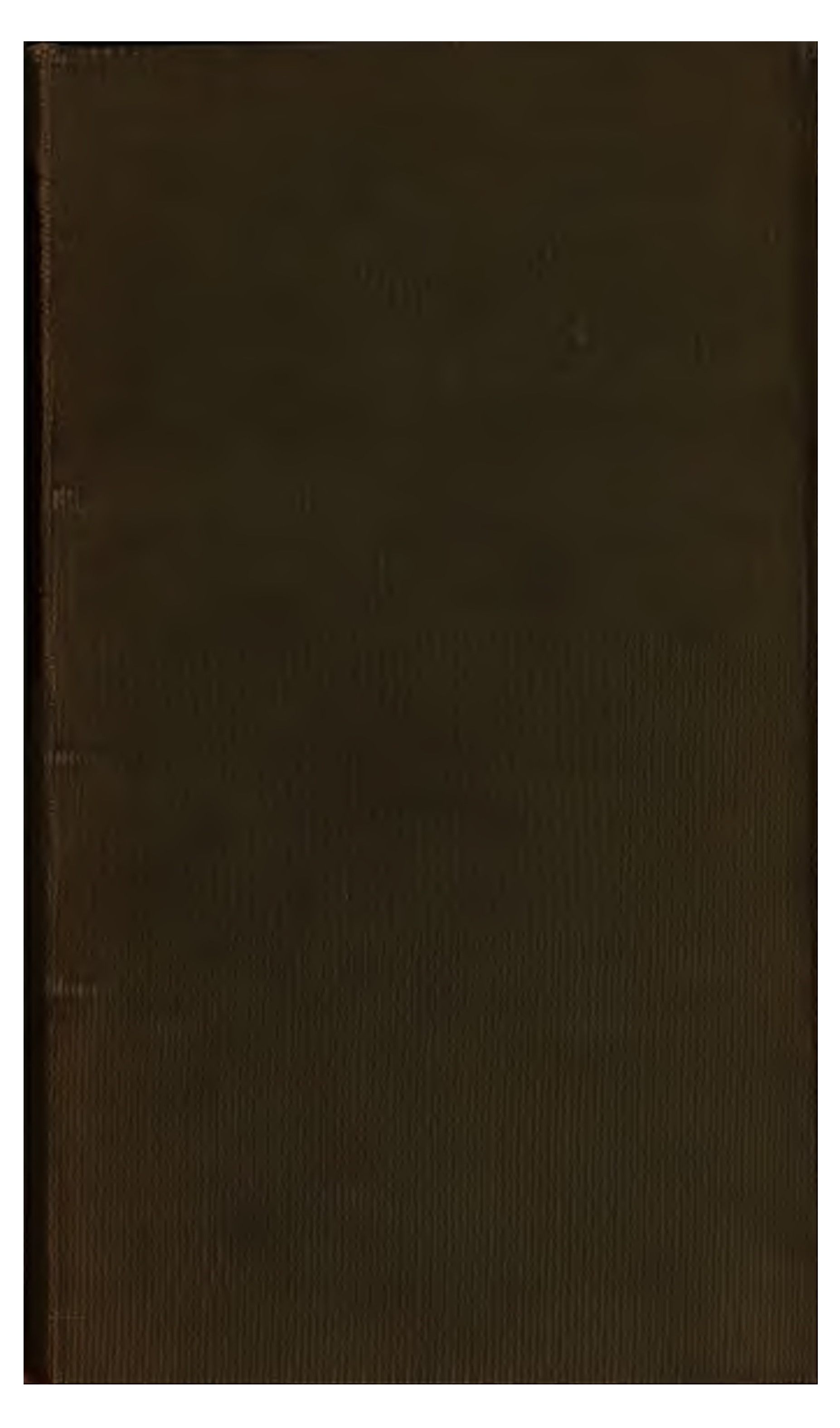
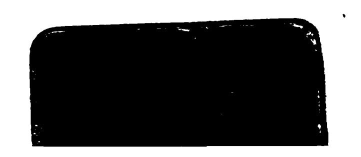
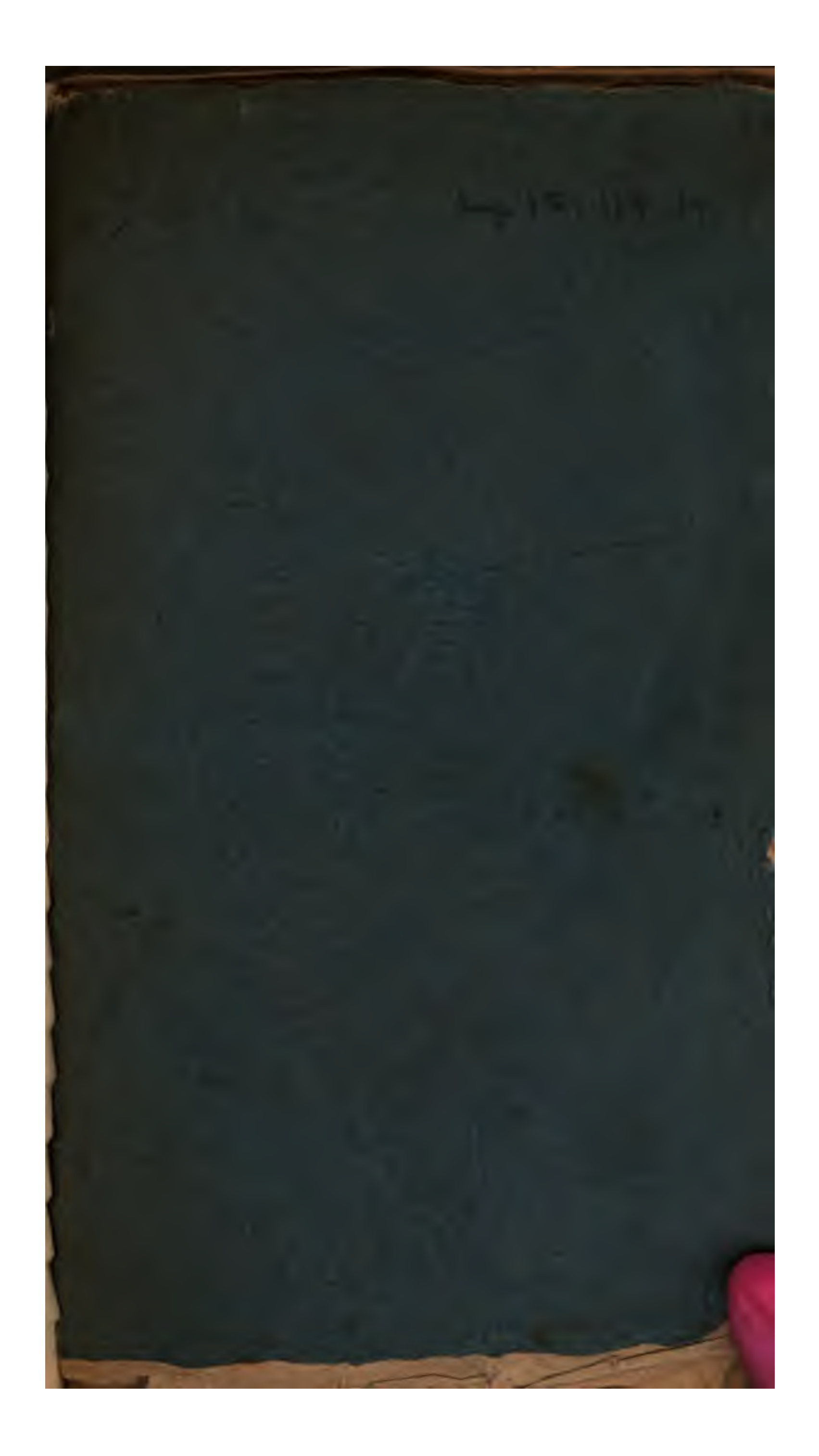

Google









C – 37

811*b*. —— Les Satires de Perse, avec les deux Traductions, et les Notes réunies de Mm. Le Monnier et Sélis. Nouvelle Édition. Excute totum : Quid non intus habet? (Pers. Sat. I. v. 49.) Paris. De l'Imprimerie d'Auguste Delalain Libraire, rue des Mathurins St.-Jacques, n°. 5. 1817. 8°. pp. lx + 434. *M.*

This contains the preface of Sélis to his translation, the letter of Le Monnier (no. 750) to him, and the text of Persius with the translations of Le Monnier and Sélis arranged in parallel columns on the pages opposite those containing the Latin text. Their notes follow each satire; first, those of Le Monnier, then, those of Sélis.

h. H. A

LES SATIRES

DE

PERSE.

LES SATIRES
DE
PERSE,

Avec les deux Traductions, et les Notes réunies de MM. Le Monnier et Sélis.

NOUVELLE ÉDITION.

Excute totum :
Quid non intùs habet ?
(Pers. Sat. I. v. 49.)



PARIS.

DE L'IMPRIMERIE D'AUGUSTE DELALAIN

Libraire, rue des Mathurins St.-Jacques, n°. 5.

1817.

Toutes mes Éditions sont revêtues de ma signature.

Auguste Delalain

PRÉFACE

DE SÉLIS.

Cette préface est divisée en quatre parties. La première contient des détails sur la vie de Perse : nous tâchons, dans la seconde, de caractériser la manière de ce poète ; ce qui nous conduit naturellement à discuter les reproches que la critique lui a faits. La troisième partie est consacrée à des observations sur les intérprêtes qui nous ont précédés : quelques éclaircissements sur notre propre travail occupent la quatrième et dernière partie.

Première Partie. Aulus Persius Flaccus (1) naquit à Volterre (2), ville de Toscane, l'an 34 de J.-C. (3), *sous l'empire de Tibère. Il étoit Chevalier*

(1) Le seul monument que nous ayons sur Perse, est une vie de ce poète, très ancienne, dont on ignore le véritable Auteur.

(2) On a fait à Perse le même honneur qu'à Homère. Deux villes d'Italie, le port de Luna, aujourd'hui *Luna distrutta*, et Volterra ou Volterre, se sont disputé la gloire de lui avoir donné naissance. Le plus grand nombre des critiques est pour Volterre.

(3) Nous sommes fâchés que le commentateur Eilhard Lubin, très sensé d'ailleurs, ait dit que Perse naquit l'anné où l'on vit paroître le Phénix nouveau en Egypte.

romain, et allié à des personnes du premier rang. Il perdit de bonne heure son père; sa mère se remaria, puis redevint veuve quelques années après. A l'âge de douze ans il quitta Volterre, où il avoit appris les premiers éléments des lettres, pour aller continuer ses études à Rome, sous des maîtres habiles. Il avoit pris la robe virile, c'est-à-dire qu'il avoit atteint sa seizième année, lorsqu'il s'attacha à Cornutus, célèbre stoïcien de ce temps-là, qui enseignoit les principes de sa secte à la jeune noblesse. Le maître et le disciple conçurent la plus tendre affection l'un pour l'autre. Rien de plus touchant que le tableau de leur bonheur mutuel, tel que Perse l'a tracé (4): ils vivoient sous le même toît; ils méditoient aux mêmes heures, ils lisoient ensemble; le soir ils se retrouvoient encore à une table frugale, d'où la gaîté n'étoit point bannie. Plus d'une fois la nuit avancée les surprit au milieu d'une conversation savante, qu'il falloit bien interrompre pour prendre quelques heures de repos. Instruit par un ami, Perse fit des progrès rapides. Il a immortalisé son précepteur, pour prix de ses soins: et non content de ce tribut d'éloges, que sa reconnoissance et sa modestie concouroient à lui faire regarder comme insuffisant, il légua à Cornutus, qui lui survécut, cent mille sesterces (soixante-quinze mille francs de notre monnoie), avec sa bibliothèque. Le philosophe accepta les livres.

(4) Voyez la cinquième Satire, depuis le vers 21 jusqu'au vers 50.

Perse et Lucain furent condisciples. Ils s'aimèrent dès le commencement, et ne cessèrent point de s'aimer par la suite, quoique poètes l'un et l'autre. On dit même que lorsque notre satirique récitoit de ses vers, l'auteur de la Pharsale, transporté d'admiration, avoit peine à retenir ses applaudissements. Perse se lia aussi avec Sénèque, mais plus tard, et jamais il ne goûta son esprit. La conformité de leurs opinions philosophiques ne s'étendoit pas jusqu'aux régles du goût. On verra combien Perse fut plus fidèle que Sénèque au style mâle et sévère du Portique. Les vrais stoïciens se montroient aussi ennemis de l'affectation dans leur diction que dans leurs manières. C'étoient les Quakres de l'antiquité.

Perse eut encore pour amis Cæsius Bassus, poète lyrique, à qui il adressa une de ses Satires, et Pœtus Thrasæa, le même qui joua un si grand rôle dans le sénat, sous Néron, et que Tacite appelle le modèle de l'honneur. Notre poète fut toujours exact à remplir les devoirs de l'amitié: ceux de la nature lui furent sacrés.

Aux grâces de la figure Perse joignoit la plus douce aménité de mœurs; et, ce qui pouvoit passer pour un prodige dans son siècle, il étoit chaste. La modestie étoit peinte dans tous ses traits. Son visage, nous dit-on, se couvroit souvent d'une aimable rougeur. Il paroît qu'on auroit pu lui donner, à plus juste titre qu'à Virgile, le surnom de *Vierge*.

Il mourut d'une maladie d'estomac, à l'âge de vingt-huit ans, la huitième année du règne de Néron.

Ce fut la lecture de Lucilius qui lui inspira, dès

le temps qu'il étoit chez Cornutus, le plus vif désir de se signaler dans le genre satirique. Il a imité, au commencement de sa première Satire, le poete qu'il admiroit. A peine ses six Satires furent-elles achevées, qu'il se hâta de les montrer à Cornutus. Celui-ci y trouva sans doute de grandes beautés; mais il y trouva aussi des hardiesses qui le firent trembler pour son jeune élève. Il lui conseilla donc de corriger, entr'autres, le vers *Auriculas asini Mida rex habet;* de crainte que Néron ne se l'appliquât. Le poete substitua *Quis non*, à *Mida rex.*

Les Satires de Perse ne parurent qu'après sa mort. Cæsius Bassus consentit à en être l'éditeur, sur le refus constant de Cornutus. Elles enlevèrent tous les suffrages dès qu'elles virent le jour, et se répandirent promptement. Le sage Quintilien (5) et le caustique Martial ont loué Perse.

Il avoit laissé d'autres fruits de ses veilles, mais en petit nombre, parce qu'il écrivoit peu et lentement. Cornutus, chargé de revoir ces productions, les jugea toutes indignes de son ami, sur-tout une pièce sur (d'autres disent contre) Arrie, cette femme célèbre qui se poignarda, pour donner à son mari, condamné à mort par Néron, l'exemple d'une mort courageuse. Cornutus sut persuader à la mère de Perse de supprimer tous ces ouvrages.

Seconde Partie. Il n'est pas aisé d'assigner au juste le degré d'estime que Perse mérite. Ses parti-

(5) Voyez les *Institutions oratoires*, liv. 10, ch. 1; et les *Epigrammes de Martial*, liv. 4, epigr. 29.

sans l'ont mis au-dessus d'Horace et de Juvénal : ses détracteurs ont prononcé qu'il n'étoit pas digne d'être lu. On a outré à son égard l'admiration et le mépris. Il s'en faut bien qu'il puisse soutenir la comparaison avec Horace, avec ce poète également enjoué et profond, qui joint la naïveté à la finesse, la force au sentiment, la philosophie à la grâce ; avec ce satirique philantrope, qui peint tous les travers, déplore nos foiblesses, accuse les siennes, et a toujours je ne sais quoi de consolant. Juvénal est supérieur à Perse. L'indignation a fait tous ses vers : qu'on juge de leur énergie. Malheur aux scélérats qui échappent à la loi! il les dénonce, il en fait justice lui-même. Voyez-le montrant au doigt Crispinus, ce monstre plus hideux, dit-il, que le vice même. Observez son rire sardonique, lorsqu'il fait la liste des turpitudes cachées de Névole. Suivez-le, si vous osez, dans la maison infâme où Messaline va prendre, à la faveur des *ténèbres, la place d'une courtisane grecque.* Ecoutez-le *ridiculisant à son tour le tyran moqueur* qui délibère avec le sénat sur l'apprêt d'un turbot. Voilà sans doute quelques-uns des endroits qui ont fait dire à Boileau, dont le zèle s'est borné à critiquer des abus littéraires, que Juvénal a poussé l'hyperbole jusqu'à l'excès. Il pouvoit lui reprocher avec plus de justice des tableaux trop uniformes, et une teinte de misanthropie, qui rend son intention suspecte. On voudroit, quand il a châtié le crime, qu'il déposât un moment son fouet terrible et sourît à la vertu ; qu'il eût quelquefois un vers pour célébrer les charmes de l'innocence. Peut-être encore paroît-

il trop instruit des raffinements du libertinage. Mais quoi ! l'histoire elle-même a peine à conserver sa sagesse, lorsqu'elle parle des règnes de Tibère et de Domitien.

Ce qui distingue Perse, c'est une morale saine, une logique pressante, un style tantôt grave, tantôt animé. Le goût a dicté cette première Satire où il peint la décadence de la poésie et de l'éloquence romaine. Ce mouvement si vif, et dont la fin est si touchante, *Anne magis siculi*, etc., réunit tous les caractères du sublime, et s'imprime d'abord dans la mémoire. On ne peut s'empêcher de s'unir à la prière qui suit, contre les tyrans, et de leur souhaiter, au moins, avec Perse, le tourment des remords. Que le stoïcisme est respectable dans le morceau de la troisième Satire, sur les devoirs de l'homme ! Boileau n'a pu, malgré tout son art, embellir l'endroit de la cinquième Satire, où l'avarice exhorte un négociant à s'embarquer. Il n'y a point de Satire de Perse qui n'offre ou des peintures pleines de force, ou des maximes pleines de vérité. Enfin on sent qu'il aime la vertu de bonne foi, et l'on ne peut le quitter, sans l'aimer lui-même.

Nous avons insisté sur quelques beautés de Perse ; nous avouerons tous ses défauts. Il a trop prodigué les images extraordinaires, les figures énergiques. Il ressemble aux jeunes peintres qui prononcent tous les objets, et cherchent à étonner, au moins par l'éclat des couleurs. Il ne badine pas non plus avec grâce, quoiqu'il se donne pour plaisant. Naturellement serieux, il n'avoit pu que devenir triste à l'école

de Zénon; aussi sa bonne humeur paroît-elle pénible, et conserve-t-elle un air de chagrin. Quant à ses imitations d'Horace, elles sont en assez grand nombre; mais il n'a emprunté à ce poète que des mots indifférents; il ne s'est pas paré de ses plumes brillantes.

Son obscurité est ce qui a le plus choqué dans tous les temps ses lecteurs, et ce qui a été repris avec le moins de ménagement. S. Ambroise (6), dans un mouvement de dépit, jeta le livre par terre, en s'écriant: *Puisque tu ne veux pas être compris, reste-là.* S. Jérôme (7), plus vif encore, jeta ces Satires au feu, en faisant cette pointe: *Brûlons-les pour les rendre claires:* (8) Avec quelle fierté et quel dédain Jules-César Scaliger traite notre Satirique! Au reste, il avertit, avant de finir, que ce n'est pas pour lui que cet auteur est inintelligible. Meursius (9) dit expressément que Perse ne s'entendoit pas lui-même. Ce jeune stoïcien, suivant les expressions d'*Heinsius (10)*, est un enthousiaste qui rend ses ora-

(6) Voyez Bayle, article *Perse*.

(7) C'est encore sur la foi de Bayle, dans son Dictionnaire critique, que nous citons cette historiette.

(8) Scaliger termine le jugement qu'il porte sur Perse par ces mots: Missum faciamus eum, *donnons-lui son congé.* Jul. Cæs. Scalig. Poet. lib. 6, cap. 6.

(9) Bayle cite, dans son Dictionnaire, une lettre d'un de ses amis, qui attribue à Meursius ce que nous répétons ici. Nous n'avons pas lu l'ouvrage de Meursius, où l'on prétend que ce passage se trouve.

(10) Ces expressions d'Heinsius se trouvent dans sa dissertation sur la Satire d'Horace, pag. 138.

cles dans l'antre de Trophonius. Tout cè qui a frappé le P. Vavasseur (11), en lisant Perse, c'est qu'il est impossible de pénétrer le sens de ses paroles. Bayle fait la même critique dans d'autres termes; et M. Dusaulx (12) vient tout récemment d'écrire, dans une dissertation sur Perse, que la lecture de cet auteur apprendra du moins aux gens de lettres à détester l'obscurité.

Il faut avouer que ses Satires ne sont pas toujours claires; mais ce défaut ne vient pas de Perse seul. Il suffit, pour s'en assurer, de faire une légère attention aux causes mêmes de cete obscurité, beaucoup plus réelle pour nous que pour les Romains. Il y en a quatre en tout, savoir: premièrement, son tour d'ésprit particulier; secondement, le soin qu'il a pris d'envelopper les traits qui regardoient Néron; troisièmement, l'éloignement des temps où il écrivoit; quatrièmement, la licence avec laquelle le texte de son ouvrage a été traité dans les premières éditions imprimées. La seconde de ces causes ne peut lui être im-

---

(11) Voici le passage du P. Vavasseur, dans sa dissertation latine sur le style burlesque : *Mihi quidem nihil se offert insignius ipsâ obscuritate scriptoris :* « Je ne vois rien de » plus remarquable dans ce livre, que l'obscurité de l'écri» vain. »

(12) M. Dusaulx a donné un ouvrage considérable sur les Satiriques latins. Il y examine la différence de leur génie et les causes de cette différence. La dernière dissertation qu'il a lue à une séance publique de l'Académie des Belles-Lettres, roule sur Perse, qu'il a jugé avec beaucoup de rigueur.

putée à blâme. Les deux dernières lui sont étrangères.

Nous avons plusieurs réflexions à faire sur chacun de ces articles : reprenons-les en détail. Le second fournit matière à une discussion intéressante. Le quatrième sur-tout a besoin de preuves. Lorsque nous aurons administré celles que nous avons recueillies, nous parlerons, par occasion, du tort que les commentateurs ont fait de leur côté à Perse.

Ellipses fréquentes, transitions brusques, images recherchées, métaphores extraordinaires, voilà d'où provient en premier lieu la difficulté d'entendre Perse. Il auroit dû se défier du tour d'esprit qu'il avoit reçu de la nature.

Au lieu que c'est volontairement, et sans doute on ne peut lui en savoir mauvais gré, qu'il cache les traits qui regardent Néron. Nous affirmons, comme on voit, qu'il a osé attaquer l'Empereur. Mais cette assertion ne doit pas être prise au pied de la lettre; car notre opinion, faute de témoignages historiques, clairs, positifs, et dignes de foi, n'est fondée, à vrai dire, que sur des conjectures. Nos adversaires sont dans le même cas. Ainsi l'examen de cette question ne peut produire, et de leur part et de la nôtre, que des vraisemblances plus ou moins fortes. On va juger si nous avons dû croire que nous étions très près, quant à nous, de la vérité.

L'auteur de la vie de Perse assure positivement que le vers *Auriculas asini Mida rex habet* étoit dirigé, dans l'intention du poète, contre Néron : il ajoute

que Cornutus fit changer ce vers. Si Perse eut assez de courage, avant la critique, pour s'égayer, sans beaucoup de précaution, sur le compte de l'Empereur, il a dû lui en rester assez ensuite pour entreprendre de le satiriser indirectement. Il n'aura pas abandonné sa proie; seulement il aura employé alors plus d'art: il aura eu recours à ces tournures équivoques, dont le sens véritable n'échappe jamais à la malignité des lecteurs.

Les plus anciens scholiastes, entr'autres celui dont Pierre Pithou a publié les notes avec des variantes, observent sur plusieurs vers, qu'ils sont contre Néron. Les savants conjecturent que ces antiques commentaires sont au moins des copies d'autres commentaires qui auront été faits vers le temps même de Perse.

Pourquoi les Satires de Perse ne parurent-elles qu'après sa mort? Pourquoi Cornutus refusa-t-il d'en être l'éditeur, et abandonna-t-il ce soin à Bassus, qui s'en chargea avec répugnance? C'est que Néron y étoit maltraité, et qu'il n'étoit pas sûr, s'il s'en apercevoit, de compter sur sa clémence. Il commençoit déjà à manifester son horrible naturel, comme ces animaux féroces qu'on a crus apprivoisés pour jamais dans leur jeune âge, et dont les rugissements annoncent bientôt qu'il faut fuir.

La tournure même de l'éloge que Quintilien fait de Perse, *Multùm, et quidem veræ gloriæ Persius meruit* (Perse mérita beaucoup de gloire et de gloire véritable), nous paroît une nouvelle preuve de notre

sentiment. Il semble que le sage rhéteur, en insistant avec une sorte d'affectation sur le genre de gloire que Perse s'est acquise, veut moins encore louer son talent que son courage. La gloire véritable appartient sur-tout aux actions généreuses; et certes, c'est en faire une digne de ce nom, que d'attaquer, jusque sous son dais, un monstre qui eut tous les vices, même l'hypocrisie.

Il est aisé de reconnoître que plusieurs Satires ont du rapport à Néron. La quatrième, par exemple, est une allégorie sensible, où Alcibiade n'est autre que Néron. Les reproches que Socrate fait à son élève conviennent merveilleusement à l'élève de Sénèque. Légèreté d'esprit, présomption, amour du faste, libertinage, tels sont les défauts et les vices que le philosophe grec reprend dans le jeune Athénien: tels étoient aussi ceux de Néron, lorsqu'il préludoit à ses grands crimes. Le terme de PUPILLE (13) rappelle que *Poppée, sa maîtresse*, lui *donnoit souvent ce nom par moquerie et pour l'engager à se défaire d'Agrippine*. Les complimens ironiques que Socrate fait à Alcibiade sur sa facilité à parler en public sans préparation, ne sont-ils pas une raillerie piquante contre l'Empereur, qui prétendoit à l'éloquence, et qui fit composer (14) plus d'une fois ses harangues par son précepteur? Quand on lit dans Perse, au même endroit: *Cessez de vous étaler devant la mul-*

(13) Voyez les *Annales de Tacite*, liv. 14, ch. 1.

(14) Voyez les *Annales de Tacite*, liv. 13, ch. 3.

titude avant le temps, on se souvient d'avoir lu dans Tacite, que Néron (15) désigné consul à seize ans par un décret de Claude, se promena dans la ville en habit de triomphe. Le mot QUIRITES, dans la bouche d'Alcibiade, prouve bien que la scène est à Rome: si elle est à Rome, c'est dans le palais impérial; et quel autre que le Prince a-t-on pu avoir en vue, dans cette Satire contre un jeune homme qui veut gouverner l'Etat? En vain dira-t-on que cet ouvrage est une imitation sans conséquence d'un dialogue de Platon. C'est précisément parce que Perse en veut à un Romain tout puissant, qu'il affecte d'imiter, comme pour s'exercer seulement, un original étranger; c'est parce qu'il songe à Néron, qu'il nomme Alcibiade: il donne exprès à ses reproches un air de lieu commun: il se ménage une réponse, en cas qu'on l'accuse.

Peut-être nous objectera-t-on encore que nous nous contredisons, et qu'il ne devoit pas craindre les accusateurs, puisqu'il renfermoit son manuscrit. Le simple récit de ce qui a dû nécessâirement se passer va concilier tout.

Perse se proposoit d'abord de faire paroître ses Satires de son vivant; mais elles étoient trop hardies dans le premier état. Les alarmes de Cornutus le déterminèrent donc à cacher du moins son intention, afin de tromper la malice des dénonciateurs. De là un système d'obscurité volontaire, quand il s'agiroit de Néron. Ensuite ses amis jugèrent, ou il

(15) Voyez les *Annales de Tacite*, liv. 12, ch. 41.

jugea lui-même, que ses ménagements étoient insuffisants, et il résolut de n'abandonner ses vers au public qu'à sa mort. Ainsi il y a ici deux époques distinctes. On voit bien que celle où il craignit les délateurs, n'est pas celle où il tenoit son ouvrage caché. Il cessa de craindre précisément lorsqu'il se décida à ne point mettre son écrit au jour.

Si l'on nous demande à présent où nous avons trouvé les faits que nous venons de détailler, nous répondrons qu'ils sont une conséquence naturelle de la narration même de l'historien de Perse. Il dit que Cornutus appréhenda que l'Empereur, en lisant la première Satire, ne pénétrât le sens mystérieux de *Mida Rex*. Donc Perse avoit envie alors de se faire lire de son vivant. Voilà pour le premier fait. Le même auteur ajoute que le philosophe fit ôter le nom de *Midas*. Vraisemblablement Perse ne s'en étoit pas tenu à ce sarcasme seul. Mais Cornutus, qui nous est représenté par l'historien, comme un homme sage et un ami vrai, aura engagé son jeune disciple à faire des allégories moins transparentes. *Il me semble*, dit Casaubon (16), *que je vois Cornutus derrière Perse*, *tandis que celui-ci écrit; que je l'entends lui dire*, *lui répéter incessamment : Soyez obscur.* Voilà le fait des ambiguités politiques de Perse prouvé, autant que nous pouvons le prouver. Enfin, cet historien assure que le recueil de Perse ne fut publié qu'après sa mort;

(16) Voyez les Prolégomènes de Casaubon sur Perse, pag. 17.

que Cornutus ne voulut point présider à l'édition; que Bassus, qui se chargea de cette commission, s'en étoit long-temps défendu. Cette répugnance des deux meilleurs amis de Perse prouve bien que ce fut aussi un motif de prudence de la part du poète, qui empêcha que les Satires ne parussent pendant sa vie. Ceux qui prétendent que sa mort prématurée doit être regardée comme l'unique cause pour laquelle son livre ne vit pas le jour par ses propres soins, n'ont point assez approfondi ce qui put occasionner le refus net de Cornutus et la longue résistance de Bassus. Mais dans votre hypothèse, nous dit-on, Perse, sûr de son secret, pouvoit impunément écrire avec la plus grande hardiesse; il pouvoit, sans danger, dire tout et nommer Néron; il s'ensuit de ce qu'il ne l'a pas fait, que l'hypothèse est fausse; qu'il ne séquestra point son ouvrage, et que par conséquent il n'avoit pas désigné Néron, même en termes indirects.

On tire ces conséquences du principe, que Perse, dans notre supposition, n'auroit pas donné de bornes à la liberté de sa plume. Mais notre système n'est pas détruit par la conduite qu'il tint. Il put avoir de bonnes raisons pour laisser ses Satires telles qu'elles étoient; il crut apparemment qu'il seroit trop long de les recommencer tout-à-fait sur un plan nouveau, ou même trop difficile de les corriger seulement. Qui sait s'il ne trouva pas qu'elles en disoient assez, même telles qu'elles étoient? En effet, lorsqu'elles parurent, elles convenoient encore très bien aux circonstances: elles avoient d'ail-

leurs de quoi plaire en tout temps. Peut-être pensa-t-il qu'en renonçant à sa première circonspection il compromettroit indubitablement les amis zélés qui oseroient se charger un jour de rendre son ouvrage public; peut-être aussi se mêla-t-il un peu d'amour-propre dans ses délibérations, et craignit-il qu'un manuscrit, dont la publication seroit trop périlleuse, ne fût négligé et oublié à dessein.

Nous allons tâcher actuellement de répondre aux objections particulières de M. l'abbé le Monnier. « Selon vous (17), dit-il à ses adversaires, Perse » est obscur, parce qu'il a voulu l'être. Or il l'est » partout : il auroit donc écrit pour n'être pas en- » tendu. Conséquence absurde, ajoute M. l'abbé le » Monnier ; et à quoi pourtant vous amène ce prin- » cipe : Perse a été obscur, parce qu'il a voulu être » obscur ? »

Il y a une équivoque facile à lever dans ces mots : PERSE EST OBSCUR, PARCE QU'IL A VOULU L'ÊTRE. Oui, il l'est QUELQUEFOIS par cette raison ; mais il l'est TRÈS-SOUVENT par d'autres. On ne peut nous forcer de conclure, à cause de quelques endroits, qu'il se soit TOUJOURS plu dans les ténèbres. Il étoit aisé de suppléer le mot QUELQUEFOIS dans

(17) Ces expressions ne sont pas exactement les mêmes que celles de M. l'Abbé Le Monnier. Nous nous sommes permis, pour être plus clairs et plus précis, de changer un peu la forme de son objection. Le fond en est absolument le même.

le compte que l'on s'est rendu de notre proposition.

M. l'abbé le Monnier, d'accord avec Bayle, trouve que Cornutus, qui avoit montré de la prudence, en faisant supprimer le nom de MIDAS dans la première Satire, eût été bien inconséquent, s'il eût laissé subsister dans le même ouvrage une critique amère d'un poëme de Néron. Ce qui lui fait décider avec Bayle, que ces vers TORVA MIMALLONEIS, etc., qu'on prétend être de Néron, n'étoient pas de lui, et que par conséquent Perse ne s'est joué en aucune manière au tyran.

Que devient tout ce raisonnement, s'il est vrai que Perse n'ait point laissé échapper son manuscrit de ses mains? Mais nous avons d'autres réponses.

Premièrement, les anciennes scholies affirment que ces vers sont de Néron. L'autorité des anciennes scholies n'est pas méprisable.

Secondement, il paroît, par le témoignage de Dion (18), que Néron avoit fait une tragédie intitulée *Bacchæ*, les BACCHANTES. On peut très raisonnablement présumer que des vers qui roulent sur une vengeance de Bacchus, et dans lesquels il ne s'agit que de Ménades, de Thyrses, de Lynx, ont été tirés de cette tragédie. Et qu'on ne nous objecte pas la mesure de ces vers, inusitée dans les pièces de théâtre: Néron, qui se piquoit d'invention, pou-

(18) Voyez l'Hist. Rom. de Dion Cassius, liv. 61, ch. 4.

voit avoir voulu introduire les vers hexamètres dans les tragédies, comme de son temps (19), on avoit tenté d'introduire les hémistiches rimés dans la versification.

Troisièmement, la censure de ces vers TORVA MIMALLONEIS, etc., n'a rien de bien offensant : car enfin, que reprend-on dans ce morceau? Une douceur de style, qui dégénère en affectation ; une harmonie trop étudiée. Il n'y avoit donc pas d'inconvénient à laisser subsister la censure de ces vers.

Quatrièmement, on n'en peut pas dire autant de l'injure renfermée dans le vers *Auriculas asini Mida rex habet :* elle va jusqu'à l'insolence. Cornutus avoit raison de craindre que Néron ne fût choqué en la lisant. Louis XIV sourit, dit-on, quand on lui rapporta que Despréaux avoit trouvé mauvais des vers de Sa Majesté. Mais, sans être un Néron, le Monarque auroit-il pu laisser impuni un poëte qui l'eût traité de stupide, qui eût dit de lui : *le roi Midas a des oreilles d'âne ?*

Ceux qui (11) veulent enlever à Perse l'honneur d'avoir osé peindre Néron, disent encore : « Ou ces » portraits étoient ressemblants, ou ils ne l'étoient » pas. S'ils ne l'étoient pas, les Romains n'y eussent » pas reconnu le tyran ; et alors à quoi auroient-ils

---

(19) Voyez la première Satire de Perse, vers 95, 99, 100.

(20) Ce trait ce lit dans le Bolæana.

(21) M. l'Abbé le Monnier, dans la préface de sa traduction.

» servi? Le but du Satirique auroit été manqué. » S'ils étoient ressemblants, le prince s'y fût bientôt » reconnu lui-même; et alors comment Perse pou- » voit-il se flatter d'échapper à sa vengeance? »

Perse a pris un milieu, et n'a donné ni trop, ni trop peu de ressemblance à ses portraits. Perse, qui connoissoit les hommes et qui s'est écrié : COMME PERSONNE NE DESCEND EN SOI-MÊME! COMME ON NE VOIT QUE LA BESACE D'AUTRUI! espéroit bien d'être deviné par ses lecteurs. Il savoit avec quelle pénétration le public saisit la satire, lorsqu'elle le venge, ou seulement lorsqu'elle le flatte. Il savoit que bien loin de manquer le mot des énigmes qu'elle lui offre quelquefois, il suppose souvent même des énigmes où il n'y en a pas. C'est ainsi que de nos jours on s'est obstiné long-temps à voir Louis XIV, dans le Sésostris du Télémaque; madame de Montespan, dans l'orgueilleuse Vasthi de Racine; et Louis XV, dans le Joas du même poète. A l'égard de Néron, il avoit trop d'orgueil, pour soupçonner ses vices et ses ridicules, et pour s'appliquer des peintures générales. Plus le nombre de ceux qui méritoient l'animadversion du Satirique étoit grand, moins Néron devoit-il s'imaginer qu'il étoit quelquefois le seul but des traits de Perse; et si cet auteur a craint les dénonciations, une réflexion pouvoit le rassurer. Au fond, quel courtisan auroit eu l'imprudence d'avertir Néron qu'il ne se voyoit pas dans sa propre image? Cette interprétation du texte auroit paru plus criminelle que le texte même, qui enfin étoit équivoque. Concluons. Perse vouloit joindre

la prudence au courage. Il s'étoit proposé de faire des portraits assez ressemblants pour que le public reconnût l'original ; et assez bien déguisés pour que l'original ne se reconnût pas lui-même. D'un côté, il se satisfaisoit lui-même sans risque ; de l'autre, il procuroit aux Romains le double plaisir, et de pénétrer son secret, et de rire impunément du tyran. Ce projet pouvoit séduire même un esprit judicieux, et il devoit plaire surtout à un jeune homme. Mais enfin, Perse sentit bientôt lui-même que ses peintures étoient encore trop fidèles ; et, bien loin de craindre qu'elles ne produisissent pas leur effet, il trembla qu'elles n'en produisissent un trop grand. Il eut la sagesse de retenir son ouvrage, et il mourut dans son lit.

Les réflexions auxquelles nous venons de nous livrer sur une question que nous laissons peut-être encore indécise, ne nous ont pas permis d'en venir plutôt au développement de la troisième cause de *l'obscurité de Perse*, *l'éloignement des temps*.

Perse n'est pas le seul poète, sans doute, dont les révolutions des siècles aient contribué à obscurcir les ouvrages ; mais comme il *affecta d'enfermer dans ses vers moins de mots que de sens*, on peut dire qu'il est celui de tous qui a le plus perdu, à mesure que le temps où il a écrit s'est éloigné. La connoisance que les Romains avoient du fond de leur langue, et surtout l'habitude de la parler, faisoit qu'ils entendoient tout à demi-mot, et leur rendoit facile une lecture qui nous

rebute. Médiocrement exercés dans le latin, que nous avons étudié d'ailleurs dans des auteurs également clairs et corrects, nous sommes embarrassés à chaque pas par les licences grammaticales de celui-ci; tantôt par une conjonction transposée, tantôt par une préposition qui semble inutile; ici, par un adverbe pris substantivement; là, par un cas à la place d'un autre, etc., etc. Nous sommes forcés de lire et de relire la phrase, et de faire enfin, comme les enfants, la construction. Lorsqu'après bien des efforts, nous croyons avoir surmonté tous les obstacles, il s'en présente de nouveaux pour l'intelligence des faits auxquels Perse fait allusion. Souvent un nom seul peut renfermer beaucoup de sel. Que sait-on, par exemple, si Polydamas n'est pas Néron? Pourquoi Perse dit-il d'une pièce intitulée ANTIOPE, *qu'elle est couverte de verrues?* Qui nous apprendra si Callirhoé est le nom d'une courtisane ou le titre d'une tragédie? Et combien de finesses anéanties pour nous, parce qu'il n'y a pas de monuments qui les expliquent? Les allusions d'Horace les plus détournées deviennent faciles à saisir, par les détails dont il les accompagne; celles de Juvénal roulent sur des faits, publics dans le temps, et connus aujourd'hui par l'histoire; celles de Perse, sur des anecdotes cachées, et que rien n'éclairoit dans le texte.

Nous avons dit que la licence avec laquelle le texte de Perse a été traité dans les premières éditions (imprimées) étoit la quatrième cause de l'obscurité qu'on trouve aujourd'hui dans ce poète. En

effet, elles fourmillent de fautes, soit que les éditeurs aient suivi des copistes ignorants, soit qu'ils les aient commises d'eux-mêmes. Les uns ont joint le Prologue avec la première Satire; les autres n'ont fait qu'une Satire des six. Ceux-ci ont changé les expressions qui leur ont déplu; ceux-là ont retranché des vers entiers : presque tous ont oublié non seulement de marquer les interlocuteurs dans les Satires, qui sont en forme de dialogue, mais même de ponctuer les vers. Il faut quelquefois lire six vers, ou même davantage, avant de rencontrer un point. Ajoutez à tout cela des abréviations multipliées; des vers enjambant les uns sur les autres; des mots dont l'orthographe est si vicieuse, qu'ils ne présentent aucun sens. Les premiers éditeurs ont fait tout ce qui étoit en eux, pour que Perse devint indéchiffrable.

Les Commentateurs lui ont nui aussi. Leurs bévues, leurs explications alambiquées, leurs opinions opposées *ont dû ajouter de nouvelles ténèbres* à celles de Perse, et rendre l'approche de ce poète presqu'impossible. Que dirons-nous de l'énorme érudition qu'ils ont prodiguée, comme à l'envi l'un de l'autre, dans leurs livres? Eh! comment (pour nous borner à quelques exemples plus singuliers que les autres) pénétrer jusqu'à Perse à travers les scholies (22) d'un Plautius, qui disserte sur *et*; et celles d'un Josse Badius, qui, à l'occasion de

(22) Voyez les premières pages des Scholies de Plautius: de même pour les commentaires que nous citons ensuite.

Corvos poetas, donne la définition des mots *poema*, *poetica*, *poetice*, *poeia*, *poetria*, *poetris*, *poetis*; et celles d'un Jean Britannicus, qui ne peut passer *Heliconiadas*, sans décrire tous les lieux consacrés anciennement aux Muses; et celles d'un Tornorupæus ou Tourneroche, qui, pour éclaircir ces mots si clairs *Pulmo anhelat*, explique en détail le mécanisme de la voix, à-peu-près comme le maître de langue du Bourgeois Gentilhomme? Comment chercher et trouver Perse dans un Scalésius, qui, sur le mot *nare* donne, la description anatomique du nez? Le mieux, pour entendre Perse, auroit été pendant long-temps de ne pas lire ceux qui l'avoient expliqué. Casaubon déclare, en 1625, que, de tous les commentateurs de Perse qui l'ont précédé, Turnèbe est le seul qui mérite des éloges. Mais Turnèbe n'a touché qu'en passant quelques difficultés de notre Satirique; et Casaubon n'est pas exempt lui-même des défauts qu'il reproche aux autres. Ses conjectures dégénèrent souvent en vaines subtilités, et il propose trop de corrections. Comme son savoir est immense, il aime à l'étaler: aussi a-t-il cité près de trois cents auteurs. Il a fait un volume de six cents pages sur le livret de Perse.

Troisième Partie. Nous n'entreprendrons pas d'apprécier en détail tous les traducteurs de ce poète: il en est bien peu dans le nombre de vingt, auquel ils se montent, qui méritent d'occuper le lecteur. Nous ne parlerons que de ceux dont les

ouvrages (malgré des imperfections de toute espèce) ont joui de quelque réputation dans leur temps, et ont trouvé encore depuis des admirateurs; tant les bonnes traductions des anciens ont été tardives; tant la critique avant cette époque a été indulgente, ou plutôt peu éclairée sur l'art de traduire! Nous prendrons nos exemples au hasard, et l'on s'apercevra d'abord que nous n'aurons pas risqué d'être injustes en les prenant ainsi. Nos citations seront courtes, parce qu'il ne faut pas s'arrêter longtemps sur les choses médiocres. Nous croyons qu'elles seront utiles, parce que les exemples de fautes contre le goût confirment les bons esprits dans leurs principes. Nous donnerons plus d'étendue à nos observations sur la traduction de Perse par M. l'abbé le Monnier, laquelle nous intéresse davantage.

En 1681, un sieur de la Valterie dédia à Boileau une traduction en prose de Perse et de Juvénal. Comment *le législateur de notre poésie*, qui avoit si bien traduit lui-même le Traité du *Sublime*; qui avoit si bien ridiculisé le plat *traducteur du François d'Amyot*, put-il consentir à laisser paroître sous ses auspices une paraphrase infidèle, et dont les contre-sens ne sont rachetés par aucun agrément? Comment a-t-il accepté l'hommage d'une traduction écrite toute entière (23) comme les morceaux qu'on va lire?

---

(23) Ces morceaux sont tirés de la traduction de la première Satire.

« On ne peut attendre grand'chose d'un homme » comme vous, qui ne songez qu'à boire, et qu'à » être chargé de chair et de graisse, et dont le ventre » est déjà gros comme un tonneau. »

« Puisque vous vous connoissez si bien en beaux » vers, voulez-vous bien nous en dire de ten- » dres, que l'on puisse lire sans de grands efforts » de poitrine. »

« Horace se moque des vices de son temps. Il » n'y a rien de plus malin que ses railleries. Il sait » se moquer de vous-même à votre nez. »

L'abbé Goujet (24) a pourtant trouvé des éloges pour le sieur de la Valterie. Il n'a pas traité moins favorablement un autre traducteur de Perse, le sieur de Martignac, qui ne vaut guère mieux. Celui qui ne hait point Bavius, doit aimer Mévius.

Voici comme le sieur de Martignac traduit :

« Voulez-vous (25) que je vous dise vos vérités ? » Vous n'écrivez que des niaiseries; vous êtes un » vieillard chauve; vous avez un gros ventre, qui » a déjà un pied et demi de hauteur. Si vous » aviez deux visages, comme Janus, on ne » vous tireroit pas un pied de langue derrière » vous. »

Quel dommage que la débauche et la misère

---

(24) *Bibliothèque Française*, tom. 6.

(25) Voyez *les Satires de Perse*, *de la traduction de M. de Martignac*, Sat. I, pag. 143.

aient étouffé de si bonne heure les talents de Le Noble, qui, entr'autres poésies dictées par la faim, publia, il y a soixante ans, une traduction de Perse, en vers ! On voit, en la lisant, que Le Noble connoît les finesses du style poétique ; que son oreille est sensible à l'harmonie, et qu'il entend son auteur. On retrouve même quelquefois dans sa version ce sel âcre et piquant, ce badinage mêlé de sérieux, que les stoïciens affectoient, et dont Perse compare l'effet à celui du vinaigre. Le Noble a plusieurs vers aussi ingénieusement traduits que ces deux-ci, sur les prières intéressées que l'on adresse au Ciel.

> Peu de mortels (26) voudroient, dans le siècle où nous sommes,
> Quand ils parlent aux Dieux, être entendus des hommes.

On aimera ce discours à un jeune juge.

> Votre esprit (27) a-t-il bien examiné le poids
> De ces devoirs pompeux dont vous avez fait choix ?
> Joignez-vous, à ce feu qu'inspire la jeunesse,
> De précoces vertus, une mûre sagesse ?
> Avez-vous lu les lois, et puisé dans leur fond
> Les solides clartés d'un jugement profond ?

---

(26) Voyez *Perse, traduit en vers français*, Sat. II pag. 34.

(27) Voyez le même ouvrage que ci-dessus, Sat. IV pag. 77.

Savez-vous ce qu'il faut, en tenant la balance,
Ou dire sans foiblesse, ou taire avec prudence?
Quand de l'adroit Dumont les éloquents discours
Vous auront promené par de subtils détours;
Qu'il saura vous charmer, en ornant ses peintures
Des fleurs de la parole et de l'art des figures,
Et qu'ensuite un plaideur, lorsqu'on est aux avis,
Remplira le barreau d'arguments et de cris,
Quel parti prendrez-vous, cervelle jeune et vide? etc.

Mais le plus souvent Le Noble est diffus, négligé, rampant. C'est encore un défaut bien étrange, que la liberté qu'il se donne de substituer partout nos mœurs et nos usages à ceux des Romains, et de mettre l'éloge ou la satire de ses contemporains dans la bouche de Perse. Qui ne serait étonné d'entendre Perse célébrer le grand Bossuet?

Le Jésuite Tarteron a traduit aussi Perse, ou plutôt il a traduit la glose du P. Jouvenci, son confrère, sur Perse. Les Journalistes de Trévoux (28) vantèrent extrêmement cette version. Le journal des savants (29) se joignit à eux. Les éditions du livre se multiplièrent. On l'admira dans les colléges, où il s'est maintenu. Les gens du monde daignèrent le lire. Bayle en loua beaucoup la préface dans son Dictionnaire critique, qui n'est pas toujours le dictionnaire critique du goût. La vérité est que Tarteron n'a ni entendu ni senti son

(28) Année 1730, mois d'avril.
(29) Année 1731, mois de janvier.

auteur. Il en a fait presque toujours un pédant bel esprit, qui affecte des airs légers et mêle des gentillesses à ses adages. Les vers serrés et pressants de Perse sont remplacés par de longues phrases, nous avons presque dit par des périodes. Ses images et ses figures, dont l'originalité surprend du moins, si elle ne plaît pas toujours, cessent d'être extraordinaires dans la traduction, et deviennent des trivialités toutes simples. Nous ouvrons le livre et nous lisons dans la première Satire :

« Vous verrez un de ces Messieurs, couvert d'un » petit manteau violet, qui vous récitera, en bé- » gayant, d'un ton où son nez a plus de part que » sa langue, des pièces tendres et galantes. »

» Horace en donne à tout ce qui se présente ; » et moi, je ne pourrai dire un petit mot dans un » petit trou.

Nous trouvons dans la troisième Satire :

« *Voyez qu'il est délicat, le pauvre petit mignon!* » Je vous conseille de tout quitter là, et d'aller » vous dorlotter chez vous, vous faire traiter » comme ces petits pigeons qu'on appâte, et vous » faire servir comme on fait les enfants des princes, » afin qu'on vous coupe vos morceaux ; et vous » aurez tout le loisir de vous fâcher contre votre » nourrice, lorsqu'elle vous donnera à téter et vous » menera faire dodo. »

Voici ce qui s'offre à nous dans la cinquième Satire : « Tous les hommes ne sont pas d'un même » caractère. Leur vie, leurs inclinations, leurs » occupations sont bien différentes ; et il y a bien

» de la bigarrure dans tout cela. L'un fait son
» plaisir de bien dormir, dès qu'il s'est crevé de
» bien manger. L'autre aime la rafle et le dé, et
» il y perd jusqu'à sa chemise.

» Demain ! Vous ferez demain tout comme
» aujourd'hui. — Attendez un peu. Nous ne vous
» demandons qu'un jour.... — Mais quand demain
» sera venu, ce jour sera passé, comme celui
» d'hier : il viendra ensuite un autre demain, et
» puis encore un autre. Cela ne finira point. »

Quant aux longues phrases qu'emploie ce traducteur, nous n'en rapporterons que cet exemple, sur lequel nous tombons. Voyez encore la cinquième Satire :

« Lorsque les Juifs célèbrent leur jour de sabbat
» et celui de la naissance de leur roi Hérode ;
» lorsqu'on voit leurs fenêtres enfumées de la
» noire vapeur de je ne sais combien de lanternes
» et de lampes arrangées et garnies de fleurs ;
» quand on voit ces circoncis faire ce jour-là
» bonne chère en poisson et vider les brocs de vin,
» vous marmottez tout bas des prières, vous
» gardez le jeune du sabbat comme eux, et vous
» craignez les loups-garoux et les prétendues fâ-
» cheuses suites d'un œuf qui se casse au milieu
» des sacrifices. »

Quiconque ne connoîtroit Perse que par la traduction en prose qu'on publia à Berne en 1765, le regarderoit comme un poète élégant et fleuri jusqu'à l'affectation. Tout prend, sous la plume du

traducteur, un caractère de mollesse et un air d'apprêt. Les hyperboles sont tempérées, les transitions ménagées avec art. Les idées poétiques les plus hardies sont mises au ton de la prose ; le style a par-tout de la rondeur, de la facilité, de la grâce même. Ce n'est pas là Perse : jamais le vrai Perse ne s'est exprimé de la manière qu'on va voir.

« Rien n'est si commun (30) chez les poètes » qui traitent des sujets héroïques, que l'hyperbole » et l'exclamation : ils voudroient avoir cent bou- » ches et autant de langues, lorsqu'il s'agit de dé- » crire un combat sanglant, ou d'exciter sur la » scène tragique la terreur et la pitié. Vous n'avez » pas besoin de ces phrases pompeuses. Que ceux » qui traitent de pareils sujets aillent, s'ils veulent, » respirer les brouillards de l'Hélicon, pour nous » donner le souper de Procné et l'affreux repas de » *Thyeste* ; *poète sans enflure et sans afféterie*, on » ne vous entend pas murmurer à *demi-voix* quel- » ques vers insipides, ni déclamer d'une voix de » trompette des poésies remplies de vent. Vos écrits » sages et corrects sont la satire ingénieuse de notre » siècle : voilà votre genre. Soyez le poète de la » raison, et préférez toujours aux festins mons- » trueux des rois de Mycènes, la peinture de nos » mœurs et la morale utile au genre humain. »

---

(30) Voyez la traduction de Perse, imprimée à Berne en 1765, Sat. V, pag. 15.

M. l'Abbé le Monnier a suivi une autre route. Il s'est proposé de rendre son auteur tel qu'il est. On nous permettra de joindre ici nos réflexions aux siennes sur un système qui est aussi le nôtre.

Sans doute on ne pourroit qu'approuver une traduction d'un bon auteur, dans laquelle les beautés et les défauts seroient également conservés et contribueroient ainsi diversement à instruire le lecteur. La plupart des interprètes s'applaudissent, lorsqu'ils ont adouci et même retranché tout-à-fait des endroits qui leur ont paru choquants. Mais, outre qu'on peut quelquefois se défier de la sûreté de leur goût, l'homme de lettres et le lecteur ordinaire ont droit de réclamer, l'un des exemples de ce qu'il doit éviter en écrivant, l'autre des modèles de ce qu'il peut reprendre dans les meilleurs livres. Le premier aime à retrouver l'original dans la copie; le second cherche à l'y connoître. Ajouter des beautés à l'auteur, c'est se faire admirer sous son nom, et rivaliser avec lui au lieu de l'interpréter: l'offrir sans ses imperfections, c'est priver l'homme de goût d'un examen piquant. Il est curieux surtout d'observer comment un poète s'est écarté du but général de la poésie, qui sera toujours de plaire. Ici il aura trop négligé son style; là il l'aura trop maniéré. Son goût particulier l'a égaré dans une occasion; dans une autre, c'est le goût de son siècle. N'ôtez donc rien; nous supposons toujours que votre auteur est d'une classe supérieure, et mérite qu'on remarque ses chutes. Un

traducteur, en un mot, ne peut pas plus supprimer les défauts de son auteur, qu'un historien ne doit taire les fautes de ses héros; et, si c'est l'agrément de vos lecteurs que vous avez en vue, songez que vos corrections et vos additions frustrent leur amour-propre d'un plaisir peu délicat à la vérité, mais qu'enfin ils éprouvent presque tous, celui d'apercevoir les côtés foibles du génie. S'ils se plaisent à suivre Homère dans l'Olympe, ils sont flattés de surprendre les moments où il sommeille. César, qui étoit affligé de ne point trouver de force comique dans Térence, s'en consoloit peut-être par cette critique même.

Il est d'ailleurs beaucoup d'esprits judicieux que la découverte des défauts d'autrui ne fait que rendre plus modestes et plus équitables encore. Les fautes d'un bon écrivain ne leur inspirent que des réflexions sages sur la foiblesse de l'esprit humain, sur l'injustice des critiques trop sévères, et sur le prix inestimable des ouvrages qui approchent de la perfection. Conservez donc les inégalités du divin Homère, les détails grossiers de Théocrite, les pléonasmes ingénieux d'Ovide, l'enflure de Lucain, la fougue monotone de Juvénal, la concision et la bizarrerie de Perse.

Ces règles nous paroissent incontestables; nous les adoptons avec M. l'abbé le Monnier, qui auroit pu s'en tenir à sa propre autorité, sans recourir à celle de Marivaux, quoiqu'il soit assez plaisant de voir ce dernier écrivain, connu par son style re-

cherché, plaider la cause du beau simple, et reprocher à d'Ablancourt de n'avoir pas su être naïf. C'est l'exécution qui est difficile dans notre système. On peut vouloir de bonne foi exprimer tous les traits d'un auteur ; mais de tous les moyens le pire sera de traduire mot à mot. Le génie des deux langues est toujours différent ; les mots n'ont jamais la même valeur, les mêmes nuances, dans l'une et dans l'autre. M. l'abbé le Monnier avoue bien que le traducteur littérale risque d'être barbare ou burlesque ; il va jusqu'à passer condamnation sur la manière dont il a traduit lui-même plusieurs expressions, par exemple celle-ci (31), RABIOSA SILENTIA RODUNT, qu'il rend par : *Ils mâchent des méditations qui les tourmentent;* mais il s'écrie sans cesse que sa version est fidèle. Le traducteur littérale n'a pas même ce mérite. Par exemple, si le mot du texte est métaphorique, il arrivera que celui du français ne le sera pas. Ainsi Perse dit d'Alcibiade (32) : NECQUICQUAM PELLE DECORUS ; *C'est en vain que vous vous parez de beaux dehors*, PELLE pour SPECIE : vous traduisez : *C'est en vain que vous vous glorifiez de votre belle peau.* » PEAU ne peut se prendre qu'au propre. Voilà un autre sens que celui de votre auteur. Perse dit encore (33) : AD POPULUM PHALERAS, *au peuple cette*

---

(31) Voyez la traduction de M. l'Abbé Le Monnier, Sat. III.

(32) Satire IV, vers 14.

(33) Satire III, vers 20.

vaine ostentation ; « vous traduisez : *étalons ces housses devant la populace.* On prend le mot *housses* au pied de la lettre, et l'on croit que Perse parle de cheval et de cavalcade. Bien plus, vous serez quelquefois inintelligible : si vous traduisez mot à mot (54) : POTIS EST NIGRUM VITIO PRAEFIGERE THETA : *il peut mettre le noir Théta sur le vice :* ou bien : O JANE (55), A TERCO QUEM NULLA CICONIA PINSIT ; *ô Janus, qu'aucune cigogne n'a pincé par derrière ;* on ne vous entendra pas du tout : il falloit dire dans le premier cas : *Il est en état d'opiner dans une cause criminelle, même à la mort ;* et dans le second : *Heureux Janus, on n'a jamais imité derrière toi, par dérision, le bec de cigogne.*

Ce que nous venons de rapporter de la traduction de M. l'abbé le Monnier, doit suffire, selon nous, pour justifier notre critique. Au reste, la crainte d'alonger trop cette préface, nous a fait rejeter plusieurs autres citations du même ouvrage, dans les notes, où le lecteur sera plus à portée de les comparer avec notre traduction. Si on trouve que nous ayons mieux réussi, nous n'aurons à nous applaudir que d'avoir modifié le système de M. le Monnier, et d'être venus après lui (56).

---

(34) Ce vers est le treizième de la quatrième Satire. Nous avons fait un léger changement dans le vers latin, afin de rendre notre phrase plus claire et d'éviter la répétition trop fréquente du mot *vous.*

(35) Satire I, vers 58.

(36) M. l'Abbé le Monnier, en poussant trop loin son

M. Dreux du Radier, savant distingué, donna, il y a trois ans, en un seul volume, deux traductions de Perse, l'une en vers et l'autre en prose. On sent trop, en lisant la première, que l'auteur n'a point trempé ses lèvres, comme dit Perse, dans l'onde Aganippide. L'érudition ni le travail ne peuvent suppléer au talent poétique.

Nos yeux s'arrêtent, à l'ouverture du livre, sur la prière (37) contre les tyrans. Tels sont les vers avec lesquels on rend la poésie de Perse :

Grand Dieu, quand d'un tyran tu voudras te venger,
Si tu veux égaler son supplice à son crime,
Et de tous ses forfaits le rendre la victime,
Fais-lui voir la vertu dans toute sa beauté :
Qu'il sèche de regret de s'en être écarté.
Les glaives suspendus, le taureau de Périle,
Toute la cruauté des tyrans de Sicile,
Tous les maux réunis n'approchèrent jamais
Des maux d'un scélérat qui connoît ses forfaits,
Qui se dit, frémissant d'une secrette rage,
Je me perds, il n'est plus de planche à mon naufrage.

---

système de fidélité, a rendu Perse ridicule : c'est ce que nous n'avons pu voir sans éprouver une sorte de dépit. Peut-être cette disposition se fait-elle sentir quelquefois un peu trop dans nos notes ; mais notre amour pour Perse, et la nécessité de convaincre le lecteur que notre traduction n'étoit pas inutile, sont les seules causes de notre vivacité. A Dieu ne plaise que nous ayons voulu blesser l'auteur ! nous respectons sa personne, nous admirons plusieurs de ses écrits.

(37) Voyez *Satires de Perse, traduites en vers et en prose par M. D. D. R.*, Sat. III, vers 35.

C'en est fait : à moi-même, à tout autre odieux,
Ma femme me fait peur, etc.

Nous lisons (38) un peu plus loin cette description de la mort d'un débauché.

Plein de vin,
Gonflé de nourriture, il rentre dans le bain ;
Ses poumons ulcérés infectent son haleine ;
Un frisson le saisit ; il se soutient à peine.
Sa bouche se refuse aux morceaux délicats.
Il grimace ; sa coupe échappe et tombe à bas.
D'un superbe convoi suit l'appareil célèbre,
Les flambeaux, le grand deuil ; et sur un lit funèbre
Dûment empaqueté, de parfums bien enduit,
Notre petit seigneur au bûcher est conduit.
De citoyens nouveaux une nombreuse escorte
Se pare du bonnet, et gaîment le transporte.

Voyons, pour abréger, ces deux mêmes morceaux *dans la traduction en prose* : « Puissant » père des Dieux, si vous voulez punir la cruauté » des tyrans dans toute la rigueur, quand vous les » verrez livrés à la violence de leurs passions, im- » prégnés du poison le plus pernicieux, faites leur » voir la vertu ; qu'ils en connoissent les beautés, » et qu'ils sèchent de douleur de l'avoir abandon- » née. L'airain brûlant du taureau de Sicile a-t-il » jamais fait pousser de plus horribles gémisse- » ments ? ce glaive suspendu par un filet à un lam-

(38) Voyez le même ouvrage, Sat. III, vers 98.

» bris doré a-t-il jamais inspiré une frayeur plus
» vive au courtisan assis au-dessous ? Tout cela a-
» t-il rien d'égal à l'état d'un malheureux qui se
» dit à lui-même : Je cours au précipice ; je suis
» perdu ; qui, toujours tremblant, n'oseroit décou-
» vrir ses terreurs à sa femme même à ses côtés ? »

Assurément on ne retrouve dans cette prose ni l'élégance, ni la force, ni l'harmonie, ni surtout la précision de Perse. L'autre passage n'est pas mieux rendu : « Gonflé de nourriture, l'estomac surchargé
» et le ventre tendu, il se met au bain. Son esto-
» mac exhale une odeur empoisonnée et pire que
» le soufre : il boit, mais en buvant il est saisi d'un
» frisson qui lui fait tomber des mains une grande
» coupe pleine d'une liqueur chaude. Il tremble, il
» fait la grimace, il grince les dents ; elles craquent,
» et les morceaux délicats lui tombent de la bouche
» à demi-mâchés. De là suit l'appareil funèbre, la
» trompette, les flambeaux : enfin notre joli mi-
» gnon arrangé sur un lit élevé, bien enduit de
» parfums délicieux, étend ses pieds roidis et gla-
» cés du côté de la porte. Des citoyens d'hier, le
» bonnet sur la tête, se chargent de leur défunt
» maître, et le portent au bûcher. »

Il seroit inutile de multiplier les citations. Au reste, nous devons avertir le lecteur que M. du Radier a désavoué en quelque sorte cet ouvrage, et s'est plaint hautement que son manuscrit n'avoit pas été fidèlement imprimé.

QUATRIÈME PARTIE. Ceux qui ont dit que toute

traduction de poëte doit être en vers, trouveront mauvais sans doute que la nôtre soit en prose. Mais leur systême souffre, comme tous les autres, des exceptions. Nous croyons que la comédie, et les genres qui ont de l'affinité avec la comédie, peuvent être indifféremment écrits, et par conséquent traduits en prose et en vers. C'est, par exemple, dans l'Epopée et dans l'Ode, que la prose est insupportable. Ces deux genres sont fondés sur l'admiration qui tend toujours à s'écarter du simple. Pour chanter tantôt des objets inconnus et merveilleux, tantôt des êtres surnaturels par eux-mêmes, tantôt des hommes dignes d'être déifiés; pour exprimer des passions héroïques, pour flatter les sens autant qu'on le peut faire par la parole, il faut une langue à part, une langue audacieuse, abondante, musicale, où l'imagination puisse étaler impunément toutes ses richesses, où le cœur trouve de quoi rendre tous ses transports, où l'oreille soit chatouillée délicieusement. Par la raison que l'Epopée et l'Ode doivent être composées en vers, elles doivent être traduites en vers. Comment la prose, dont la mesure est libre, noteroit-elle des accords? Comment la prose, dont la marche est sage, imiteroit-elle les élans rapides de l'enthousiasme? On ne peut transporter les hardiesses de la poésie dans la prose, qu'en les adoucissant; et les adoucir, c'est les dénaturer. Dans le mélange des deux styles, la prose domine nécessairement, parce que les formules prosaïques se présentent les premières à l'esprit d'un traducteur, qui a choisi par préférence cette manière

d'écrire : de là le travestissement, ou même l'anéantisssement total de ces images pittoresques, de ces expressions passionées, de ces beautés franches, de ces traits de génie, si chers à ceux qui connoissent les originaux. Il n'est point d'homme instruit et sensible, qui ne s'écrie alors avec M. Rousseau de Genève, à qui nous l'avons entendu dire : « Voyez » comme ce Mirabaud a tué le Tasse ! » Gardons-nous de faire d'un poète héroïque un prosateur bizarre.

La Satire est un des genres qui peuvent le plus aisément se passer de l'ornement des vers. Rarement elle se propose autre chose que d'invectiver ou de rire : ce n'est donc presque toujours que de l'éloquence ou de la gaîté qu'il lui faut. Comme la plupart de ses images sont tirées du commerce de la vie, elle emploie un style analogue, elle s'accommode très bien même de celui de la conversation, dont elle conserve le naturel, en l'ennoblissant à propos. Cela est vrai, surtout des Satires en forme de dialogue, qui sont de vraies scènes de comédie, où le mérite d'avoir imité le ton de nos entretiens ordinaires fait partie du succès de l'auteur. A la vérité, le Satirique peut mettre aussi ses saillies en vers; mais cette versification n'est pas de la poésie proprement dite, et ses mots et ses tours seront toujours peu différents des mots et des tours affectés à la prose. Voyez Horace (le modèle que Perse s'étoit choisi), il cause ou plutôt il babille familièrement avec son lecteur. Toujours simple, et cependant toujours fin, les ignorants gagnent infiniment à l'écou-

ter, et il s'en faut bien que les savants y perdent. Il réserve toute sa poésie pour célébrer des héros, pour vanter les charmes d'une maîtresse adorée, pour remercier la bouteille qui l'enivre; mais dans ses Satires, il rapproche le plus qu'il peut son style de celui de la prose. On ne s'aperçoit pas qu'on lit des vers. Les gens de goût savent ce qu'il entend par *Musa pedestris.* Sa Muse vole sur Pégase dans les Odes : elle marche à pied dans les Satires.

Non seulement Perse nous a autorisés, en dialoguant presque toutes ses Satires, à les traduire en prose; il nous en a même fait la loi par sa précision. Nous nous sommes astreints, comme de raison, à suivre exactement sa manière. Or, dans ce système, nous aurions risqué de faire des vers secs et maigres. Car le méeanisme de notre versification est tout-à-fait incompatible avec le laconisme de Perse. Quoi qu'il en soit, nous avons resserré notre style le plus qu'il nous a été possible; et sur le reste, nous avons poussé la fidélité jusqu'à conserver les défauts de Perse, ses parenthèses fréquentes, ses apostrophes déplacées, etc; nous n'avons même changé les images singulières, que lorsque le goût nous y a contraints. Ainsi, par exemple, il a bien fallu adoucir celle de (39) *Romule*, *ceves*, dans laquelle les transports des Romains qui applaudissent à de mauvais poètes sont comparés à l'action de chiens qui remuent la queue. Bien loin de multiplier les interlocuteurs, ainsi que l'ont fait nos de-

(39) Satire I, vers 87.

vanciers, nous les avons toujours réduits à un petit nombre, afin d'embarrasser moins le dialogue. Quelle nécessité y a-t-il dans la première Satire (voyez la première Satire, vers 87 : il seroit trop long de citer d'autres exemples) de mettre en scène un troisième personnage qui fait des objections à Perse ? Ces formules, *me dit quelqu'un*, *me dites-vous*, sont générales, et n'annoncent pas un interlocuteur particulier.

Nos notes sont grammaticales, historiques et critiques. Nous avons tâché qu'elles fussent intéressantes.

LETTRE

DE M. L'ABBÉ LE MONNIER,

A M. SÉLIS.

RECEVEZ, Monsieur, mes sincères remercimens pour l'exemplaire que vous avez bien voulu m'offrir de votre traduction de *Perse*. En la recevant, je vous promis de la lire; je l'ai lue. Je vous promis encore de vous répondre franchement, de convenir des fautes que vous m'auriez fait apercevoir dans mon ouvrage, et de me justifier si votre critique n'*étoit pas juste*. C'est ce que je vais faire.

J'aurai souvent occasion de vous citer, Monsieur, parce que je pense que le meilleur moyen de répondre à la critique, est de la montrer en contradiction avec elle-même. J'ai l'honneur de vous prévenir que quand je vous citerai, j'aurai sous les yeux votre ouvrage; si vous aviez agi de cette manière, et que vous eussiez moins compté sur la fidélité de votre mémoire, vous auriez bien abrégé cette réponse.

J'ouvre votre préface, et j'y lis, pag. 32, 33 et

suiv. : « M. l'abbé *le Monnier* avoue bien que
» traducteur littéral risque d'être barbare ou burl
» *que* ; il va jusqu'à passer condamnation sur
» manière dont il a traduit lui-même plusieurs e
» pressions, par exemple, celle-ci : *Rabiosa sile*
» *tia rodunt*, qu'il rend par : *ils remâchent d*
» *méditations qui les tourmentent* ; mais il s'écr
» sans cesse que sa version est fidèle. Le traducte
» littéral n'a pas même ce mérite. Par exempl
» si le mot du texte est métaphorique, il arrive
» que celui du français ne le sera pas. Ainsi *Per*
» dit d'*Alcibiade* : NECQUICQUAM PELLE DECORU
» *c'est en vain que vous vous parez de beaux d*
» *hors*, PELLE pour SPECIE : vous traduisez : *C'e*
» *en vain que vous vous glorifiez de votre bel*
» *peau*. PEAU ne peut se prendre qu'au propre ; voil
» un autre sens que celui de votre auteur. *Perse* d
» encore : AD POPULUM PHALERAS, *au peuple cet*
» *vaine ostentation*. Vous traduisez : *Etalons ce*
» *housses devant la populace*. On prend le mo
» *housses* au pied de la lettre, et l'on croit qu
» *Perse* parle de cheval et de cavalcade. Bien plus
» vous serez quelquefois inintelligible : si vous tra
» duisez mot à mot, POTIS ES NIGRUM VITIO PRÆFI
» GERE THETA : *il peut mettre le noir thêta sur l*
» *vice*, ou bien, O JANE, A TERGO QUEM NULLA CI
» CONIA PINSIT : *O Janus, qu'aucune cicogne n'a*
» *pincé par derrière* ; on ne vous entendra pas du
» tout. Il falloit dire dans le premier cas : *Il es*
» *en état d'opiner dans une cause criminelle*,

» *même à la mort;* et dans le second : *Heureux » Janus, on n'a jamais imité derrière toi, par » dérision, le bec de cicogne.* Ce que nous venons » de rapporter de la traduction de M. l'abbé *le » Monnier* doit suffire, selon nous, pour justifier » notre critique. »

Si vous aviez bien voulu, Monsieur, lire exactement ma préface, vous vous seriez épargné une partie des leçons que vous me donnez; vous m'eussiez épargnez la peine de me citer moi-même. Mais, puisque j'y suis forcé, trouvez bon que je vous ennuie de la lecture de quelques morceaux de cette préface, qui feront ma justification. Voici comment je me suis exprimé, pag. x et suivantes : « J'ai balancé si je ferois une traduction servile, littérale et maussade à lire, ou bien une imitation » libre, aisée et agréable au lecteur, autant que je » suis capable d'écrire agréablement. » Après une mûre *réflexion, j'ai pris le premier parti.* « J'ai » fait à *Perse* le sacrifice de ma petite vanité d'écri- » vain; et ce sacrifice, comme on sait, a sa diffi- » culté. Je me suis borné au mérite bien mince de » traducteur platement exact; encore reste à savoir » si je suis exact.

» Qu'on ne s'attende donc point à trouver dans » ma traduction un style élégant et fleuri, qui fasse » oublier l'original pour la copie. C'est *Perse*, et » non le traducteur, que j'ai voulu montrer. Les » mots français (je n'ose dire les phrases) feront

» entendre le texte. Le sens pourra rester encore ca-
» ché ; les notes l'expliqueront. Quand on aura lu la
» traduction pour l'intelligence de l'original, et les
» notes pour l'intelligence de la traduction, j'espère
» qu'on jettera de côté le traducteur et ses notes, et
» qu'on lira *Perse* sans embarras. Alors chaque lec-
» teur se fera une traduction aussi élégante qu'il
» lui plaira. Il sera content, et moi aussi..... Il
» falloit que *Perse* restât obscur, où que je le de-
» vinsse. Lequel auroit-on le mieux aimé? Lorsque
» *Perse* dit : *O Jane*, *à tergo quem nulla ciconia*
» *pinsit*, je traduis littéralement : *Heureux Janus*,
» *jamais le bec de la cicogne ne vous a pincé par*
» *le dos*; je fais entendre les mots du texte. Il est
» vrai que la traduction n'est pas intelligible; elle
» sera expliquée dans une note. Si j'avois traduit :
» *Heureux Janus*, *jamais on n'a fait derrière vous*
» *de gestes ironiques*, on auroit entendu la traduc-
» tion ; mais le texte, l'auroit-on compris? Quel
» rapport auroit-on trouvé entre l'une et l'autre ?
» Il auroit toujours fallu une note, pour faire sentir
» l'analogie du latin avec le français. Et puisque de
» façon ou d'autre, une note étoit nécessaire, j'ai
» cru qu'il valoit mieux la faire tomber sur la tra-
» duction que sur le texte, qu'elle rendoit fidèle-
» ment. Ce que je dis ici pourra s'appliquer à grand
» nombre de passages, entr'autres à celui de la Sa-
» tire IV : *Potis es nigrum vitio præfigere theta* :
» il étoit facile de le traduire par : *vous savez con-*
« *damner une action criminelle*; j'aurois donné le

» sens ; mais aurois-je contenté ces lecteurs, qui
» aiment à comparer le latin avec le français ?

» On blâmera sans doute aussi des expressions
» peu usitées en notre langue. On me demandera
» pourquoi j'ai osé dire : *un écu qui soupire au*
» *fond de la bourse; remâcher des méditations*, *etc.*
» On n'a jamais écrit ainsi en français. Je l'avoue;
» mais peut-être n'avoit-on jamais ainsi parlé en
» latin avant *Perse.* »

Si vous aviez voulu, Monsieur, prendre la peine de lire exactement ce que je viens de transcrire, vous auriez vu que je ne m'écrie pas sans cesse *que ma version est fidèle ;* vous l'auriez vu dans ces mots : *je me suis borné au mérite bien mince de traducteur platement exact*, *encore reste à savoir si je suis exact.* Vous auriez encore vu, Monsieur, que j'avois donné une double traduction des deux passages : *O Jane*, *etc.*, et *Potis es*, *etc.*, et que j'avois exposé *les raisons qui me faisoient préférer* la plus littérale. Vous n'auriez pas pris la peine de me faire des objections que je m'étois faites à moi-même, et de me donner des instructions, dont il étoit visible que je ne voudrois pas profiter.

Vous prononcez, Monsieur, d'un ton très décisif que j'ai fait un contre-sens, lorsque j'ai traduit *necquicquam pelle decorus*, par *c'est en vain que vous vous glorifiez de votre belle peau :* (encore une citation peu exacte). Permettez-moi, Monsieur, d'appeler de votre sentence au tribunal du lecteur,

et de lui prouver que c'est vous-même, au contraire, qui avez fait un contre-sens, en prenant *pelle* pour *specie*, et en le traduisant par *beaux dehors* dans votre préface, et par *vaine parure*, à côté du texte. Daignez, Monsieur, relire la Satire entière. Vous verrez que l'*Alcibiade*, à qui *Perse* adresse la parole, fait consister le souverain bonheur *à se nourrir de mets friands, à parfumer assiduement sa peau au soleil; assiduo curata cuticula sole;* vous verrez qu'il se loue *d'avoir le teint blanc, sum candidus :* vous verrez que *Perse* lui dit : *at si unctus cesses et figas in cute solem; si tous les jours, au sortir des mains de vos parfumeurs, vous restez nonchalamment au soleil, pour recevoir sur votre peau ses rayons pénétrants, etc.* Vous verrez enfin qu'il fait épiler ses *cuisses flétries*, dans le dessein de *populo marcentes pandere vulvas*. Dites-moi, s'il vous plaît, Monsieur, comment tout cela peut-il convenir aux *beaux dehors* et à la *vaine parure* que vous avez voulu voir dans l'expression *pelle*? Comment ces *beaux dehors* peuvent-ils s'accorder avec la traduction trop claire que vous avec donnée du *pandere vulvas ?* Le respect que je dois au lecteur m'empêche de la citer. Pourquoi après avoir traduit (car ce sont les expressions de votre traduction que je viens de rapporter) *cuticula et cute,* par le mot *peau*, me faites-vous un reproche d'avoir traduit par *peau* le mot *pelle ?* Ne pouvois-je me servir trois fois d'une expression que vous avez employée deux fois ?

Vous me grondez encore, Monsieur, d'avoir traduit *ad populum phaleras* par, *étalons ces housses devant la populace* (autre citation peu exacte) : vous prononcez qu'il falloit traduire, *au peuple cette vaine ostentation.* La raison que vous en donnez, c'est que *l'on prend le mot housse à la lettre, et l'on croit que Perse parle de cheval et de cavalcade.* Voilà, Monsieur, une condamnation bien formelle et bien motivée. Mais pourriez-vous me dire comment il arrive, qu'après avoir frondé le mot *housse* dans votre préface, vous vous serviez du mot *harnois* dans votre traduction ? N'avez-vous pas craint qu'il ne sentît aussi un peu *le cheval* et *la cavalcade?* Je vais vous citer le passage et votre traduction :

An deceat pulmonem rumpere ventis,
Stemmate quod Tusco ramum millesime ducis;
Censoremque tuum vel quod trabeate salutas?
Ad populum phaleras.

Vous traduisez : *faut-il vous enfler orgueilleusement, parce que votre nom, écrit sur un arbre généalogique de Toscane, est en ligne directe le millième, ou parce que le censeur, que vous saluez à cheval et en robe de pourpre, est de vos parents? Au peuple, au peuple, les harnois fastueux.*

Voudriez-vous bien, Monsieur, avoir la complaisance de nous dire où vous avez pris le *cheval*, que

vous amenez si gratuitement sur la scène, et nous expliquer lequel, du saluant ou du salué est monté sur ce cheval ? Votre phrase fait bien entendre que l'un d'eux est à cheval, mais elle n'indique pas lequel est le cavalier. Il valoit mieux laisser, ainsi que *Perse*, ces deux personnages à pied.

En voilà bien assez, je crois, sur les reproches que vous me faites dans votre préface. Parcourons le corps de l'ouvrage. Nous ne sommes pas d'accord sur le passage de la Satire seconde :

Non tu prece poscis emaci
Quæ, nisi seductis, nequeas committere divis.

Vous avez traduit : *Ce n'est point vous, qui faites de ces prières où l'on marchande avec les Dieux, et que vous croiriez ne pouvoir leur confier qu'après les avoir corrompus*. J'avois traduit : *ce n'est pas vous, qui prétendez acheter par un sacrifice, ces faveurs qu'on n'oseroit publiquement demander aux Dieux*. La contradiction porte sur le mot *seductis*. Vous prétendez qu'il signifie, *séduits, corrompus ;* je pense qu'il doit signifier *pris en particulier, tirés à l'écart*. Pour appuyer mon opinion, j'ai cité, dans une note, l'autorité de Plaute, qui dit, *me solum seduxit*, pour signifier : *il m'a pris en particulier ;* j'ai cité *Cicéron*, qui dit : *seducere animum*, pour signifier *se recueillir*. J'ai cite *Perse*, qui emploie encore deux fois, dans son ouvrage, le mot *seductus*, pour dire *pris en particulier*. Vous

auriez bien dû, Monsieur, faire au moins mention dans votre note, de mes autorités, et ne pas vous contenter de dire : « Nous avons traduit *seductis* » par *corrompus*. M. l'abbé *le Monnier* prétend que » *seducere* ne se prend pas dans ce sens là. Nous ne » lui répondrons que par cet exemple, tiré de l'*An-* » *drienne de Térence*, le plus élégant peut-être des » auteurs latins : »

Etiam nunc me seducere istis dictis postulas.

L'autorité de *Térence* a du poids. Mais par malheur le mot *seducere* ne se trouve dans aucune des éditions de *Térence* que j'ai consultées, et j'en ai consulté douze. Quelques-unes portent *subducere ;* pas une seule, *seducere*. Je vous serai très obligé, Monsieur, de m'indiquer la vôtre. Jusques là, votre citation de *Térence* sera nulle pour moi, et je persisterai dans mon opinion.

Le mot *Hospes*, vers 8 de la même Satire II, m'attire encore une petite réprimande de votre part. Il s'agit des prières criminelles et indiscrètes que les hommes font aux Dieux : *Mens bona*, *fama*, *fides*, *hæc clarè*, *et ut audiat hospes*. J'ai traduit tout simplement : *un bon esprit*, *de la réputation*, *de la vertu*, *voilà ce qu'on demande tout haut ; un étranger pourroit l'entendre*. Vous voulez, Monsieur, que le mot *hospes* signifie dans cet endroit, non un *étranger*, mais *les assistants*. Songez donc qu'en me condamnant, vous condamnez tous les

bons auteurs latins, qui ont toujours employé le mot *hospes* dans le sens et selon la signification que je lui donne. Je pourrois vous le prouver par une foule de citations, prises de leurs ouvrages, si je ne craignois de donner trop d'étendue à cette lettre. Vous vous y prenez cependant assez bien pour amener *hospes* à signifier *les assistants*. « *Il est évi-* » *dent*, dites-vous dans une note, que le mot *hos-* » *pes* signifie dans cet endroit, *inconnu*, *puissant.* » Suivant la définition des grammairiens, *hospes* » *ille est est qui hospitio excipitur*; HOSPES veut » dire, *celui qui est reçu quelque part.* Il s'agit » donc de ceux qui viennent de dehors, qui entrent, » qui sont reçus dans le temple par conséquent, *des* » *assistants* enfin, quels qu'ils soient. » Vous voyez bien, Monsieur, que si l'on se rendoit à ce que vous appelez évidence, tous ceux qui entrent dans un temple, même les prêtres, s'appelleroient *hospites*; et que celui qui fait la prière, dont parle *Perse*, seroit aussi un *assistant*, puisqu'il *vient du dehors*, et qu'il est *reçu dans le temple.*

J'applaudis sincèrement, Monsieur, à la manière dont vous avez relevé ma note sur le passage *corpus fidele.* J'ai eu tort, et je conviens de la justesse de votre observation. Je ne sais comment m'y prendre pour vous en marquer ma reconnoissance; je ne sais si je dois taire les fautes qui vous sont échappées à vous-même, ou vous les faire remarquer. Je ne connois pas votre goût à cet égard. Dans cette in-

NOTICE

SUR MM. LE MONNIER ET SÉLIS.

La Préface de M. Sélis fera suffisamment connoître Perse et ses écrits. Quelques détails sur ses deux Traducteurs les plus célèbres, ont paru nécessaires, et ne seront point déplacés à la tête de l'Edition qui les réunit pour la première fois.

N. LE MONNIER, naquit en 1721, à St.-Sauveur-le-Vicomte, département de la Manche (1). Arrivé à Paris à l'âge de dix-huit ans, il fut attaché au collége d'Harcourt, où il continua de se livrer à l'étude des Lettres anciennes, pour lesquelles il avoit montré de bonne heure un goût marqué, et de rares dispositions. *Bientôt la traduction de Térence* annonça avantageusement l'abbé Le Monnier, fit oublier celle de madame Dacier, et assigna au nouveau Traducteur du comique latin, un rang que personne n'a songé depuis à lui disputer. Il n'en fut pas de même, à l'égard de la traduction de *Perse*, qui suivit de près celle de Térence (2). Encouragé par le succès de la précédente, qu'il attribuoit en grande partie au

(1) Mort à Paris, en févrir 1797, conservateur de la Bibl. dite alors du *Panthéon*.

(2) Paris, 1771.

système de fidélité rigoureuse qu'il avoit adopté, il crut que les mêmes moyens devoient produire toujours les mêmes effets ; il se trompa. Perse, naturellement fort difficile à entendre dans sa propre langue, devient tout-à-fait inintelligible dans celle du traducteur, s'il affecte, à son exemple, d'enfermer dans ses phrases *moins de mots que de sens* : si des métaphores, bizarres pour les Romains eux-mêmes, le deviennent plus encore pour des Français ; si des allusions, plus ou moins directes, plus ou moins fines à des usages, à des mœurs qui ne sont pas les nôtres, ne se trouvent habilement remplacées par des équivalents qui nous en fassent sentir toute la justesse ; si enfin ce que quelques idées renferment de trivial ou de grossier, n'est pas tempéré, adouci, pallié, en passant dans une langue essentiellement pudique, et qui laisse le latin *braver l'honnêteté* dans les mots, quoiqu'elle ne se pique pas toujours de la respecter dans les choses. Au surplus, tous les Traducteurs qui avoient précédé Le Monnier s'étoient si complettement égarés sur la route, et l'avoient signalée par des chûtes si lourdes et si fréquentes, que le nouveau venu étoit excusable de n'y pas marcher encore d'un pas plus ferme et plus assuré. L'événement prouva cette fois, que le moyen de faire mieux que les autres, n'est pas toujours de faire autrement ; et si M. Sélis fit mieux, et beaucoup mieux, sous certains rapports, que son devancier, ce n'est pas précisément parce qu'il fit autrement, c'est parce qu'il tira un parti également habile des fautes et du mérite réel de l'abbé Le Monnier. Mais ce dernier conservera tou-

jours l'avantage d'avoir expliqué le premier, un auteur jusqu'alors inexplicable pour tant d'autres, et rendu quelquefois plus obscur, par les efforts mêmes qui tendoient à l'éclaircir. Ses notes prouvent une étude réfléchie du texte et de ses nombreux commentateurs : ce n'est point enfin un ouvrage à dédaigner que la traduction de Perse par Le Monnier; et il y eut sans doute moins de gloire à la perfectionner, que de mérite à tenter d'abord une tâche aussi difficile. M. Sélis ne trouvoit plus que des fleurs à cueillir, dans la même carrière où de nombreuses épines arrêtoient à chaque pas son prédécesseur.

M. Sélis (1) professeur distingué de l'Université de Paris, au collége de Louis-le-Grand, et ensuite lecteur royal au collége de France, et membre de l'Institut, étoit un de ces hommes rares alors, et peut-être trop communs depuis, qui s'efforçent de prêter à l'instruction les formes aimables qui la font accueillir dans le monde, et finissent quelquefois par *obtenir grace pour l'utilité, en faveur de l'agrément*. La grace et la science; l'esprit et l'érudition, marchent si rarement de compagnie, que l'accueil qu'on leur fait, quand on les trouve ensemble, devroit bien les engager à se réunir plus souvent! M. Sélis sembloit leur avoir donné un rendez-vous, auquel elles furent constamment fidèles, dans ses discussions même avec M. Le Monnier, au sujet de la traduction de Perse. La chaleur, la vivacité qu'il mit à défendre les intérêts du goût et de la langue contre un système de version impraticable, et qui

(1) Né à Paris le 29 avril 1737; mort le 18 février 1802.

tendoit à compromettre l'un et à dénaturer l'autre, ne le firent jamais s'écarter des égards justement dus au caractère personnel et au mérite littéraire de son respectable adversaire. Les premières attaques furent livrées dans la préface et dans les notes qui accompagnoient la traduction nouvelle de Perse, publiée par Sélis, en 1776, cinq ans après celle de Le Monnier. Celui-ci répondit aux différentes critiques de Sélis, dans une lettre qu'il lui adressa, et qui fût alors insérée dans *l'Année littéraire*. Sélis répliqua, et ainsi s'engagea entre les deux traducteurs une *petite guerre* (2), qui devroit être le modèle de toutes celles que les gens de lettres se trouvent quelquefois obligés de se livrer, dans l'intérêt même, et pour l'honneur de la littérature. L'abbé Le Monnier n'en avoit pas donné l'exemple, il faut en convenir, dans la lettre dont nous venons de parler, et que nous réimprimons, à la suite de la préface de Sélis.

Quant au mérite respectif des deux traductions, nous avons mis le lecteur à portée d'en juger lui-même, en les lui offrant réunies à côté du texte latin, revu et corrigé de nouveau avec le plus grand soin, et sur les meilleures éditions. Nous avons également cru devoir donner les *Notes* des deux traducteurs, persuadés que l'on ne sauroit trop rassembler de lumière, pour dissiper les ténèbres profondes dont Perse semble affecter quelquefois de s'environner.

---

(1) Allusion à la brochure publiée sous ce titre, par M. Sélis, en 1778.

PRÉFACE

certitude, je vais prendre un parti mitoyen, qui peut-être conciliera tout. Je relèverai quelques-uns de vos contre-sens, et j'en passerai un plus grand nombre sous silence.

Je ne puis m'empêcher, Monsieur, de m'arrêter sur le passage de la Satire IV :

Et potis es nigrum vitio præfigere theta.
Quin tu igitur summâ necquicquam pelle decorus
Ante diem blando caudam jactare popello
Desinis ?

Je trouve trois contre-sens dans votre version de ces trois vers. Voici comment vous les traduisez : *Vous pouvez impunément enfin marquer de la lettre de mort le nom d'un criminel. Ah, disons la vérité! tout votre mérite se réduit à l'éclat d'une vaine parure. Que ne cessez-vous d'étaler votre brillant plumage aux yeux d'un peuple adulateur qui vous applaudit avant le temps.*

1°. Le mot *impunément*, qui n'est point dans le latin, fait contre-sens. Pour vous en convaincre, Monsieur, lisons la Satire depuis son commencement ; nous verrons qu'elle s'adresse à un jeune homme qui veut entrer dans les charges, avant l'âge prescrit par les lois. *Perse*, sous le nom de *Socrate*, accorde ironiquement à son ambitieux qu'il a toutes les connoissances nécessaires à un magistrat ; il lui dit (ce sont vos termes que j'emprunte) : *Vous savez peser la justice ; vous tenez d'une main ferme la balance mobile ; votre œil discerne le vrai dans*

le point fixe où il va se mêler au faux; et lors même que la marche de la règle est oblique et trompeuse. Tout ceci regarde le droit civil. Ensuite *Perse* accorde que son candidat connoît également le Code criminel, et lui dit :

Et potis es nigrum vitio præfigere theta.

Ce vers, rapproché de ce qui le précède, signifie que le jeune homme est assez instruit pour prononcer sur le sort d'un accusé. Mais il ne signifie pas *vous pouvez impunément.* Le mot *impunément* marque l'autorité d'un souverain qui peut condamner ou absoudre, sans craindre qu'on lui demande compte de son jugement : mais il ne peut s'adresser à un jeune homme qui se présente pour entrer dans les charges. Il falloit dire, *vous pouvez avec discernement*, et non *vous pouvez impunément.* Ajouterai-je que le mot *enfin* et l'exclamation, *ah, disons la vérité!* ne sont point dans le texte? Ajouterai-je que vous n'êtes pas heureux dans cette phrase : *votre œil discerne le vrai dans le point fixe où il va se mêler au faux.* Il ne faut pas un discernement bien fin pour démêler le vrai, lorsque son point est fixe. Mais le point est plutôt douteux que fixe, lorsque le vrai et le faux se confondent. Ne nous arrêtons point à ces minuties.

2°. Je crois vous avoir prouvé suffisamment, que vous avez fait un contre-sens sur le vers :

Quin tu igitur summâ necquicquam pelle decorus,

Mais je ne vous ai point parlé du mot *igitur*, que vous avez oublié. Il n'est cependant pas oisif. Par ce mot, *Perse* veut dire à son ambitieux que, puisqu'il a toutes les qualités d'un juge, il ne doit pas faire parade de sa beauté, ni faire sa cour indécemment au peuple; que, quand il en sera temps, on saura bien découvrir son mérite et l'élever aux charges.

3°. Vous avez traduit :

Quin tu igitur. . .
Ante diem blando caudam jactare popello
Desinis ?

par, *que ne cessez-vous d'étaler votre brillant plumage aux yeux d'un peuple adulateur, qui vous applaudit avant le temps.* Si je voulois chicaner, je tâcherois de vous prouver, Monsieur, que *jactare caudam* s'entend plutôt d'un chien que d'un paon. Le mot *jactare, agiter, remuer*, l'indique. Je vous prouverois peut-être que *ante diem* doit tomber sur *jactare* et non sur *blando.* Mais ce n'est pas à cela que je veux m'arrêter, c'est sur le mot *blando*, que vous avez traduit tout bonnement à l'actif. Vous auriez dû deviner qu'il falloit le prendre au passif. Il falloit deviner que ce n'est pas le peuple qui cajolle, mais au contraire, celui qui, *jactat caudam*. Il falloit enfin deviner que la construction de ce passage est, *quin tu desinis jactare caudam ante diem popello blando*, et faire signifier à *blando*, *cajollé*, plutôt que *cajolleur.*

Permettez, Monsieur, que je mette ici sous vos yeux ma traduction de ce morceau, et voyons si j'y ai rendu *Perse* aussi RIDICULE que vous le dites.

Vous savez peser la justice dans les deux bassins d'une balance bien égale.... vous savez découvrir le droit, lorsqu'il se cache dans les replis tortueux, lors même que la loi offre un sens trompeur et louche; vous savez attacher le noir théta sur une action criminelle. Si cela est, que ne cessez-vous de vous glorifier vainement d'une belle peau; que ne cessez-vous de faire, avant l'âge, le chien couchant devant la populace?

Je ne vous reprocherai point, Monsieur, de m'avoir fait dire, en assertion, ce que je n'ai proposé qu'en doute, sur le passage *pallentes mores* de la Satire cinquième. Je ne vous blâmerai point d'avoir été d'un autre avis que moi. Mais trouvez bon que je me plaigne de ce que vous m'avez mal lu. J'ai dit dans ma note: *pourquoi* PALLENTES MORES *ne signifieroit-il pas la pâle austérité qu'affectent à l'extérieur les hypocrites?* Et vous, Monsieur, en citant cette note, vous avez dit: *M. l'abbé le Monnier entend par* PALLENTES MORES *l'hypocrisie qui affecte de la pâleur.* Et puis vous parlez de cette citation, pour me dire qu'on ne peut *affecter de la pâleur, qu'on ne se la commande point, que ses causes sont intérieures et toutes physiques.* Vous n'avez pas fait attention, sans doute, que votre

citation faite de mémoire, me donneroit un ridicule que je ne méritois pas.

De tous les traducteurs de *Perse*, je suis peut-être le seul que vous auriez dû vous abstenir d'imiter, et vous m'avez souvent copié. Songez donc, Monsieur, que copier un traducteur, c'est avouer qu'on n'auroit pu faire mieux, ni même aussi bien que lui : songez combien un pareil aveu doit être humiliant pour vous, puisque j'ai eu la bonhomie d'annoncer que ma version étoit platte et maussade à lire. Je suis bien éloigné de revendiquer les morceaux que vous m'avez modestement empruntés : je me félicite au contraire de ce que vous avez daigné adopter un bon nombre de mes platitudes, et les encadrer dans votre ouvrage, sans qu'il en soit déparé. Je vous prie d'accepter tout le morceau de la Satire V, *Dave cito*, *etc.* Voici comment je l'ai traduit : « *Dave*, *à l'instant*, *et je veux que tu m'en* » croies ; je songe à terminer mes anciens tourments » (c'est *Cherestrate* qui parle en se rongeant les » ongles jusqu'au sang), voudrois-je nuire à la for- » tune de mes sages parents et les déshonorer ? » Irois-je engloutir mon patrimoine et ma réputa- » tion dans une maison infâme ? Irois-je encore ar- » roser de mes larmes la porte de *Chrisis*, éteindre » mon flambeau pour y chanter mon ivresse amou- » reuse ? — Courage, mon maître, devenez sage ; » immolez une brebis aux Dieux qui vous gué- » rissent. — Mais quand je l'aurai quittée, crois-tu,

» *Dave*, qu'elle pleurera ? — Discours frivoles. Mon » pauvre maître, vous recevrez encore des coups de » la pantoufle rouge. »

Voici votre traduction, Monsieur : « *Dave*, *c'en* » *est fait*, et je veux que tu m'en croies ; je songe à » terminer *enfin* mes *longs* tourments (ainsi parle » *Cherestrate*, en se rongeant les ongles jusques au » sang), serai-je *toujours* le déshonneur de mes ver- » tueux parents ? Engloutirai-je mon patrimoine et » ma réputation dans une maison infâme ? Irois-je » *toujours* la nuit, ivre et avec un flambeau éteint, » chanter sous la fenêtre de *Chrisis*, et arroser sa » porte de mes larmes ? — Courage, mon jeune » maître, devenez sage : immolez une brebis aux » Dieux *qui vous ont sauvé*. — Mais, *Dave*, crois- » tu qu'elle pleure, si je la quitte ? — Ceci n'est donc » qu'un badinage ? Pauvre enfant, vous recevrez » encore des coups de la pantoufle rouge. »

S'il arrive, Monsieur, que votre première édition s'épuise, et que vous en donniez une seconde, je vous conseille de changer les mots, *c'en est fait*, ils ne rendent pas *citò*. *Citò* veut dire, *promptement*, *tout à l'heure*, *à l'instant*. Effacez votre *enfin* et vos deux *toujours*, ils ne sont point de *Perse*. Changez le mot *longs*, il ne rend point *præteritos*. Au lieu de, *qui vous ont sauvé*, mettez, *qui vous sauvent*, parce que *depellentibus* est au présent, comme *præteritos* au prétérit. Pardon, Monsieur, si j'ose vous donner ainsi des conseils ; l'intérêt que je prends à

ce morceau semble m'en donner le droit. Permettez, Monsieur, que je vous remercie, une fois pour toutes, des adoptions que vous avez daignez faire de ma traduction. Il seroit trop long de vous rappeler en détail tout ce que je vous dois à cet égard. Ma reconnoissance s'accroît, lorsque je lis quelques-unes des phrases de votre traduction, dans lesquelles vous ne m'avez rien emprunté. Alors votre style est d'une élégance, d'une précision, d'une douceur, d'une harmonie.... Il vaut mieux vous citer. Je choisis le beau morceau de la Satire troisième, que vous avez le plus soignée :

Magne pater Divûm, sævos punire tyrannos
Haud aliâ ratione velis, cum dira libido
Moverit ingenium, ferventi tincta veneno:
Virtutem videant, intabescantque relictâ.
Anne magis siculi gemuerunt æra juvenci,
Et magis auratis pendens laquearibus ensis
Purpureas subter cervices terruit; imus,
Imus præcipites, quàm si sibi dicat; et intùs
Palleat infelix, quod proxima nesciat uxor.

Vous l'avez ainsi rendu : « Puissant maître des » Dieux, n'emploie point d'autre supplice que ce» lui-ci, pour punir les tyrans, dont le cœur plein » d'un poison brûlant, aura conçu quelque affreux » projet : qu'ils voient la vertu, qu'ils la voient, et » sèchent de regret. Oui, les gémissements des mal» heureux, enfermés dans le taureau d'airain, étoient » moins douloureux; l'épée suspendue à des lambris

» dorés sur la tête d'un courtisan revêtu de la pour-
» pre, étoit moins effrayante que le monologue se-
» cret d'un coupable : ah ! je cours, je cours à ma
» perte ! et que les terreurs de son ame, qu'il n'ose
» confier à son épouse même, qui dort auprès de
» lui. »

Comme *Perse* s'embellit en passant pas vos mains, et que vous connoissez bien, Monsieur, l'art des liaisons ! *ces tyrans dont le cœur plein* a une grace qu'on sent mieux qu'on ne peut l'exprimer. Votre répétition, *qu'ils voient la vertu*, *qu'ils la voient*, est d'une grande beauté. Si vous avez négligé de rendre le mot *relictâ*, que *Perse* avoit mis là sans nécessité et seulement pour finir son vers, vous l'en dédommagez bien par votre *oui*, placé à propos, et qui ajoute beaucoup à l'expression. L'épithète, *douloureux*, donnée à *gémissements*, est du meilleur choix. Vous avez très sagement fait d'expliquer que *Damoclès*, quoique paré des ornements de la royauté, n'étoit cependant qu'un simple courtisan. Ceux qui ignorent ce trait de l'histoire de *Denys*, auroient pu s'y méprendre. Je ne puis assez admirer l'expression *monologue*, pour désigner les trois mots, *imus*, *imus præcipites*. Votre exclamation, *ah !* dans la bouche d'un homme qui se parle tout bas, est très heureuse. J'en dis autant du mot *même*, placé après, *son épouse*. Vous ne sauriez croire, Monsieur, combien votre traduction de ces derniers vers a gravé profondément dans mon ame les im-

pressions de la terreur ; elles se sont encore augmentées par l'adresse que vous avez eue de finir ce morceau effrayant, par ces mots, *son épouse même qui dort auprès de lui ;* et ces trois, *que*, *qu'il*, *qui*, amenés en deux lignes ! ils sont au-dessus de tout éloge.

Seroit-ce vous offenser, Monsieur, que de transcrire ma traduction à la suite de la vôtre? Je ne le crois pas. Quand un géant se montre à la foire, il n'est pas fâché qu'un petit homme s'approche de lui.

« Souverain des Dieux, pour punir les cruels
» tyrans, veuillez choisir ce genre de supplice; lors-
» que la férocité s'allumera dans leur ame, qu'elle
» y fera fermenter son venin, qu'ils voient la vertu,
» et séchent de l'avoir abandonnée. Les gémisse-
» ments du taureau de *Phalaris* étoient-ils plus lu-
» gubres ; *l'épée attachée aux lambris dorés*, et
» *suspendue sur une tête couronnée*, *étoit-elle* plus
» effrayante que les remords d'un malheureux, qui
» se dit en pâlissant, et si bas, que sa femme cou-
» chée près de lui ne peut l'entendre : *Je cours*, *je*
» *cours au précipice ?* »

C'est sans doute ce morceau de ma traduction, et quelques autres pareils, qui vous ont fait prononcer, dans la note 36 sur votre préface, que *M. l'abbé le Monnier*, *en poussant trop loin son systéme de fidélité*, *a rendu Perse ridicule.*

Je finis, Monsieur, en vous priant de ne point prendre en mauvaise part tout ce que je vous ai dit. J'ai été sincère et franc. Quand vous donnerez une seconde édition, je vous rendrai votre exemplaire avec toutes mes remarques, vous en ferez tel cas que vous jugerez à propos. Je vous remercie des assurances que vous me donnez de *respect pour ma personne et d'admiration pour plusieurs de mes écrits*; vous m'avez donné plus que je ne demande; je me contente de l'estime de quelques amis estimables. Ainsi, Monsieur, en vous renvoyant les sentiments d'*admiration et de respect* que je ne mérite point, je vous dirai comme le bon *Sancho* disoit aux gens de l'île de Barataria, qui se mettoient à genoux pour lui donnner des croquignoles: *Ne soyez pas si polis, mais rognez vos ongles.*

Je suis, etc.

A Paris, ce 20 mai 1776.

SATIRES

DE

PERSE.

PROLOGUS.

Nec fonte labra prolui caballino,
Nec in bicipiti somniasse Parnasso
Memini, ut repentè sic Poeta prodirem.
Heliconiadasque, pallidamque Pirenen
Illis remitto, quorum imagines lambunt
Hederæ sequaces: ipse semipaganus
Ad sacra vatum carmen affero nostrum.

Quis expedivit psittaco suum ΧΑῖΡΕ?
Corvos quis olim concavum salutare,
Picasque docuit verba nostra conari?
Magister artis, ingenîque largitor
Venter, negatas artifex sequi voces.

PROLOGUE [1].

Trad. de Le Monnier.

Je ne me suis point abreuvé à la fontaine que le coup de pied d'un cheval a produite; je ne me souviens pas d'avoir dormi sur la double cîme du Parnasse, pour être tout à coup devenu poète. J'abandonne les habitantes de l'Hélicon et la pâle Pirêne, à ceux de qui le lierre flexible a couronné les statues. Je suis un demi-paysan, qui viens apporter mon ouvrage dans le sanctuaire des poètes.

Qui donc fit articuler au perroquet son *bon jour?* Qui donc apprit au corbeau à tirer du fond de son gosier un rauque *salut?* Qui donc instruisit la pie à imiter nos paroles? La maîtresse des arts, la faim, qui donne le génie, qui enseigne à rendre des sons que la nature avoit refusés. Faites briller l'espérance

Trad. de Sélis.

Je ne me suis point abreuvé [2] à la source qu'un cheval à fait jaillir; je ne me souviens pas de m'être endormi sur le mont à double cîme [3], pour me trouver poète à mon réveil. J'abandonne et les habitantes de l'Hélicon [4] et la pâle déité de Pirêne [5], à ceux dont un lierre flexible caresse les images [6]. Je ne suis qu'un demi-villageois [7]; et pourtant j'ose apporter des vers aussi dans le sanctuaire des poètes [8]!

Qui a pu apprendre au perroquet à prononcer facilement *bon jour;* aux corbeaux [9], à dire du fond de leur gosier enroué, *je vous salue;* aux pies, à contrefaire la voix humaine? C'est un grand maître, un maître qui donne de l'esprit aux bêtes et sait les faire parler en dépit de la nature [10], la faim [11]. Que dis-je!

Quod si dolosi spes refulserit nummi,
Corvos poetas, et poetrias picas
{ Cantare credas. Pegaseïum melos. (*Le Mon.*)
{ Cantare Pegaseïum melos credas. (*Sél.*)

Trad. de Le Mon.

trompeuse d'un écu, les corbeaux et les pies, devenus poètes et *poétesses*, entonneront des chants que vous prendrez pour le concert des Muses.

Trad. de Sél.

Si l'espoir d'un or séducteur brille à leurs yeux, corbeaux et pies deviendront poètes ; et vous entendrez, soyez-en sûr, des chants mélodieux [12].

NOTES

DE LE MONNIER, SUR LE PROLOGUE.

Ce Prologue, qu'un interprète appelle énigme, deviendra très-intelligible, si l'on veut faire attention que Perse, sous prétexte de se déprimer lui-même, fait la satire des versificateurs qui travaillent sans génie et pour gagner leur vie.

Nec fonte labra prolui caballino, vers 1.

Par le mot *prolui*, Perse jette du ridicule sur ces poètes qui prétendoient s'être enivrés à la fontaine appelée Hippocrène, et l'avoir épuisée. *Se proluere* signifie boire abondamment.

Toto se proluit auro. Virg.

L'épithète *caballino* marque le mépris. *Caballus* est un cheval de somme. Voilà pourquoi on a traduit le mot *caballino* par, *que le coup de pied d'un cheval a produit*. Il auroit été plus court de dire l'hippocrène; mais ce mot, qui est noble, n'auroit pas rendu l'idée de Perse.

Nec in bicipiti, etc. vers 2.

Tout le monde sait que la montagne du Parnasse,

dans la Phocide, a la vertu de rendre poëtes ceux qui montent sur sa cîme, et qui ont le bonheur ou le malheur d'y dormir.

Heliconiadas, v. 4.

Perse désigne par ce mot les Muses, qui habitoient l'Hélicon, montagne de la Bœotie. On trouve dans quelques éditions *Heliconides*. Casaubon et les meilleurs interprètes préfèrent *Heliconiadas*, comme plus ronflant, exprimant mieux le ridicule que Perse veut jeter sur les poètes, qui parloient avec emphâse de l'Hélicon et des Muses, et qui commençoient leurs ouvrages par des invocations pompeuses. Il dira dans le même sens, sat. V:

Grande locuturi, nebulas Helicone legunto.

Pallidamque Pirenen, v. 4.

Que la fontaine de Pirêne soit la même que l'Hippocrène, comme le prétend le vieux scholiaste, ou qu'elle soit une fontaine de la montagne voisine de Corinthe, ainsi que l'assure Casaubon, ce point est indifférent au lecteur. Il suffit de savoir que la fontaine de Pirêne est consacrée aux Muses, et qu'elle a la vertu de rendre poëtes ceux qui vont y boire. Perse lui donne l'épithète de *pallidam*, par allusion à la douleur de la mère de Cenchris, nommée Pirêne, dont les pleurs firent naître la fontaine qui porte son nom. Peut-être a-t-il en vue la pâleur de ceux qui se livrent à l'étude. Voyez Sat. première, *en pallor*, etc. Sat. V, *impallescere chartis.*

Illis relinquo, quorum imagines lambunt Hederæ sequaces. v. 5 et 6.

Si on lit *remitto*, au lieu de *relinquo*, le sens sera le même. J'ai préféré *relinquo*, parce que Perse l'emploie dans le même sens, sat. V : *mensasque relinque Mycænis*. Le poète se sert du mot *lambunt* (disent les commentateurs), parce que les feuilles de lierre ont la forme d'une langue. Les poètes, sous la protection de Bacchus et d'Apollon, étoient couronnés de lierre ou de laurier.

Ad sacra vatum carmen affero nostrum, v. 7.

Le sanctuaire des poètes, dont parle ici Perse, étoit la bibliothèque d'Apollon, bâtie par Auguste sur le mont Palatin. C'étoit là que les poètes portoient leurs ouvrages. Quand les auteurs avoient acquis de la célébrité, on y plaçoit leurs statues.

Quis expedivit psittaco, etc. v. 8.

Ici commence la seconde partie du prologue. Sa liaison avec la première, sera facile à saisir, si l'on fait attention que Perse vient de se donner pour un demi-paysan. Il est naturel qu'on lui fasse une objection, et qu'on lui dise : *puisque vous n'êtes qu'un demi-paysan, pourquoi vous mêler de poésie ?* A cela Perse répond : *c'est la faim qui m'y engage, c'est elle qui me tient lieu de génie*. On sent bien que Perse, en se rabaissant ainsi lui-même, tombe sur les poètes qui travailloient pour vivre. Il étoit riche, et n'avoit pas besoin de la ressource des lettres pour subsister.

Corvos quis olim concavum salutare, vers 9.

Ce vers est supprimé dans plusieurs éditions. On le conserve, parce que Perse fait mention, à la fin de ce prologue, des corbeaux et des pies. D'ailleurs ce vers fait allusion aux corbeaux qui saluèrent Auguste à son retour de la bataille d'Actium, et qui lui dirent : *Ave, Cesar! victor, imperator*. Le même adulateur qui avoit ainsi instruit ces corbeaux, en avoit accoutumé d'autres à dire : *Ave, victor, imperator, Antoni*. Ceux-ci auroient été mis sur le passage d'Antoine, s'il fût revenu victorieux. Il furent tués, dès qu'on apprit sa défaite.

Magister artis, ingenîque largitor
Venter. vers 11 et 12.

Horace a dit : *Paupertas impulit audax ut versus facerem*. (1) On verra, dans le cours de cet ouvrage, que Perse a souvent imité Horace.

Artifex sequi, etc. vers 12.

Ceci est une construction grecque : les exemples en sont fréquents dans Perse.

Cantare credas Pegaseïum melos. vers dern.

La mesure du vers exigeroit l'avant-dernière syllabe longue. Pour corriger ce défaut, quelques commentateurs ont voulu écrire *mellos*, au lieu de *melos*. *Politien*, sur la foi d'un manuscrit, veut substituer *nectar* à *melos*. On a mieux aimé conserver la leçon généralement reçue, que de corriger une faute de prosodie, par un mot de mauvais goût.

(1) *Liv.* II. *Ep.* 2. *v.* 51.

NOTES
DE SÉLIS,
SUR LE PROLOGUE.

(1) Prologue.

Perse, dans son Prologue, se moque, en feignant de se déprimer lui-même, des mauvais pôëtes de son temps et des motifs qui les faisoient écrire.

(2) *Je ne me suis point abreuvé, etc.*

La plupart des Commentateurs prétendent que Perse fait allusion ici au commencement de la Théogonie, où Hésiode, disent-ils, se vante sérieusement d'avoir été conduit à la fontaine d'Hippocrêne par les Muses mêmes, et d'y avoir bu abondamment. Il n'y a rien de cela dans toute la Théogonie : et voilà comme on a expliqué le plus souvent les énigmes de Perse. Il paroît qu'il a voulu seulement ridiculiser une phrase poétique, devenue dès-lors triviale.

Le mot caballino, formé de caballus, *cheval de somme*, est un terme de mépris, ou approchant. Il a fallu rendre l'intention qu'a eue le poète, en parlant ainsi de Pégase.

(3) *Je ne me souviens pas de m'être endormi sur le mont à double cîme.*

Ennius, suivant l'ancien Scholiaste de Perse, assuroit, dans ses Annales, que l'ame d'Homère avoit passé en lui, et sa preuve étoit qu'il l'avoit rêvé sur le Parnasse. Properce parle de cette vision dans une de ses élégies. D'après ces deux témoignages, Farnaby et d'autres Commentateurs estimés soupçonnent que notre poète a eu en vue Ennius dans cet endroit. Cette conjecture paroîtra encore mieux fondée, si l'on considère que Perse, dans sa première satire, témoigne de l'indignation contre le mauvais goût qui avoit remis en faveur plusieurs poètes surannés. Ennius étoit sans doute du nombre; et ce siècle pouvoit bien ne voir que de l'or dans son fumier.

(4) *J'abandonne et les habitantes de l'Hélicon, etc.*

Quelques éditions du texte portent HELICONIDES, d'autres HELICONIDAS; on trouve aussi HELICONIADÂS, que nous avons préféré avec Casaubon, comme plus ronflant et plus propre à peindre l'emphâse ridicule des poètes, lorsqu'ils parlent de Muses, de Parnasse, d'Hélicon.

(5) *Et la pâle Déité de Pirêne.*

Pirêne, fontaine située près de Corinthe et consacrée aux Muses. Pausanias dit que Pirêne étoit une nymphe qui pleura si long-temps la mort de sa fille, que les Dieux, par pitié, la changèrent en fon-

taine. Perse lui donne l'épithète de *pâle*, sans doute à cause de son extrême affliction : à moins que l'on aime mieux l'explication d'un Antoine Fouquelin, qui a fait la liste de toutes les figures de rhétorique employées par Perse, et qui voit ici une *métonymie de la seconde espèce;* PALE, c'est-à-dire QUI REND PALE, la fontaine des Muses étant prise pour les Muses mêmes, ou plutôt pour l'étude.

(6) *Dont un lierre flexible caresse les images.*

On plaçoit dans les bibliothèques, soit publiques, soit particulières, les statues des poètes illustres ; elles étoient couronnées de lierre, parceque Bacchus à qui cette plante étoit consacrée, protégeoit aussi les poètes.

(7) *Qu'un demi-vilageois.*

Cette expression est métaphorique : le poète veut dire qu'il a eu peu de commerce avec les Muses.

(8) *Dans le sanctuaire des poètes.*

On conservoit les ouvrages des poètes dans le temple d'Apollon. Ce lieu étoit aussi le rendez-vous des savants, qui s'y consultoient mutuellement sur leurs productions.

(9) *Aux Corbeaux.*

Plusieurs critiques rejettent le vers *Corvos quis olim, etc.* comme n'étant pas de Perse. Mais outre qu'on le trouve dans un grand nombre d'éditions anciennes, il est tout-à-fait dans le style de notre Satirique, et il a un rapport marqué avec la fin

du Prologue, où Perse fait mention des corbeaux. Nous sommes-nous trompés, en croyant que Perse a voulu faire allusion, dans ce vers, à un trait de l'histoire d'Auguste ? Lorsque ce Prince eut vaincu Antoine, un homme se présenta à lui avec un corbeau, à qui il avoit appris à dire *vive Octave!* Auguste flatté, acheta cet oiseau qu'il paya cher. Il ignoroit que le même homme avoit eu la précaution d'instruire un autre corbeau à répéter *vive Antoine :* celui-là seul eût paru, si Antoine avoit été vainqueur.

Un poëte agréable, qui a mis cette historiette en vers français, termine sa pièce par cette moralité :

« Princes et Grands, fiez-vous aux louanges ! »

(10) *Qui sait les faire parler, en dépit de la Nature.*

Negatas artifex sequi voces.

Ceci est un hellénisme ou tour grec. Les hellénismes sont familiers à Perse.

(11) *La faim.*

Il est surprenant que le célèbre Dryden (il a traduit Perse en anglais) n'ait pas compris le tour ironique de cet endroit. Non content de prétendre que Persè publia ses Satires de son vivant, et d'avancer qu'il garda l'anonyme, il soutient encore que, dans la crainte d'être reconnu, il se donne réellement ici pour un poëte faméliqûe et sans consé-

quence. Cette dernière partie de l'opinion de Dryden est absolument contraire à l'esprit de tout le prologue.

Horace avoue plus sérieusement que Perse, que le besoin a été son Apollon :

..... *Paupertas impulit audax*
Ut versus facerem. (1)

L'indigence est le Dieu qui m'inspira des vers. (*Volt.*)

(12) *Des chants mélodieux.*

Il faut justifier un changement que nous avons fait ici au texte de notre auteur. Dans presque toutes les éditions de Perse, le dernier vers du Prologue est ainsi :

Cantare credas Pegaseïum melos.

Or la première syllabe de *melos* est brève, et c'est un spondée qu'il faut. *Ange Politien* (2) avoit lu dans un Commentaire fort ancien, *in vetustissimo commentario*, NECTAR au lieu de MELOS. Il n'y a plus de faute de quantité ; mais où est le goût ? Quelque hardies que l'on suppose les métaphores de Perse, celle-ci est trop bizarre : *des chants de nectar pégasien ! Casaubon* veut que Perse ait fait la première de *melos* longue, à l'imitation des Grecs, chez qui, dit-il, une liquide peut alonger une syllabe brève. Il cite à cette occasion un vers (qu'il croit d'Homère), où l'on trouve *melos* avec la

(1) *Liv.* II. *Ep.* 2. *v.* 51.
(2) *Miscell.* c. 14.

première longue (1). Mais premièrement Perse, qui écrivoit en latin, n'a pas dû suivre une prosodie étrangère, sans autre motif que son caprice. Secondement, quoique l'Hymne à Mercure, d'où ce vers est tiré, soit rangée communément parmi les Œuvres d'Homère, d'habiles critiques la regardent comme supposée. (Voy. la *Biblioth. grecq. de Fabricius*). (2)

D'autres Commentateurs ont entrepris de lever la difficulté, en écrivant *melos* avec deux *ll*, *mellos ;* licence un peu forte, quoiqu'ils s'autorisent de l'exemple de Virgile, qui a doublé *l* dans *relliquias. Turnèbe* propose un quatrième avis, dans lequel il conserve *melos ;* il lui laisse sa quantité ordinaire, en disposant ainsi les mots du vers : *Cantare Pegaseïum melos credas*. Cette légère transposition nous a paru concilier tout si heureusement, que nous n'avons pas hésité à l'adopter.

---

(1) *Scopp. Collectan.* c. 34.
(2) *Vol.* I. *Liv.* II. *c.* 2. *Nouv. Ed.*

SATIRA PRIMA.

In Scriptores ineptos.

PERSIUS, AMICUS PERSII.

PERSIUS.

O CURAS hominum ! O quantum est in rebus inane !

AMICUS.

Quis leget hæc ?

PERSIUS.

Min' tu istud ais ?

AMICUS.

Nemo herculè.

PERSIUS.

Nemo !

Vel duo, vel......

AMICUS.

Nemo. Turpe, et miserabile !

SATIRE PREMIÈRE.

Contre les mauvais Écrivains [1].

PERSE, UN AMI DE PERSE [1].

Trad. de Le Monnier.

PERSE.

O FRIVOLES soucis des hommes ! dans toute la vie quel néant !

L'AMI.

Qui lira ceci ?

PERSE.

Est-ce à moi que vous parlez ?

L'AMI.

Ma foi, personne.

PERSE.

Comment, personne ?

L'AMI.

Vous aurez deux lecteurs, où vous n'en aurez aucun. C'est une chose honteuse et misérable !

Trad. de Sélis.

PERSE.

O VAINES occupations des hommes ! O qu'il y a de futilité dans le monde !

L'AMI.

Qui lira cela ?

PERSE.

Est-ce à moi que vous parlez ?

L'AMI

Personne ne vous lira, par ma foi.

PERSE.

Personne ! Ah ! j'aurai bien jusqu'à deux ou trois..... ?

L'AMI.

Personne, vous dis-je. Voilà qui est triste et honteux !

PERSIUS.

Quare?

Ne mihi Polydamas, et Troiades Labeonem
Prætulerint? Nugæ. Non, si quid turbida Roma
Elevet, accedas, examen-ve improbum in illâ
Castiges trutinâ, nec te quæsiveris extrà.
Nam Romæ quis non?.... Ah, si fas dicere...! Sed fas
Tunc, cum ad canitiem, et nostrum illud vivere triste
Aspexi, et nucibus facimus quæcumque relictis,
Cum sapimus patruos; tunc... tunc... ignoscite...

AMICUS.

Nolo.

PERSIUS.

Quid faciam? Sed sum petulanti splene cachinno.
Scribimus inclusi, numeros ille, hic pede liber,

Trad. de Le Mon.

PERSE.

Pourquoi ? Vous craignez que notre Polydamas et nos efféminés Troyens ne me préfèrent Labéon. Que m'importe ? Si le tourbillon de Rome déprimoit mon ouvrage, vous n'iriez pas grossir la foule, me peser dans cette balance inique, et chercher hors de vous (ce que vous devez penser). Car est-il à Rome un seul homme qui ne..? Ah, s'il m'étoit permis de parler ! Mais j'en prends la permission, lorsque je considère nos vieillards, et la vie qu'ils mènent, depuis qu'ils ont renoncé aux jeux de l'enfance ; lorsque je les vois affecter une sagesse austère : alors, alors..... vous devez permettre.

L'AMI.

Je ne vous permets rien.

PERSE.

Que faut-il donc que je fasse ? Je suis rieur, ma rate aime à se dilater. Nous nous enfermons pour écrire, l'un

Trad. de Sél.

PERSE.

Pourquoi ? Parce que Polydamas [2] et ce peuple de femmelettes me mettront au-dessous de Labéon [3] ? Bagatelles ! Allez, quand cette ville tumultueuse déprime [4] quelque chose, il ne faut ni l'en croire, ni entreprendre [5] de redresser sa balance infidèle. Ne cherchez point [6] hors de vous-même ce que vous êtes. Car, à Rome, qui est-ce qui.....? Ah ! si je pouvois parler.....! Mais pourquoi ne parlerais-je pas, lorsque je vois tant de travers chez nos vieillards, et la triste vie [7] que nous menons, et tout [8] ce que nous faisons, *si* long-temps [9] après avoir abandonné les jeux de l'enfance ; et cette *manie* [10] de vouloir passer pour sages..! Oh ! alors.... alors.... ! Romains, pardon, mais.....

L'AMI.

Arrêtez.

PERSE.

Que voulez-vous ! j'aime à m'épanouir la rate ; je suis [11] prompt à rire ! Nous nous enfermons ; nous écrivons, l'un

Grande aliquid, quod pulmo animæ prælargus
anhelet.
Scilicet hæc populo, pexusque, togâque recenti,
Et natalitiâ tandem cum sardonyche albus,
Sede leges celsâ, liquido cum plasmate guttur
Mobile collueris, patranti fractus ocello.
Hîc, neque more probo videas neque voce serenâ
Ingentes trepidare Titos, cùm carmina lumbum
Intrant, et tremulo scalpuntur ubi intima versu:
Tun', vetule, auriculis alienis colligis escam?
Auriculis, quibus et dicas cute perditus, *ohe!*

Trad. de Le Mon.

en vers, celui-ci en prose, de grands sujets, capables d'essouffler les plus larges poumons. Sans doute (poëte sublime) que, bien peigné, vêtu d'une robe blanche toute neuve, la sardoine natale au doigt, assis sur un siége exhaussé, vous lirez votre ouvrage au peuple, avec une voix qu'un gargarisme aura rendu flexible, et que vous accompagnerez de regards mourants et lascifs. Alors vous verrez les grands de Rome trépigner impudemment, pousser de lubriques soupirs, lorsque leurs entrailles seront pénétrées et chatouillées par vos vers obscènes. Vieux fou, vous préparez donc de la pâture pour les oreilles du peuple? Et d'un peuple à qui, tout altéré de louanges que vous êtes, vous diriez : *holà!*

Trad. de Sél.

en prose, l'autre en vers, des choses d'un sublime !... des choses capables [12] d'essouffler les plus larges poumons. Ainsi donc, bien peigné, habillé de neuf, rubis au doigt, comme au jour de votre naissance, vous lirez votre œuvre, dans un fauteuil élevé, à un peuple d'auditeurs. Mais vous aurez pris soin auparavant de rendre votre voix flexible, en vous humectant le gosier d'un doux sirop; et pendant cette lecture, vous promenerez sur l'assistance des yeux chargés de volupté. Qu'il fait beau voir là nos Grands de Rome [13] s'agiter de lascive manière, et murmurer d'une voix tremblante, lorsque ces vers libidineux pénètrent jusqu'au siége du *plaisir*, et qu'une molle prononciation chatouille leurs sens ! Est-ce donc un emploi qui vous convienne, vieux barbon, de chercher ainsi de quoi repaître les oreilles d'autrui (quelles oreilles encore!); et cela, pour avoir des éloges jusqu'à satiété, jusqu'à [14] être obligé de dire vous-même, n'en pouvant plus : *assez! assez!*

AMICUS.

Quid didicisse, nisi hoc fermentum, et quæ semel intus
Innata est, rupto jecore, exierit caprificus?

PERSIUS.

En pallor, seniumque! O mores! usque adeò ne
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc, sciat alter?

AMICUS.

At pulchrum est digito monstrari, et dicier: *hic est!*
Ten' cirratorum centum dictata fuisse
Pro nihilo pendas?

PERSIUS.

Ecce inter pocula quærunt
Romulidæ saturi, quid dia poemata narrent.

Trad. de Le Mon.

L'AMI.

Mais à quoi serviroit d'être instruit, si ma science, comme un levain, comme un figuier sauvage, ne rompoit le foie où elle est née, pour se produire ?

PERSE.

Voilà donc pourquoi vous pâlissez sur les livres ! Voilà donc le but de ce travail qui vous vieillit ! Quelles mœurs ! Vous comptez donc la science pour rien, si un autre ne sait pas que vous êtes savant ?

L'AMI.

Mais il est beau d'être montré au doigt, et d'entendre dire, *le voilà !* (Et puis) nos vers sont dictés à cent jeunes frisés. Comptez-vous cela pour rien ?

PERSE.

(Que ne me dites-vous encore) on voit ces descendans de Romulus, bien ivres, demander, au milieu des pots, ce que chantent nos poëmes di-

Trad. de Sél.

L'AMI.

Mais à quoi bon [15] avoir acquis des connoissances, si, comme le levain qui fermente, et le figuier sauvage qui brise les pierres où il est né, notre savoir ne se montre au-dehors ?

PERSE.

Voilà donc pourquoi vous pâlissez, vous vieillissez sur vos livres ! O mœurs ! Votre savoir n'est donc rien, si d'autres ne savent que vous êtes savant ?

L'AMI.

Mais il est beau [16] d'être montré au doigt, et d'entendre dire : *le voilà !* N'est-ce rien encore, à votre avis [17], de voir ses vers dictés comme des modèles, à une centaine de jeunes nobles ?

PERSE.

Et puis [18] ne voilà-t-il pas qu'aujourd'hui les descendants de Romulus, au milieu des verres, lorsqu'ils sont rassasiés de bonne chère, veulent savoir ce que disent les ouvrages divins de nos poëtes.

His aliquis, cui circum humeros Hyacinthina læna
est,
Rancidulum quiddam balba de nare locutus,
Phyllidas, Hypsipylas, vatum et plorabile si quid
Eliquat, ac tenero supplantat verba palato:
Assensêre viri. « Nunc non cinis ille poetæ
» Felix! Non levior cippus nunc imprimit ossa!
» Laudant convivæ. Nunc non è Manibus illis,
» Nunc non è tumulo, fortunatâque favillâ
» Nascentur violæ! Rides, ait, et nimis uncis
Naribus indulges. An erit, qui velle recuset
Os populi meruisse, et cedro digna locutus,
Linquere nec scombros metuentia carmina, nec
thus?

Quisquis es, ô, modo quem ex adverso dicere feci,
Non ego, cum scribo, si forte quid aptius exit

Trad. de Le Mon.

vins. Un convive, les épaules couvertes d'un manteau violet, parlant du nez et grasséyant, distille des vers rances, des phylides, des hypsipyles, et autres lamentations des poëtes. Son palais délicat mignardise tous les mots. L'assemblée approuve. Alors les cendres du poëte ne sont-elles pas heureuses ? Alors le marbre ne presse-t-il pas plus mollement ses os ? Aux éloges des convives, ses manes, son tombeau, ses heureuses cendres ne produisent-elle pas des violettes ? « Vous plai» santez, me dira-t-on, c'est » trop vous livrer à la rail» lerie. Est-il un auteur qui » ne veuille mériter les élo» ges du peuple ? Après avoir » fait un poëme digne d'être » enfermé dans le cèdre, sera» t-il fâché de le voir à l'abri » des épices et des poissons » salés ? »

O vous, qui que vous soyez, par qui je me suis fait faire ces objections, losque j'écris, si par hasard il sort de

Trad. de Sél.

Aussitôt un des convives, qui porte une robe de festin violette, bégaie, en nazillant, quelque poème suranné sur les amours [19] de Phylis ou sur celles d'Hypsipyle, et sur tels autres sujets lamentables [20]. Il tâche de prendre une voix claire, et sa langue délicate [21] supprime au passage les dernières syllabes des mots. Nos Romains se récrient : Et la cendre du poète n'est pas heureuse ! Et la pierre qui couvre ses os n'en deviendra pas plus légère ! les convives s'extasient, et ses mânes, son tombeau, son bûcher ne vont pas se couronner de fleurs ! Vous riez, dira-t-on ; mais vos sarcasmes sont trop forts. Car où trouver un homme qui ne veuille point être loué du public ; qui, ayant produit des vers dignes d'être enfermés dans le cèdre [22] ; des vers faits pour ne craindre ni épiciers ni beurrières [23], se refuse au plaisir de les laisser après lui ?

Ecoutez, qui que vous soyez, vous par qui je me fais adresser cette objection ; si, quand je compose, il m'échappe un

(Quando hæc rara avis est), si quid tamen aptius
exit,
Laudari metuam; neque enim mihi cornea fibra est:
Sed recti finemque, extremumque esse recuso
Euge tuum, et *belle;* nam *belle* hoc excute totum:
Quid non intus habet? Non hîc est Ilias Accî
Ebria veratro: non si qua elegidia crudi
Dictârunt proceres; non quidquid denique lectis
Scribitur in citreis. Calidum scis ponere sumen:
Scis comitem horridulum tritâ donare lacernâ;
Et « verum, inquis, amo; verum mihi dicito
de me. »
Qui pote? Vis dicam? Nugaris, cum tibi, calve,
Pinguis aqualiculus propenso sesquipede exstet.

Trad. de Le Mon.

ma plume un vers heureux (et c'est un oiseau rare), s'il m'en échappe quelqu'un, je ne serois pas fâché d'être loué; car mes fibres ne sont pas racornies : mais je prétends que le but et la fin d'un bon ouvrage n'est pas votre *merveilleusement, admirablement.* En effet, examinons le de près de cet *admirablement:* que ne renferme-t-il pas ? (Voici comment vous prévenez votre auditeur.)

« Ce n'est point ici l'Iliade » d'Accius, enivrée d'ellébore; ce ne sont point ici les » petites élégies que dictent » nos grands, avant la digestion; ce *n'est rien* de ce » qui s'écrit *sur des lits* de » citronier ». (Ensuite) vous savez à propos servir une tettine chaude, donner une robe usée à ce client transi. (Cela fait) « J'aime la vérité, lui» dites-vous; dites-moi la vé» rité sur mon compte ». (Le peut-il ? Voulez-vous que je vous la dise, moi? Vous radotez, vieux chauve, avec ce

Trad. de Sél.

beau trait (car dans mes vers c'est un phénix), si pourtant il m'en échappe un, non, je ne suis pas fâché d'être loué, puisqu'enfin j'ai des sens; mais je nie que ces exclamations dont vous faites tant de cas : *au mieux! à merveille!* doivent être le but, l'unique but d'un écrivain sensé. Approfondissez bien ces mots-là; quelle flatterie n'y trouverez-vous pas?

Pour moi, je ne suis point un Labéon [24], et vous ne verrez ici ni d'Iliade traduite dans l'ivresse de l'ellébore, ni de petites élégies impromptu, *telles* qu'en dictent *nos grands Seigneurs* en digérant, ni enfin rien qui ressemble à ce qui s'écrit sur des lits de citronnier. Vous donnez bien à dîner [25]; vous savez faire présent d'un habit usé au flatteur transi de froid qui vous accompagne, et vous lui dites: « Oh! moi j'aime la » vérité; je veux que vous me » disiez la vérité! » — Le moyen [26]! Voulez-vous que je vous la dise, moi? Vos vers sont impertinents. Eh!

O Jane, à tergo quem nulla ciconia pinsit;
Nec manus auriculas imitata est mobilis albas;
Nec linguæ, tantùm, sitiat canis Appula, quantùm.
Vos, ô patricius sanguis, quos vivere jus est,
Occipiti cæco, posticæ occurrite sannæ!
« Quis populi sermo est? » — Quis enim? Nisi carmina molli
» Nunc demum numero fluere, ut per læve severos
» Effundat junctura ungues. Scit tendere versum,
» Non secùs, ac si oculo rubricam dirigat uno;
» Sive opus in mores, in luxum, et prandia regum
» Dicere, res grandes nostro dat Musa Poetæ. »

Ecce modo heroas sensus afferre videmus

Trad. de Le Mon.

ventre avancé d'un pied et demi. Heureux Janus ! jamais le bec de la cicogne ne vous a pincé par le dos ; jamais des mouvements de main n'ont imité derrière vous les oreilles d'un grison ; jamais on ne vous a tiré une langue aussi longue que celle d'un chien de la Pouille bien altéré. O vous, jeunes patriciens, qui n'avez des yeux que par devant, prévenez les grimaces qu'un railleur vous feroit par derrière.) « Que dit le peuple de mes ouvrages ? » — « Ce » qu'il en dit ? Que vos vers » coulent avec une mollesse » harmonieuse ; qu'ils sont si » bien polis, que la jointure » tromperoit l'ongle le plus » sévère. Notre poète sait filer » un vers, comme si, œil fer- » mé, il le tiroit au cordeau. » Soit qu'il écrive contre les » mœurs, ou le luxe, ou les » festins des grands, les muses » lui accordent des expres- » sions sublimes ». — (Voilà ce qu'on vous dit en face ; mais le dos tourné ? . . . .

Après ces faux éloges) nous

Trad. de Sél.

comment, vieux radoteur, en produiriez-vous d'autres, chargé comme vous l'êtes, du poids d'un ventre, ou plutôt d'une auge, qui avance d'un pied et demi en saillie ! O Janus [27] ! on n'a jamais fait le bec de cigogne, ni imité les oreilles d'un âne, derrière vous ; jamais on ne vous a tiré une langue aussi longue que celle d'un chien de la Pouille altéré. Craignez donc, illustres patriciens, vous qui n'avez d'yeux que pardevant ; vous qui pourriez si aisément jouir de la vie, craignez les grimaces perfides. » « Que dit-on de moi enfin ? » Eh ! Quoi ! que vos vers sont » si harmonieux, si coulants, » que le doigt le plus fin n'y » trouve rien qui l'arrête [28]. » Oui, ajoute-t-on, ce poète-là » vous fait un vers aussi juste, » que s'il le tiroit au cor- » deau ; et, soit qu'il s'agisse » de peindre les mœurs [29], ou » d'invectiver contre le luxe, » ou d'exposer sur la scène les » tragiques festins des rois, » sa Muse lui inspire toujours » de belles choses. »

Voilà les flatteurs. Aussi

Nugari solitos Græce, nec ponere lucum
Artifices; nec rus saturum laudare, ubi corbes,
Et focus, et porci, et fumosa Palilia fœno:
Unde Remus, sulcoque terens dentalia, Quinti,
Quem trepida ante boves dictaturam induit uxor,
Et tua aratra domum lictor tulit.... Euge, Poeta!

Est nunc, Brisæi quem venosus liber Accî;
Sunt, quos Pacuviusque, et verrucosa moretur
Antiopa, *ærumnis cor luctificabile fulta.*

Trad. de Le Mon.

voyons bientôt des sujets héroïques traités par ces jeunes gens qui avoient coutume de composer quelques fadaises grecques, qui n'ont pas le talent de décrire un bois, de chanter une campagne abondante, ses corbeilles, son foyer, ses bestiaux, les fêtes de Palès et le foin fumant de ses feux; cette campagne où naquit Remus, où vous laboumiez la terre, Quintius, lorsque votre femme empressée vous revêtit de la robe de dictateur devant votre charrue, que les licteurs rapportèrent à votre maison. (Puis on leur dit) « *merveilleuse-* » *ment*, prenez courage, mon » petit poète!

» Il est des lecteurs qui » s'amusent de la Briseïs am» poulée d'Accius, de Pacu» vius et de son Antiope » couverte de verrues,

« Dont le cœur déplorable est nourri d'infortunes ».

Trad. de Sél.

voyons-nous jusqu'aux sujets héroïques traités hardiment par de jeunes gens qui ne s'exercent jamais [30] qu'à versifier des sornettes en grec; qui ne sont pas même en état [31] de bien décrire un bois, une riche campagne, les ustensiles d'une métairie, le foyer, la basse-cour, et les piles de foin [32] qui fument aux fêtes de Palès; et les lieux, en un mot, qui furent le berceau de Rémus, ainsi que le vôtre, ô grand Cincinnatus, ô vous qui traciez un pénible sillon, quand votre femme vint en hâte vous revêtir des ornements de la dictature devant vos bœufs, et qui vîtes les licteurs emporter eux-mêmes votre charrue à la maison... Courage, poètes habiles!

On trouve aujourd'hui des gens qui prennent pour modèle [33] l'enflure d'Accius le Bacchique. D'autres aiment les tumeurs tragiques de Pacuvius [34], et le style barbare et raboteux de son Antiope, dont

Le déplorable cœur est étayé d'angoisses.

Hos pueris monitus patres infundere lippos
Cum videas, quærisne undè hæc sartago loquendi
Venerit in linguas? Undè istud dedecus, in quo
Trossulus exsultat tibi per subsellia lævis?

Nil-ne pudet, capiti non posse pericula cano
Pellere, quin tepidum hoc optes audire: *Decenter?*
Fur es, ait Pedio. Pedius quid? Crimina rasis
Librat in antithetis: doctas posuisse figuras
Laudatur. *Bellum hoc!* Hoc bellum! An, Romule, ceves?
Men' moveat quippe, et, cantet si naufragus, assem
Protulerim? Cantas, cum fractâ te in trabe pictum

Trad. de Le Mon.

Lorsqu'on voit des pères imbécilles donner ces préceptes à leurs enfants, peut-on demander d'où vient ce fatras d'expressions qui gâtent le langage, cette corruption qui fait tressaillir d'aise un petit-maître sur les bancs ?

Ne rougissez point, orateur, de ne pouvoir justifier un vieux client d'une accusation capitale, sans ambitionner cet insipide *fort bien?* On dit à Pédius : vous êtes un voleur. Que répond à cela Pédius ? Il balance l'accusation dans les bassins d'une antithèse bien limée. On le loue de savoir placer doctement les figures de rhétorique. On s'écrie : *ah, que c'est beau!* Cela beau? fils de Romulus, extravaguez-vous? Me touchera-t-il cet homme qui a fait naufrage ; lui tendrai-je un sol, si je l'entends chanter? Ah ! tu chantes, en portant sur tes épaules le ta-

Trad. de Sél.

Quand on voit d'imbécilles vieillards recommander incessamment à leurs enfants la lecture de pareils auteurs, faut-il demander d'où vient ce fatras de mots bizarres qui, à notre honte, se sont introduits dans la langue, et font tressaillir de joie nos agréables [35] sur les bancs du théâtre ?

Et vous, orateur, n'êtes-vous pas honteux de ne pouvoir arracher au péril qui la menace une tête blanchie par les années, sans désirer d'entendre ce fade éloge : *Qu'il a bien parlé !* Vous êtes un voleur [36], dit-on à Pédius. Que fait Pédius ? Il balance l'accusation *dans des* antithèses bien symétrisées ; et on le loue sur de doctes figures ; et l'on s'écrie : *Que cela est beau !* Cela?.... O descendants de Romulus [37], faut-il donc vous comparer à des chiens couchants ? Et-ce en chantant [38], qu'un malheureux échappé au naufrage touchera mon cœur, et me fera ouvrir ma bourse? Quoi! c'est vous [39] qui êtes peint parmi ces débris de navire,

Ex humero portes! Verum, nec nocte paratum
Plorabit, qui me volet incurvasse querelâ.

AMICUS.

Sed numeris decor est, et junctura addita crudis.

PERSIUS.

Claudere sic versum didicit: *Berecynthius Attin*;
Et, *Qui cæruleum dirimebat Nerea Delphin*;
Sic, *Costam longo subduximus Apennino*.

AMICUS.

Arma, virum... Nonne hoc spumosum, et cortice pingui?

Trad. de Le Mon.

bleau de tes malheurs ? Tu pleurerois véritablement, que tu ne m'attendrirois pas, si tu as médité tes plaintes pendant la nuit.

L'AMI.

Mais si les vers sont mal digérés, ils ont au moins de la grace ; ils sont liés.

PERSE.

Le beau vers ! qu'il finit bien !

Le Bérécynthien Atis.

Et celui-ci :

Le dauphin qui fendoit le dos bleu de Nérée.

Et cet autre :

On arrache une côte à l'Apennin immense.

L'AMI.

Mais le début de l'Enéide, n'est-il pas ampoulé ? N'a-t-il pas l'écorce grasse ?

Trad. de Sél.

et vous chantez ! il faut, pour me forcer à la pitié, des larmes véritables [40] : je ne veux pas même de pleurs, apprêtés pendant la nuit.

L'AMI.

Mais, quant aux vers, ils ont acquis de nos jours plus d'agrément et plus de douceur, grâce à un nouvel art d'assortir les mots.

PERSE.

Oui, témoin cette fin de vers [41].

Atis Bérécynthien.

Et ce vers-ci [42] :

Le Dauphin qui fendoit le bleuâtre Nérée.

Et cet autre [43] :

Nos bras à l'Apennin ont fait perdre une côte.

L'AMI.

Mais ce vers,

Je chante les combats et cet homme pieux....

ne vous paroît-il pas vide, grossier, brut ?

PERSIUS.

Ut ramale vetus, prægrandi subere coctum.

AMICUS.

Quidnam igitur tenerum, et laxâ cervice legendum?

PERSIUS.

Torva Mimalloneis implêrunt cornua bombis,
Et raptum vitulo caput ablatura superbo
Bassaris, et Lyncem Mænas flexura corymbis,
Evion ingeminat: reparabilis adsonat Echo.
Hæc fierent, si testiculi vena ulla paterni
Viveret in nobis? Summâ delumbe salivâ

Trad. de Le Mon.

PERSE.

Oui, comme la branche ancienne d'un grand arbre que les ans ont mûri.

L'AMI.

Quels sont donc les vers doux qu'on doit lire avec une molle inflexion de la tête ?

PERSE.

(Les voici :)

Les cors courbés rendoient des sons Mimalloniques ;
Pour décoler un veau, les prêtresses Bachiques,
Au char lioient un *lynx* avec des pampres verds,
En chantant Evion, qu'Echo redit aux airs.

Feroit-on de cela, si nous avions un grain de la mâle vigueur de nos pères ? Ces vers énervés nagent sur les

Trad. de Sél.

PERSE.

Oh, en effet ! Les vers de l'Enéide ressemblent à ces branches antiques d'un grand liége, dont les années ont durci l'écorce.

L'AMI.

Citez-moi donc de ces vers délicats qu'il faut prononcer, en laissant aller mollement sa tête.

PERSE.

L'airain a retenti de sons mimalloniques ;
Bacchus même excitoit ces transports frénétiques ;
Et de sombres vapeurs offusquant leur cerveau,
Dans ce fier ennemi ne leur montroit qu'un veau.
Les lynx sont attelés ; la *Ménade en furie*
Court arracher la tête au quadrupède impie ;
Elle appelle Evion, et les échos troublés
Répondent dans les airs à ses cris redoublés.

Ecririons-nous de la sorte, si nous avions quelques restes de la mâle vigueur de nos pères ? Et comment récite-t-on ces vers efféminés ? Du bout des lèvres, où ils nagent dans des flots de salive. Ces noms

Hoc natat in labris; et in udo est Mænas et Attin.
Nec pluteum cædit, nec demorsos sapit ungues:

AMICUS.

Sed quid opus teneras mordaci radere vero
Auriculas? Vide, sis, ne majorum tibi forte
Limina frigescant: sonat hîc de nare canina
Littera....

PERSIUS.

Per me equidem sint omnia protinus alba:
Nil moror: euge, omnes, omnes benè miræ eritis
res.

AMICUS.

Hoc juvat?

PERSIUS.

Hîc, inquis, veto quisquam faxit oletum.
Pinge duos angues: PUERI, SACER EST LOCUS: EXTRA
MEJITE. Discedo.

Trad. de Le Mon.

lèvres dans la salive; Atis et la Menade y sont à flot. Le poète, pour faire de tels vers, n'a point frappé sa table; on voit bien qu'il ne s'est pas rongé les ongles.

L'AMI.

Mais quel besoin de blesser des oreilles délicates avec des vérités mordantes ? Prenez garde qu'on ne vous accueille froidement à la porte des grands. C'est là qu'on entend le chien qui gromèle.

PERSE.

Eh bien, tout va me sembler beau. J'approuve tout. Courage, écrivains, vous serez pour *moi*, *tout* autant de merveilles.

L'AMI.

Voilà ce qui me plaît !

PERSE.

Vous me dites donc, je défends de faire ici des ordures ! Hé bien, faites peindre deux serpents (sur la muraille, et écrivez au-dessous) : *Jeunes gens, ce lieu est sacré ; allez pisser plus loin.* Et je me retire.

Trad. de Sél.

si doux d'Atis et de Ménade se fondent dans la bouche. Ah ! l'auteur de pareils vers n'a point frappé son pupitre; ils ne sentent point les ongles rongés

L'AMI.

Mais quelle nécessité d'offenser les oreilles délicates par des vérités mordantes ! Prenez garde d'être reçu froidement à la porte des grands. C'est là [45] qu'on entend gronder sourdement, à la manière des chiens irrités.

PERSE.

Oh bien, je vais louer tout ! Allons, allons, vous serez tous, oui, tous des êtres merveilleux [46].

L'AMI.

Etes-vous content [47] ?

PERSE.

Je défends, dites-vous, à toute personne de faire ici des ordures. Peignez donc deux serpents au frontispice de vos ouvrages ; dites donc : [48] *Enfants, ce lieu est sacré ; allez faire de l'eau plus loin....* Pour moi, je me retire.....

Secuit Lucilius urbem;
Te, Lupe, te, Muti, et genuinum fregit in illis;
Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, et, admissus circum præcordia, ludit,
Callidus excusso populum suspendere naso.
Men' mutire nefas, nec clam, nec cum scrobe!

AMICUS.

Nusquam.

PERSIUS.

Hic tamen infodiam: vidi, vidi ipse, libelle;
Auriculas asini quis non habet? Hoc ego opertum,
Hoc ridere meum, tam nil, nullâ tibi vendo
Iliade. Audaci quicumque afflate Cratino,
Iratum Eupolidem prægrandi cum sene palles,

Trad. de Le Mon.

Quoi! Lucilius aura déchiré la ville; il vous aura mordus à belles dents, Lupus, et vous aussi, Mutius; l'adroit Horace aura fait rire son ami en blâmant ses défauts; il aura badiné autour du cœur qui lui est ouvert, raillé finement tout le peuple; et vous me ferez un crime de dire tout *bas*, bien secrétement, dans un trou?....

L'AMI.

Ne parlez nulle part.

PERSE.

Malgré votre défense, j'enfouirai ici: *j'ai vu*, mon petit livre; oui, j'ai vu des oreilles d'âne..... Et qui n'en a pas? Eh bien, ce secret, ce mot gai qui n'est rien, je ne le troquerois pas contre une Iliade.

O vous, qui avez respiré le souffle audacieux de Cratinus; qui avez pâli sur le véhément Eupolis, et le sublime vieillard Aristophane, lisez aussi ces vers, et si vous y trouvez

Trad. de Sél.

Mais quoi! [49] Lucilius a bien déchiré toute la ville; et vous, Lupus et Mutius, il s'est acharné sur vous impitoyablement! Horace, dans ses satires ingénieuses, effleure les vices de ses amis qu'il fait rire; il pénètre doucement, et se joue autour du cœur; Horace excelle [50] à berner le peuple romain..... et je ne pourrai, moi, dire quelques mots tout bas, même dans un trou [51] creusé exprès?....

L'AMI.

Non, nulle part.

PERSE.

Je les enfouirai pourtant ici. Oui, mon petit livre, *je l'ai vu, je l'ai vu* de mes propres yeux: [52] Qui n'a pas des oreilles d'âne? Eh bien, ce secret-là, ce plaisir si léger de rire librement, je ne le donnerois pas pour toute une Iliade [53].

Qui que vous soyez, ô vous qu'enflamme l'audacieux Cratinus [54]; qui pâlissez sur les vers emportés d'Eupolis et sur le vieil Aristophane, jetez aussi les yeux sur mes écrits,

Aspice et hæc, si forte aliquid decoctius audis.
Inde vaporatâ lector mihi ferveat aure :
Non hic, qui in crepidas Graiorum ludere gestit
Sordidus, et lusco qui possit dicere : *lusce*,
Se se aliquem credens, Italo quod honore supinus,
Fregerit heminas, Arreti Ædilis, iniquas ;
Nec qui abaco numeros, et secto in pulvere metas
Scit risisse vafer, multum gaudere paratus,
Si Cynico barbam petulans Nonaria vellat.
His mane edictum ; post prandia, Callirhoën do.

Trad. de Le Mon.

par hasard quelque chose de bien : je veux un lecteur qui ait l'oreille échauffée de la vapeur des Grecs. Mais qu'il ne me lise jamais, le rustre qui se plaît à railler sur leurs sandales, et qui cherche un louche, pour lui dire, *tu es louche ;* qui se croit quelqu'un, parce qu'étant Édile de village, il a fait briser, en se rengorgeant, des demi-septiers trop petits, dans Arezzo. Qu'il ne me lise point non plus, ce railleur qui se moque des calculs qu'on fait sur l'abaque, et des figures qui se tracent sur le sable ; qui est tout prêt à éclater de rire, si une courtisane insolente *s'avise* d'arracher la barbe à un philosophe austère. Que ces gens-là s'en aillent le matin au barreau, et l'après-dîner chez Callirhoé.

Trad. de Sél.

si pourtant [55] il y a des endroits assez soignés pour vous plaire. Ce n'est qu'après s'être échauffé dans l'entretien de ces grands hommes, qu'il faut me lire. Je ne veux pour lecteurs, ni du bouffon grossier qui brûle de plaisanter sur la chaussure des Grecs [56] ; ni de l'homme qui peut dire à un autre «*vous êtes borgne*», et qui se croit un personnage, parce qu'autrefois, [57] Édile dans une bourgade d'Italie, à Arezzo, il aura, par exemple, fait briser, en se renversant d'un air d'importance, quelques mesures fausses ; ni du fin railleur [58] qui rit des calculs du mathématicien et de ses figures, [59] tracées sur le sable, tout prêt à sentir une grande joie, s'il voit une courtisane effrontée [60] arracher la barbe à un philosophe cynique. Permis à de tels gens [61] d'aller le matin aux audiences du Préteur, et l'après-dîner voir Callirhoé.

NOTES

DE LE MONNIER,

SUR LA PREMIÈRE SATIRE.

Cette satire est un dialogue entre Perse et un ami qui lui conseille de renoncer à la satire. Perse, à l'imitation d'Horace, n'a point marqué les interlocuteurs; ce sont les interprètes qui les ont placés selon leur jugement. Mais ils ne sont pas toujours d'accord entre eux; ainsi, se balançant réciproquement, ils ne font pas une autorité bien grande, et laisssent encore toute liberté à de nouvelles conjectures. On a consulté la raison et les convenances, pour placer les interlocutions.

Au commencement de cette satire, Perse délibère s'il se livrera à ce genre d'écrire. Il s'y détermine, sur la conduite des Romains en général. Ensuite il attaque les écrivains, et blâme la coquetterie qu'ils employoient pour s'attirer des applaudissements. Puis il apprécie les louanges, dont les auteurs étoient si jaloux; il raille l'affectation des poëtes qui emploient des mots vieux et barbares. Il fronde la fausse éloquence du barreau. Il cite de mauvais vers attribués, sans trop d'apparence, à Néron, et s'élève avec indignation contre le goût dépravé qui

faisoit approuver ces inepties. Il finit par désigner l'espèce de lecteurs qu'il demande.

O curas hominum ! ô quantum est in rebus inane ! vers 1.

Ce début annonce le sujet que l'auteur se proposoit de traiter, lorsqu'interrompu par son interlocuteur, il est entraîné vers un autre objet qui devient celui de cette satire. Casaubon remarque que Perse a commencé comme Salomon. *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.*

Polydamas, v. 4.

Polydamas, prince Troyen, fils d'Anténor, étoit foible et lâche. Le poète, à ce qu'on prétend, désigne Néron, sous le nom de Polydamas.

Troïades, v. 4.

Troïades signifie les femmes Troyennes. Par ce mot, Perse reproche aux Romains qu'*ils* sont efféminés.

Labeonem, v. 4.

Accius, surnommé *Labeo*, à cause de la grosseur de ses lèvres, étoit un mauvais poète, qui eut le bonheur de plaire à Néron, pour avoir défiguré l'Iliade, en la traduisant mot à mot.

Elevet, v. 6.

Elevare a deux acceptions opposées; il signifie *élever* et *abaisser* : *élever*, dans le sens naturel; *abaisser*, quand il est pris métaphoriquement et

en parlant de ce qui se pèse dans une balance. En effet, celui des bassins qui s'élève, a le moins de poids. C'est dans ce dernier sens qu'il faut l'entendre ici.

. . . . . . *Examenve improbum in illâ*
Castiges trutinâ, v. 6 et 7.

Ce passage a besoin d'explication. *Examen* est la languette d'une balance, ou la flèche mobile qui est entre les deux jambages montants, laquelle est perpendiculaire, lorsque les bassins sont dans une situation bien horizontale, et sort du même côté que le bassin qui s'abaisse. *Trutina* est l'ouverture longue qui se trouve entre les deux jambages. *Castigare examen* signifie toucher la balance avec le doigt, afin qu'elle s'arrête et oscille moins long-temps. Ainsi on peut traduire mot à mot, *non castiges examen improbum in illâ trutinâ : vous ne fixerez pas la languette fausse de cette balance ;* ce qui n'est pas éloigné de la traduction qu'on a donnée. Casaubon prouve, par une dissertation, qu'il ne faut point entendre ce passage d'une balance à deux bassins, mais d'une balance romaine, vulgairement appelée peson. Il se fonde sur les lois, qui défendent de toucher à la balance tandis qu'elle vacille. Il prétend que *examen* ne peut ici s'entendre que du poids mobile qu'on promène sur l'espèce de levier où sont marqués les degrés de pesanteur, jusqu'à ce qu'il reste en équilibre. Casauson se fonde sur ce passage de la cinquième Satire de Perse :

Diluis elleborum, certo compescere puncto
Nescius examen.

On pourroit opposer à ce passage celui de la Sat. III, *exporrecto trutinantur verba labello*, où *trutinantur* doit s'entendre du bassin d'une balance. Nous pouvons donner raison à ce savant critique, sans rien changer à l'explication, qui sera toujours la même. Mais il a raison trop longuement.

Nec te quæsiveris extrà. v. 7.

La construction de ce passage paroît devoir être; *et non quæsiveris extrà te*. Boileau a rendu ainsi cette pensée :

Nous cherchons hors de nous nos vertus et nos vices.

Et nucibus facimus quæcumque relictis, v. 10.

Les enfants jouoient des noix à plusieurs jeux qu'on ne rapportera point. On aura occasion d'en citer un dans la Sat. III. Lorsqu'ils prenoient la robe virile, ils renonçoient à tous ces jeux, et abandonnoient les noix; en même temps ils faisoient aux dieux Pénates l'offrande des bijoux de l'enfance. Perse nous l'apprendra, Sat. V. Les jeunes filles, en sortant de l'enfance, ou avant que de se marier, consacroient leurs poupées à Vénus. Il en sera fait mention, Sat. II. Ainsi on croit avoir assez clairement rendu le *nucibus facimus quæcumque relictis*, par, *depuis qu'ils ont renoncé aux jeux de l'enfance*.

Sapimus patruos, v. 11.

Cette expression n'a pas trop besoin d'explication, On connoît le *ne sis patruus mihi* d'Horace, qui répond au *ne sis tutor mihi* de la troisième Satire de Perse. On remarquera que Perse, en disant

sapimus, *scribimus*, à la première personne, se met au nombre de ceux qu'il blâme : il adoucit ainsi l'amertume de la satire. Dans la Sat. III, il dira pareillement : *stertimus... quærimur... huccine rerum venimus* ; etc.

Cachinno ; v. 12.

Ce mot est un substantif au nominatif. Jusqu'ici Perse, en délibérant s'il se livrera à la satire, satirise les Romains en général. Il va entrer dans le détail, et attaquer les écrivains.

Cute perditus. v. 23.

Ces mots signifient naturellement, *hydropique*. Perse emploie *cutis ægra* dans ce sens, Sat. III :

Elleborum frustrà, cùm jam cutis ægra tumebit,
Poscentes videas.

Cute perditus est pris ici au figuré, et signfie enflé de vanité.

Nisi hoc fermentum..... exierit caprificus, v. 24 et 25.

Voilà en deux vers deux métaphores bien étrangères l'une à l'autre. Pour la justification de Perse, observons que ce n'est pas lui qui parle.

... Ecce inter pocula quærunt
Romulidæ saturi, quid dia poëmata narrent.
His aliquis, cui circùm humeros hyacinthina
læna est, v. 30, 31 et 32.

Il paroît que Boileau n'avoit pas oublié cet endroit, lorsqu'il a dit dans son repas :

De propos en propos, on a parlé de vers.
Là, tous mes sots, enflés d'une nouvelle audace,
Ont jugé des auteurs, en maîtres du Parnasse:
Mais notre hôte surtout, pour la justesse et l'art,
Elevoit jusqu'au ciel Théophile et Ronsard;
Quand un des campagnards, relevant sa moustache,
Et son feutre à longs poils, ombragé d'un panache,
Impose à tous silence, et d'un ton de docteur:
Morbleu, dit-il, la Serre est un charmant auteur!
La Pucelle est encore une œuvre bien galante, etc.

Supplantat verba, v. 34.

L'expression *supplantare verba*, est une des ces métaphores hardies qui distinguent le style de Perse. *Supplantare aliquem* signifie au naturel, renverser quelqu'un, en lui faisant perdre l'équilibre, en lui donnant ce qu'on appelle *le croc en jambe*. *Supplantare verba tenero palato*, signifiera estropier les mots, en affectant une prononciation douce, comme nos petites-maîtresses disent des *pizons*, un *siruzien* : on a traduit par *mignardise*, on n'a pas osé dire *cazole*, qui auroit rendu la pensée de Perse, et imité ce qu'il blâme.

Nunc levior cippus non imprimit ossa? v. 36.

Perse raille, en passant, la superstition des Romains, qui souhaitoient à leurs amis morts une terre légère, en même temps qu'ils couvroient leurs cendres d'une table de marbre. Ils souhaitoient au contraire une terre pesante à leurs ennemis, qu'ils ne chargeoient point de marbre.

Sit tibi terra levis, mollique tegaris arenâ. Martial.
..... *Mihi tum quàm molliter ossa quiescant,*
Vestra meos olim si fistula dicat amores! Virgil.

Cedro digna locutus, v. 41.

Les Anciens enduisoient d'huile de cèdre, ou renfermoient dans des planches de cèdre, les écrits qu'ils vouloient conserver; parce que le bois de cèdre, et la liqueur qu'on en tire, ont la propriété d'éloigner les insectes qui s'attachent au papier et le rongent. Ainsi, *cedro digna locutus*, signifie, *après avoir fait des ouvrages dignes de passer à la postérité.*

Cedro digna locuti. Virgile.
. . *Carmina*. . . .
. . . . *Linenda cedro, et lævi servanda cupresso.* Hor.

Nec scombros metuentia, nec thus? v. 42.

Scomber est le poisson que nous appelons maquereau. Il se prend ici pour tout le poisson que l'on sale. Ainsi, *carmina nec scombros metuentia, nec thus*, signifie mot à mot, des vers qui ne craignent ni les poissons salés, ni l'encens; c'est-à-dire, qui n'iront ni chez la harangère, ni chez l'épicier.

Neque enim mihi cornea fibra est, v. 46.

Ce passage signifie au figuré : *je ne suis pas insensible à la louange.* On a conservé dans la traduction le sens littéral; il est plus voisin du texte, et assez clair.

Eugè...... *et bellè*, v. 48.

Ces mots sont consacrés pour marquer l'admiration. Ils répondent au *bravo* des Italiens. Dans l'Eunuque de Térence, le parasite Gnaton applaudit aux inepties du capitaine Thrason, par ces mots, *rectè*,

probè, *pulchrè !* Horace a dit : *clamabit enim : pulchrè*, *benè*, *rectè*. Perse ne veut pas rejeter ces éloges ; mais il soutient qu'ils ne sont pas le but que doive se proposer un écrivain.

Quid non intùs habet? v. 49.

Perse veut apprécier la valeur de ces applaudissements. *Excutere*, signifie au figuré, *fouiller*, *examiner*.

Non est hìc Ilias Acci. v. 49.

Depuis ces mots, *non est hìc*, jusqu'à *scis calidum*, il est difficile de démêler qui est celui qui parle. Est-ce Perse qui juge lui-même son ouvrage, et qui dit : *ce n'est point ici l'Iliade d'Accius?* Dans ce cas, tout ce morceau ne sera point lié avec ce qui le précède et le suit. Il n'aura aucune grace, ce seront autant de paroles perdues, et Perse en est bien économe. Seroit-ce un approbateur qui diroit à l'auteur, qu'il vient de louer par ses *eugè, bellè*, *votre ouvrage n'est point comme l'Iliade d'Accius?* Il y auroit alors de la liaison avec ce qui précède ; mais le *calidum scis ponere* ne suivroit pas naturellement. Il est plus simple d'imaginer que Perse met ces paroles dans la bouche d'un auteur qui va lire un ouvrage, et qui prévient son auditeur. Dans ce cas, il faut traduire : *Vous dites*, *ce n'est point ici l'Iliade*, etc. ; et ensuite : *Vous avez l'art de servir une tettine chaude*, etc. C'est le parti qu'on a pris.

Ilias Acci. C'est l'Iliade de Labéon, dont on a parlé au commencement de cette satire.

Ebria veratro, v. 50.

Veratrum est le synonyme d'*elleborum*. *Ebria veratro*, *ivre d'ellébore*. Perse se moque des poètes qui, au défaut de génie, prenoient de l'ellébore pour échauffer leur verve. Mais ce qu'ils y gagnoient, c'est que l'ouvrage sentoit l'ellébore, et non le génie. Lorsque Carnéades vouloit écrire contre Zénon, il s'y disposoit par des potions d'éllébore.

Crudi... proceres, v. 50 et 51.

Crudus s'entend des ouvrages d'esprit comme des aliments. Dans le premier sens, *crudi proceres* signifiera les grands dont les pensées sont mal digérées, dont les ouvrages ne sont point encore à leur maturité. Si on le prend au physique, on traduira : *Non si qua elegidia crudi dictarunt proceres ;* par, *ce ne sont point les petites élégies que dictent les grands avant la digestion.* Ce sens est assez conforme à celui d'Horace :

Pueri patresque severi
Fronte comas vincti cœnant, et carmina dicunt.

. . . . . *Non quidquid denique lectis*
Scribitur in citreis, v. 51 et 52.

Les riches citoyens de Rome faisoient venir à grands frais, du fond de la Libye, des bois de citronnier, pour fabriquer leurs lits de table et de cabinet,

Perse, en blâmant ce luxe, blâme aussi les ouvrages de ceux qui écrivoient sur ces lits.

Qui pote? v. 55.

Le vieux scholiaste a bien vu que tout le passage, depuis *qui pote* jusqu'à *posticæ occurrite sannæ;* doit être enfermé dans une parenthèse. Ainsi le discours de l'auteur qui demande la vérité, est, *verum mihi dicite de me : (. . . .) quis populi sermo est?*

Dans la belle édition de Basckerville, on a ponctué ainsi : *Verum mihi dicito. De me (. . . .) quis populi sermo est?* On n'adopte point cette leçon, on la cite seulement pour prouver la nécessité de la parenthèse. On ne l'adopte point, parce que le *qui pote* de Perse doit tomber sur le *verum mihi dicite de me*, de l'auteur qui mendie des éloges : ce qui ne seroit pas, si le sens demeuroit suspendu, et que la phrase, *dites-moi la vérité sur mon compte*, ne fût pas achevée. Cette parenthèse semblera peut-être longue : mais qu'on fasse attention que Perse écrivoit avec chaleur. Ce morceau est une boutade que lui dicte l'enthousiasme.

O Jane, v. 57.

On sait que Janus étoit représenté avec deux visages.

> *Jane biceps, anni tacitè labentis origo,*
> *Solus de Superis qui tua terga vides, etc.*
>
> Ovid. fast. lib. I.

Par cette apostrophe à Janus, Perse fait entendre

aux poètes Romains qu'on les railloit en secret, après les avoir loués ouvertement. Il rapporte les trois gestes qui marquoient la dérision; 1°. on faisoit le bec de cigogne avec l'indexe et le pouce rapprochés; 2°. on imitoit les oreilles d'âne en plaçant le pouce contre l'oreille et remuant la main; 3°. on tiroit la langue. Saint Jérôme écrivant à un moine, lui dit : *Ne credas laudatoribus tuis : imò irrisoribus aurem ne libenter accommodes, qui cùm te adulationibus foverint, et quodam modo impotem mentis effecerint; si subitò respexeris, aut ciconiarum deprehendes post te colla curvari; aut manu auriculas agitari asini; aut æstuantem canis protendi linguam.*

Vos, ó patricius sanguis, quos vivere fas est
Occipiti cæco, posticæ occurrite sannæ, v. 60 et 61.

Perse exhorte ici les grands de Rome qui n'ont pas dessein de se faire de la réputation par leurs ouvrages, qui peuvent se passer de ces adulations que suivent les railleries secrètes, qui conséquemment n'ont pas besoin d'yeux derrière la tête; il les exhorte, dis-je, à se mettre à l'abri des gestes insultants et dérisoires, en s'abstenant d'écrire ou de réciter.

Sanna est une contorsion dérisoire, qui se fait de la bouche et du visage. Voilà pourquoi on appelle *sannio* un homme qui a le visage de travers.

Quis populi sermo est? v. 62.

Ici recommence le dialogue entre le poète amateur d'éloges, et son flatteur.

. . . . *Ut per læve severos.*
Effundat junctura ungues. v. 63 et 64.

C'est ici une métaphore prise des ouvriers, qui, après avoir assemblé et poli des morceaux de marbre ou de bois, passent l'ongle dessus, pour voir s'il n'y a rien de disjoint ou de raboteux.

Scit tendere versum, v. 64.

Autre métaphore, empruntée des ouvriers qui ferment un œil pour tirer une ligne droite, et qu'ils tracent avec de la pierre rouge. On trouvera sans doute ces comparaisons basses et triviales. Qu'on observe que Perse les met dans la bouche d'un bas adulateur, qui rapporte, ou feint de rapporter, les discours du peuple.

Sive opus in mores, in luxum et prandia regum, v. 66.

Les interprètes qui cherchent finesse à tout, ont prétendu que Perse vouloit désigner la comédie par *mores*, la satire par *luxum*, et la tragédie par *prandia regum*, Ils ont sans doute été amenés à cette découverte par ces deux vers de la Sat. V :

Si quibus aut Prognes, aut si quibus olla Thyestæ
Fervebit, sæpè insulso cœnanda Glyconi.

J'en demande pardon aux interprètes ; mais leur explication paroît trop forcée.

Ecce modò heroas sensus afferre videmus, etc., v. 68.

C'est Perse qui parle ici. Il attaque les jeunes poëtes qui, en sortant des écoles, entreprennent des sujets au-dessus de leurs forces. Casaubon a lu *docemus*, au lieu de *videmus*. On a suivi la leçon généralement reçue. Si l'on adoptoit *docemus*, il faudroit y sous-entendre, *nos patres*. Mais pourquoi sous-entendre, lorsqu'on peut s'en dispenser, et lorsque *videmus* offre un sens clair ?

Nugari solitos græcè, v. 69.

Les jeunes Romains commençoient leurs études par la langue grecque. Lorsqu'ils étoient un peu avancés, ils s'exerçoient à versifier en grec, comme nos écoliers en latin.

Nec ponere lucum artifices, v. 69 et 70.

C'est une construction grecque. Elles sont familières à Perse. On en trouvera une toute semblable à celle-ci, Sat. VI : *mire opifex... intendisse*, etc.

Fumosa Palilia fœno, v. 71.

Les fêtes de Palès étoient célébrées à la campagne, le 11 des calendes de mai ; on allumoit des feux de paille, au travers desquels passoient les bergers

pour se purifier. On peut voir dans Ovide, *Fast. liv.* 4, le cérémonial de cette fête, et les prières dont il étoit accompagné.

Eugè poëta, v. 74.

C'est un père qui parle ici au jeune poète que Perse vient de ridiculiser. Ce père encourage son fils, en lui citant deux mauvaises tragédies qui trouvent des lecteurs. Tous les commentateurs que j'ai lus paroissent s'être trompés à ce passage. Ils ont séparé *sunt quos*, etc. de *eugè poëta*. Ils ont pensé que Perse traitoit un autre article. Ils n'ont pas fait attention que Perse, trois vers plus bas, dit : *Hos pueris monitus*, etc., qui n'aura point de sens, si tout ce qui précède n'est pas lié avec *eugè poëta*. Cet *eugè* est aussi relatif au vers 48 de cette satire :

EUGÈ *tuum*, *et* BELLÈ. *Nam* BELLÈ *hoc excute totum.*

Voici un exemple où il est adressé à gens qui ne le méritent point : *quid non intùs habet ?*

Accî; v. 75.

Accius étoit un poète tragique, qui avoit fait le drame de Briséis. Quelques-uns lisent *Brisæi* au lieu de *Briseis*, et l'expliquent par *furieux*, *bachique*.

Pacuvius; v. 76.

Pacuvius, poète contemporain d'Accius, de qui on avoit une tragédie d'Antiope, que Cicéron esti-

moit, puisqu'il dit : *Quis Ennii Medeam et Pacuvii Antiopam contemnat et rejiciat?* lib. 1, de finib. Perse la blâme cependant. Il y a apparence que ces expressions ridicules *ærumnis cor luctificabile fulta*, sont tirées de la pièce de Pacuvius. Bel exemple de ce qu'Horace appeloit *ampullas et sesquipedalia verba*. Accius et Pacuvius se trouvent accollés dans Martial comme dans Perse.

Accius et quidquid Pacuviusque vomunt.

Virgile accouploit ainsi Bavius et Mœvius. On ne s'arrêtera point à rapporter les histoires connues de Briséis et d'Antiope.

Patres.... lippos, v. 78.

Lippus signifie naturellement *chassieux*. Ici il veut dire, *sot, imbécille*, etc. On verra le même mot employé dans le même sens, Sat. V.

Trossulus, v. 81.

Les chevaliers Romains furent appelés *Trossuli*, pour avoir pris d'assaut, sans le secours de l'infanterie, le fort de Trossulum en Etrurie. Selon Casaubon, on se sert du mot *trossuli*, pour désigner ceux qui cherchent à se distinguer par une parure recherchée et un extérieur affecté. On a cru que le mot *petit-maître* rendoit bien cette idée.

Exsultat tibi, v. 81.

Il n'est pas nécessaire de se tourmenter pour donner un sens à *tibi*. Il paroît oisif ici, mais il est

élégant. Térence emploie ainsi *mihi* dans le Phormion, acte V, scène VIII :

Qui mihi, ubi ad uxores ventum est, tùm fiunt senes.

La Fontaine a fait un usage pareil de *vous*, dans la fable du Sage et du Fou.

Maint estafier accourt, on *vous* happe notre homme,
On *vous* l'échigne, on *vous* l'assomme.

Nil-ne pudet, v. 82.

Ici Perse change d'objet, et fronde l'éloquence affectée et factice du barreau.

Crimina rasis librat in antithetis, v. 84 et 85.

Perse compare plaisamment, et avec assez d'exactitude, l'antithèse aux bassins bien égaux d'une balance. Les exemples de cette figure de réthorique ne sont pas rare dans les orateurs anciens et modernes. Pour n'offenser personne, on se contentera de rapporter ceux que cite le vieux scholiaste.

Hinc { *Pudor.* / *Pudicitia.* / *Frudatio.* } *Illinc* { *Petulantia.* / *Stuprum.* / *Fides.* }

Fortia neglecti velabant colla capilli.
Et per neglecti volitabant colla capilli.
Aut quotiens umbrâ porrexi brachia mota :
Aut quotiens umbrâ reduxi brachia mota.

On ne décidera point si Perse a tort ou raison de blâmer cette symétrie cadencée dans les orateurs. On remarquera seulement que la nature n'a point cette affectation, et que l'art y paroît trop.

Men' moveat quippe, etc. v. 87.

Perse compare ici l'éloquence affectée d'un accusé, avec les chansons d'un homme qui a fait naufrage. Peut-être notre poète avoit-il en vue ce passage de l'art poétique d'Horace :

Et fortassè cupressum,
Scis simulare : quid hoc, si fractis enatat exspes
Navibus, ære dato qui pingitur?

Peut-être regarde-t-il les anthitèses de l'orateur comme le cyprès du peintre qui a manqué son but en peignant un naufrage de manière à ne point exciter la compassion.

Verum, nec nocte paratum, v. 89.

Cet endroit est imité d'Horace :

Si vis me flere, dolendum est
Primùm ipsi tibi.

Sed numeris decor est, et junctura addita crudis, v. 91.

Ceci est une objection que Perse se fait proposer par le défenseur des poètes. Celui-ci se rejette sur le mérite que donnent aux vers mal digérés, la grace, l'harmonie, la finesse des liaisons. A l'instant, Perse répond par une citation de mauvais vers.

Berecynthius Attin, v. 92.

Cette fin de vers est ridicule. On y voit un grand mot suivi d'un petit. Boileau a parodié ce passage, lorsqu'il a dit :

De ce sourcilleux roc l'inébranlable cime.

Et qui cæruleum, v. 93.

Ce vers est très ridicule encore. On peut bien dire : *Le dauphin qui fendoit la mer*, *les flots*, *la plaine liquide*, etc. Mais lorsque la mer est personnifiée, on ne peut, sans extravagance, se servir du terme *fendre*.

Costam longo subduximus Apennino, v. 94.

Perse raille ici l'affectation du poète, qui termine son vers spondaïque par deux longs mots, pour alonger l'Apennin. Ovide a sans doute fourni cette pensée au poëte. Il dit, *Métam. lib.* 1, *v.* 13 :

Nec brachia longo
Margine terrarum porrexerat Amphitrite.

Arma, *virum* ; v. 95.

Ceci, comme chacun sait, est le début de l'Enéïde. Le défenseur des mauvais poètes demande à Perse s'il n'a pas plus d'enflure que de solidité. Il se sert, pour exprimer cette pensée, du mot *spumosum*, qui signifie *mousseux*. On n'a pas osé employer ce mot dans la traduction. On a rendu littéralement *cortice pingui*. Le lecteur sait assez que les arbres qui ont l'écorce grasse, ont le moins de force et de solidité. Perse, pour donner du ridicule à celui qui le contredit, lui fait citer le commencement de l'Enéide comme un morceau ampoulé, ce qui est le comble de la déraison. Rien de plus doux et de plus simple que le style de Virgile en commençant son poème. Si l'on en doute, qu'on lise Boileau:

Ô que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse,
Qui, sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :
Je chante les combats, et cet homme pieux,
Qui, des bords Phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.

Ut ramale vetus, etc. v. 96.

C'est Perse qui répond avec ironie, en se servant de la comparaison même que lui fournit son adversaire.

Quidnam igitur, etc., v. 97.

Nouvelle question, à laquelle Perse répond ironiquement encore, en prononçant avec emphâse *Torva*, et les trois vers suivants.

Mimalloneis, v. 98.

On appeloit *Mimallones* les prêtres de Bacchus. Ce nom leur fut donné du mont Mima, dans l'Asie mineure, où Bacchus étoit honoré.

Bombis, v. 98.

Le poète que Perse cite s'est servi du mot *bombis*, pour imiter les sons dont il parle. Il a cru faire de l'harmonie imitative.

Et raptum vitulo, v. 99.

On connoît l'histoire fabuleuse de Penthée, rapportée dans Ovide. Pour avoir méprisé Bacchus, ce Dieu le transforma en veau; et sous cette métamorphose il fut égorgé par sa mère Agavé. *Metamorph. lib.* 3.

Hæc fierent, v. 102.

Perse quitte ici le ton ironique, et s'élève avec indignation contre les mauvais vers. Afin de prendre le ton méprisant de Perse, on a traduit *hæc fierent*, par *feroit-on de cela?* On auroit pu dire: *feroit-on de ces vers là?*

Nec pluteum cædit, nec demorsos sapit ungues. v. 105.

Ce vers est imité d'Horace:

In versu faciundo
Sæpè caput scaberet, vivos et roderet ungues.

Sed quid opus teneras, v. 106.

Il est clair que c'est ici l'interlocuteur qui parle.

.... *Videsis, ne majorum tibi forte*
Limina frigescant. v. 107 et 108.

Horace a dit la même chose, et presque dans les mêmes termes, Sat. I, liv. 2:

Metuo majorum ne quis amicus
Frigore te feriat.

.... *Sonat hìc de nare caninâ*
Littera: v. 108 et 109.

Les chiens irrités et qui grognent, font entendre une suite d'*r*.

Per me equidem, v. 109.

C'est Perse qui répond qu'il va tout approuver.

Nil moror : euge, omnes, omnes benè miræ eritis res. v. 110.

Perse, pour dire que tous les poëtes vont lui sembler autant de merveilles, a fait le vers le plus plat qu'il soit possible de faire. Il a voulu les satiriser encore en les louant, et leur donner des éloges, en se servant de leur style. Ce passage a inspiré à Boileau les vers suivants :

Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
Je le déclare donc, Quinault est un Virgile ;
Pradon, comme un soleil, en nos ans a paru :
Pellètier écrit mieux qu'Ablancour ni Patru.
Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs, pour aller à sa chaire.

Hoc juvat, v. 111.

On lira *hoc juvat* sans interrogation, et ce sera l'interlocuteur qui approuvera Perse. Si l'on avoit ainsi ponctué, *hoc juvat?* ce seroit Perse qui demanderoit : *êtes-vous content?* Mais ce qui suit ne se-seroit pas lié. *Hìc, inquis, veto*, etc. C'est Perse qui reprend la parole, et qui dit : *Vous voulez que je regarde les écrits des grands comme une chose sacrée, que je ne les blâme point; peignez-y donc, comme sur une muraille, deux serpents ; écrivez-y une défense, et je les respecterai.*

Secuit Lucilius urbem, v. 113.

Perse ne demeure pas long-temps dans l'intention de tout approuver. Son penchant pour la satire l'entraîne de nouveau. Le voici qui s'autorise de l'exem-

ple de Lucilius et d'Horace, et qui prétend avoir le même droit qu'eux. Horace s'est pareillement appuyé sur l'exemple de Lucilius, dans la Sat. I du liv. 2, où il discute, avec le jurisconsulte Trébatius, s'il doit se livrer ou non au genre satirique. Si l'on se donne la peine de la lire, on verra beaucoup de rapport entre elle et celle-ci. Boileau est venu après, et s'est justifié par l'exemple de ses devanciers.

> C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie,
> Fit justice en son temps des Cotins d'Italie;
> Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,
> Se jouoit aux dépens des Pelletiers Romains.
> . . . .
> Hé quoi! lorsqu'autrefois Horace, après Lucile,
> Exhaloit en bons mots les vapeurs de sa bile,
> Et, vengeant la vertu par des traits éclatants,
> Alloit ôter le masque aux vices de son temps:
> Ou bien quand Juvénal, de sa mordante plume
> Faisoit couler des flots de fiel et d'amertume,
> Gourmandoit en courroux tout le peuple latin,
> L'un ou l'autre fit-il une tragique fin?

Nec cum scrobe, v. 118.

L'histoire du barbier de Midas est connue. C'est à elle que Perse fait allusion ici. *Scrobs* ou *scrobis* signifie un *trou*, une *fosse*.

Nusquàm, v. 118.

Ce mot est dit par l'interlocuteur; sans quoi la phrase n'auroit pas de sens.

Hic tamen infodiam, v. 119.

C'est Perse qui reprend la parole. Son petit livre

est pour lui le trou que fit le barbier. Il y veut enfouir son secret, et ce secret c'est:

Auriculas asini quis non habet?

On prétend que Perse avoit ainsi écrit ce vers:

Auriculas asini Mida rex habet, etc.

Et que Cornutus le changea, afin que Néron et Claude ne pussent le prendre pour eux. Il semble que Boileau a lu comme Perse avoit écrit avant la correction. Son imitation l'indique.

Et s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux, par un nouvel organe:
Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.

Nullâ tibi vendo Iliade. v. 121 et 122.

Perse veut encore parler ici de l'Iliade d'Accius Labeon, qu'il a déjà cité au commencement de cette Satire.

Audaci quicumque, v. 122.

Perse déclare ici les qualités qu'il exige de son lecteur.

Decoctius audis, v. 124.

Decoctus est l'opposé de *crudus*, et signifie mûri par la réflexion. Perse conserve encore ici la même modestie qui lui a fait dire, *si quid aptius exit*.

Non hic, *qui in crepidas*, etc., v. 126.

Perse attaque par ces vers les détracteurs de la

philosophie. Il ſera encore une sortie contre eux, Sat. III :

Hic aliquis de gente hircosâ centurionum, etc.

Une autre encore, Sat. V :

Dixeris hæc inter varicosos centuriones, etc.

Voilà les lecteurs que notre auteur dédaigne.

Crepidas Graiorum, v. 126.

Crepidæ, chaussure qu'on attachoit avec des courroies qui se lioient autour de la jambe. On les appela *crepidæ*, du bruit (*crepitus*) qu'elles faisoient quand on marchoit.

Et qui lusco poscit, v. 127.

On a lu *poscit* avec Casaubon, au lieu de *possit*, qui se trouve dans le commun des éditions. Le sens en paroît plus raisonnable. Il n'est point d'homme qui ne *puisse* reprocher à un louche son défaut naturel; mais il n'y a qu'un homme grossier qui *cherche* l'occasion de faire ce reproche. D'ailleurs, *poscit* répond à *gestit* du verbe précédent.

Italo quod honore supinus, v. 128.

Supinus signifie naturellement *renversé*, *couché sur le dos ;* ici, il veut dire *arrogant*, *fier.* Perse blâme l'insolence des petits juges de campagne, qui se croient de grands personnages, et font les suffisants. Horace, dans son voyage de Brindes, raille pareillement le greffier de Fundi, qui portoit la *pré-*

texte et le *laticlave*, et qui se faisoit précéder d'un réchaud de feu.

Fundos, Aufidio lusco prætore, libenter
Linquimus, insani ridentes præmia scribæ,
Prætextam et latum clavum, prunæque batillum.
Sat V, lib. I.

Ædilis, v. 129.

Les Édiles plébéiens étoient les moindres magistrats de Rome. On les appeloit Édiles, parce qu'ils avoient soin des temples, *ædes sacræ*. Leur juridiction s'étendoient aussi sur les poids et les mesures; ils en corrigeoient la fraude. Juvénal, sat. X :

Et de mensura jus dicere, vasa minora
Frangere, pannosus vacuis ædilis Ulubris.

Les Édiles empêchoient encore qu'on n'exposât en vente des marchandises défectueuses et de mauvais aloi.

Plaut. *Rudens :*

Quamvis fastidiosus
Ædilis est, si quæ improbæ sunt merces, jactat omnes.

Du temps d'Horace et de Perse, les petits juges de villages étoient renommés pour l'arrogance.

Nec qui abaco numeros, v. 130.

L'abaque est la table sur laquelle les arithméticiens font leur calculs.

Et secto in pulvere metas, v. 130.

Les géomètres traçoient leurs figures sur le sable. Voilà pourquoi Cicéron l'appelle *eruditus pulvis.*

Nonaria, v. 132.

On appeloit ainsi les courtisanes qui ouvroient leur porte à la neuvième heure du jour, c'est-à-dire, à trois heures après midi.

Callirhoën, v. dern.

Callirhoé étoit une courtisane fameuse du temps de Perse. Callirhoé étoit aussi une fontaine d'Athènes. Si on lui donnoit cette seconde signification, il faudroit dire, qu'ils aillent le matin au barreau, et l'après-dîner se baigner à la fontaine de Callirhoé. On ne croit pas que Perse, écrivant sur les vices de Rome, ait envoyé les citoyens se baigner à la fontaine d'Athènes. Callirhoé, selon d'autres commentateurs, étoit le titre d'une pièce de théâtre, qui se jouoit à Rome sous Néron. On n'a point adopté cette opinion, parce qu'on ne voit nulle part que les Romains eussent tous les jours des spectacles publics.

Boileau n'a pas dédaigné d'imiter la fin de cette Satire, Ep. VII :

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits ;
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,
Admirateurs zélés de toute œuvre insipide,
Que, non loin de la place où Brioché préside,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni son,
Il s'en aille admirer le savoir de Pradon.

priviléges de la langue latine, c'est-à-dire la liberté que se sont arrogée les poètes latins de nommer tout par son nom et de peindre tout à nu. Dailleurs, et cette réflexion doit servir aussi à justifier les endroits qu'on seroit tenté de blâmer dans les autres Satires; la dépravation étoit si générale, et parvenue à un tel point, qu'une censure circonspecte n'eût pas même été remarquée par le vice. On avoit peu à craindre, dans ces temps malheureux, de donner de funestes notions à l'innocence, ou du scandale à la vertu. Il falloit que le Satirique indigné se tût, ou fût cynique.

Une analyse succincte de cette Satire en fera connoître le plan et la marche. Le début sérieux, et dans lequel on sent du dépit, excite l'étonnement de l'ami de Perse. Trompé par l'exclamation de notre poète sur la vanité des occupations de la plupart des hommes, il croit qu'il va traiter quelque sujet de morale, et s'écrie brusquement, à son tour, qu'on ne lira point de tristes moralités. A cette menace, Perse déclare qu'il méprise les jugements de Rome, et qu'il se croit même permis de rire des travers qui y abondent, tels, par exemple, que cette démangeaison d'écrire, surtout en vers, dont tout le monde, et les vieillards plus que les autres, sont attaqués. Il décrit plaisamment ce qui se passe dans les lectures particulières. Il fronde le mauvais goût qui a réhabilité des poètes justement proscrits. Il peint l'éloquence à la mode, puis il revient aux vers, à l'emphâse, à la molle langueur qui y règnent tour-à-tour; à la prononciation pleine de mignar-

dise et d'afféterie de ceux qui les déclament. Il ne daigne pas réfuter, il raille les détracteurs de Virgile. Il finit par tracer les qualités qu'il désire dans ceux qui le liront.

(2) *Parce que Polydamas, et ce peuple de femmelettes, etc.*

Comme Néron s'étoit ridiculement passionné pour la nation Troyenne et pour la cour de Priam, les Commentateurs veulent tous ici, non sans fondement, à ce qu'il paroît, que l'on entende Néron par *Polydamas.* Il y a deux guerriers de ce nom dans l'Iliade: l'un, citoyen vertueux et respecté, dont Hector désire les éloges et craint les reproches; l'autre, représenté comme un capitaine vulgaire et sans réputation. Si c'est au premier que l'on compare l'Empereur, l'ironie est peu ingénieuse; si c'est au second, voilà une injure piquante. Nous avons donc préféré le dernier sens, qui cadre mieux, d'ailleurs, avec l'idée qu'offre le mot *Troiades, les Troyennes,* mot outrageant, sous lequel Perse désigne visiblement les Romains.

Les Commentateurs veulent encore que Perse ait nommé exprès un simple capitaine troyen, pour faire croire qu'il n'a en vue qu'un seigneur romain de la seconde classe.

(3) *Me mettront au-dessous de Labéon.*

Accius Labéon, poëte insipide et plat, bien accueilli de Néron. Il avoit traduit l'Iliade mot

à mot, sans goût, sans poésie. Il usoit d'ellébore, pour exalter son imagination. Voici un vers de ce Labéon :

Crudum manduces Priamum, Priamique pisinnos.

Mangez Priam tout cru, ainsi que ses enfants.

(4) *Allez, quand cette ville tumultueuse déprime quelque chose, etc.*

Si quid turbida Roma
Elevet.

Elevare signifie proprement *élever*, et métaphoriquement *abaisser*. La méthaphore est prise d'une balance : le bassin qui *s'élève* est celui qui a le moins de poids.

(5) *Ni entreprendre de redresser sa balance infidèle.*

Examenve improbum in illâ
Castiges trutinâ.

Examen est la languette d'une balance ; *trutina* est l'anse. Ainsi, mot à mot ; *castigare examen*, veut dire *corriger la languette d'une balance*, *la redresser avec le doigt.*

(6) *Ne cherchez point hors de vous-même ce que vous êtes.*

Nec te quæsiveris extra.

Voilà une maxime dont chacun peut faire son profit. Ces sentences courtes et remplies de sens abondent dans Perse : et c'est là sans doute ce qui

a fait dire à Martial que Perse est cité souvent. Boileau a développé ainsi cette pensée.

Nous cherchons hors de nous nos vertus et nos vices.

(7) *La triste vie que nous menons.*

Rousseau a si bien dit :

Sécher six mois sur les strophes d'une ode !

Casaubon, Farnaby et d'autres, observent judicieusement que Perse, pour adoucir le reproche, consent à le partager, en parlant au pluriel.

(8) *Tout ce que nous faisons, etc.*

C'est la même critique continuée. « *Pourquoi* » *n'écrirois-je pas*, dit Perse, *quand je vois nos* » *vieillards substituer aux occupations convena-* » *bles à leur âge le puérile badinage des vers !* » Plautius donne un sens beaucoup plus étendu au mot QUÆCUMQUE ; *tous les crimes que nous commettons*. Il ne s'agit point ici de *crimes*, mais de ridicules. La plupart des Commentateurs ont épaissi les ténèbres de Perse.

(9) *Si long-temps après avoir abandonné les jeux de l'enfance.*

Nous avons rendu la pensée plutôt que les mots de Perse : la traduction littérale, *après avoir renoncé aux noix*, n'auroit peut-être pas été entendue. Le jeu de noix étoit affecté à l'enfance.

(10) *Et cette manie de vouloir passer pour sages.*

Il y a dans le texte, *cum sapimus patruos*. PATRUUS, PATRUI, *oncle paternel* ; d'où, PATRUOS, PATRUA, PA-

TRUUM, *rigide*, *sévère ;* expression métaphorique, comme l'on voit, qui vient de l'usage où l'on étoit à Rome de confier l'éducation des enfants à leurs oncles paternels, les pères étant pour l'ordinaire trop indulgents.

(11) *Je suis prompt à rire.*

Sum... cachinno.

Ce dernier mot est substantif, au nominatif singulier : il signifie un *rieur à outrance.* On ne le trouve guère que dans Perse.

(12) *Des choses capables d'essouffler les plus larges poumons.*

Les auteurs avoient coutume, lorsqu'ils avoient fait un ouvrage, d'assembler leurs amis pour leur en faire la lecture. Ils étoient surs d'être applaudis. Cet usage des auteurs anciens ne s'est pas perdu.

(13) *Nos grands de Rome.*

Ingentes... Titos.

Les Romains aimoient beaucoup les prénoms. Celui de Titus étoit un des plus honorables. Perse ajoute *ingentes* à *Titos*, pour désigner les Grands. Horace, de qui cette épithète paroît avoir été empruntée, dit, dans l'Art Poétique, en parlant des Chevaliers Romains : CELSI RHAMNES, *les hauts Ramnentes.*

(14) *Jusqu'à être obligé de dire :* assez, assez !

Dicas... ohe!

Nous trouvons encore ici une imitation d'Ho-

race. On lit dans la cinquième Satire du second livre :

Donec, ohe jam,
Ad cœlum manibus sublatis, dixerit, urge.

Poussez, jusqu'à ce qu'il soit obligé de dire, en levant les mains au ciel, *assez*, *assez*.

(15) *Mais à quoi bon avoir acquis des connoissances, etc.*

M. de Querlon a traduit ainsi, par occasion, ces deux vers de Perse (Affiches de Province, du 4 janvier 1770) : « *A quoi bon avoir acquis des con-» noissances, si le savoir qui nous enfle, et » l'amour-propre qui germe en même temps chez » nous, ne rompent les digues* (*de la modestie et » de la défiance*) *pour se produire au-dehors ?* »

Nous avons été surpris de l'interprétation forcée que ce critique célèbre donne au discours du défenseur des mauvais poètes. L'amour-propre n'avoue pas qu'il est impatient de se produire au-dehors. S'il n'est pas toujours adroit, il veut toujours l'être. Le langage que Perse lui prête, est moins franc, et n'en est que plus propre à le trahir : de plus il est poétique ; et puis enfin, *le savoir qui nous enfle*, et *l'amour propre qui germe*, offrent un pléonasme bien opposé à la précision rigoureuse de Perse. Aristarque sommeille donc aussi quelquefois.

(16) *Mais il est beau d'être montré au doigt.*

Parmi les Grecs et les Romains, l'action de montrer quelqu'un au doigt étoit prise en bonne part.

(17) *N'est-ce rien encore, à votre avis, de voir ses vers dictés à une centaine de jeunes nobles ?*

Ten' cirratorum centum dictata fuisse
Pro nihilo pendas ?

Horace dit de même :

An tua, demens,
Vilibus in ludis dictari carmina malis ?

Insensé, aimeriez-vous mieux voir dicter vos vers dans des écoles subalternes ?

(18) *Et puis ne voilà-t-il pas que les descendants de Romulus......*

Plusieurs Commentateurs mettent ces vers dans la bouche du second interlocuteur, comme étant une suite de son discours. Ils sont bien éloignés de voir ici une ironie. On sait que les Commentateurs sont en possession d'expliquer grossièrement ce qui est fin, et finement ce qui est simple. Il est évident que celui qui parle dans cet endroit, emploie un style moqueur, et ridiculise tout-à-la-fois ouvrage, lecteur, auditoire. La pièce que l'on récite, est sur un sujet usé, ou, si l'on veut, sur un sujet insipide : *rancidulum quiddam*. Celui qui récite bégaie et parle du nez : *balba de nare locutus*. Les nobles descendants de Romulus (ce sont les auditeurs) ont bien bu et bien mangé : *Romulidæ saturi*. Perse n'a pu faire dire ces plaisanteries contre le mauvais goût de son temps, à un apologiste de ce mauvais goût ; c'eût été manquer à la convenance des caractères : c'est donc Perse qui les dit lui-même.

Quelques interprètes ont du moins reconnu que Perse prend la parole à ces mots : *nunc non cinis ille poetæ*, *etc.*, et qu'il emploie l'ironie. Il est vrai qu'il a fallu pour cela, qu'il les en avertît lui-même, en se faisant dire, *vous riez*, *vous plaisantez*.

(19) *Sur les amours de Phylis ou sur celles d'Hypsipile.*

Phylis, reine de Thrace, se pendit de désespoir, se croyant trahie par Démophoon, roi d'Athènes, qui lui avoit promis de l'épouser.

Hypsipile fut abandonnée par Jason.

(20) *Et sur tels autres sujets lamentables.*

On trouve dans Ovide une héroïde de Phylis à Démophoon, et une autre d'Hypsipile à Jason. Ainsi il est probable (c'est Casaubon qui nous fournit cette remarque) que Perse entend parler ici d'Héroïdes. Ce genre, si attrayant pour les poëtes vulgaires, étoit vraisemblablement à la mode du temps de Perse ; et les auteurs médiocres ne manquoient pas sans doute de traiter des sujets rebattus.

(21) *Sa langue délicate supprime au passage les dernières syllabes des mots.*

La métaphore, *supplantare verba*, est empruntée des lutteurs. On sait ce que c'est que le *croc-en-jambe*. C'est à ce tour d'adresse, peu noble, que Perse compare l'affectation de certains lecteurs, qui *estropient* exprès les mots, pour rendre leur prononciation plus douce.

(22) *Des vers dignes d'être enfermés dans le cèdre.*

Cedro digna locutus; mot à mot, *dignes du cèdre.* Les Romains enfermoient dans le cédre ou enduisoient d'huile de cédre les ouvrages qui leur paroissoient mériter d'être conservés, parce que le cédre est à l'épreuve de la pourriture.

Horace avoit dit dans l'Art poétique: CARMINA LINENDA CEDRO; *un poème digne d'être enduit de l'huile ou de la gomme que l'on tire du cédre; un poème digne de l'immortalité.*

(23) *Des vers faits pour ne craindre ni épiciers ni beurrières.*

Le latin porte mot à mot, *qui ne craignent ni l'encens ni les maquereaux;* c'est-à-dire, qui ne craignent point qu'on les emploie à envelopper de l'encens ou des maquereaux. Traduit littéralement, ce vers eût été inintelligible. Il a fallu recourir à nos usages, et substituer à *encens* et à *maquereaux*, ou, si l'on veut, à *poissons salés*, les *épiciers* et les *beurrières*. Cela revient sans doute au même.

(24) *Je ne suis point un Labéon.*

Tout ce morceau, depuis *Non est hîc Ilias Accî*, jusqu'à *calidum scis*, a fort embarrassé les interprètes: le sens nous en paroît pourtant très clair. Perse dit en son nom, « *que Labéon, un poète in-* » *supportable*, *croie*, *parce qu'il plaît aux sots*, » *que son Iliade est un bel ouvrage: pour moi*, *je*

» *sais apprécier ces vaines exclamations*, au mieux ! » à merveille ! *Je ne cherche point les applaudis-* » *sements ; bien différent de vous* (apostrophe » adressée à tous les grands, dans la personne d'un » seul) *qui faites avec appareil de mauvais vers* » *sur des tables magnifiques, et qui donnez des* » *repas à de vils parasites, pour être loué d'eux.* »

(25) *Vous donnez bien à dîner*,

Calidum scis ponere sumen;
Scis comitem horridulum tritâ donare lacernâ.

Expressions imitées de celles-ci d'Horace :

Unctum qui ponere possit,

En état de servir un bon plat.

Et de ces autres :

Non ego ventosæ plebis suffragia venor,
Impensis cœnarum et tritæ munere vestis.

Je ne mendie pas les suffrages d'une multitude vaine et légère, par des repas ou par des présents d'habits usés.

(26) *Le moyen !*

Nous n'avons point marqué de parenthèse depuis *quî potè* jusqu'à *quis populi*, ainsi qu'en ont mis plusieurs interprètes, parce qu'on peut s'en passer. Perse ne quitte point la scène, où il n'y a d'autre interlocuteur que son ami, à qui il continue de rapporter sa conversation supposée avec un riche Patricien, qui a la manie des vers.

(27) *O Janus ! on n'a jamais fait le bec de cigogne derrière vous.*

Nous avons en français une phrase proverbiale

qui répond à celle de Perse, et que le P. Tarteron a employée, *faire les cornes :* mais, outre qu'elle nous a paru trop basse, c'est que l'idée d'infamie ou de honte, qu'il a plu à quelques nations modernes d'attacher aux cornes, étoit inconnue des anciens.

(28) *N'y trouve rien qui l'arrête.*

Métaphore prise des ouvriers en marbre, qui passent l'ongle sur leur ouvrage, pour voir s'il n'y a rien de raboteux.

(29) *Soit qu'il s'agisse de peindre les mœurs, d'invectiver contre le luxe, ou d'exposer sur la scène les tragiques festins des rois.*

Cela veut dire vraisemblablement, *soit qu'il s'agisse de faire des comédies, ou des satires, ou des tragédies.* Nous avons mieux aimé traduire *prandia regum* par *tragiques festins des rois*, allusion au repas d'Atrée et de Procné, que par *profusions de table de nos grands :* ces derniers mots eussent été une répétition assez foible du mot *luxe. Regum*, au propre, signifie *rois* : pourquoi lui faire signifier *grands ?* Antoine de Nebrise, Jean Britannicus, Casaubon, Farnaby, ont entendu tout cet endroit de la même manière que nous.

Ce sens est naturel ; et la liaison du vers, *Sive opus*, *etc.*, avec celui-ci, *Ecce modò*, *etc*, nous paroît sensible. « *Les flatteurs*, dit Perse, *font accroire au mauvais poète*, *à ce faiseur de lieux communs dans tous les genres*, *qu'il a un génie*

» *universel : aussi le voit-on bientôt, lui et ses pa-*
» *reils, s'élever jusqu'à l'Epopée.* »

Ecce modò heroas sensus afferre videmus.

(30) *Qui ne s'exercèrent jamais qu'à versifier des sornettes en Grec.*

On exerçoit la jeunesse, dans les écoles, à composer en grec, sur des matières le plus souvent très futiles.

(31) *Qui ne sont pas même en état de bien décrire un bois.*

C'est-à-dire, qui ne sont pas même en état de bien remplir un lieu commun, de bien traiter un sujet trivial.

(32) *Et les piles de foin qui fument aux fêtes de Palès.*

Palès étoit la Déesse des paturages. On faisoit tous les ans, à la campagne, des fêtes en son honneur; elles consistoient principalement en feux de paille et de foin.

(33) *Qui prennent pour modèle l'enflure d'Accius le bachique.*

Bacchus fut nommé Brisæus, de Brisa, promontoire de l'île de Lesbos, où il étoit particulièrement honoré. Perse donne à Accius le surnom de Bacchus même, parce que ce vieux poète avoit fait une tragédie intitulée *les Bacchantes.* Nous avons mis *Bachique* au lieu de *Briséen*, qu'on n'auroit pas entendu.

Entre autres vers durs, enflés et barbares, que l'on trouve dans les fragments d'Accius, recueillis par Robert et Henri Etienne, nous avons lu ceux-ci :

Æternabilem partissent divitiam.
Indecorabiliter alienos alunt,
Ut rorulentas terras ferro fidas proscindant glebas.

Nous n'entreprendrons pas de traduire ces vers en français.

(34) *D'autres aiment les tumeurs tragiques de Pacuvius.*

Pacuvius, neveu, d'autres disent petit-fils d'Ennius, se rendit célèbre à Rome par le double talent de la poésie et de la peinture. Il florissoit du temps de Scipion le Numantin. Nous avons cherché inutilement dans la collection des Etienne, intitulée *Fragmenta veterum poetarum*, *etc.*, le vers de l'Antiope cité par Perse. Ces deux savants critiques, qui ont fouillé partout pour former leur ouvrage, auroient-ils pensé que le vers en question n'étoit pas réellement de Pacuvius (quoique le texte indique assez qu'il étoit de ce poëte), et que Perse l'avoit fait lui-même à dessein, pour se moquer du style bizarre de Pacuvius et de ses imitateurs ?

(35) *Nos agréables. Trossulus.*

Les chevaliers Romains ayant pris d'assaut la ville de *Trossulum*, furent appelés dès-lors *Trossuli.* Ensuite ce nom fut restreint à la jeunesse pétulante de cet ordre. Nous aurions bien employé ici le mot

petits-maîtres, mais et le mot et la chose nous ont paru trop particuliers à notre nation.

Suivant quelques interprètes, les mots *Euge, poeta!* et les trois vers suivants, sont le discours d'un père qui exhorte son fils à cultiver l'art des vers, en lui faisant remarquer l'estime dont jouissent de mauvais poètes. Mais si ce père a du goût, il emploie là un plaisant moyen, pour exciter l'émulation de son fils. Que penseroit-on aujourd'hui de quelqu'un qui diroit à un jeune homme : *Courage! Pradon a des admirateurs?* On ne pourroit l'excuser, qu'en supposant qu'il raille son siècle et le jeune homme. Si, au contraire, ce père n'a point de goût, il est sans doute du nombre de ceux qui se sont déclarés protecteurs de Pacuvius et d'autres écrivains, condamnés à l'oubli depuis long-temps. Comment donc emploieroit-il des expressions méprisantes; *le livre enflé d'Accius; l'Antiope, au style bouffi*; en parlant des objets mêmes de son admiration? Selon nous, Perse finit sa tirade contre les faiseurs de vers, qui n'ont ni talents ni lumières, par des encouragements ironiques, *Euge, poeta!* Il dirige ensuite ses traits contre ceux qui veulent remettre à la mode l'antique barbarie des premiers poètes de Rome; *Sunt quos Pacuvius, etc.*

(36) *Vous êtes un voleur, dit-on à Pédius, etc.*

Il est assez indifférent de savoir quel étoit ce Pédius. Tacite, Ann., liv. XIV, c. 18, parle d'un Pédius Blesus, qui fut accusé de concussion par les Cyré-

néens, sous Néron, et chassé du Sénat. Josse Badius s'épuise en raisonnements, pour prouver que ce Pédius étoit avocat, et qu'il a pu être un fripon.

(37) *Faut-il donc vous comparer à des chiens couchants?*

Cevere signifie *remuer la queue, comme un chien qui flatte.* Cette métaphore singulière ne peut être rendue que par un équivalent ingénieux, qui en laisse deviner le sens. Avons-nous trouvé cet équivalent?

(38) *Est-ce en chantant, qu'un malheureux échappé au naufrage touchera mon cœur?*

Men' moveat quippe, et cantet si naufragus?

Perse se rappeloit vraisemblablement ce passage de l'Art poétique :

Et fortasse cupressum
Scis simulare : quid hoc, si fractis enatat exspes
Navibus, ære dato, qui pingitur?

« Vous excellez peut-être à peindre un cyprès ; mais » qu'importe, quand celui qui vous a payé veut qu'on le » voie nageant, désespéré, parmi les débris de son vais- » seau ? »

(39) *Quoi! c'est vous qui êtes peint parmi des débris de navire?*

Ceux qui avoient fait naufrage, portoient sur leurs épaules un tableau qui représentoit leur malheur, pour exciter la curiosité et la compassion du peuple.

(40) *Il faut, pour me forcer à la pitié, des larmes véritables.*

Plorabit, qui me volet incurvasse querelâ.

Ici ce n'est point l'expression, c'est la pensée que Perse imite d'Horace, lequel avoit dit :

Si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi.

Si vous voulez que je pleure, il faut que vous pleuriez le premier.

(41) *Oui, témoin cette fin de vers.*

On voit ici, dit M. l'abbé le Monnier, un grand mot suivi d'un petit. A là bonne heure ; mais ce n'est point là ce que Perse blâme, parce qu'en effet il n'y a rien là de blâmable. Virgile est plein de pareils vers. L'auteur de la remarque auroit raison, s'il s'agissoit d'un grand mot placé mal-à-propos à la fin du vers devant un monosyllabe. La critique de Perse en cette occasion, et lorsqu'il cite le fameux morceau, *Torva mimalloneis*, *etc.*, tombe évidemment sur l'affectation de faire rimer les vers latins entre eux ; mais nous n'avons pu employer la rime en français comme un défaut. Heureusement les vers dont nous parlons, présentent d'autres côtés ridicules, et l'on y peut reprendre encore l'impropriété des mots, l'enflure, l'harmonie trop étudiée. C'est ce que nous avons tâché de faire au moins sentir dans notre traduction.

(42) *Le Dauphin qui fendoit, etc.*

On dit bien *fendre les plaines de Nérée* ou *de Neptune*, mais on ne dit, ni en latin ni en français, *fendre Nérée*, *fendre Neptune*.

(43) *Nos bras à l'Apennin ont fait perdre une côte.*

Le défaut principal de ce vers est dans l'idée de *côte enlevée à une montagne*. Ce qui contribue encore à le rendre ridicule, c'est que le poète le termine sans nécessité par deux spondées. Nous disons *sans nécessité*, parce que son objet n'étoit pas de peindre la longueur de l'Apennin. Dans ce cas, le vers n'eût point été blâmable. La critique est bien loin de trouver à redire à ce vers d'Ovide :

Nec brachia longo
Margine terrarum porrexerat Amphitrite.

« Amphitrite n'avoit point encore étendu ses bras dans « les vastes terres. »

(44) *L'airain a retenti de sons mimalloniques.*

Ces quatre vers sont tirés de quelque pièce sur la mort de Penthée (Voy. la Préface). Bacchus, irrité contre Penthée, roi de Thèbes, qui avoit méprisé son culte, troubla la raison de ses tantes. Elles entrèrent en fureur, se jetèrent sur ce malheureux prince, qu'elles prenoient pour un veau, et lui coupèrent la tête.

Mimalloniques, c'est-à-dire *Bacchiques*, de *Mi-*

mallones, prêtresses de Bacchus, ainsi nommées du mont *Mimas* consacré à ce Dieu.

Evion, surnom de Bacchus, dont voici l'origine. Lorsque les géants escaladèrent le ciel, presque tous les Dieux, saisis d'épouvante, prirent la fuite. Bacchus tint ferme, et montra la plus grande valeur. Jupiter, témoin de ses prouesses, lui dit en grec : EVION, *bon fils!* ou bien, *courage mon fils*.

Les derniers traducteurs de Perse on traduit ces vers ronflants avec la plus grande dureté : ils ont fait des vers à la Chapelain; il falloit en faire à la Brébeuf.

(45) *C'est là qu'on entend gronder sourdement.*

Mot à mot, *la lettre canine* (*l'R* dont les chiens expriment le son lorsqu'ils grondent) *résonne là du fond des narines.* Il faut avouer que Perse, qui avoit pris Horace pour modèle, auroit dû imiter plus souvent le naturel de ce poète aimable.

Quelques interprètes font rapporter *canina* à *nare:* que signifie alors *littera* seul ?

(46) *Des êtres merveilleux.*

Observez que Perse fait exprès un vers extrêmement plat : il adopte, pour mieux se moquer d'eux, le style des mauvais poètes, qu'il fait semblant d'admirer.

Boileau feint, comme Perse, de se rétracter. Voyez avec quel succès il a étendu cette idée heureuse.

Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
Je le déclare donc : Quinault est un Virgile !
Pradon comme un soleil en nos ans a paru ;
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru :
Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire ;
Sauval est le phénix des esprits relevés.

(47) *Etes-vous content?*

Perse fait ici, comme on dit, la demande et la réponse : ainsi un nouvel interlocuteur seroit inutile. Il est certain qu'il faut une interrogation après *juvat*. Notre poète qui s'est écrié, *je vais louer tout*, apostrophe un amateur d'éloges : *êtes-vous content?* et répond, comme si c'étoit l'autre qui prît la parole : *Je défends à qui que ce soit de critiquer mes ouvrages*. Tant d'amour-propre et de pédanterie semble déconcerter Perse, et le déterminer à se taire tout-à-fait. Cela nous paroît également clair et suivi.

(48) *Enfants.... allez faire de l'eau plus loin.*

Le père Jouvenci, et le père Tarteron, qui le suit fidèlement, ont retranché, comme indécent, *extrà mejite*, après avoir conservé *faxit oletum*. L'un n'étoit pas plus que l'autre dans le cas d'être supprimé. Ces expressions n'ont rien de dangereux ; elles ne sont peut-être que de mauvais goût. Il s'agit ici d'un usage des Romains. On peignoit des serpents sur les murailles des temples, pour avertir que le lieu étoit sacré, et empêcher que les enfants n'y vinssent faire leurs ordures.

(49) *Mais quoi! Lucilius, etc.*

Caïus Lucilius, chevalier romain, naquit à Sinuessa, au pays des Auronces, l'an 147 avant J. C. Il composa des Satires, dont les fragments ont été recueillis par François Donza, et imprimés à Leyde, avec des notes, en 1597. Quelques savants l'ont regardé comme l'inventeur de la satire; mais M. Dacier a prouvé (Voyez la Préface de sa traduction d'Horace) que Lucilius n'a fait que perfectionner ce genre de poésie.

Perse se justifie par l'exemple de Lucilius; Horace, son modèle, en avoit fait autant: Boileau est venu ensuite, et a dit, comme ses devanciers:

C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie,
Fit justice, en son temps, des Cotins d'Italie;
Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,
Se jouoit aux dépens des Pelletiers Romains.

(50) *Horace excelle à berner le peuple romain.*

Callidus excusso populum suspendere naso.

L'expression *suspendere naso* est copiée d'Horace lui-même, qui avoit dit:

. . . . naso suspendis adunco
Ignotos.

« Vous vous moquez des gens obscurs. »

Et dans un autre endroit:

Suspendens omnia naso;
Se moquant de tout.

(51) *Dans un trou creusé exprès.*

Allusion à l'histoire du barbier de Midas. Nous releverons ici une méprise singulière de Bayle. Voici ses propres paroles (Voy. le *Dictionnaire Critique*, article PERSE) : « *Perse s'étant fait représenter qu'il » est dangereux de censurer les défauts d'autrui, » et qu'il ne devoit pas même en parler à une » fosse, répond qu'il dira du moins à son livre* » enfoui sous terre *ce qu'il a vu.* » Perse ne dit point qu'il *enfouira son livre sous terre*, mais qu'*il enfouira* son secret dans son livre.

(52) *Tout le monde a des oreilles d'âne.*

Nous avons déjà remarqué que Cornutus, ami de Perse, lui fit substituer *quis non*, à *Mida rex*, dans le vers, AURICULAS ASINI MIDA REX HABET. « *La pré- » caution de Cornutus étoit sage*, dit Bayle, *quoi- » que peut-être Néron ne fût pas encore sorti de ses » bons jours.* » Il est bien plus vraisemblable que les *bons jours* de Néron étoient passés, lorsque Cornutus exigea ces changements. Au reste, la précaution du philosophe étoit sage dans tous les cas. Elle annonce de sa part une grande connoissance du cœur humain. En général, la vérité est vindicative ; mais elle l'est surtout chez les auteurs, qui s'irritent aisément et ne pardonnent point. Le plus sûr étoit donc de ne point risquer d'offenser un poète qui avoit des légions. D'ailleurs l'épigramme, encore une fois, étoit insolente ; *Midas a des oreilles d'âne.* Elle

n'étoit pas moins claire, REX, *le Roi :* cela regarde l'Empereur.

(53) *Pour toute une Iliade.*

L'Iliade de Labéon.

(54) *Cratinus, Aristophane, Eupolis.*

Ces trois auteurs appartiennent à l'époque de la vieille comédie, dont la licence étoit extrême. Il en coûta la vie à Eupolis, pour s'être égayé sur le compte d'Alcibiade.

(55) *Si pourtant il y a des endroits assez soignés pour vous plaire.*

Si quid decoctius.

DECOCTIUS, *mûri*, est l'opposé de CRUDI, *qui n'ont point digéré*, dont Perse s'est servi plus haut, en parlant des grands de Rome, qui se plaisoient, au sortir de table, à dicter des vers, dignes sans doute du moment où ils étoient faits.

(56) *Sur la chaussure des Grecs.*

C'est des philosophes grecs que Perse veut parler. Les mauvais plaisants ne leur passoient point apparemment leur extérieur négligé. *Crepidæ*, chaussure qu'on attachoit à la jambe, *sandales*. Le nom latin vient du bruit, *crepitus*, que ces sandales faisoient quand on marchoit.

SATIRA SECUNDA.

Vota hominum nefanda stultaque damnat.

Hunc, Macrine, diem numera meliore lapillo,
Qui tibi labentes apponit candidus annos.
Funde merum Genio. Non tu prece poscis emaci
Quæ, nisi seductis, nequeas committere Divis:
At bona pars Procerum tacitâ libabit acerrâ.
Haud cuivis promptum est, murmurque humilesque susurros
Tollere de templis, et aperto vivere voto.
» Mens bona, fama, fides ! » Hæc clarè, et ut audiat hospes ;

SATIRE SECONDE.

Contre les vœux criminels et insensés des Hommes [1].

Trad. de Le Mon.

MARQUEZ avec une pierre blanche, Macrinus, ce jour heureux, qui commence pour vous une nouvelle suite d'années. Faites (seulement) une libation à votre génie tutélaire. Ce n'est pas vous qui prétendez acheter, par un sacrifice, ces faveurs qu'on n'oseroit demander publiquement aux Dieux. La plupart des grands offrent en silence leur cassolette de parfums. Ce n'est pas chose bien aisée à tout homme, que de supprimer ces prières étouffées, qu'on fait à voix basse dans les temples, et de montrer ses vœux à découvert. Un bon esprit, de la réputation,

Trad. de Sél.

MACRINUS, marquez avec une pierre blanche [2] ce jour d'heureux augure [3], qui ajoute à votre vie de nouvelles années, à mesure qu'elles sont écoulées. Contentez-vous de répandre du vin [4] en l'honneur de votre génie. Ce n'est point vous [5] qui faites de ces prières où l'on marchande avec les Dieux, et que vous croiriez ne pouvoir leur confier qu'après les avoir corrompus. Bien différents de vous, la plupart de nos grands, lorsqu'ils sacrifient, ne se laissent pas entendre. On ne verra pas aisément les gens s'interdire, dans les temples, les prières sourdes, les prières à voix basse, et montrer leurs vœux à découvert. « Grands Dieux, » accordez-moi un bon es- » prit, une bonne réputation,

Illa sibi introrsum, et sub linguâ immurmurat: ô si
Ebullit patrui præclarum funus....! et, ô si
Sub rastro crepet argenti mihi seria, dextro
Hercule! pupillum-ve utinam, quem proximus heres
Impello', expungam! namque est scabiosus, et acri
Bile tumet. Nerio jam tertia conditur uxor.

Hæc sancte ut poscas, Tiberino in gurgite mergis
Mane caput bis terque, et noctem flumine purgas.
Heus age, responde; minimum est quod scire laboro:
De Jove quid sentis? Estne ut præponere cures
Hunc..... cuinam? Cuinam?

Trad. de Le Mon.

de la vertu, voilà ce qu'on demande tout haut. Un étranger pourroit l'entendre. Voici ce qu'on dit en soi-même, ce qu'on prononce entre ses dents: O si je pouvois faire à mon oncle un convoi magnifique! ô si, par ta faveur, Hercule, j'entendois une cassette pleine d'argent sonner sous le soc de ma charrue! et ce pupille, après lequel j'hérite, Dieux! si je pouvois le congédier! il est si languissant! une bile âcre l'étouffe. Nérius enterre déjà sa troisième femme.

Pour sanctifier ces prières, vous vous plongez le matin deux ou trois fois dans le Tibre, et purifiez dans ses eaux les souillures de la nuit.

A présent, répondez-moi: ce que j'ai à vous demander est peu de chose. Que pensez-vous de Jupiter? Est-ce un Dieu que vous puissiez préférer?...

A qui? A qui?

Trad. de Sél.

» des sentiments d'honneur!» Voilà ce que l'on dit tout haut, et de façon à être entendu des assistants [6]. Mais en soi-même, mais tout bas et entre les dents: O si je pouvois [7] faire incessamment de belles funérailles à mon oncle! ô si, par la grace d'Hercule [8], j'entendois résonner sous mon rateau une cruche pleine d'argent! ou bien encore: Plaise aux Dieux que ce mineur, après lequel j'hérite immédiatement, obtienne bientôt son congé [9]! Il est si mal sain! il regorge de bile!... Ah! voilà la troisième femme que Nérius enterre [10]!

Pour sanctifier ces vœux: vous vous plongez la tête [11] deux fois, trois fois le matin dans le Tibre, et vous effacez toutes vos souillures de la nuit avec de l'eau.

Voyons, répondez-moi: ce que je veux savoir est très peu de chose. Que pensez-vous de Jupiter? Trouvez-vous qu'en effet il mérite d'être préféré?.....

A qui? A qui [12]?

Vis Staio? An scilicet hæres?
Quis potior judex, pueris-ve quis aptior orbis?
Hoc igitur, quo tu Jovis aurem impellere tentas,
Dic agedum Staio. Proh Jupiter! ô bone, clamet,
Jupiter! At sese non clamet Jupiter ipse?
Ignovisse putas, quia, cum tonat, ocius ilex
Sulfure discutitur sacro, quàm tuque domusque?
An quia non, fibris ovium, Ergennâque jubente,
Triste jaces lucis, evitandumque bidental,
Idcirco stolidam præbet tibi vellere barbam
Jupiter? Aut quidnam est, quâ tu mercede Deorum
Emeris auriculas? pulmone et lactibus unctis?

Ecce avia, aut metuens Divûm matertera, cunis

Trad. de Le Mon.

A Staïus, par exemple : hésiteriez-vous? Lequel des deux juge avec le plus d'intégrité? Lequel des deux protège le mieux les orphelins? Hé bien, les prières que vous employez pour gagner l'oreille de Jupiter, adressez-les, pour voir, à Staïus : *ô bon Jupiter*, s'écriera-t-il, *ô Jupiter!* Et Jupiter lui-même ne s'écriera pas, *ô Jupiter?* Croyez-vous qu'il vous a pardonné, parce que, quand il fait gronder son tonnerre, ses carreaux sulfureux frappent un chêne plutôt que vous, ou votre maison? Parce que votre cadavre n'est pas étendu dans un bois qu'il faille éviter comme un lieu funeste, jusqu'à ce qu'un prêtre Toscan l'ait purifié par des sacrifices de brebis ; croyez-vous pour cela que Jupiter vous permettra sottement de lui arracher la barbe? A quel prix prétendez-vous acheter la patience des Dieux? Est-ce avec les poumons, les intestins et la graisse des victimes?

Je vois une grand'mère ou

Trad. de Sél.

A Staïus [13], par exemple. Hésitez-vous? Doutez-vous lequel des deux est le meilleur juge, lequel des deux est le plus propre à protéger des orphelins? Eh bien, ces confidences, auxquelles vous tentez d'intéresser Jupiter, allez les faire à Staïus. O Jupiter, s'écriera-t-il! bon Jupiter : Et Jupiter ne s'adressera pas de pareilles exclamations à lui-même! Croyez-vous qu'il vous a pardonné, parce que le tonnerre renversera d'abord un chêne, au lieu de tomber sur vous ou sur votre maison? Eh quoi [14], parce que vous n'êtes pas tristement étendu sur la place, dans un bois sacré ; parce que votre cadavre n'est pas dans un lieu où Ergenna ait immolé des brebis, et d'où il ait défendu [16] d'approcher, s'ensuit-il que Jupiter consente stupidement [16] que vous lui arrachiez la barbe? Avec quoi enfin auriez-vous acheté la connivence des Dieux? Seroit-ce avec des poumons d'animaux, avec de gras intestins?

Voici des vœux d'un autre

Exemit puerum, frontemque atque uda labella,
Infami digito, et lustralibus ante salivis
Expiat, urentes oculos inhibere perita.
Tunc manibus quatit, et spem macram, supplice voto,
Nunc Licinî in campos, nunc Crassi mittit in ædes.
Hunc optent generum Rex, et Regina: puellæ
Hunc rapiant: quidquid calcaverit hic, rosa fiat!

Ast ego nutrici non mando vota; negato,
Jupiter, hæc illi, quamvis te albata rogârit.

Poscis opem nervis, corpusque fidele senectæ.

Trad. de Le Mon.

une tante bien religieuse, qui débarrasse un enfant de ses langes. Elle commence par purifier son front et ses petites lèvres humides, avec le doigt du milieu, mouillé de salive expiatoire ; elle sait, par cette cérémonie, repousser les regards malfaisants. Ensuite elle le frappe des mains ; puis, ses humbles vœux envoient le poupon, de frêle espérance, en possession des terres de Licinius et des palais de Crassus. « Puissent » un roi, une reine, le desi- » rer pour gendre : que les » jeunes filles se l'arrachent : » que sous ses pas naissent les » roses ! »

Pour moi, je ne charge pas une nourrice de vous adresser mes vœux ; rebutez-la, Jupiter, quoique, pour vous prier, elle ait mis une robe blanche.

Vous demandez la force du corps, des membres dociles

Trad. de Sélis.

genre [17]. C'est une grand'-mère, c'est une tante maternelle, femme craignant les Dieux, qui tire un enfant de son berceau ; et d'abord avec le doigt du milieu elle frotte de salive le front et les lèvres humides du nouveau né, pour le purifier. Oh, elle sait comment on détourne l'effet des regards malfaisants [18] ! Ensuite elle le frappe légèrement des deux mains ; et déjà, dans ses vœux suppliants, elle envoie ce débile objet de ses espérances en possession des riches domaines de Licinius [19] et des maisons de Crassus [20]. Puissent quelque jour un roi et une reine desirer de l'avoir pour gendre! Puissent les jeunes filles se l'arracher! Que les roses naissent en foule sous ses pas !

Pour moi, ce ne sera point la nourrice de mon fils que je chargerai de faire des vœux en sa faveur. Ah ! Jupiter, si elle vous en adresse, rejetez-les, eût-elle mis une robe blanche [21] pour vous prier!

Vous demandez de la force dans les nerfs, une santé qui se soutienne [22] fidèlement

Esto, age: sed grandes patinæ tucetaque crassa
Annuere his Superos vetuêre, Jovemque morantur.

Rem struere exoptas, cæso bove, Mercuriumque
Arcessis fibrâ: da fortunare Penates;
Da pecus, et gregibus fœtum! Quo, pessime, pacto?
Tot tibi cum in flammis junicum omenta liquescant?
Et tamen hic extis, et opimo vincere farto
Intendit: jam crescit ager, jam crescit ovile;
Jam dabitur, jam, jam; donec deceptus, et exspes,
Nequicquam fundo suspiret nummus in imo.

Si tibi crateras argenti, incusaque pingui

Trad. de Le Mon.

jusque dans la vieillesse. Soit, j'y consens : mais les grands repas et les ragoûts empêchent les Dieux de vous exaucer, et retiennent Jupiter.

Vous desirez augmenter votre fortune, vous immolez un bœuf, vous en offrez les intestins à Mercure, vous l'invoquez (et lui dites) : « Faites » prospérer ma maison ; mul- » tipliez mon bétail et mes » troupeaux ! » Le peut-il, insensé, lorsque tu fais dévorer par les flammes les entrailles de tant de jeunes bêtes ?

Et c'est cependant à force de victimes et de sacrifices, que tu prétends arracher ces faveurs. (Je t'entends dire) : « Bientôt mes terres vont s'a- » grandir, mes troupeaux se » multiplier ; bientôt il me » donnera.... » (Tu répètes encore) : « Bientôt, bientôt, » jusqu'à ce que, trompé, sans espérance, ton dernier écu soupire au fond de ta bourse.

Si je vous faisois présent de vases d'argent, de coupes d'or

Trad. de Sél.

jusque dans la vieillesse. A la bonne heure ; mais vos grands plats, vos ragoûts friands empêchent les Dieux de vous accorder cette demande et arrêtent Jupiter.

Vous souhaitez d'amasser du bien, et vous tuez vos bœufs. Vous prodiguez les victimes, pour vous attirer la visite de Mercure [23]. Faites prospérer ma maison, lui dites-vous ; donnez-moi des troupeaux nombreux et féconds. Eh, le moyen [24], insensé que vous êtes, lorsque vous faites fondre dans les flammes la graisse de tant de genisses !...

Cependant cet homme s'opiniâtre ; il espère, à force de sacrifices [25] et de viandes exquises, vaincre la résistance du Dieu. « Déjà, dit-il, ma terre » s'améliore, mes troupeaux » augmentent ; ah ! je vais » être riche.... au premier mo- » ment... tout-à-l'heure ».... Jusqu'à ce qu'enfin, ruiné ; sans ressource, il entend gémir au fond de sa bourse un dernier écu.

Si je vous donnois en présent des coupes d'argent, des

Auro dona feram, sudes; et, pectore lævo,
Excutias guttas; lætari prætrepidum cor.
Hinc illud subiit, auro sacras quòd ovato
Perducis facies. Nam, fratres inter ahenos,
Somnia pituitâ qui purgatissima mittunt,
Præcipui sunto, sitque illis aurea barba.

Aurum vasa Numæ, Saturniaque impulit æra,
Vestalesque urnas, et Tuscum fictile mutat.
O curvæ in terras animæ, et cœlestium inanes!
Quid juvat hos templis nostros immittere mores,
Et bona Dis ex hâc scelerata ducere pulpâ?
Hæc sibi corrupto casiam dissolvit olivo:

Trad. de Le Mon.

massif ciselées, la cupidité vous feroit suer à grosses gouttes; votre cœur tressailleroit de joie; voilà pourquoi vous dorez le visage des Dieux avec l'or porté en triomphe. En effet, les fils d'Egiste ne sont représentés qu'en bronze; si quelques-uns d'eux nous envoient des songes véritables, ils méritent la préférence sur leurs frères; il leur faut une barbe d'or.

L'or a banni des temples les vases de Numa, le cuivre de Saturne; il a remplacé les urnes des Vestales et l'argile de Toscane. Ames courbées vers la terre, et que le ciel n'occupa jamais, à quoi sert de prêter nos mœurs aux Dieux, et de leur offrir ce qu'estime une chair souillée de crimes? C'est pour cette chair que nous corrompons la casse en la dissolvant dans l'huile; c'est pour elle que la

Trad. de Sél.

vases d'or massif ciselés, vous sueriez d'aise; votre folle avarice feroit couler des larmes de vos yeux, le cœur vous bondiroit de joie. De là vous est venue cette idée que vous plairiez aux Dieux, en dorant leur visage avec de l'or qui fut porté à votre triomphe [26]. Ne faut-il pas en effet que ceux des frères [27] aux statues de bronze qui vous envoient des rêves véritables [28], soient plus honorés que les autres, et aient une barbe d'or [29].

L'or a banni des temples les vases de Numa [30] et les ustensiles de cuivre du temps de Saturne [31]; il a remplacé les urnes des Vestales et tous les vaisseaux de terre des Toscans [32]. Ames courbées vers la terre et vides de toute pensée digne du ciel, pourquoi introduire nos mœurs dans les temples, et juger de ce qui flatte les Dieux, par les raffinements de notre criminelle délicatesse [33]! C'est elle qui a fait [34] dissoudre la casse dans le suc de l'olive que nous corrompons. C'est elle qui a teint

Et Calabrum coxit vitiato murice vellus:
Hæc baccam conchæ rasisse, et stringere venas
Ferventis massæ crudo de pulvere jussit.
Peccat et hæc, peccat; vitio tamen utitur: at vos
Dicite, Pontifices, in sanctis quid facit aurum?
Nempe hoc, quod Veneri donatæ à virgine pupæ.

Quin damus id Superis, de magnâ quod dare lance
Non possit magni Messalæ lippa propago?
Compositum jus fasque animi, sanctosque recessus
Mentis, et incoctum generoso pectus honesto?
Hæc cedo, ut admoveam templis, et farre litabo.

Trad. de Le Mon.

laine de Tarente est teinte dans le suc du murex gâté; c'est elle qui nous fait arracher la perle, de l'huître qui la produit; c'est elle qui nous fait extraire d'une terre informe les veines d'un métal enflammé. Elle est vicieuse notre chair, elle est vicieuse; au moins cependant ses vices lui sont utiles. Mais vous, pontifes, dites-moi de quelle utilité est l'or dans les temples? De la même qu'une poupée consacrée à Vénus par une jeune fille (qui va se marier).

Que n'offrons-nous aux Dieux ce qu'avec tous ses grands plats ne sauroit leur présenter le fils dissolu de l'illustre Messala? Un esprit solidement équitable et pieux, une ame sainte jusque dans ses derniers replis, un cœur imbu de principes honnêtes. Que je porte ces vertus dans les temples, un peu de sel et de farine me rendront les Dieux propices.

Trad. de Sél.

dans les chaudières la laine de Calabre, en altérant [35] la liqueur du murex. C'est elle qui nous a fait arracher la perle de sa coquille, et réunir en une masse enflammée le métal épars dans les veines d'une terre brute : et certes, ces inventions sont coupables, le vice en est l'auteur; mais enfin le vice en fait usage, il en jouit, au lieu que..... Prêtres, je vous le demande à vous-mêmes, à quoi sert [36] l'or dans un temple? Il y est à peu près aussi utile que le sont à Vénus ces poupées [37] qu'une jeune fille lui consacre.

Que n'offrons-nous aux immortels ce qu'avec tous ces grands plats l'indigne fils [38] de l'illustre Messala ne sauroit leur offrir; un cœur ami de l'ordre [39] et de l'équité, une conscience pure, une ame pénétrée des plus nobles sentiments de la vertu! Que j'aie ces vertus à porter aux autels, et mes sacrifices [40] seront de simples gâteaux, et je serai exaucé.

NOTES

DE LE MONNIER,

SUR LA SECONDE SATIRE.

MACRINE, vers 1.

Le vieux scholiaste nous apprend que Plotius Macrinus, à qui Perse adresse cette Satire, étoit homme de lettres, tendrement attaché à notre poëte; qu'il avoit été instruit dans la maison de Servilius, etc. Les anciens, ainsi que nous, avoient coutume d'envoyer des présents à leurs amis au jour natal, qui étoit leur fête. Perse envoie à Macrinus une Satire pour offrande. Il prend de là occasion de louer la vertu de son ami, et de fronder ses contemporains qui, par des sacrifices intéressés, tâchoient de se rendre les Dieux favorables, et leur adressoient des prières criminelles, ou leur demandoient des choses frivoles, etc.

Numera meliore lapillo, v. 1.

La coutume de marquer les jours heureux avec une pierre blanche, et les jours malheureux avec une pierre noire, avoit pris naissance chez les Thraces; de là elle avoit passé en Crète, puis en Italie. *Meliore*

est le comparatif, ainsi il doit signifier la meilleure des deux pierres : ce qui veut dire la blanche, et non la plus blanche, comme l'ont prétendu quelques interprètes. Perse, dans cette même Satire, dira, en parlant de Jupiter et de Staïus :

Quis potior judex, puerisve quis aptior orbis ?

On le traduira par, *lequel des deux*, etc.

Funde merum genio, v. 3.

Le génie, suivant la théologie païenne, étoit un dieu qui présidoit à la conception ou génération de chaque homme. Il fut nommé *Genius*, qui dérive du supin de *gigno ;* et *gigno*, du vieux verbe *geno*, qui se trouve dans Lucrèce. Le génie s'attachoit à son protégé, l'exhortoit à se divertir, en l'avertissant qu'il devoit mourir. De là est venue l'expression, *indulgere genio*, *obéir*, *complaire à son génie ;* pour dire, *se donner du bon temps ;* et *defraudare genium*, *tromper*, *frustrer son génie ;* pour dire, *prendre de la peine*, *se donner du mal*, *se refuser le nécessaire et tout plaisir*. On sacrifioit à ce génie ou dieu tutélaire au jour natal, et toutes les fois qu'on se livroit à la joie.

Cras genium mero
Curabis et porco bimestri. Hor.

Prece emaci, v. 3.

Cette expression est belle en latin, on n'a pu la rendre en français ; il a fallu se contenter d'un équivalent.

Quæ nisi seductis, v. 4.

Par *seductis*, la plupart des interprètes (1) entendent *séduits*, *dono corruptis*. Il y a apparence qu'ils se trompent. Perse savoit bien que *seducere* ne s'emploie pas également pour signifier *tromper*, *séduire*. Par *seductis* Perse a donc voulu dire, *tirés à l'écart*, *pris en particulier*. On s'en convaincra, si l'on fait attention qu'il parle ici des prières qu'on n'oseroit faire à haute voix; et qu'il s'est servi de *seductior* dans le même sens, Sat. V :

At tu meus heres,
Quisquis eris, paulùm à turbâ seductior audi.

qu'il emploie *seductus* dans le même sens, Sat. III :

Nisi solers luxuria ante seductum moneat.

que Plaute emploie *me solum seduxit*, pour, *il m'a tiré à part;* et Cicéron, *seducere animum*, pour, *se recueillir*, etc.

Tacitâ libabit acerrâ, v. 5.

Quelques éditeurs ont lu *libavit*. On a suivi Casaubon, qui préfère *libabit*.

Aperto vivere voto, v. 7.

Expression belle et noble, qui signifie, *montrer tous ses desirs au grand jour*. Sénèque a dit : *sic vive cum hominibus, tanquàm deus videat : sic loquere cum deo, tanquàm homines audiant. Vivez avec les hommes, persuadé que Dieu vous voit : parlez à Dieu, comme si les hommes vous entendoient.*

---

(1) M. Sélis, entre autres.

Ut audiat hospes, v. 8.

On pourroit demander ici pourquoi Perse a dit un étranger plutôt qu'un citoyen. Les étrangers ont-ils l'oreille moins fine que les autres ? Non, sans doute; mais un étranger, peu instruit dans une langue, n'entend bien que ce qui est articulé distinctement.

Illa sibi introrsum; etc. v. 9.

Cet endroit est imité de l'épître XVI d'Horace, liv. premier.

Labra movet, metuens audiri: pulchra Laverna,
Da mihi fallere, da justum sanctumque videri:
Noctem peccatis, et fraudibus objice nubem.

O si ebullit, v. 10.

Ebullit est ici pour *ebullierit*. Ainsi on doit rejeter la leçon *ebullet*. *Ebullire* signifie *former une bulle qui crève à la surface de l'eau*. Notre auteur dit dans ce sens, Sat. III,

Alto
Demersus, summâ rursùs non bullit in undâ.

Cette expression a pu être inspirée à Perse par le vieux proverbe : *homo bulla*. La construction de cette phrase est : *ô si præclarum funus patrui ebullit*.

On auroit pu traduire : *ô si mon oncle pouvoit mourir, le bel enterrement que je lui ferois !* C'est ainsi que Boileau l'a entendu.

O que si cet hiver, un rhume salutaire,
Guérissant de tous maux mon avare beau-père,

Pouvoit, bien confessé, l'étendre en un cercueil,
Et remplir sa maison d'un agréable deuil!
Que mon ame, en ce jour de joie et d'opulence,
D'un superbe convoi plaindroit peu la dépense!

Dextro Hercule, v. 11 et 12.

Hercule étoit réputé le gardien des trésors enfouis; à ce titre on lui en payoit la dixme quand on les trouvoit. *Dextro* signifie ici *favorable*. C'est dans ce sens qu'on doit entendre le *dextro Jove* de la Sat. V, et le *dexter senio* de la Sat. III. C'est dans ce sens qu'Horace a dit: *Amico Hercule;* et Properce: *Apolline dextro*.

Quem proximus heres impello, v. 12 et 13.

Mot à mot, *que je pousse*, *moi*, *second héritier ;* c'est-à-dire, *après lequel j'hérite*. Horace a dit dans le même sens, *secundus heres*, Sat. V, Lib. II, v. 45. On rapporte le passage entier d'Horace, parce qu'il peut jeter de la clarté sur celui de Perse.

Si cui præterea validus malè filius, in re
Præclarâ sublatus aletur, ne manifestum
Cœlibis obsequium nudet te ; leniter in spem
Adrepe officiosus, ut et scribare secundus
Heres ; et, si quis casus puerum egerit Orco,
In vacuum venias. Perrarò hæc alea fallit.
Qui testamentum tradet tibi cumque legendum,
Abnuere et tabulas à te removere memento:
Sic tamen, ut limis rapias, quid prima secundo
Cera velit versu. Solus, multisne coheres?
Veloci percurre oculo.

Expungam, v. 13.

Expungere signifie *rayer*, *effacer*. Lorsqu'on enrôloit des soldats, on les inscrivoit sur la liste : *albo punctis scribebantur*. Lorsqu'on les congédioit, on les rayoit du tableau, *albo expungebantur*. Perse a fait allusion à cet usage. Voilà pourquoi on a employé le mot *congédier* dans la traduction. D'ailleurs on remarquera que ceux qui font ici des prières criminelles, adoucissent et dissimulent ce qu'elles ont d'odieux. Ce n'est pas la mort d'un oncle qu'ils demandent, c'est l'occasion de lui rendre avec pompe les derniers devoirs. Ils ne demandent pas non plus qu'un pupille meure, mais qu'il reçoive le congé que ses infirmités lui méritent. Lorsqu'on dit: *Nerio jam tertia conditur uxor*, on ne demande pas la mort de sa femme; on cite seulement aux Dieux l'exemple de Nérius, qui enterre sa troisième épouse. Il y a dans tous ces traits un sel satirique moins âcre que celui de Juvénal, mais tout aussi piquant.

Scabiosus, v. 13.

Scabiosus ne signifie pas seulement *galeux*, il signifie en général, *cacochyme*, *maladif*; ou, dans le style populaire, *malingre*, *maléficié*. Dans la quatrième Satire, Perse dit, *scabiosum far*, *du blé gâté*.

Nerio jam tertia conditur uxor, v. 14.

Quelques interprètes ont lu *ducitur*, au lieu de *conditur*. Ils prétendent que *conditur* a passé de la glose dans le texte, à la place du mot dont il étoit

étoit l'explication. Laissons disserter les commentateurs. Ces deux leçons donnent le même sens; ainsi le choix est indifférent.

Nerio. Nérius s'étoit enrichi des biens de plusieurs femmes. Il devint un célèbre usurier. Seroit-ce le même de qui parle Horace? *Scribe decem Nerio.*

Hæc sanctè ut poscas, v. 15.

On connoît les purifications qu'employoient les anciens, avant que d'entrer dans les temples.

Heus age, v. 17.

Perse interroge ici celui qui vient de prononcer des vœux à voix basse.

Vis Staio, v. 19.

Pour sentir tout le sel de ce passage, il faut savoir que Staïus étoit un scélérat. Il avoit empoisonné son frère, et l'épouse de ce frère, toute prête d'accoucher. Staïus fit aussi périr le jeune Asinius, pour avoir ses biens, qui étoient considérables.

An quia non fibris ovium, Ergennâque jubente,
Triste jaces lucis, evitandumque bidental,
Idcirco stolidam præbet tibi vellere barbam
Jupiter? v. 26, etc.

La construction de ce passage est: *Quia non jaces in lucis bidental triste et evitandum, jubente Ergennâ fibris ovium, an idcirco Jupiter præbet tibi barbam stolidam vellere?*

Lucus est un bois consacré à une divinité qui,

suivant l'opinion commune, y faisoit sa résidence. Si on en croit les commentateurs, les bois s'appeloient *luci*, du verbe *luceo*, *lucere*, *briller*, parce qu'ils étoient sombres. Cette figure s'appelle, disent-ils, anti-phrase, c'est-à-dire, contre-vérité.

Bidental. On appeloit ainsi les lieux frappés de la foudre, parce que, pour les purifier, on y immoloit des brebis de deux ans, appelées *bidentes*, c'est-à-dire, à qui il a poussé deux dents. C'étoit un crime d'entrer dans l'enceinte du *bidental*; on se rendoit impur et sacrilège.

> . . . . *An triste bidental*
> *Moverit incestus.* Art. Poet. v. 471.

Voilà pourquoi Perse appelle le *bidental*, *triste*, *evitandum*. Il a transporté, par une licence poétique, la dénomination du lieu, à la personne, et nommé *bidental* l'homme frappé de la foudre.

Ergenna est un nom toscan, ainsi que *Porsenna*, *Perpenna*, *Sisenna*, etc. C'étoit de Toscane que venoient les Aruspices, qui avoient apporté leurs superstitions à Rome, et tous ces fourbes qui lisoient l'avenir dans les intestins des victimes, dans le vol des oiseaux, dans la manière dont mangeoient les poulets, etc. L'*Ergenna* dont Perse fait mention ici, après avoir interrogé les fibres, prononçoit malédiction contre ceux qui profaneroient le *bidental*. C'est ce que signifie *jubente fibris ovium*.

> *Idcirco stolidam præbet tibi vellere barbam.*
> *Jupiter?*

On sait assez que c'est la plus grande marque de

mépris, que d'arracher la barbe à quelqu'un. Perse a fait mention de cette insulte dans la Sat. I :

Si cynico barbam petulans Nonaria vellat.

Il seroit assez vraisemblable qu'il fît ici allusion à l'impiété de Denys le Tyran, qui alla dans le temple d'Esculape lui enlever sa barbe d'or.

Lactibus unctis, v. 30.

Lactes unctæ sont les intestins grêles; on les appelle *lactes* à cause de leur blancheur, et *unctæ* parce qu'ils sont gras. Perse cite ici ce qu'il y a de plus vil dans les animaux, pour faire sentir le mépris que font des Dieux ceux qui prétendent, à ce prix, les rendre favorables à l'injustice.

Ecce avia, etc., v. 31.

Perse vient de blâmer ceux qui font aux Dieux des prières iniques. Il attaque à présent les souhaits frivoles que font pour leurs enfants des parents superstitieux. *Ecce* marque que le poète va traiter un autre article. La construction de ce passage est : *ecce avia, aut matertera metuens divûm, perita inhibere oculos urentes, etc. Perita inhibere* est une construction grecque, familière à Perse. On indique la marche grammaticale du latin dans cette note, parce qu'on ne l'a point suivie dans la traduction. On a jugé qu'il valoit mieux suivre l'ordre des idées du poète. *Avia aut matertera*, ce sont de vieilles femmes, par qui Perse fait faire les expiations de l'enfant. La superstition est leur partage. *Matertera* est

la tante maternelle, ou la sœur de la mère, *quasi mater altera.*

Cunis exemit, v. 31 et 32.

Cunæ et *cunabula* sont le berceau, la couche de l'enfant. Ils étoient sous la protection de la déesse *Cunina*. Les enfants étoient recommandés aux dieux *Edulinus*, *Statulinus*, *Fabulinus*, lorsqu'ils commençoient à manger, à marcher, à parler. Le dieu *Fascinus* les préservoit des sortilèges.

Infami digito, v. 33.

C'est le doigt du milieu qui est ainsi appelé. On l'appeloit aussi *verpus*. Montrer ce doigt à quelqu'un, étoit une insulte. Juv. Sat. X, v. 52 :

Cùm fortunæ ipse minaci
Mandaret laqueum, mediumque ostenderet unguem.

Lustralibus.... salivis, v. 33.

Lustralibus vient de *lustrare*, *expier*. De là vient aussi *lustrum*, *expiation*, à qui on a fait signifier un espace de cinq années, parce que les grandes expiations se faisoient tous les cinq ans. *Salivis ;* la salive, selon les païens, avoit une vertu merveilleuse pour repousser les enchantements, surtout lorsqu'elle étoit mêlée avec de la poussière. Dans Pétrone, la vieille Chrysis emploie l'un et l'autre pour désenchanter Polyénos. *Mox turbatum sputo pulverem medio sustulit digito, frontemque repugnantis signavit.* Pétrone, Sat. pag. 202, édit. Traject. an. 1654. Ceux qui voudront s'instruire plus au long des effets attribués à la salive, peuvent consulter Pline, Liv. XXVIII, chap. 4.

Urentes oculos, v. 34.

Les païens croyoient que les regards des envieux suffisoient pour ensorceler les enfants et les faire maigrir. Ce sont ces regards que Perse appelle *urentes oculos*. Virgile en fait mention, Ecl. III:

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.

Cette superstition a passé en Turquie, et s'y est accrue. Les Turcs sont persuadés que certaines personnes ont le talent de faire tomber des infortunes sur les êtres qu'ils louent avec exagération en les regardant. Ce genre d'enchantement est nommé le *cativotio*. Ils racontent à ce sujet une histoire aussi morale que fabuleuse. Un commerçant, disent-ils, vit un jour sortir du port le vaisseau d'un armateur son ennemi. Afin de lui attirer un naufrage, il alla chercher un homme qui avoit le talent d'ensorceler ce qu'il regardoit avec éloge. Le méchant montre le navire déjà éloigné. L'ensorceleur, ne le pouvant distinguer, sé retourne vers celui qui le mettoit en œuvre, le regarde et lui dit : Ah, que vous avez de bons yeux ! A l'instant ces paroles opèrent, et rendent aveugle celui qui avoit voulu nuire.

Tunc manibus quatit, v. 35.

On frappoit l'enfant qu'on vouloit préserver des regards nuisibles. Les Turcs ont encore conservé cet usage, qui est une conséquence de celui qu'on a rapporté dans la note précédente. Si quelqu'un fait l'éloge d'un enfant avec trop d'affectation, on frappe cet enfant, on lui cause un douleur légère, pour

empêcher l'effet de l'éloge, qui lui seroit, à ce qu'ils croient, funeste.

Spem macram, v. 35.

Perse désigne ici le nourrisson foible et chétif.

Licini in campos, v. 36.

Les interprètes ne s'accordent pas sur le *Licinius* ou *Licinus* dont il est question ici. Les uns veulent que ce soit Licinus, barbier d'Auguste; d'autres, que ce soit Licinius Stolon, à qui ses immenses possessions attirèrent une condamnation. Ce point est fort peu important pour l'intelligence de Perse. Il suffit de savoir que ce Licinus étoit fort riche en terres.

Nunc Crassi mittit in ædes, v. 36.

Ce Crassus est-il celui dont parle Plutarque, et qui s'enrichit considérablement à vendre et acheter des maisons? Est-ce celui que cite Valère Maxime, et qui, après avoir dissipé des richesses immenses, étoit encore appelé *dives* par dérision? Cette question peut rester indécise; Perse n'en sera pas moins clair.

Mittit est le mot propre; il a passé dans notre langue. On dit, *envoyer en possession*.

Ast ego nutrici non mando vota, etc. v. 39.

Après avoir rapporté les vœux que font les femmes pour l'enfant qu'elles chérissent, le poète, par une apostrophe à Jupiter, s'élève avec indignation contre la frivolité de ces prières.

Quamvis te albata rogârit, v. 40.

Lorsque les païens faisoient des sacrifices, ils étoient vêtus de blanc. Cette couleur, dit Cicéron, est agréable aux Dieux : *color albus præcipuè decorus deo est.* Si l'on desire un commentaire plus étendu sur les voeux que forment les parents pour leurs enfants, la Sat. X de Juvénal en servira. Sénèque, en parlant de cette espèce de vœux, dit : *optaverunt tibi alia parentes tui : sed ego contrà, omnium tibi eorum contemptum opto, quorum illi copiam.* Et ailleurs : *etiamnum optas quod tibi optavit nutrix, aut pædagogus, aut mater? Nondum intelligis quantùm mali optaverint.*

Poscis opem nervis, corpusque fidele senectæ. v. 41.

C'est dans les nerfs que réside la force. Lorsqu'Horace dit :

sine nervis altera quidquid
Composui pars esse putat.

Il veut faire entendre par *sine nervis*, *sans force*, *sans vigueur*. *Corpus fidele senectæ*; l'expression *fidele* est sublime; pour en sentir toute la beauté, qu'on observe, avec Salluste, que l'ame est faite pour commander, et le corps pour obéir.

Lorsque ce serviteur exécute ponctuellement les ordres de sa maîtresse, il est ce que Perse appelle ici *fidele*. Juvénal a décrit fort au long, dans la Sat. X, les incommodités de la vieillesse, qui rend le corps rebelle aux volontés de l'ame.

Esto, age, v. 42.

Perse n'a garde de blâmer cette demande. Il savoit que *orandum est ut sit mens sana in corpore sano.* Mais il blâme l'inconséquence de ceux qui supplient les Dieux de leur conserver une santé qu'ils détruisent eux-mêmes par le luxe de la table.

Tucetaque crassa, v. 42.

On a rendu ces deux mots par le mot générique *ragoût*. On ne s'est point mis en peine si *tuceta* signifie *hachis*, en le faisant dériver du verbe *tundo*; ou s'il veut dire bœuf salé, fumé, mariné, etc., qui se garde toute l'année. On a laissé les commentateurs débattre entre eux ces conjectures peu importantes.

Rem struere exoptas, v. 44.

Perse attaque ici ceux qui se ruinent en sacrifices, dans l'espérance d'obtenir des Dieux une augmentation de fortune. *Res* a un sens fort étendu; il signifie ici, *bien*, *richesse*. Térence l'emploie dans le même sens; Heaut. Act. I, scène 1, v. 59.

> ... *In Asiam hinc abii propter pauperiem: atque ibi*
> *Simul rem et gloriam armis belli repperi.*

Mercuriumque, v. 44.

Mercure étoit le dieu de l'éloquence, du commerce et du mensonge. Comme dieu de l'éloquence, il étoit appelé *Hermès;* comme dieu du commerce, *Mercurius*, dérivé de *mercium cura.* Il étoit le

patron des fourbes et des voleurs, pour avoir dérobé les vaches que gardoit Apollon, lorsqu'il étoit berger.

Da fortunare Penates, v. 45.

Les pénates étoient les Dieux protecteurs de chaque maison. On les appeloit aussi *Lares familiares*. Le nom de *penates* leur est venu du mot *penu*, qui signifie, en général, tout ce qui sert d'aliment aux hommes. Ici les pénates sont pris pour la maison même.

Da fortunare penates,
Da pecus, et gregibus fœtum.

Ceci est la prière de celui qui offre des victimes. Perse reprend la parole, et lui dit : *quo, pessime, etc.*

Quo, pessime, pacto, v. 46.

Pessime ne signifie pas ici *méchant*, mais *déraisonnable, insensé, etc.*

Farto, v. 48.

Il faut lire *farto*, et non *ferto*, comme quelques éditeurs. *Fartum* vient de *farctum*, supin de *farcio*. De ce mot vient aussi *fartor*, *qui farcimina facit, ex sectâ carne et adipe*. Le mot *farto* rend bien la manière dont les chairs des victimes étoient offertes sur les autels. On faisoit un lit de petits bâtons, puis un lit de chair et de graisse coupées, et ainsi de suite; puis on mettoit le feu à cet amas, que Perse appelle *fartum*.

Jam crescit ager, v. 49.

Perse fait parler ici celui qui vient de faire des sacrifices.

Suspiret nummus, v. 51.

L'expression *suspiret* est hardie. Le poète anime le dernier écu; il le fait soupirer au fond de la bourse. On a rendu littéralement cette expression. On n'a pas cru qu'un traducteur pût rien changer à son auteur. Il auroit été facile de dire : *jusqu'à ce que tu sois à ton dernier écu.*

Hinc illud subiit, v. 55.

Perse dit ici que notre amour pour l'or nous a fait croire que les Dieux en faisoient cas.

Auro ovato, v. 55.

Les triomphateurs se faisoient précéder du butin pris sur les ennemis. Le triomphe dont parle ici Perse, est le petit triomphe appelé *ovatio*, parce qu'il étoit suivi d'un sacrifice de brebis, au lieu que le grand triomphe demandoit des sacrifices de bœufs.

Fratres inter ahenos, v. 56.

Ce n'est point des statues de Castor et Pollux que Perse parle ici, puisqu'il met au pluriel ceux qui méritent la préférence : *præcipui sunto*. Il parle des cinquante fils d'Egyptus, qui étoient représentés en bronze au dehors du temple d'Apollon Palatin. Quelques-uns d'entre eux étoient supposés envoyer des songes véritables.

Somnia pituitâ qui purgatissima mittunt, v. 57.

Les païens n'ajoutoient pas foi à tous les songes. Ceux qu'ils avoient dans le commencement du sommeil, lorsque la digestion n'étoit pas faite, étoient réputés l'effet des vapeurs de l'estomac et de la fermentation des humeurs, et ne méritoient aucune croyance. Les songes qu'ils éprouvoient après le premier sommeil, et vers le matin, étoient regardés comme des avertissements des Dieux. Ce sont ceux-ci dont parle notre poète, et qu'il appelle *somnia pituitâ purgatissima.* On peut voir la distinction des songes bien marquée dans Virgile. Les uns, selon ce poète, venoient du ciel, les autres des enfers. Ils étoient vrais, ou trompeurs, selon qu'ils sortoient par la porte de corne, ou par la porte d'ivoire. Il faut entendre les commentateurs expliquer le sens louche de ces deux portes. La corne, disent-ils, représente les yeux, qui ne trompent jamais; l'ivoire désigne la bouche, à cause des dents; et c'est de la bouche que sortent les mensonges.

Vasa Numæ, v. 59.

Numa Pompilius, second roi de Rome, Sabin d'origne, donna un culte aux Romains; il institua des prêtres, des vestales, et un souverain pontife. Comme les Romains étoient pauvres sous son règne, les vases sacrés étoient de terre. Voltaire, dans la défense du mondain, dit, en parlant des Romains:

> Leur Jupiter, au temps du bon roi Tulle,
> Etoit de bois: il fut d'or sous Luculle.

Saturnia æra, v. 59.

Sous le règne de Saturne, dont Ovide a fait une belle description, *Métamorph. liv. premier*, la monnoie étoit de cuivre. Le trésor public en tira son nom, et fut appelé *ærarium*.

Tuscum fictile, v. 60.

La Toscane étoit renommée pour la poterie.

Ex hâc sceleratâ ducere pulpâ, v. 63.

La pulpe est la substance qui se trouve entre l'écorce et le noyau des fruits. Elle se prend ici pour la chair humaine, ou plutôt pour l'homme charnel et sensuel. Si on avoit osé employer l'expression *pulpe*, on auroit évité le mot *chair*, qui, joint à *sceleratâ*, *souillée de crimes*, semble appartenir à la morale évangélique.

Hæc sibi corrupto casiam dissolvit olivo, v. 64.

Le fard, les parfums et les pommades qui adoucissoient la peau, étoient faits avec un mélange de casse et d'huile.

Hæc Calabrum coxit vitiato murice vellus, v. 65.

La Calabre, partie de l'Italie arrosée par le fleuve Galesus, étoit renommée pour la beauté de ses laines. Le murex est un poisson, dont le suc servoit à la teinture, et donnoit la couleur de pourpre.

Donatæ à virgine pupæ, v. 70.

Les jeunes filles, en renonçant aux amusements de

l'enfance, ou en se mariant, consacroient leurs poupées à Vénus, comme les jeunes garçons leurs petits joyaux aux Dieux pénates. Les athlètes, en quittant leur art, offroient leurs cestes à Castor et Pollux. Horace fait mention de pareilles consécrations:

Vejanius, armis
Herculis ad postem fixis, latet abditus agro. Ep. lib. I.
Donasset jamne catenam
Ex voto, Laribus, quærebat. Sat. V, liv. I. v. 65.

Magni Messalæ lippa propago, v. 72.

La famille Messalina étoit une des plus illustres de Rome; elle descendoit de Valérius Corvinus, qui fut surnommé Messana, ou Messala, de la ville de Messana qu'il prit d'assaut. *Lippa propago :* le Messalinus Cotta dont Perse fait mention, étoit extrêmement chassieux dans sa vieillesse. Cette infirmité lui venoit de ses débauches. Voilà pourquoi on a traduit par *dissolu*, le mot *lippus*. Perse l'emploie au figuré. On en verra des exemples, et on les remarquera.

Jus fasque animi, v. 73.

Jus s'entend de ce qui est permis par les lois humaines; *fas*, de ce qui est conforme aux lois divines. Virg. *Fas et jura sinunt.*

Et incoctum generoso pectus honesto, v. 74.

On n'a pas assez fortement rendu l'expression *incoctum*. Le mot *imbu* est le plus approchant qu'on ait pu trouver. *Incoctum* est une métaphore em-

pruntée des teinturiers, qui font bouillir la laine, pour lui donner une couleur inaltérable. Le lecteur pourra trouver l'expression qu'on a vainement cherchée.

Hæc cedo, ut admoveam templis, et farre litabo, v. 75.

On lit dans quelques éditions *admoveant*, au lieu d'*admoveam*. On a préféré la plus universellement adoptée des deux leçons. *Farre : far* est un mélange de blé grillé avec du sel, autrement appelé *mola salsa*. Les pauvres en faisoient leur offrande. Perse emploie cette expression, pour désigner la plus modique oblation. *Litare* est usité, pour signifier un sacrifice agréable aux Dieux. Il dit que le moindre sacrifice lui rendra les Dieux propices, s'il porte dans leurs temples les vertus, qui leur sont plus agréables que les victimes.

NOTES
DE SÉLIS,
SUR LA SECONDE SATIRE.

(1) *Les vœux.*

Les Anciens célébroient l'anniversaire de leur naissance avec beaucoup d'appareil et de dévotion : ce jour là nommément ils faisoient des vœux, ils redoubloient les actes de religion envers leur génie tutélaire. Mais, pour ne point souiller par des meurtres d'animaux le jour où ils avoient reçu la vie, ils s'interdisoient le plus souvent les sacrifices sanglants, et n'offroient que des libations de vin et de fleurs. Les amis joignoient un présent à leurs félicitations. Censorin nous apprend, dans la préface de son traité *de Die Natali*, que les auteurs payoient leur tribut en envoyant quelque ouvrage. Les poètes donnoient des vers. Perse a voulu que les siens fussent relatifs à la fête et utiles à toutes sortes de lecteurs. Son présent est une Satire éloquente contre les vœux criminels de la plupart des hommes.

(2) *Macrinus.*

Macrinus étoit un homme vertueux et savant, ami

de Perse. Voilà ce que nous avons recueilli de plus important dans la note du vieux scholiaste, qui a cru devoir encore apprendre à la postérité que Macrinus avoit vendu une petite terre à Perse.

(3) *Avec une pierre blanche.*

Les Thraces marquoient avec des pierres blanches les jours où ils croyoient avoir été heureux, et avec des pierres noires ceux où ils avoient éprouvé quelque malheur. L'année finie, ils comptoient toutes ces pierres. Le nombre des blanches servoit seul à déterminer leur âge, comme s'ils n'eussent réellement vécu, que lorsqu'ils avoient été heureux. On reconnoîtra une allusion à cet usage, dans cette épitaphe ancienne si ingénieuse, et en même temps si désespérante :

Ci gît qui dura quatre-vingt-dix ans, et en vécut six.

Les Romains adoptèrent cette coutume; et Horace veut, dans une de ses Odes (la 36e du 1er livre), que l'on marque de craie le *beau jour* où il va embrasser un ami qu'il n'a vu depuis long-temps.

Meliore signifie *la meilleure*, c'est-à-dire, *la blanche*, et non *la plus blanche*, puisqu'il n'y en avoit qu'une de cette couleur.

(4) *De répandre du vin en l'honneur de votre génie.*

L'antiquité païenne croyoit que les hommes avoient tous un génie ou démon particulier, qui présidoit à leur naissance, veilloit à leur conservation, et les exhortoit sans cesse à se divertir. De là sont venues

ces expressions latines : INDULGERE GENIO, *se livrer au plaisir, obéir à son génie;* DEFRAUDARE GENIUM, *se priver du nécessaire, refuser à son génie ce qu'il demande;* BELLIGERARE CUM GENIO, *faire la guerre à son genie, à ses penchants.*

Cette divinité étoit représentée sous la figure d'un jeune homme, qui tenoit d'une main une corne d'abondance, et de l'autre un vase. On lui présentoit du vin dans les jours de cérémonie.

(5) *Ce n'est point vous qui faites de ces prières où l'on marchande avec les Dieux, et que vous croyez ne pouvoir leur confier qu'après les avoir corrompus.*

Non tu prece poscis emaci.

Horace se donne un caractère pareil, et assure qu'il ne sait point composer avec les Dieux: *votis pacisci.* Les mots de Perse ressemblent au fond à ceux d'Horace.

Nous avons traduit *seductis* par *corrompus.* M. l'abbé le Monnier prétend que *seducere* ne se prend pas dans ce sens-là. Nous ne lui répondrons que par cet exemple, tiré de l'Andrienne de Térence, le plus élégant peut-être des auteurs latins:

Etiam nunc me seducere istis dictis postulas.

Au fond, il y a peu de différence entre les deux significations qu'on attribue au mot SEDUCERE, *tirer à l'écart* et *séduire.* La dernière même ne peut venir que de l'autre; mais elle est bien plus énergique ici. Elle est bien plus juste. Elle exprime admirable-

ment, ce nous semble, l'audace impie de quelques hommes qui voudroient, s'il étoit possible, suborner les Dieux mêmes, et les rendre complices de leurs forfaits.

(6) *Des assistants.*

Il est évident que le mot *hospes* signifie dans cet endroit, *inconnu*, *passant*. Suivant la définition des grammairiens, *Hospes ille est, qui hospitio excipitur.* HOSPES veut dire *celui qui est reçu quelque part.* Il s'agit donc de ceux qui viennent de dehors, qui entrent, qui sont reçus par conséquent dans le temple, *des assittants* enfin, quels qu'ils soient. Presque tous les commentateurs disent avec le vieux scholiaste :

Hospes hìc pro quolibet ignoto ponitur.

M. l'abbé le Monnier entend par HOSPES *un étranger, un homme d'une autre nation.* Ce sens ne fait pas connoître aussi distinctement que l'autre l'intention hypocrite de ceux qui, dans les temples, prononcent à haute voix, *claré*, des prières pleines de sagesse.

Tout cet endroit est calqué sur ces vers d'Horace :

Jane pater, claré, claré cum dixit, Apollo,
Labra movet, metuens audiri: pulchra Laverna,
Da mihi fallere, etc.

« Lorsqu'il s'est écrié tout haut: ô Apollon! il remue » les lèvres tout bas, crainte d'être entendu, et dit : » aimable Laverne, donnez-moi l'art de tromper, etc. »

(7) *O si je pouvois faire incessamment, etc.*

Le scholiaste lit ici *ebulliat*; cette leçon est contre

les règles du vers. Il faut lire *ebullit* pour *ebullierit*. C'est ainsi qu'on trouve dans les auteurs *edim*, *comedim*, *dedim*, pour *ederim*, *comederim*, *dederim*. Ce mot, qui vient de BULLA, *bouteille d'eau*, signifie proprement *bouillonner*, *se former en bouteille* : métaphoriquement il signifie *éclater tout-à-coup*. Ainsi, littéralement, il faudroit traduire : *O si le convoi de mon oncle éclatoit tout-à-coup !* C'est une allusion sans doute à ce proverbe des Romains, que Varron nous a transmis, HOMO BULLA, *l'homme est une bulle d'eau*.

Tout le monde connoît l'imitation de ces vers par Boileau :

> Oh ! que, si cet hiver un rhume salutaire,
> Guérissant de tous maux mon avare beau-père,
> Pouvoit, bien confessé, l'étendre en un cercueil,
> Et remplir sa maison d'un agréable deuil ;
> Que mon ame, en ce jour de joie et d'opulence,
> D'un superbe convoi plaindroit peu la dépense !

(8) *Par la grace d'Hercule, etc.*

Hercule présidoit aux trésors cachés, d'où lui vient le surnom d'*incube*, parce qu'il se couchoit dessus pour les mieux garder. Cet emploi subalterne convenoit assez peu, selon nous, au héros qui avoit purgé la terre de monstres, et s'étoit élevé au ciel par de sublimes exploits.

On l'appeloit encore πλουτοδότης, *donneur de richesses*. Voici à quelle occasion. Un pauvre villageois ne cessoit de demander du bien à Hercule dans ses prières. Le dieu le mena enfin à Mercure, lequel lui montra un endroit où l'on avoit enfoui un

trésor. En effet, le villageois creusa la terre en ce lieu, et y trouva de grandes richesses; mais ajoute Porphyrion, il y trouva aussi les soucis dévorants, les inquiétudes, l'ennui; et il avoua bientôt qu'il n'étoit pas devenu plus heureux.

L'original de la prière qu'on lit ici est dans Horace, Sat. VI, liv. II, v. 10

O si urnam argenti fors qua mihi monstret!

« O, si quelque heureux hasard offroit à mes yeux une » urne pleine d'argent! »

(9) *Obtienne bientôt son congé.*

Expungere signifie *effacer, rayer*. Lorsqu'on renvoyoit un soldat, on effaçoit son nom des registres de la milice : c'est de là que ce mot a signifié *licencier, donner congé.*

M. l'abbé le Monnier a remarqué avec goût que ceux qui font ici des prières criminelles adoucissent et dissimulent ce qu'elles ont d'odieux. Cependant il traduit *utinam expungam*, par *ô si je pouvois le congédier!* Cette phrase a quelque chose de dur. Nous croyons que la manière dont nous avons exprimé le souhait de l'héritier, *plaise aux Dieux que ce pupille obtienne bientôt son congé*, offre une idée de compassion (simulée) plus conforme à l'esprit de ce morceau.

Nous avons rendu *scabiosus* par *mal sain : galeux* eût été insupportable.

(10) *Que Nérius enterre.*

Servius, ancien commentateur de Virgile, dit, sur

le mot *duci*, qu'il convient proprement aux funérailles. Il faut sous-entendre AD SEPULCRUM, *être conduit au sépulcre*. Voyez Servius, sur le quatrième livre des Géorgiques, pag. 98.

(11) *Vous vous plongez*, *etc.*

L'idolâtrie, née dans des pays chauds, fit un point capital des ablutions du corps. On ne commençoit rien de considérable, sans être purifié avec de l'eau: ce qui s'observoit surtout, lorsqu'il s'agissoit de prier les Dieux ou de faire un sacrifice. Mais la forme et les lois de cette pratique superstitieuse n'étoient pas les mêmes partout: ici on se lavoit deux fois, là trois; tantôt c'étoit quelques membres seulement, comme la tête ou les mains, tantôt c'étoit tout le corps. La matière la plus ordinairement employée pour les purifications étoit l'eau naturelle. Celle de la mer passoit pour la plus efficace. Euripide a dit quelque part: *la mer purge les fautes des hommes*. Il falloit bien que ceux qui n'avoient dans leur voisinage que des fleuves ou des fontaines, se contentassent de cette eau; mais alors ils la purifioient elle-même, en y jetant du sel.

(12) *A qui? A qui?*

Celui qui fait à Perse cette brusque interrogation, est un de ces hommes intéressés, qui n'adressent aux Dieux que des prières criminelles.

(13) *A Staïus*.

Le lecteur devine aisément que ce Staïus étoit un scélérat. Le plus grand nombre des commentateurs

s'accordent à dire qu'il s'agit ici de Staïus Oppianicus, qui empoisonna sa femme, son frère, sa belle-sœur alors enceinte. Il attira alors à Rome, par ses caresses, un jeune homme très riche, nommé Asinius, et il le fit périr pour avoir ses biens. Il vivoit du temps de Cicéron.

(14) *Eh quoi, parce que vous n'êtes pas tristement étendu...*

Selon M. l'Abbé le Monnier, la construction du texte est : *Quia non jaces in lucis bidental triste et évitandum, jubente Ergennâ fibris ovium,* an *idcircò Jupiter præbet tibi barbam stolidam vellere?* Selon nous, ce passage se construit ainsi : *An, quia non jaces in lucis bidental triste et evitandum fibris obvium (jubentibus) Ergennâ jubente, idcirco Jupiter, etc.?* Nous sommes étonnés que M. l'abbé le Monnier n'ait pas remarqué le *que* qui est après *Ergennâ* : il marque évidemment que *jubentibus* est sous-entendu, après *fibris ovium.* M. l'abbé le Monnier est obligé de supprimer *que* dans la construction qu'il a imaginée.

Ergenna est le nom propre d'un prêtre toscan.

(15) *Et d'où il est défendu d'approcher.*

On purifioit un lieu où le tonnerre étoit tombé, en y immolant une brebis de deux ans, *bidens;* d'où ce lieu s'appeloit *bidental.* Dès-lors c'étoit un sacrilége de marcher dans cet endroit : il étoit en aussi grande vénération, que les bois consacrés aux Dieux. Voilà pourquoi Perse, voulant désigner un *biden-*

tal, emploie le mot *lucis*. Cette superstition s'étendoit à tout ce qui avoit été frappé de la foudre. Si c'étoit un homme, son corps restoit étendu sur la terre, jusqu'à ce que les prêtres eussent fait un sacrifice expiatoire : alors, au lieu de le brûler, on l'enterroit. Ce furent les Toscans qui introduisirent ces cérémonies à Rome : ils en avoient même fait une science particulière, qui embrassoit encore l'art de deviner l'avenir par la considération des éclairs et l'inspection des choses foudroyées. Un ancien demandoit comment ceux qui exerçoient cet art, faisoient pour s'empêcher de rire quand ils se rencontroient.

(16) *Consente stupidement*, *etc.*

Allusion à ce trait de Denys le Tyran, qui fit enlever la barbe d'or d'une statue d'Esculape, parce qu'il ne convenoit pas, dit il en riant, que le fils eût de la barbe, tandis que le père (Apollon) n'en avoit pas. Les peintres et les poètes représentent Apollon sans barbe.

(17) *Des vœux d'un autre genre.*

Voici quelques détails sur ce qui se pratiquoit chez les Romains, à la naissance d'un enfant. Le cinquième jour des couches on faisoit un sacrifice. Quelque temps après (c'étoit le neuvième jour pour les garçons, et le huitième pour les filles) on procédoit à la purification du nouveau né : toute la famille s'assembloit; mais les vieilles parentes avoient seules le privilége de faire les cérémonies expiatoires. La principale

consistoit à frotter les lèvres de l'enfant de salive, qu'on mêloit quelquefois avec de la poussière. Les Anciens attribuoient à la salive la vertu de repousser les enchantements. C'est une des erreurs populaires qu'on est surpris de trouver dans Pline le naturaliste. Enfin, on imposoit un nom à l'enfant. Cependant ce n'étoit que le dixième jour, que l'on décidoit solennellement qu'il étoit en vie. Il y avoit des Dieux que l'on consultoit là-dessus pendant neuf jours, et auxquels même on avoit l'attention de dresser un lit dans la chambre de l'accouchée. Tertullien (dans son *Traité de l'Ame*) parle encore d'une table servie en l'honneur de Junon. Citons, pour embellir ces notes, l'éloquent morceau qui nous apprend cet usage : « *Eh! quel homme échappera aux* » *piéges de l'esprit de ténèbres, lorsque vous l'in-* » *vitez aux couches même, par mille pratiques* » *superstitieuses! Oui, c'est l'idolâtrie qui accou-* » *che vos femmes; c'est l'idolâtrie qui nous reçoit* » *dans ses bras, au moment où nous entrons dans* » *la vie. N'est-ce pas vouer un enfant au service du* » *démon, que de parer le sein de la mère de ban-* » *delettes travaillées dans les temples, que d'im-* » *plorer à grands cris et Lucine et Diane, que de* » *dresser une table à Junon pendant huit jours, que* » *de chercher à deviner, par je ne sais quel art, le* » *sort futur de l'infortuné qui vient de naître!* »

(18) *Les regards malfaisants.*

Ici nous traduirons fidèlement les paroles d'Eilhard Lubin, commentateur de Perse, sur cet en-

droit : *Il est prouvé que les regards des sorciers sont malfaisants.* Les auteurs du *Moréri* assurent qu'Eilhard Lubin étoit un grand philosophe.

(19) *Licinius.*

Licinius, barbier et affranchi d'Auguste, acquit des biens immenses, et après sa mort on lui éleva un tombeau de marbre. Varron indigné fit cette épigramme :

> Licinius repose dans un monument de marbre ; Caton n'a qu'un chétif tombeau ; Pompée n'en a point, et nous croyons qu'il y a des Dieux !

Voyez le vieux scholiaste de Perse sur la seconde Satire.

(20) *Crassus.*

Crassus fut surnommé le Riche : il possédoit surtout beaucoup de maisons. S'étant ruiné à la fin par ses prodigalités, le public malin lui conserva son ancien surnom.

(21) *Une robe blanche.*

Les Romains se revêtoient de robes blanches pour sacrifier, et quelquefois seulement pour prier. Cicéron prétend (dans son *Traité des Lois*, liv. II) que cette couleur est agréable à la divinité :

Color albus præcipuè Deo carus est.

(22) *Qui se soutiennent fidèlement jusque dans la vieillesse.*

Il y a dans le texte, CORPUS FIDELE, *un corps fidèle*, c'est-à-dire, un corps dont la santé ne se démente

pas. M. l'abbé le Monnier a traduit *membres dociles;* et par là il entend, comme ou le voit par sa note, l'assujettissement du corps à l'ame. Ce n'est pas là le sens de Perse; il ne dit pas : *Vous demandez aux Dieux qu'ils vous rendent maîtres de vos sens, de vos appétits corporels;* mais *vous demandez de la santé, de la force, de bons nerfs.* En donnant même au mot latin *fidele* cette signification, que M. l'abbé le Monnier appelle *sublime*, il nous semble que la traduction ne seroit pas encore exacte, puisqu'on ne peut pas entendre par des *membres dociles*, un corps qui obéit aux lois d'une ame vertueuse, mais seulement des membres flexibles, aisés, et dont les mouvements n'ont rien de gêné.

Horace se moque aussi, dans la troisième Satire du second livre, de ceux dont les habitudes vicieuses contredisent les demandes qu'ils font aux Dieux; mais notre auteur a choisi d'autres exemples que ceux d'Horace.

(23) *La visite de Mercure.*

Mercure présidoit au gain. Il avoit encore d'autres emplois qui l'ont fait appeler par Aristophane *le plus utile des Dieux.* (Comédie des Grenouilles, vers 1175.)

(24) *Eh! le moyen, insensé que vous êtes!*

Quo, pessime, pacto!

Pessimus ne signifie pas ici *méchant*, mais *fou, déraisonnable.*

(25) *A force de sacrifices.*

Vincere farto
Intendit.

Fartum vient de *farctum*, supin de FARCIRE, *farcir*, *remplir*. Le *fartum* étoit un gâteau composé de farine, de vin et de miel. D'autres éditeurs lisent *ferto*, de *fertum*, qui signifie aussi *gâteau*, *galette*, et qui ne peut venir que du verbe FERRE, *porter;* parce qu'on le portoit, *ferebatur*, aux autels.

(26) *L'or qui fut porté à votre triomphe.*

Perse, qui a critiqué dès le commencement de sa Satire la manière dont la plupart des grands de son temps sacrifioient, les a encore en vue ici. Les généraux romains employoient quelquefois les sommes qui provenoient de la vente des dépouilles, à construire des temples ou à ériger des statues aux Dieux. Aulu-Gelle, liv. 13, chap. 24, parle de statues dorées, au bas desquelles on lisoit : *Ceci vient de butin fait à la guerre.*

Ovato veut dire *qui a été porté en triomphe*. On sait qu'il y avoit deux sortes de triomphes chez les Romains, le grand et le petit. Ce dernier étoit appelé *ovation*, parce qu'il étoit terminé par un sacrifice de brebis, en latin *ovis*.

(27) *Les frères aux statues de bronze.*

Casaubon soutient qu'il faut entendre par ces mots cinquante statues érigées aux cinquante fils d'Egyptus, dans le portique du temple d'Apollon. L'opinion

publique étoit que ces frères rendoient des oracles que l'on recevoit dans des songes prophétiques. Les commentateurs qui prétendent que cette périphrase indique Castor et Pollux, n'ont pas fait attention que le poète, en parlant de deux frères seulement, n'auroit pas pu dire : *ceux d'entr'eux*.

(28) *Des songes véritables.*

On ne regardoit pas comme vrais, c'est-à-dire, comme annonçant certainement l'avenir, les songes que l'on avoit eus dans un temps de mauvaise santé, ou même seulement de mauvaise digestion. Voilà pourquoi Perse appelle *des songes purgés de pituite*, ceux auxquels il faut ajouter foi.

(29) *Une barbe d'or.*

Turnèbe soupçonne que la barbe d'or étoit un des attributs distinctifs des Dieux de la grande classe. Il se fonde sur un passage où Suétone dit de Caligula, qu'il se faisoit représenter dans ses statues avec une barbe d'or, ayant à la main ou un foudre ou un caducée, *ornements*, ajoute l'historien, *qui ne conviennent qu'aux grands Dieux*. Or, dans le texte de Suétone, le mot *ornements* paroît se rapporter à la barbe d'or, aussi bien qu'au foudre et au caducée. (Voyez Suétone, *Vie de Caligula*, chap. 52.)

Ainsi, en dorant la barbe des héros ou des demi-Dieux qui envoyoient de bons rêves, on leur faisoit autant d'honneur qu'à Jupiter, Neptune, Mercure, etc.

(30) *Les vases de Numa.*

Cicéron, en regrettant l'ancienne simplicité des moeurs, cite souvent les vases de terre dont Numa se servoit dans ses sacrifices.

(31) *Du temps de Saturne.*

Cela veut dire les vaisseaux de cuivre qui étoient en usage dans les temples au siècle de Saturne.

(32) *Les vaisseaux de terre des Toscans.*

Les Etrusques fournissoient Rome de poterie. Leurs ouvrages furent long-temps très grossiers; mais à la fin ils communiquèrent avec les Egyptiens et acquirent plus de goût. (Recueil d'Antiquités Etrusques, par M. De Caylus, premier volume.)

(33) *Les raffinements de notre criminelle délicatesse.*

Sceleratâ pulpâ.

Pulpa, au propre, signifie *le cœur d'un arbrisseau*. On l'emploie aussi pour exprimer la *chair qui se prend des endroits où il n'y a pas d'os*. Par métaphore, cet endroit veut dire, *le penchant à la mollesse*.

(34) *C'est elle qui a fait dissoudre.*

Les Romains mettoient de la casse dans l'huile, pour lui donner une bonne odeur. Voilà vraisemblablement ce que Perse appelle *corrompre l'huile;* à moins que l'on n'entende par *corrupto olivo*, une sorte de parfum dans lequel il entroit de la casse et de l'huile mêlées ensemble.

(35) *En altérant la liqueur du murex.*

Le murex est un poisson à coquille, gros comme deux huîtres jointes ensemble. Sa couleur est jaunâtre en dehors; blanche, polie, luisante en dedans. On le trouve près des rochers dans la mer. Ce poisson a une liqueur, qu'il jette fort vîte, lorsqu'on veut le retirer de dessus les rochers sur lesquels il se traîne comme nos limaçons sur la terre. Ce suc est d'abord blanc comme du lait : quelque temps après il devient d'un beau vert, et ensuite d'un très beau rouge, mêlé d'un peu de violet, dont la couleur se conserve toujours sur le linge qui en a été teint, quelque soin que l'on prenne de le laver. Cette liqueur est contenue dans un repli que ce poisson a au haut du dos en forme de gibecière. Il faut être bien adroit pour recueillir ce suc; car il n'y en a pas, en tout, plein la moitié d'une coquille de noix. Si le suc ou la liqueur que jette cet animal, a été la pourpre des Anciens, on ne doit pas s'étonner qu'elle fût si précieuse, car il faudroit un grand nombre de ces poissons, pour teindre seulement un manteau.

(36) *A quoi sert l'or dans les temples?*

Lampride rapporte, dans la vie d'Alexandre Sévère, que cet Empereur, dont l'économie étoit si grande qu'on ne le vit jamais employer dans ses offrandes plus de six livres d'argent pesant, aimoit à citer, pour se justifier, ce demi-vers de Perse : IN SANCTIS QUID FACIT AURUM? *A quoi sert l'or dans*

les choses saintes ? On remarque ici sans doute que Lampride, au lieu de SACRO, *temple*, lit SANCTIS : ce qui change un peu le sens. Nous avons préféré SACRO, que portent le plus grand nombre des éditions anciënnes, et qui signifie également *sacrifice* et *temple*.

(37) *Les poupées qu'une jeune fille, etc.*

Les jeunes filles, parvenues à l'âge de puberté, consacroient des poupées à Vénus, pour montrer qu'elles renonçoient à tous les jeux de l'enfance; d'autres disent pour obtenir un mariage heureux.

(38) *L'indigne fils de l'illustre Messala.*

Tous les commentateurs ont cherché à découvrir de quel Messala il est question ici. Les uns disent qu'il s'agit d'un Cotta Messalinus, à qui ses débauches causèrent dans sa vieillesse de si grands maux d'yeux, que la peau de ses paupières se retira. C'est à cela peut-être que Perse fait allusion, en l'appelant LIPPUS, *chassieux*. D'autres veulent que cet indigne fils de l'illustre Messala soit Messalinus Cotta, cité par Pline comme un fameux gourmand, et comme l'inventeur d'un ragoût composé de pattes d'oie et de crêtes de coq. Nous penchons pour cette dernière opinion, qui s'accorde mieux que l'autre avec le reproche de luxe et de profusion que Perse fait à celui qu'il a en vue.

Quoi qu'il en soit, LIPPUS se prend aussi au figuré pour *dissolu, corrompu.*

(39) *Un cœur ami de l'ordre et de l'équité, une ame pénétrée, etc.*

Il y a dans le latin JUS FASQUE. *Jus* s'entend de ce que les lois humaines permettent; *fas*, de ce qui est conforme aux lois divines.

INCOCTUM, que nous avons rendu par *pénétré*, est une métaphore empruntée des teinturiers qui font bouillir la laine, afin qu'elle boive mieux la couleur.

(40) *Et mes sacrifices seront de simples gâteaux, et je serai exaucé.*

Farre litabo.

FAR, dont FARRE est l'ablatif, étoit un gâteau de blé ou d'orge grillé, qu'on assaisonnoit de sel : on l'appeloit aussi MOLA SALSA. C'étoit l'offrande des pauvres.

LITARE ne signifie pas seulement *sacrifier*, mais encore *être exaucé en sacrifiant.*

SATIRA TERTIA.

In juvenum desidiam.

Nempè hæc assiduè ? Jam clarum mane fenestras
Intrat, et angustas extendit lumine rimas,
Stertimus indomitum quod despumare Falernum
Sufficiat, quintâ dum linea tangitur umbrâ.
En quid agis ? Siccas insana canicula messes
Jamdudum coquit; et patulâ pecus omne sub ulmo est,
Unus ait comitum.

DISCIPULUS.

Verum-ne ? Ita-ne ? Ocius adsit
Huc aliquis !.... Nemon' ?

MAGISTER.

Turgescit vitrea bilis.

SATIRE TROISIÈME.

Contre la paresse [1] des jeunes gens.

Trad. de Le Mon.

Toujours au lit ? Le grand jour pénètre déjà les volets, la lumière en élargit les fentes, et nous dormons assez profondément pour cuver le plus fougueux vin de Falerne, tandis que l'ombre du cadran marque onze heures. Voilà donc votre occupation ? Depuis long-temps l'ardente canicule brûle les moissons desséchées ; tous les troupeaux sont à l'ombre des ormes touffus. (C'est un pédagogue qui parle à son disciple.)

LE DISCIPLE.

Vraiment ? Oui dà ? Vîte ici quelqu'un..... Personne ?

LE MAITRE.

Sa bile s'allume.

Trad. de Sél.

Quoi ! au lit perpétuellement ? Le soleil [2] brille avec éclat ; déjà ses rayons percent à travers vos fenêtres et élargissent les fentes étroites des volets. Vous avez assez [3] dormi pour cuver le Falerne le plus indomptable. L'ombre du cadran [4] touche onze heures. Y pensez-vous ? Depuis long-temps déjà la canicule en feu dévore les moissons desséchées ; par-tout [5] les troupeaux sont à l'ombre sous les ormes touffus. Ainsi parle un maître [6] à un de ses disciples.

LE DISCIPLE.

Est-il possible ! Quoi ! en vérité ! Holà, quelqu'un ! Personne ne vient ?

LE MAÎTRE.

Sa bile [7] s'échauffe....

DISCIPULUS.

Findor.....

MAGISTER.

Ut Arcadiæ pecuaria rudere credas.
Jam liber, et bicolor positis membrana capillis,
Inque manus chartæ, nodosaque venit arundo.
Tum queritur, crassus calamo quod pendeat humor:
Nigra quod infusâ vanescat sepia lymphâ;
Dilutas queritur geminet quod fistula guttas.
O miser! inque dies ultrà miser! huccine rerum
Venimus? At cur non potius, teneroque palumbo,
Et similis regum pueris, pappare minutum
Poscis, et iratus mammæ lallare recusas?

DISCIPULUS.

An tali studeam calamo?

Trad. de Le Mon.

LE DISCIPLE.

Je m'époumone.

LE MAÎTRE.

On croiroit en effet entendre braire les bestiaux d'Arcadie. Enfin un livre, une membrane lice et de deux couleurs, le papier, sont entre ses mains, la plume dans ses doigts. A présent il se plaint que l'encre trop épaisse ne coule point. On y verse de l'eau, il la trouve pâle, et gronde de ce que, trop délayée, elle macule. O malheureux, et qui le devenez chaque jour davantage! jusqu'où portez-vous la paresse? Que ne faites-vous comme un petit poupon, comme le fils d'un roi! Que ne demandez-vous du *nanan?* Que ne vous fâchez-vous contre votre bonne, et, son *dodo, l'enfant do?*

LE DISCIPLE.

Puis-je travailler avec une telle plume?

Trad. de Sél.

LE DISCIPLE.

J'enrage!....

LE MAÎTRE.

En effet, il crie si fort, que l'on croiroit entendre braire tout le bétail d'Arcadie. Enfin il prend son livre; enfin le parchemin [8] à deux couleurs, le papier [9], la plume, sont dans ses mains. Mais bientôt il se plaint de ce que l'encre [10] est trop épaisse et reste suspendue au bec de la plume, ou de ce qu'elle est trop délayée et ne marque point, ou bien de ce qu'elle marque double. O que vous êtes à plaindre, et qu'un jour vous le serez bien davantage encore! Où en sommes-nous, bon Dieu! Eh! que ne demandez-vous, comme un jeune pigeon, ou comme les enfants des Rois, que l'on vous mâche [11] les morceaux? Que ne vous dépitez-vous contre la mammelle de votre nourrice, et ne refusez-vous de vous endormir aux refrains [12] de ses chansons?

LE DISCIPLE.

Mais puis-je écrire avec cette plume?

MAGISTER.

Cui verba? Quid istas
Succinis ambages? Tibi luditur: effluis, amens!
Contemnêre. Sonat vitium percussa, maligne
Respondet viridi non cocta fidelia limo.
Udum et molle lutum es: nunc, nunc properandus, et acri
Fingendus sine fine rotâ. Sed rure paterno
Est tibi far modicum, purum et sine labe salinum:
Quid metuas? cultrixque foci secura patella est.
Hoc satis? An deceat pulmonem rumpere ventis,

Trad. de Le Mon.

LE MAÎTRE.

A qui pensez-vous en faire accroire ? Pourquoi rebattre ces défaites ? C'est vous, insensé, que vous trompez. Votre jeunesse s'écoule, le mépris vous attend. Elle rend un son fêlé quand on la frappe, elle répond mal cette cruche formée d'un limon humide et peu cuit. Vous êtes une argile molle et mouillée. A l'instant, à l'instant, hâtez-vous ; faites tourner rapidement la roue, façonnez-vous sans relâche.

« Mais (me direz-vous) les » terres de mon père me four- » nissent un modique reve- » nu, j'y trouve une salière » propre et pure. Qu'aurois-je » à craindre ? Ma cuisine est » bien fondée ». Cela suffit-il ? La vanité doit-elle vous crever les poumons, parce

Trad. de Sél.

LE MAÎTRE.

A qui prétendez-vous en imposer, et pourquoi tous ces vains prétextes ? C'est vous-même que vous jouez. Insensé ! vos années s'écoulent. Vous tombez dans le mépris [13]. Le vase [14] mal cuit rend sous les doigts qui le frappent un son rauque, et trahit d'abord son défaut. A votre âge, vous êtes une argile molle et tout humide encore : voilà, voilà le moment où il faut qu'une main active vous façonne ; où il faut qu'on tourne la roue infatigablement.

Mais vos pères vous ont laissé, dites-vous, quelques arpents de blé ; vous pouvez montrer sur votre table une salière [15] propre et brillante. Qu'auriez-vous à craindre ? N'avez-vous pas, près de votre foyer, de petits vases [16] pour recevoir vos libations ? Vous devez être plein de sécurité. Soit : mais est-ce assez de tous ces avantages ; et faut-il vous enfler orgueilleusement, parce que

Stemmate quòd Tusco ramum millesime ducis,
Censoremque tuum vel quòd, trabeate, salutas?
Ad populum phaleras. Ego te intùs, et in cute novi.
Non pudet ad morem discincti vivere Nattæ?
Sed stupet hic vitio, et fibris increvit opimum
Pingue; caret culpâ; nescit quid perdat; et alto
Demersus, summâ rursùs non bullit in undâ.

Magne pater Divûm! sævos punire tyrannos
Haud aliâ ratione velis, cùm dira libido
Moverit ingenium, ferventi tincta veneno;
Virtutem videant, intabescantque relictâ.
Anne magis Siculi gemuerunt æra juvenci,
Et magis auratis pendens laquearibus ensis

Trad. de Le Monnier.

que vous êtes la millième branche d'une souche Toscane, ou parce que, vêtu de pourpre, vous saluez un censeur de vos parents ? Étalez cette housse devant la populace. Pour moi, je vous connois dans l'intérieur, je vous connois à fond. N'avez vous pas honte de vivre dans le déréglement du débauché Natta ? Mais Natta est abruti par les vices, ils se sont empâtés dans la graisse de ses fibres, il n'est plus coupable, il ne sait ce qu'il perd ; plongé dans la vase, il ne s'élève plus à la surface de l'eau.

Souverain des Dieux, pour punir les cruels tyrans, veuillez choisir ce genre de supplice ; lorsque la férocité s'allumera dans leur ame, qu'elle y fera fermenter son venin ; qu'ils voient la vertu, et sèchent de l'avoir abandonnée. Les gémissements du taureau de Phalaris étoient-ils plus lugubres ; l'épée attachée aux

Trad. de Sélis.

votre nom, écrit sur un arbre généalogique [17] de Toscane [18], est en ligne directe le millième ; ou parce que le censeur [19] que vous saluez à cheval et en robe de pourpre [20] est de vos parents ? Au peuple [21], au peuple les harnois faustueux. Moi, je vous connois à fond. N'êtes-vous pas honteux de vivre comme le débauché Natta [22] ? Mais quoi ! cet homme est abruti ; son ame grossière est encrassée [23] dans le vice ! Il n'est pas coupable après tout ; il ignore le prix de ce qu'il perd : noyé sans retour dans un gouffre profond, on ne voit plus l'eau bouillonner au-dessus de sa tête [24].

Puissant maître des Dieux ! n'emploie point d'autre supplice que celui-ci pour punir les tyrans, dont le cœur, plein d'un poison brûlant, aura conçu quelque affreux projet : qu'ils voient la vertu, qu'ils la voient, et qu'ils sèchent de regret. Oui, les [25] gémissements des malheureux enfermés dans le taureau d'airain étoient moins douloureux ; l'épée suspendue

Purpureas subter cervices terruit, *Imus*,
Imus præcipites! quàm si sibi dicat, et intùs
Palleat infelix, quod proxima nesciat uxor?

Sæpè oculos, memini, tingebam parvus olivo,
Grandia si nollem morituri verba Catonis
Discere, non sano multùm laudanda magistro,
Quæ pater adductis sudans audiret amicis.
Jure: etenim id summum, quid dexter senio ferret
Scire erat in voto; damnosa canicula quantum
Raderet; angustæ collo non fallier orcæ:
Neu quis callidior buxum torquere flagello.

Haud tibi inexpertum curvos deprendere mores,

Trad. de Le Mon.

lambris dorés, et suspendue sur une tête couronnée, étoit-elle plus effrayante, que les remords d'un malheureux qui se dit en pâlissant, et si bas que sa femme couchée près de lui ne peut l'entendre : *je cours, je cours au précipice ?*

Dans mon enfance, il m'en souvient encore, j'humectois mes yeux avec de l'huile, lorsque je ne voulois pas répéter le discours sublime de Caton, prêt à se donner la mort ; discours qui devoit m'attirer les éloges d'un précepteur insensé, et que mon père, accompagné de ses amis, devoit entendre avec extâse. J'avois raison, puisque le comble de mes vœux étoit de savoir combien gagnoit le plus favorable coup de dez; ce que le coup du chien faisoit perdre ; de ne jamais manquer avec ma noix le goulot étroit de la bouteille, et de fouetter mon sabot plus adroitement que tout autre.

Mais vous, à qui l'expérience fait discerner le déré-

Trad. de Sél.

à des lambris dorés sur la tête d'un courtisan revêtu de la pourpre, étoit moins effrayante, que ce monologue secret d'un coupable : *ah ! je cours, je cours à ma perte ;* et que les terreurs de son ame, qu'il n'ose confier à son épouse même qui dort auprès de lui.

Souvent, je m'en souviens, je me frottois les yeux d'huile d'olive, dans mon enfance, quand je ne voulois pas apprendre tel discours sublime[26] de Caton prêt à se tuer : et pourtant mon maître, peu sage sans doute, m'eût comblé d'éloges ; mon père eût amené ses amis, et auroit sué de joie en m'écoutant. J'avois raison[27], puisque tout mon désir alors étoit de savoir ce qu'on gagnoit au jeu de dès[28] avec l'heureux coup de six; ce qu'on perdoit avec l'as fatal, et d'exceller à jeter de loin une noix[29] dans un vase d'étroite embouchure, ou à faire tourner sous le fouet un buis mobile.

Mais vous, qui êtes exercé[30] à distinguer dans les

Quæque docet sapiens, braccatis illita Medis
Porticus, insomnis quibus et detonsa juventus
Invigilat, siliquis et grandi pasta polentâ;
Et tibi quæ Samios deduxit littera ramos
Surgentem dextro monstravit limite callem:
Stertis adhuc! luxumque caput, compage solutâ,
Oscitat hesternum, dissutis undique malis!
Est aliquid quo tendis, et in quod dirigis arcum?
An passim sequeris corvos, testâque lutoque,
Securus quo pes ferat, atque ex tempore vivis?

Helleborum frustrà, cùm jam cutis ægra tumebit,
Poscentes videas: venienti occurrite morbo.

Trad. de Le Mon.

glement dans la morale, vous qu'on instruisit dans les sages principes de ce portique où les Mèdes sont peints avec leurs haut-de-chausses; principes que des jeunes gens, la tête rase, étudient pendant les nuits, après s'être nourris d'écosses de légumes, et de grands plats de bouillie; vous à qui la lettre de Pythagore a montré avec son jambage droit le sentier qui conduit à la vertu, pouvez-vous dormir encore ? Votre tête chancèle, mal affermie sur son pivot; la débauche d'hier vous fait bâiller à vous déboîter la mâchoire. Avez-vous un but ? Dirigez-vous votre arc vers un point fixe ? Ou bien vous égarez-vous à poursuivre des corbeaux à coup de tessons et de mottes de terre, sans vous embarrasser où vous conduiront vos pas, et vivez-vous au jour le jour ?

Voyes ces malades demander vainement de l'ellébore, lorsque l'hydropisie leur a distendu la peau; qu'on pré-

Trad. de Sél.

mœurs ce qui s'écarte de la règle; vous qui connoissez les sages préceptes de ce portique [31] où les défaites des Mèdes aux longués robes sont peintes sur les murs; où une foule de jeunes gens [32] qu'on nourrit de légumes, et qui se sont fait raser la tête, passe des nuits entières à l'étude; vous enfin à qui la lettre emblématique [33] du philosophe de Samos a montré, dans le jambage qui s'élève à droite, la route escarpée de la vertu, vous ronflez encore [34] à midi ! Votre tête, dont tous les nerfs sont relâchés, vacille sur vos épaules; vos [35] bâillements répétés trahissent vos excès de la veille; votre bouche est horriblement disloquée. Visez vous à un but fixe, ou, semblable aux enfants, poursuivez-vous ça et là des corbeaux avec de la boue et des pierres, sans songer où se portent vos pas ? Vivez-vous au hasard ?

En vain, lorsque sa peau est enflée, un malade [36] demande de l'ellébore. Prévenez le mal. Eh ! à quoi servira, quand il

Et quid opus Cratero magnos promittere montes?
Discite, ô miseri, et causas cognoscite rerum!
Quid sumus, et quidnam victuri gignimur; ordo
Quis datus, aut metæ quam mollis flexus et unde;
Quis modus argento; quid fas optare; quid asper
Utile nummus habet: patriæ, carisque propinquis
Quantùm elargiri deceat; quem te Deus esse
Jussit; et humanâ quâ parte locatus es in re.
Disce! nec invideas, quod multa fidelia putet
In locuplete penu, defensis pinguibus Umbris;
Et piper, et pernæ, Marsi monumenta clientis,
Mænaque, quòd primâ nondum defecerit orcâ.

Trad. de Le Mon.

vienne la maladie, sera-t-il besoin de promettre des monts d'or au médecin Cratérus ? Instruisez-vous, malheureux ; des effets, remontez aux causes ; sachez ce que vous êtes, à quelle condition l'être vous est donné, quel ordre vous est prescrit, à quel endroit vous devez mollement faire le tour de la borne, de quel point vous devez partir ; sachez jusqu'où doit aller l'amour de l'argent, ce qu'on peut licitement désirer ; quelle est l'utilité d'un écu, quelle portion vous en devez à la patrie, à des parents chéris ; sachez quel poste la Providence vous à donné, quel rang elle vous a marqué dans la nature humaine. Instruisez-vous, et ne soyez point jaloux des provisions qui se gâtent dans la cave du riche avocat qui a défendu les peuples opulents de l'Ombrie ; de ce qu'il a reçu du poivre et des jambons, monument de la reconnoissance d'un Marse son client ; de ce que son premier saloir de poisson n'est pas encore vide.

Trad. de Sél.

n'y aura plus d'espoir, de promettre des monts d'or au médecin Cratérus [37] ? Apprenez donc [38], infortunés mortels, à connoître de bonne heure les principes des choses, et ce que nous sommes, et pourquoi nous avons reçu le jour, et quelles sont les lois des [39] destins. Apprenez comment [40] il faut partir d'un point fixe dans la carrière de la vie, et tourner légèrement autour de la borne [41] ; quel terme on doit se prescrire dans la recherche de l'or, quels désirs sont légitimes, quelle est l'utilité de l'argent, combien il faut en donner à sa patrie et à sa famille [42] ; ce que Dieu a voulu que vous fussiez sur la terre, et à quel poste il vous a placé. Apprenez, dis-je, [43] ce qu'enseigne la sagesse ; et n'enviez plus à l'Avocat qui a défendu la fertile Ombrie [44] ces immenses provisions [45] qui moisissent dans son riche buffet, et ces épiceries et ces jambons, monuments de la reconnoissance de quelque client Marse ; et ses barrils de poissons salés, [46] si pleins, que le premier n'est pas épuisé encore.

Hìc aliquis de gente hircosâ centurionum
Dicat: « Quod satis est, sapio mihi; non ego curo
» Esse quod Arcesilas, ærumnosique Solones,
» Obstipo capite, et figentes lumine terram,
» Murmura cùm secum et rabiosa silentia rodunt,
» Atque exporrecto trutinantur verba labello,
» Ægroti veteris meditantes somnia: *Gigni*
» *De nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.*
» Hoc est, quòd palles? Cur quis non prandeat, » hoc est? »
His populus ridet, multùmque torosa juventus
Ingeminant tremulos, naso crispante, cachinnos.

Inspice: nescio quid trepidat mihi pectus; et ægris
Faucibus exsuperat gravis halitus: inspice, sodes.

Trad. de Le Mon.

Ici quelqu'un de la race velue des centurions me dira : « Ce que j'ai de sagesse me » suffit ; je ne suis pas curieux » d'être, ni un Arcésilas, ni » de ces Solons soucieux, » qu'on voit la tête basse, les » regards fixés contre terre, » murmurer en eux-mêmes, » remâcher des méditations » qui les tourmentent, et » alonger la lèvre en forme » de balance, pour y peser » leurs paroles. Et de quoi » s'occupent-ils ? Des rêveries » d'un ancien malade. *Rien » ne peut rien produire, rien » ne peut retourner à rien.* » C'est donc là ce qui vous » rend pâle ? Voilà donc ce » qui vous empêche de dîner ? » A ce discours le peuple rit, nos robustes jeunes gens, les narines relevées, redoublent des éclats qui leur mettent tout le corps en convulsion.

« Voyez ; je ne sais pour» quoi le cœur me palpite ; » pourquoi j'ai la respiration » difficile et l'haleine forte.

Trad. de Sél.

Ici quelqu'un de nos hideux centurions [47] me dira : « Oh ! ma philosophie me suf» fit à moi, et je ne veux » point ressembler à votre » Arcésilas [48] et à vos Solon, » gens tristes et malheureux, » marchant la tête de côté et » les yeux en terre [49], mur» murant je ne sais quoi en» tre leurs dents, agités de » mouvements frénétiques jus» ques dans leur silence [50] ; » pesant d'un air grave, et » en avançant la lèvre d'en » bas, ce qu'ils vont dire ; » profondément occupés des » rêves de quelque cerveau » malade de l'antiquité [51], » tels que ceci : *Rien n'est » créé de rien ; rien ne re» tourne à rien* [52]. Quoi ! » voilà ce qui vous rend pâle [53], » voilà pourquoi il se trouve » quelqu'un qui ne dîne pas ! » A ces mots le peuple applaudit, et une jeunesse robuste fait des éclats de rire convulsifs.

Examinez-moi [54] ; je ne sais pourquoi je sens des palpitations de cœur ; ma respiration est pénible, mon haleine est forte ; examinez-

Qui *dicit* Medico, jussus requiescere, postquàm
Tertia compositas viddit nox currere venas,
De majore domo modice sitiente lagenâ,
Lenia loturo sibi Surrentina rogavit.
Heus, bone, tu palles! — Nihil est. — Videas tamen istud,
Quidquid id est; surgit tacitè tibi lutea pellis. —
At tu deteriùs palles: ne sis mihi tutor:
Jampridem hunc sepeli: tu restas. — Perge; tacebo.

Turgidus hic epulis, atque albo ventre lavatur,
Gutture sulfureas lentè exhalante mephites.
Sed tremor inter vina subit, calidumque trientem

Trad. de Le Mon.

» Voyez, je vous prie. » Le malade qui fait cet aveu à son médecin, est mis à la diète : lorsque trois jours de repos lui ont réglé le pouls, il envoie chercher dans une grande maison une petite bouteille de vin vieux de Surrente. Il veut la boire avant le bain.—Mais, mon ami (lui dit le médecin), vous êtes encore blême.—Ce n'est rien. —Songez-y, quoique ce ne soit rien. Des taches jaunes s'élèvent insensiblement sur votre peau.—Vous êtes plus pâle que moi : ne soyez point mon tuteur, je l'ai enterré depuis long-temps : vous le remplaceriez.—Faites ce qui vous plaira, je me tais.

Notre homme gorgé de mets, le ventre tendu, va se baigner; sa respiration lente exhale une odeur de soufre et de terre pourrie. Le tremblement le prend en buvant, le verre chaud tombe de ses

Trad. de Sél.

moi de grâce. Tel est le discours d'un malade à son médecin, qui lui ordonne de prendre du repos. Mais au bout de trois nuits, lorsque notre homme voit que son pouls apaisé bat plus lentement, il envoie demander à quelque ami opulent une demi-bouteille [55] de vin de Surrente [56], qu'il va boire. Ensuite il doit aller au bain [57]. Eh ! mon cher, vous êtes pâle! —Ce n'est rien.—Mais quoi que ce soit, prenez-y garde : votre peau s'enfle insensiblement et devient livide.—Mon Dieu, vous êtes plus pâle que moi ! Tenez, ne faites pas le tuteur ici : j'en ai déjà enterré un ; il m'en reste donc un autre en vous. — Oh bien, continuez; je ne dirai plus rien.

Il continue, et, tout plein encore de bonne chere, malgré la peau blanchâtre de son ventre, il se baigne. Cependant son gosier exhale avec effort des vapeurs empestées [58] ; bientôt la fièvre le surprend au milieu des verres, et renverse de ses mains le vase rempli de vin chaud [59];

Excutit è manibus; dentes crepuêre retecti;
Uncta cadunt laxis tunc pulmentaria labris.
Hinc tuba, candelæ; tandemque beatulus alto
Compositus lecto, crassisque lutatus amomis,
In portam rigidos calces extendit; at illum
Hesterni capite induto subière Quirites.
Tange, miser, venas, et pone in pectore dextram.

DISCIPULUS.

Nil calet hîc!

MAGISTER.

Summosque pedes attinge, manusque.

DISCIPULUS.

Non frigent!

MAGISTER.

Visa est si forte pecunia, sive
Candida vicini subrisit molle puella,

Trad. de Le Mon.

mains, ses dents se découvrent et claquent, les ragoûts s'échappent de ses lèvres pendantes ; ensuite la trompette et les flambeaux ; enfin le bienheureux, arrangé sur un lit de parade, abondamment parfumé d'essences, présente vers la porte ses pieds déjà roides ; puis des citoyens d'un jour, la tête couverte, l'emportent sur leurs épaules.

Misérable, tâtez votre pouls, mettez la main sur votre cœur.

LE DISCIPLE.

Nulle chaleur !

LE MAÎTRE.

Touchez les extrémités de vos pieds et de vos mains.

LE DISCIPLE.

Rien de froid.

LE MAÎTRE.

Mais à l'aspect de l'argent, au doux sourire d'une jeune voisine, les pulsations de

Trad. de Sél.

ses dents paroissent à découvert et s'entrechoquent avec bruit ; les morceaux tombent à demi-mangés de ses lèvres défaillantes. Viennent les trompettes funèbres, les flambeaux ; et enfin notre heureux Epicurien, couché sur un lit de parade et embaumé, étend à la porte ses pieds roidis. Mais déjà les citoyens qu'il a faits la veille [60] ont paru, le chapeau en tête, et ont emporté leur maître sur leurs épaules.

(*) Eh ! philosophe déplorable, tâtez mon pouls, mettez la main sur ma poitrine [61]. Il n'y a pas là de chaleur sinistre. — Touchez les extrémités de mes pieds et de mes mains. Elles ne sont pas froides.

LE MAÎTRE.

Soit : mais quand vous avez vu de l'or, ou que la jeune fille de votre voisin vous a souri mollement [62], le cœur

(*) M. Sélis, comme on le verra dans sa note (61), ne dialogue point içi comme M. Le Monnier : c'est toujours le disciple qui parle.

NOTES

DE LE MONNIER, SUR LA TROISIÈME SATIRE.

Dans cette Satire, l'auteur a pour objet d'exciter les jeunes Romains à l'étude de la sagesse, qui est la médecine de l'ame. Voilà le but général. Les détails en sont pleins de finesse, et du sel de la plus ingénieuse Satire. Perse entre brusquement en matière; et par un dialogue entre un jeune homme paresseux, et son instituteur, il fait un tableau animé de la paresse des jeunes gens de son temps. Il les presse ensuite vivement, et leur fait envisager que le mépris sera leur partage, s'ils ne se hâtent de former leur esprit. Il prévient et réfute l'objection des riches et des nobles, qui s'autorisent de leurs biens et de leur naissance, pour négliger la philosophie. Il les livre aux remords, le plus cruel des supplices. Il quitte ensuite le ton sublime, et raconte d'un style enjoué les amusements de son enfance, qu'il préféroit à l'étude. Puis il revient à son sujet, et fait une vigoureuse sortie contre son dormeur, qui ne met point en pratique les préceptes qu'il a reçus. Il le renvoie à l'étude, et lui dit qu'il faut apprendre. Après cela il répand le ridicule sur ces militaires qui

se font un mérite de leur ignorance. A ce tableau succède celui d'un malade que l'intempérance conduit à la mort. Il finit par appliquer cet exemple aux maladies de l'ame, que la seule philosophie peut préserver de la folie.

Jam clarum mane, vers 1.

Ici *mane*, qui est ordinairement adverbe, est pris pour un nom.

Et angustas extendit lumine rimas, v. 2.

Perse met ici pour réel ce qui n'est qu'apparent. Lorsque la lumière passe par des fentes, elle les fait paroître plus grandes qu'elles ne sont. On a traduit littéralement. L'idée est plus poétique, que si l'on avoit dit : *la lumière semble*, *etc.*, et la traduction est plus fidèle.

... *Indomitum quod despumare Falernum*
Sufficiat, v. 3 et 4.

La montage de Falerne, dans la Campanie, produisoit du vin très violent et très fumeux. Tibulle a dit :

Falernos
Nunc mihi fumosos veteris proferte consulis.
(Lib. II. Eleg. I. v. 27.)

Horace fait aussi mention du vin de Falerne, Od. XVII. l. 1 ; Od. III, l. 2. *Despumare* : lorsque le vin est nouveau, il fermente, boût, et jette une écume ; c'est ce que signifie *despumare*, pris au naturel : ici, il est employé métaphoriquement, pour dire *digérer, cuire dans l'estomac, apaiser par le sommeil l'ivresse et les fumées du vin.* On s'est servi de l'ex-

pression *cuver*, qui rend exactement le *despumare*. En effet, lorsque le raisin est pressuré, la liqueur écume dans la cuve, et de là vient l'expression *cuver son vin*, pour dire, *dormir après avoir bien bu*.

Quintâ dum linea tangitur umbrâ, v. 4.

Il s'agit ici d'un cadran solaire. La cinquième ligne, ou la cinquième heure, répondoit à la onzième chez nous. Au lieu de commencer le jour civil à minuit, les Romains le faisoient commencer au lever du soleil, qu'ils avoient fixé à ce que nous appelons six heures.

Unus ait comitum, v. 7.

C'est Perse qui parle ici. Il indique l'interlocuteur qui donne des conseils, c'est *unus comitum*. Mais qu'entend-il par *unus comitum?* un camarade d'étude? Il n'y a pas d'apparence. C'est plutôt un instituteur. Le mot *comes* n'y répugne point, et la sévérité des conseils l'indique. Si j'osois hasarder une conjecture, je dirois que Perse fait à la fois la satire du paresseux et du pédagogue; du paresseux bien ouvertement, du pédagogue d'une manière détournée. Pour s'en convaincre, que l'on suive les discours du précepteur, on verra un pédant bavard, dont le style est tantôt sublime, tantôt au-dessous du langage familier. Si je n'ai pas deviné l'intention de Perse, on ne sauroit nier qu'il n'ait fait une Satire de bien mauvais goût. Si j'ai rencontré juste, la bigarrure de son style sera un mérite et un trait de génie. C'est au lecteur à juger.

Vitrea bilis, v. 8.

Il n'est pas aisé de deviner pourquoi l'épithète *vitrea* est donnée à *bilis*. Est-ce parce que la colère, comme un verre bien transparent, montre à découvert le caractère de l'homme qui s'y abandonne ? Est-ce parce qu'il s'étend et s'enfle comme la matière du verre, lorsqu'elle est soufflée au bout du chalumeau, ce que nous rendons populairement en français, par *monter comme une soupe au lait ?* Horace avoit dit avant Perse :

Jussit quod splendida bilis.

Findor, v. 9.

On lit dans plusieurs éditions *finditur*, au lieu de, *findor. Ut...* Ces deux leçons donnent peu de différence dans le sens. On a préféré *findor*, parce qu'il coupe davantage le dialogue. En effet, si on lisoit *finditur*, il ne faudroit point le séparer de ce qui suit.

Bicolor positis membrana capillis, v. 10.

Avant l'invention de notre papier, on écrivoit sur des écorces de l'arbre appelé papyrus, dont le nom a passé à notre papier, quoique fait d'une matière très différente. On écrivoit aussi sur du vélin, ou parchemin fait avec des peaux préparées pour cet usage. Elles étoient blanches d'un côté, et jaune de l'autre. Le côté jaune étoit celui qui avait été couvert de poil, que la préparation avoit fait tomber. C'est ce qu'il faut entendre par *positis capillis*. Un interprète conjecture cependant que *positis capillis*

pourroit bien signifier les cheveux bien peignés du jeune homme qui va se mettre à l'étude.

Nodosa..... arundo, v. 11.

Ici *arundo* est pris pour la plume à écrire.

Nigra quòd infusâ vanescat sepia lymphâ, v. 13.

La sèche est un poisson de mer. Lorsqu'on veut le prendre, il répand une liqueur fort noire, avec laquelle il trouble l'eau pour s'échapper. *Sepia* est ici employé pour le suc de ce poisson, ou plutôt pour signifier l'encre.

. . . . . *Pappare minutum*
Poscis, v. 17 et 18.

Ce que Perse entend par *pappare minutum*, est la bouillie, la pannade, et les aliments faciles à avaler, qu'on donne aux enfants nouveau-nés. Les autres interprétations que donnent les commentateurs, ne méritent pas d'être rapportées.

Iratus mammæ lallare recusas? v. 18.

Par *lallare*, Perse entend les chansons, les *la*, *la*, *la*, que répètent les nourrices pour endormir les enfants. On a tâché de rendre *pappare*, *mammæ*, *lallare*, par des mots enfantins.

. . . . . *Effluis amens*,
Contemnére, v. 20 et 21.

Cet endroit est imité d'Horace, Sat. III, l. 2. v. 12.

> *Invidiam placare paras, virtute relictâ?*
> *Contemnêre, miser.*

Horace a dit aussi :

Culpantur frustrà calami.

Sonat vitium percussa.... fidelia, v. 21 et 22.

Quand on veut acheter un vase de terre, on le frappe, et on juge, par le son qu'il rend, s'il est fêlé, ou non. Perse dit à Cornutus, Sat. V :

Pulsa, dignoscere cautus,
Quid solidum crepet.

Par *fidelia*, on entend un vase de terre, ainsi appelé, *eò quòd recondita* FIDELITER *servet*. Perse l'emploie encore dans cette Satire, v. 73.

.... *aari* ....

Fingendus sine fine rotâ, 23 et 24.

Perse continue la métaphore qu'il a empruntée des potiers de terre. On sait qu'ils façonnent leurs ouvrages sur une roue en mouvement. Hor. *de Arte poeticâ : v.* 21.

amphora cœpit
Institui : currente rotâ, cur urceus exit?

Sed rure paterno, etc. v. 24.

Le pédagogue prévient l'objection que pourroit lui faire le paresseux riche et noble, qu'il excite à l'étude. Ensuite il lui répond avec vivacité : *hoc satis? etc.*

Stemmate quòd Tusco ramum millesime ducis, v. 28.

Stemma est ici l'arbre généalogique. Juvénal

l'a employé dans le même sens, Sat. VIII, v. 1 :

Stemmata quid faciunt, etc.

La noblesse d'Etrurie, ou de Toscane, étoit réputée la plus ancienne; voilà pourquoi Perse a dit, *stemmate Tusco*. Lorsqu'Horace veut flatter Mécène sur sa naissance, il le fait descendre des anciens rois d'Etrurie :

Mœcenas atavis edite regibus. Od. I, l. 1.
Non quia, Mœcenas, Lydorum quidquid Etruscos
Incoluit fines, nemo generosior est te, etc. Sat. VI, l. 1.

Perse fronde ici, en passant, l'orgueil des nobles qui s'enflent du mérite de leurs ancêtres, sans se donner la peine d'en acquérir. Ovide avoit dit avant Perse, *Metam*. l. XIII. v. 140 :

Nam genus et proavos, et quæ non fecimus ipsi,
Vix ea nostra voco.

Salluste, dans la harangue de Marius, a traité ce sujet. Juvénal et Boileau en ont fait chacun l'objet d'une Satire.

Censoremque tuum, vel quod, trabeate, salutas?
v. 29.

Doit-on lire *censoremve*, ou *censoremne*, ou *censoremque?* Les deux premières leçons ont des partisans. Si on lit *ve*, il est superflu, puisque *vel* vient après. Si on lit *ne*, il marquera bien l'interrogation, mais il ne sera pas trop à sa place; il sera superflu aussi, puisque Perse a déjà dit, *an deceat*. Que

semble ôter toute difficulté; quoique personne n'ait encore lu ainsi, on ose le hasarder. *Censorem* : les censeurs étoient des magistrats qu'on nommoit à Rome tous les cinq ans. La police et les mœurs étoient de leur ressort. *Trabeate :* il y avoit à Rome trois espèces de trabées ; l'une toute de pourpre, qui étoit le vêtement des Dieux ; une seconde de pourpre, mêlée de blanc, que portoient les Empereurs ; la troisième, de pourpre mêlée du rouge appelé *coccum*, étoit l'ornement des augures. Perse emploie ici le mot *trabeate*, pour désigner un habillement honorable.

Ad populum phaleras, v. 30.

Ces mots ont passé en proverbe, mais le sens n'en a jamais été bien fixé. On les traduit ici littéralement, afin de rendre la pensée de l'auteur. Il compare la trabée dont il vient de parler, à la housse d'un cheval (*phalera* a cette signification), et dit qu'elle n'en peut imposer qu'à la populace. Faut-il observer que *trabeate* et *millesime* sont deux vocatifs qui tiennent lieu de nominatifs ?

Non pudet ad morem discincti vivere Nattæ, v. 31.

Discinctus signifie *détroussé*, *qui laisse traîner sa robe*. Au figuré, il veut dire un homme *mou*, *efféminé*. Il est le synonyme de *dissolutus*, qui a la même étymologie. Il étoit passé en proverbe que, *discincta vestis, discinctus animus*. La raison en est facile à trouver. Les Romains portoient des robes

longues. Quand ils vouloient agir, ils les retroussoient, à l'aide d'une ceinture, pour être plus dispos. De là est venu que *adcinctus* a signifié *un homme actif*, *laborieux;* et *discinctus*, *dissolutus*, le contraire. *Nattæ :* le Natta dont Perse fait ici mention, n'est pas le même dont parle Horace, Sat. VI. liv. I. v. 123.

Ungor olivo,
Non quo fraudatis immundus Natta lucernis.

à moins que le nom de Natta ne fût consacré pour désigner un débauché. Cicéron, *pro Mur.*, cite un Natta de bonne famille, qui vivoit de son temps. Perse cependant parle du sien, comme d'un homme vivant, lorsqu'il dit : *Sed stupet hic vitio*, *etc.* Ce point n'est pas d'une grande importance.

Stupet hic vitio, v. 52.

Le mot *stupet* ne marque pas ici l'étonnement, mais la stupidité. Voilà pourquoi on l'a rendu par *abruti.*

Opimum pingue, v. 32 et 53.

Ces deux expressions ont la même signification. On ne les a pas traduites toutes deux. On a cru que, *empâté dans la graisse*, seroit l'équivalent.

Caret culpâ, v. 33.

A force de crimes, on ne devient pas moins criminel, mais on devient moins malheureux.

. . . . *Quantò constantior idem*
In vitiis, tantò leviùs miser... Hor.

Summâ rursùs non bullit in undâ, v. 34.

On n'a pu rendre en français toute la force du mot *bullit;* on ne peut que la faire sentir. *Bullire* signifie proprement former ces bulles d'eau qui s'élèvent du fond et viennent crever à la surface. Perse veut dire que son Natta ; enfoncé dans le gouffre des vices, ne s'élève pas même un instant à la connoissance de la vertu. Cette pensée excite dans le poète un sentiment d'indignation, qui amène la prière sublime et ridiculement déplacée du pédant : *Magne pater divûm*, *etc.*

Ferventi tincta veneno, v. 37.

Ceci est une métaphore empruntée des teinturiers, qui font bouillir les étoffes dans la teinture. Perse l'a déjà employée, Sat. II :

Incoctum generoso pectus honesto.

On n'a pas cru que cette métaphore pût être rendue avec grace en français.

Intabescantque relictâ, v. 38.

Quelle force, quelle énergie d'expression ! Et comment la pourroit-on rendre aussi briévement? Ovide a fait usage du mot *intabesco*, dans son beau portrait de l'Envie, si bien copié par le grand Rousseau.

Sed videt ingratos, *intabescitque videndo*
Successus hominum. Met. l. 2. v. 780.

Anne magis Siculi, *etc.* v. 39.

La construction de ce passage, quoiqu'exacte, est obscure. Il est à propos de la faire : *Æra juvenci Siculi an gemuerunt magis ; ensis pendens laquea-*

ribus auratis an magìs terruit cervices purpureas subter, quàm si (quis) sibi dicat, imus, imus præcipites, et infelix palleat intùs, quod uxor proxima nesciat? Le taureau de Phalaris, fabriqué par Perillus, est connu. On sait aussi que Denys le Tyran fit suspendre avec un crin de cheval une épée sur la tête de Damoclès. On ne fera là-dessus aucune remarque. Mais un point que les jeunes gens pourroient ne pas saisir, c'est la liaison qui se trouve entre la prière et ce qui la suit. Après avoir prié Jupiter de montrer la vertu aux tyrans, et de les livrer à leurs remords, Perse dit que les remords sont le plus cruel des supplices. Il avoit sans doute présents à la mémoire ces passages d'Horace :

Invidiâ Siculi non invenêre tyranni
Majus tormentum. Ep. II, l. 1. v. 58.
Districtus ensis cui super impiâ
Cervice pendet, non Siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem :
Non avium, citharæque cantus
Somnum reducent. Od. I, l. 3. v. 17.

Sæpe oculos, memini, tangebam parvus olivo, v. 44.

Le pédagogue avoue la ruse qu'il employoit dans son enfance, pour se dispenser de l'étude. Il feignoit d'avoir mal aux yeux, se les frottoit avec de l'huile, pour paroître chassieux.

Grandia si nollem morituri verba Catonis
Discere, v. 55 et 46.

Perse parle ici de Caton d'Utique, ainsi surnommé parce qu'il se tua à Utique, après la défaite du parti

de Pompée, afin de ne pas tomber en la puissance de César. Il fit, avant que de se donner la mort, un discours sublime sur l'immortalité de l'ame. C'est ce discours que le pédagogue, dans son enfance, ne vouloit point apprendre pour le réciter. Que le lecteur n'aille pas conclure de ceci, que les dernières paroles de Caton ait été recueillies et écrites. Qu'il se rappelle plutôt que les rhéteurs dans leurs écoles, pour former les jeunes gens à l'éloquence, leur faisoient composer et réciter des discours qu'avoient dû faire tels ou tels grands personnages dans telles ou telles circonstances. C'est ainsi que Juvénal a dit, Sat. I, v. 15.

Et nos ergo manum ferulæ subduximus : et nos
Consilium dedimus Sullæ, privatus ut altum
Dormiret.

On peut voir la note sur ce vers de la Satire I de Perse :

Ecce modò heroas sensus adferre videmus.

Quelques éditeurs ont lu :

Grandia si nollem morituro verba Catoni
Dicere.

au lieu de :

Grandia si nollem morituri verba Catonis
Dicere.

Si l'on adoptoit cette leçon, on traduiroit : *Lorsque je ne voulois pas prononcer un discours sublime à Caton, prêt de se donner la mort.*

Quæ pater. . . . . sudans, v. 47.

Voici la seconde fois que Perse emploie *sudare*, pour marquer la joie excessive. Il a dit, Sat. II :

Si tibi crateras argenti, incusaque pingui
Auro dona feram, sudes, etc.

Jure : etenim id summum, etc. v. 48.

C'est ainsi qu'il faut ponctuer, et non, *jure etenim id summum* : la construction de ce passage est : *jure, avec raison : etenim id summum erat in voto scire, etc., puisque le comble de mes vœux étoit de savoir, etc.*

. . . . *Quid dexter senio ferret,*
. . . . . *Damnosa canicula quantùm*
Raderet, v. 48, 49 et 50.

On ne sait pas bien comment les Anciens jouoient aux dez. Il y a quelqu'apparence que leur jeu de dez approchoit de celui que nous appelons *la ferme*. La preuve en est, que certains coups leur faisoient gagner plus ou moins. *Senio*, ainsi nommé peut-être, parce qu'il étoit composé de six, étoit le plus favorable ; voilà pourquoi Perse lui donne l'épithète de *dexter*. On l'appeloit aussi *Veneris jactus*. Le coup du chien, *jactus canis*, ou *canicula*, étoit le plus ruineux. Notre poète le nomme *damnosa*. Il ne donnoit probablement que des as. Properce le nomme *canes damnosi*. Il y avoit encore d'autres coups qui avoient leurs noms ; l'un étoit appelé *Chius* ; un autre, *vulturius*.

Angustæ collo non fallier orcæ, v. 50.

Le vase appelé *orca*, avoit le col long et l'ouverture étroite. Les enfants, à une distance marquée, tâchoient de jeter une noix dans ce vase. Le plus adroit gagnoit les enjeux. Ovide fait mention de ce jeu, *de Nuce*, *v*. 85.

Vas quoque sæpè cavum, spatio distante, locatur;
In quod missa levi nux cadit una manu.

Haud tibi inexpertum curvos deprendere mores, v. 52.

La liaison de ces deux passages est facile à saisir. Le pédagogue vient de dire qu'il préféroit dans son enfance les jeux à l'étude; qu'il avoit raison, puisqu'il étoit dans l'ignorance, et qu'il ne connoissoit d'autre bonheur que d'exceller dans les jeux. Il adresse à présent la parole à son jeune homme, qu'on a instruit des principes de la saine morale; il lui reproche sa paresse. Par *curvos mores*, Perse entend le déréglement dans la morale. Dans la Satire V, il dit a Cornutus :

Apposita intortos ostendit regula mores.

Il dit, Satire IV :

Rectum discernis, ubi inter
Curva subit, vel cùm fallit pede regula varo.

Ces passages rapprochés s'expliquent les uns par les autres.

Quæque docet sapiens, braccatis illita Medis,
Porticus, v. 53 et 54.

La construction de ce passage est: *Haud tibi inex-*

pertum, *vous savez*; *quæ porticus sapiens illita Medis braccatis docet*, *ce qu'enseigne le sage portique*, *où sont peints les Mèdes en haut-de-chausses*. Un portique d'Athènes, appelé *stoa*, servoit d'école au philosophe Zénon. Le mot *stoa* fit donner le nom de Stoïciens aux sectateurs de ce philosophe. Le célèbre peintre Polygnote avoit peint gratuitement, sur les murs de ce portique, le combat de Marathon, dans lequel les Grecs, sous la conduite de Miltiade, se couvrirent de gloire, en repoussant Darius, roi de Perse et de Médie. Le peintre avoit représenté les Mèdes avec leur habillement, appelé *braccæ*, qui descendoient des reins jusques sur les talons. Ovide fait mention de ce vêtement :

Pellibus et laxis arcent mala frigora braccis.
Trist. V. 7. 49.

Il est parlé aussi de cet habit dans l'Ecriture Sainte.

.... *Insomnis quibus et detonsa juventus*
Invigilat, *siliquis*, *et grandi pasta polentâ*, v. 54 et 55.

On ne peut détailler en moins de mots les trois qualités qu'exigeoient les stoïciens dans leurs disciples ; vigilance, aucun luxe, et sobriété. Soit qu'on lise *detonsa*, ou *indetonsa*, le sens doit être le même. On sait que les stoïciens ne laissoient point croître leurs cheveux, qui auroient exigé du soin, et pris du temps. *Siliqua* : la silique est l'enveloppe ou la gousse des légumes.

Vivit siliquis et pane secundo. Hor. Ep. I, l. 2. v. 123.

Par *polenta*, on entend une espèce de bouillie gros-

sière, qui étoit la nourriture des esclaves. Elle étoit faite avec de l'orge, mouillé d'abord, puis séché au feu, ensuite moulu. Cette farine se gardoit long-temps, puisqu'on lit dans Josué, *polentam ejusdem anni.* Cette farine servoit à faire la bouillie. Perse y a joint l'épithète *grandi*, pour signifier que ces jeunes gens en mangeoient beaucoup, et qu'elle étoit leur seul mets.

Et tibi quæ Samios deduxit littera ramos,
Surgentem dextro monstravit limite callem, v. 56 et 55.

Ce passage doit être ainsi construit: *Et littera quæ deduxit ramos Samios, monstravit tibi limite dextro callem surgentem.* Cette lettre, dont parle ici Perse, est l'Y, inventé par Pythagore, natif de Samos. Il le montroit à ses disciples, comme indiquant, avec le jambage droit, la route de la vertu, et celle du vice avec le jambage gauche. On a cette explication dans une épigramme de Virgile :

Littera Pythagoræ discrimine secta bicorni,
Humanæ vitæ speciem præferre videtur.

Ces passages de Perse et de Virgile serviront d'explication à ces deux vers de la Sat. V :

Cùmque iter ambiguum est, et vitæ nescius error,
Deducit trepidos ramosa in compita mentes.

Stertis adhuc? v. 58.

Le pédagogue, après avoir battu la campagne, après avoir parlé du vice et de la vertu, revient à

son objet. Il reproche encore la paresse à son dormeur. Il lui rappelle son éducation, la vie que mènent les jeunes gens élevés à l'école d'où il est sorti, et met sa conduite en opposition. Chaque mot est un coup de pinceau mâle et vigoureux. Tout cela est assez suivi.

Oscitat hesternum, v. 56.

Sous-entendu *vinum;* comme s'il disoit, *hesternam crapulam.*

Est aliquid quò tendis, et in quod dirigis arcum? v. 60.

Le maître interroge ici le paresseux; il lui demande s'il se propose un but fixe, une fin dans sa conduite, ou s'il se laisse entraîner aveuglément au hasard. Il emploie une métaphore prise des tireurs d'arc, qui visent à un but; et les met en opposition avec les enfans, qui poursuivent des oiseaux avec des mottes de terre et des pierres, sans songer qu'ils peuvent s'égarer, ou se précipiter dans cette poursuite.

Helleborum frustrà, etc. v. 63.

Ceci est une comparaison prise d'une maladie du corps; elle doit s'appliquer à l'ame. Il faut prévenir l'hydropisie, et ne pas attendre qu'elle soit formée, pour demander de l'ellébore. C'est comme si l'auteur disoit : On doit fortifier par l'étude le tempérament de l'ame; il sera trop tard de recourir à la philosophie, lorsque l'ame sera dépravée.

Et quid opus Cratero, v. 65.

Ce Cratérus étoit un médecin célèbre, du temps d'Auguste. Horace et Cicéron en font une mention honorable,

Discite, ô miseri, etc. v. 66.

Le pédagogue quitte tout emblême, et parle clairement. Les préceptes qu'il donne sont dignes d'un philosophe chrétien. Ils seront suivis d'un bavardage ridicule, qui prouvera que Perse s'est proposé tout à la fois la satire du précepteur et de l'élève.

Metæ quà mollis flexus, et unde, v. 68.

Perse compare ici la carrière de la vie à la carrière du cirque. Il faut se conduire dans la vie avec sagesse, comme on doit conduire son charriot avec art dans l'arène, pour ne pas heurter contre la borne, qui est le terme de la course, comme la mort est le terme de la vie, etc. Si au lieu de *unde*, adopté par la plupart des éditeurs, on lisoit *undæ*, comme quelques-uns; il faudroit entendre ce passage d'une course de vaisseaux, au lieu d'une course de chars. Le sens principal seroit toujours le même.

Disce; nec invideas, quòd multa fidelia putet, etc. v. 73.

Nouvelle instance de la part du pédagogue. Il exhorte de nouveau son paresseux à l'étude, et lui dit de ne point s'occuper des richesses, de n'être point jaloux de ce que, etc. On a expliqué ailleurs les mots *fidelia* et *orca*. *Mæna* est un poisson de mer, dont Pline fait mention.

Hic aliquis de gente hircosâ Centurionum, v. 77.

Ceci est une sortie contre les détracteurs de la philosophie, contre les militaires, qui se vantoient de leur ignorance. La Satire V finit par un trait semblable. Pour fronder ces orgueilleux ignorants, Perse emploie le moyen le plus sûr. Il les fait parler comme ils parlent ordinairement.

Arcesilas, ærumnosique Solones, v. 79.

Arcésilas étoit un philosophe de la secte académique, disciple de Crantor. Solon fut un des sept sages de la Grèce. Il enseignoit à Athènes, vers le règne de Tarquin l'Ancien. Le Centurion que Perse fait parler, dit *Solones* au pluriel, par mépris.

. . . . *gigni*
De nihilo nihil, etc. v. 83 et 84.

Axiôme de la philosophie païenne, développé en beaux vers par Lucrèce. On y renvoie le lecteur, s'il veut s'instruire de ce système absurde. Une excellente traduction de ce poète a été faite par M. La Grange. Elle est un chef-d'œuvre d'élégance et d'exactitude. Que n'a-t-il traduit Perse ?

Tremulos cachinnos, v. 87.

C'est le rire convulsif des sots, qui leur met tout le corps en mouvement.

Inspice; nescio quid trepidat mihi pectus, etc. v. 88.

C'est toujours le pédagogue que Perse fait parler : il met un malade en scène avec son médecin. Celui-ci

donnera de bons conseils, ils ne seront point suivis, la mort sera le dénouement. Ensuite ce petit drame s'appliquera à un homme dont l'ame est malade.

Modice sitiente lagenâ, v. 92.

Une bouteille médiocrement altérée, pour une bouteille d'une grandeur médiocre, *modice capax*. Cette expression est hardie, et ne plairoit pas en français.

Loturo sibi, v. 93.

Mot à mot, *à lui qui doit se baigner*, qu'on a rendu par, *avant le bain*.

Lenia Surrentina, v. 93.

Surrente étoit une ville de Campanie. Son vin étoit léger et propre aux convalescents, surtout quand l'âge l'avoit mûri. On le gardoit jusqu'à vingt-cinq ans.

Gutture sulfureas lentè exhalante Mephites, v. 99.

Méphitis étoit, chez les païens, la déesse des mauvaises odeurs. Dans le sac de Crémone, son temple seul fut respecté. *Solum Mephitis templum stetit.* Tac. *Hist. III. c.* 33. La déesse Méphitis est ici prise pour la mauvaise odeur, comme Bacchus est souvent employé pour signifier le vin. Cette espèce de mauvaise odeur, exprimée par *Mephitis*, est celle qui sort des mines de soufre; on l'appelle *mouffette*. Elle signifie ici les rapports de l'estomac.

Calidumque triental, v. 100.

Perse appelle *triental* un vase qui contenoit la troisiéme partie du septier. Il ajoute *calidum*, parce que le vin que va boire le malade est chaud.

Hesterni capite induto subiere Quirites, v. 106.

Par *hesterni Quirites*, Perse désigne les esclaves nouvellement affranchis, affranchis de la veille. Ces affranchis portoient au bûcher le corps de leur ancien maître. Il dit, *capite induto*, parce que les esclaves seuls alloient tête nue. Les affranchis portoient le bonnet, qui étoit la marque de leur liberté. *Pileo donare*, signifie, mettre en liberté. Notre poète dira, Sat. V :

Hæc mera libertas, hanc nobis pilea donant.

Tange miser venas, v. 107.

Ici commence l'application de la scène du malade et de son médecin. C'est ici le pédagogue qui prend la place du médecin, et qui interroge son jeune disciple. Il va lui prouver qu'il n'a pas l'ame bien saine. Quelques commentateurs s'y sont trompés ; ils font continuer le dialogue du médecin avec son malade. Ils n'ont pas fait attention qu'il n'est plus question du malade, et qu'il est enterré.

Visa est si forte pecunia, *etc.* v. 109.

Le dialogue finit ici. C'est à présent le pédagogue qui parle seul. Il demande à son élève si l'avarice et l'amour n'excitent pas dans son cœur des mouvements désordonnés ; si la gourmandise ne lui cause

point de dégoûts, à l'aspect d'un repas frugal; s'il n'est pas sujet à la frayeur et à la colère.

Subrisit molle, v. 110.

Ici *molle* est pris adverbialement. L'harmonie de ce vers exprime la douceur du sourire que le poète veut peindre.

Populi cribro decussa farina, v. 112.

Mot à mot, *la farine qui tombe du crible du peuple*, pour dire de la farine passée au gros tamis, du gros pain.

Plebeiâ radere betâ, v. 114.

Le bette est une plante insipide, qui demande beaucoup d'assaisonnement, pour avoir quelque saveur.

Ut sapiant fatuæ, fabrorum prandia, betæ,
O quam sæpe petit vina piperque coquus! XIII. Ep. 13.
(Martial.)

Perse appelle la bette *plebeia*, comme Martial la nomme *fabrorum prandia*. Notre poète avoit dit, deux vers plus haut : *durum olus*. Il dit, Sat. VI :

Mihi festâ luce coquatur
Urtica.

Alges, cùm excussit membris timor albus aristas, v. 115.

La frayeur rend pâles ceux qu'elle affecte. Voilà pourquoi elle est appelée *timor albus*. Perse emploie le mot *aristæ* dans un sens métaphorique. Il compare les poils du corps, que la frayeur fait dresser, à ces

pointes qui hérissent l'épi du blé, proprement appelées *aristæ*.

Orestes, v. 118.

On sait qu'Oreste, après avoir tué sa mère Clytemnestre, pour venger les mânes d'Agamemnon son père, devint insensé, et se croyoit toujours poursuivi par les Furies.

NOTES

DE SÉLIS,

SUR LA TROISIÈME SATIRE.

(1) *La paresse*, *etc.*

CETTE Satire peut se diviser en deux parties : la première contient une invective contre la paresse des jeunes gens; la seconde, une exhortation à l'étude de la sagesse. Comme la seconde partie n'est proprement qu'un morceau accessoire à la première, c'est de celle-ci que nous avons pris le titre général de cette Satire.

Le commencement est en forme de dialogue entre un maître et son élève. M. l'abbé le Monnier trouve que Perse fait la Satire du maître autant que celle du disciple; il fonde son opinion sur les inégalités et les disparates choquantes qu'il croit remarquer dans les discours du précepteur. On ne peut supposer justement ce dessein à Perse : ce seroit un mauvais moyen pour faire passer sa morale, que de la mettre dans la bouche d'un personnage ridicule. Quel poids auroient les déclamations de cet instituteur sur la paresse, lorsqu'on pourroit lui reprocher à lui-même un pédantisme impertinent ! Les désordres du jeune

homme trouveroient plus d'indulgence que l'ineptie du pédagogue qui s'ingéreroit d'enseigner sans savoir enseigner. Ce seroit donc le maître seul qu'on auroit immolé à la risée des lecteurs ; et, par une suite nécessaire, cette philosophie, qui ne lui auroit point appris à parler convenablement, auroit le sort de son défenseur.

Mais rien, dans le texte, ne justifie l'étrange conjecture de M. l'abbé le Monnier; pas un mot de raillerie de la part du disciple qui, dans l'hypothèse de M. l'abbé le Monnier, auroit eu beau champ pour récriminer; aucune épithète méprisante ajoutée par Perse au nom du maître. Celui-ci même n'épargne pas, dans un endroit, les travers de ceux de sa profession; ses discours, en un mot, sont d'un sage. S'il n'y règne pas une précision rigoureuse, c'est qu'il use des priviléges d'une conversation familière. Le style n'est pas toujours sublime, parce qu'il faut savoir *passer du grave au doux, du plaisant au sévère*... c'est ce Stoïcien, qu'on appelle Bavard, qui dit, à l'occasion des tyrans, l'un des plus beaux vers de l'antiquité :

Virtutem videant, intabescantque relictâ.

« Quils voient la vertu, qu'ils la voient, et qu'ils sèchent » de regret. »

La peinture qu'il fait ensuite du méchant en proie à sa conscience, est d'une force admirable.

(2) *Le soleil brille.*

Jam clarum mane.

Mane, qui est ordinairement adverbe, est pris ici substantivement.

(3) *Vous avez assez dormi pour cuver....*

Despumare signifie *bouillir*, *jeter de l'écume*, *fermenter;* et pris activement, *digérer*, *cuire :* ce que le mot *cuver* rend très bien dans notre langue.

(4) *Du cadran....*

On sait que les Romains partageoient le jour en six heures avant midi, et six heures après-midi : ainsi leur cinquième heure avant midi répond à nos onze heures du matin.

(5) *Partout les troupeaux sont à l'ombre.*

Jam patulâ pecus omne sub ulmo est.

Deux vers d'Horace ont pu fournir cette image à Perse :

Jam pastor umbras cum grege languido
Rivumque fessus quærit. (Ode 23, lib. 3. v. 21.)

« Déjà le berger fatigué cherche avec son troupeau lan-
» guissant l'ombre et les ruisseaux. »

(6) *Un maître.*

Selon nous, *unus comitum* veut dire ici *un des maîtres du jeune homme*. Les jeunes gens de qualité avoient quelquefois jusqu'à deux gouverneurs ou précepteurs, chargés de les accompagner partout. Martial donne ce nom à un précepteur, dans la quatrième épigramme du onzième livre. *Comes*, dans le Di-

geste, a *cette signification*. (Voyez le Digeste, Liv. 15, Titre *De Injuriâ*.)

Plusieurs interprètes entendent, par ces mots, un camarade d'école, un condisciple. Mais ce sens ne peut être reçu, soit qu'on rapporte *ait* au discours qui précède, soit qu'on le fasse tomber sur *Verumne*, *itane*, *etc.*, qui suivent : dans le premier cas, on donne à ce condisciple un zèle et une sagesse qui ne vont point à son âge; dans le second, les exclamations du jeune homme qui est au lit sont froidement annoncées d'avance, au lieu qu'elles doivent éclater brusquement; d'ailleurs ce tour de phrase, *unus comitum ait : Verumne*, seroit peu conforme à l'usage des bons auteurs, qui placent plus ordinairement *ait* après les premiers mots d'un discours, ou tout à la fin, après le discours même.

(7) *Sa bile s'échauffe.*

Ce n'est point (ainsi que l'ont imaginé quelques interprètes) parce que l'homme irrité s'enfle et s'étend comme la matière du verre quand on le souffle, que Perse donne à *bilis* l'épithète *vitrea* : c'est tout uniment parce que la bile est verdâtre et de couleur de verre.

(8) *Enfin le parchemin à deux couleurs.*

Mot à mot, *la membrane à deux couleurs*, *et dont les poils ont été enlevés*. Voilà bien le parchemin. Perse l'appelle *membrane*, parce qu'en effet il est formé avec la peau des brebis; il dit que cette membrane *a deux couleurs*, parce que le côté où

l'on écrivoit étoit blanc, et l'autre jaunâtre (on n'écrivoit alors que d'un côté) : il ajoute, *et dont les poils ont été enlevés*. Cette opération, que nos parcheminiers expriment par le mot *raturer*, consiste à racler les poils de la peau et à la rendre lisse.

(9) *Le papier.*

Les Anciens écrivoient non seulement sur du parchemin, mais encore sur le *papyrus* d'Egypte, ou papier d'écorce.

(10) *Il se plaint que l'encre est trop épaisse et reste suspendue au bec de la plume.*

Horace avoit dit brièvement, CULPANTUR CALAMI; *j'accuse mes plumes*. (Sat. III, Liv. II. v. 7.)

Le mot du texte, qui veut dire *encre*, est *sepia*. Les Anciens se sont servis quelquefois, pour faire de l'encre, d'une liqueur noire qu'ils tiroient d'un poisson nommé *sepia ;* c'est l'araignée de mer.

(11) *Que l'on vous mâche les morceaux.*

Pappare minutum signifie *manger des morceaux tout mâchés. Minutum* vient de MINUERE, *diminuer*, *amoindrir*. M. l'abbé le Monnier entend seulement, en général, par ce mot, *des aliments faciles à avaler*. Cette interprétation affoiblit un peu le conseil ironique que l'on donne ici au paresseux.

Quoi qu'il en soit, on sera étonné de la manière dont M. l'abbé le Monnier a traduit

Cur non pappare minutum
Poscis ?

Que ne demandez-vous du *nanan* ?

(12) *Que ne refusez-vous de vous endormir aux refrains de ses chansons ?*

Et.... lallare recusas; mot à mot, *que ne refusez-vous de vous endormir aux* LALLA *de ses chansons?*

M. l'abbé le Monnier s'applaudit, dans ses notes, de cette traduction : *Que ne vous fâchez-vous contre votre bonne , et son* DODO, *l'enfant* DO*?*

(13) *Vous tomberez dans le mépris.*

Contemnêre, miser.

Ces deux mots appartiennent encore à Horace :

Invidiam placare paras, virtute relictâ :
Contemnêre, miser.

« En vain vous vous flattez d'apaiser l'envie en abandonnant le travail : malheureux, on vous méprisera. » (*Sat.* 3. *liv.* 2. *v.* 12.)

(14) *Le vase....*

En latin FIDELIA, ainsi appelé, *eò quòd recondita* FIDELITER *servet;* parce qu'il conserve FIDÈLEMENT ce qu'on y a mis.

(15) *Vous pouvez montrer sur votre table une salière propre et brillante.*

Est tibi purum et sine labe salinum.

Perse suit ici Horace de loin. Horace représente (Sat. III, Liv. I. v. 13.) un Tigellius ne désirant pour tout bien qu'*une table à trois pieds et une coquille pleine de sel pur :*

Modò sit mihi mensa tripes, et
Concha salis puri.

(16) *N'avez-vous pas près de vos foyers de petits vases....?*

L'épithète *secura* pourroit avoir été imitée d'Horace : « *Vous louez*, dit-il (Sat. VII, Liv. II. v. 30), » *les légumes que l'on mange en paix* : » LAUDAS SECURUM OLUS.

(17) *Sur un arbre généalogique.*

Stemma, proprement, *couronne*, *guirlande*. Ce mot a été appliqué ensuite, par métaphore, aux statues des ancêtres, qu'on ornoit de couronnes de fleurs. La dernière signification de *Stemma*, celle que Perse adopte ici, a été, *arbre généalogique*, parce que les Romains représentoient sur leur arbre généalogique le nom de leurs aïeux, enfermé dans une figure ronde, un cercle, une espèce de couronne : usage que nous avons emprunté d'eux.

(18) *De Toscane....*

La noblesse originaire de Toscane étoit la plus estimée à Rome. L'Etrurie, avant d'être soumise aux Romains, avoit un roi particulier, à qui les douze Lucumons ou principaux seigneurs du pays étoient obligés de fournir chacun un licteur. C'étoit de ces Lucumons que descendoient les plus illustres familles de Patriciens et même de Chevaliers. Mécène, qui étoit de ce dernier ordre, comptoit plusieurs Lucumons parmi ses ancêtres ; et Horace n'a pas oublié cette circonstance, dans les éloges qu'il lui adresse.

(19) *Parce que le censeur que vous saluez..... est de vos parents.*

Il n'y avoit pas de censeur sous Néron, ou plutôt le prince exerçoit lui-même cette magistrature. Ainsi Perse ne prétend pas ici peindre Néron, puisque Néron ne peut se saluer lui-même. *Censoremque tuum vel quod trabeate salutas*, est un trait de satire générale contre ceux qui s'enflent de leurs nobles alliances.

M. l'abbé le Monnier propose ici une correction que nous avons adoptée. Voici sa note :

« Doit-on lire *censoremve*, ou *censoremne*, ou » *censoremque?* Les deux premières leçons ont des » partisans. Si on lit *ve*, il est superflu, puisque *vel* » vient après : si on lit *ne*, il marquera mieux l'in- » terrogation, mais il ne sera pas trop à sa place; il » sera superflu aussi, puisque Perse a déjà dit *an* » *deceat. Que* semble ôter toute difficulté. Quoique » personne n'ait encore lu ainsi, on ose le hasarder. »

(20) *En robe de pourpre*, ou littéralement *revêtu de la trabée.*

La trabée étoit une robe de pourpre, que la noblesse romaine avoit seule le droit de porter.

(21) *Au peuple, au peuple.*

Le tour que nous avons employé pourra déplaire à quelques lecteurs; mais outre qu'on trouve une ellipse aussi forte dans cette phrase usitée, et absolument semblable, *à d'autres, à d'autres*, nous

n'aurions pu rendre la vivacité et la précision du texte, en exprimant tous les mots sous-entendus.

M. l'abbé le Monnier a traduit *ad populum phaleras*, par, *étalez cette housse devant la populace.* La lettre tue.

(22) *Comme le débauché Natta.*

Discinctus veut dire proprement *qui n'a point de ceinture*, ou, ce qui est la même chose, *qui laisse traîner sa robe.* Cette négligence étoit la marque d'un caractère et d'un esprit mal réglé. «*Je ne crains » pas*, disoit César en parlant d'Antoine, *ce gros » garçon*, *dont la ceinture est toujours lâche.* »

Discinctus a signifié depuis, par une métaphore bien naturelle, *libertin.*

(23) *Encrassée dans le vice.*

Ce n'est pas sans scrupule que nous avons hasardé cette expression, qui pourra paroître peu noble; mais il falloit rendre l'énergie singulière, et, autant qu'il étoit possible, le sens propre du latin.

Le dernier traducteur de Perse a mis : « *Les vices » se sont empâtés dans la graisse de ses fibres.* » Notre langue n'admet point ces métaphores extraordinaires.

(24) *Puissant maître des Dieux.*

Cette prière est d'une sublimité frappante. Défendons-là contre la censure cavalière de M. l'abbé le Monnier, qui la trouve *ridiculement déplacée.*

Nous observerons d'abord, qu'il est très vraisem-

blable que Perse peint ici Néron tel qu'il fut vers la sixième année de son règne. Ce que notre auteur dit au jeune homme qu'il introduit dans cette Satire, sur sa paresse, sur son goût pour l'ostentation, sur sa vanité, sur ses débauches, désigne Néron assez clairement. Le nom de tyran, qui échappe au poète dans un moment d'indignation, achève de faire connoître à qui il en veut. On sait d'ailleurs que Néron montra dans le commencement beaucoup d'amour pour la vertu, qu'il abandonna bientôt. Voilà le *virtute relictâ*. Il s'efforça d'abord de sauver les apparences, et il fut du moins hypocrite pendant quelque temps; mais ceux qui l'approchoient ne tardèrent pas à pénétrer son ame atroce. Perse, lié, comme nous l'avons dit, avec Lucain, et par le moyen de ce dernier avec Sénèque, apprit d'eux nécessairement beaucoup de particularités sur la vie secrète du prince. C'est donc à Néron qu'il dit: TE INTUS ET IN CUTE NOVI: « *En vain vous en imposez* » *aux autres par des dehors étudiés, et vous re-* » *cueillez des applaudissements; moi, je vous con-* » *nois à fond.* » A quel autre que Néron peut-on appliquer encore ce qu'on lit quelques vers plus bas, « *Vous avez été instruit de bonne heure des prin-* » *cipes du stoïcisme?* » Ces mots, CUM DIRA LIBIDO MOVERIT INGENIUM, *lorsqu'ils conçoivent d'affreux projets*, indiquent les projets sanguinaires de ce monstre naissant, à qui l'on fait dire dans l'Octavia (pièce où l'on a tracé le tableau de ses premiers crimes), QUIDQUID EXCELSUM EST CADAT; *que tout ce qui est élevé tombe*.

Si l'intention du poète n'est pas marquée d'une manière sensible, encore une fois c'est qu'il falloit échapper à la méchanceté inquiète du tyran, c'est qu'il falloit être obscur ici, sous peine de la vie. Nous raisonnons dans l'hypothèse que Perse a eu intention d'abord de publier ses Satires de son vivant. Il étoit bien sûr d'être entendu par ceux qui partageoient sa haine contre la tyrannie; quant aux autres, il leur offre des vers magnifiques, et flatte leur goût au défaut de leur patriotisme.

Au reste, il suffira, pour voir combien la critique de M. l'abbé le Monnier est injuste, de suivre la marche des idées de Perse, et de suppléer ce qu'il a dû sous-entendre. « *La paresse* (un des vices de » Néron) *vous précipitera dans toutes sortes d'ex-* » *cès. Déjà vous êtes livré aux recherches d'un* » *vain luxe; vous vous abandonnez à la débauche.* » *Bientôt toute pudeur et toute humanité s'éteindront* » *dans votre ame. Digne émule du cruel Tibère,* » *vous outragerez la nature même dans vos infâmes* » *voluptés; et vous ne méditerez, au sein de la* » *mollesse, que des projets de sang. Ah! puissent* » *les Dieux vous faire éprouver du moins toute l'hor-* » *reur des remords! Vos remords pourront seuls* » *punir vos crimes et venger vos peuples.* »

Peut-on trouver mauvais que Perse ait consacré neuf vers à développer le sentiment dont il étoit plein? et si l'on veut absolument qu'il soit sorti de son sujet, ne faut-il pas nous accorder qu'il ne pouvoit le perdre de vue moins long-temps, ni s'égarer d'une manière plus brillante?

(25) *Oui, les gémissements des malheureux....* Perse, en faisant ces beaux vers, avoit sans doute présents à l'esprit ces deux endroits d'Horace:

Invidià Siculi non invenêre tyranni
Majus tormentum. (Ep. II. l. 1. v. 58.)

« Les tyrans de Sicile n'ont point inventé de supplice » plus cruel que ceux qu'éprouve l'envie. »

Districtus ensis sui super impià
Cervice pendet, non Siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem,
Non avium citharæque cantus
Somnum reducent, etc. (Od. I. l. 3. v. 17.)

« Les mets raffinés de Sicile ne pourront irriter la faim » de l'impie qui voit étinceler au-dessus de sa tête une » épée suspendue à un fil : le chant des oiseaux, les » sons harmonieux de la cithare, ne ramèneront pas » pour lui le sommeil, etc. »

(26) *Tel discours sublime de Caton.* Les maîtres faisoient composer des déclamations à leurs disciples, qui ensuite les prononçoient publiquement. C'étoient des plaidoyers ou harangues sur différents sujets. Ces discours, faits par des jeunes gens, étoient presque toujours ridiculement enflés.

(27) *J'avois raison ; puisque tout mon desir alors....*

Jure ; etenim id summum....

C'est ainsi qu'il faut ponctuer, et non *Jure etenim id summum....* Cette dernière ponctuation forme un contre-sens; les interprètes qui l'ont adoptée, font dire au précepteur que c'est avec raison qu'il mettoit

son souverain bien dans le jeu; au lieu que celui-ci dit seulement que sa paresse étoit une conséquence nécessaire de son goût pour de puérils amusements.

(28) *Au jeu de dés.*

Le *senio*, ou coup de six points, étoit le meilleur: le coup du chien, ou l'*as*, étoit le plus mauvais.

(29) *Une noix dans un vase d'étroite embouchure.*

Les enfants avoient différents jeux de noix: celui-ci consistoit à jeter de loin une noix dans une amphore, ou vase de terre, appelé *orca*.

(30) *Mais vous qui êtes exercé....*

Ne croyons reconnoître Néron dans ce portrait: « *Vous ne pouvez vous excuser sur votre igno-*
» *rance: Sénèque et Burrhus (quels maîtres!) vous*
» *ont dévoilé les principes de la philosophie stoï-*
» *cienne.* »

(31) *Les sages préceptes de ce portique où l'on voit....*

On avoit peint à Athènes, dans le portique, les victoires de Thémistocle sur les Médes. La robe appelée *bracca*, que portoient ces peuples, étoit une espèce de simarre, longue et large, descendant jusqu'aux talons, et telle à peu-près que celle des Turcs d'aujourd'hui.

Les peintures du portique étoient du fameux Polygnotte. Elles subsistoient encore, avec l'édifice, du temps d'Arcadius et d'Honorius; mais un proconsul d'Achaïe, choqué de la vénération superstitieuse des

Stoïciens, pour un lieu qui avoit été le berceau de leur secte, renversa ce temple du Zénonisme, après en avoir enlevé les tableaux. (Voyez les Lettres de Synésius.)

(28) *Où une foule de jeunes gens qu'on nourrit de légumes.....*

Le noviciat des Stoïciens étoit fort rude. Ils avoient la tête rasée, ils couchoient à terre sur une peau, se nourrissoient de légumes, et passoient souvent les nuits à méditer. Tel fut le genre de vie que Marc-Aurèle embrassa de lui-même dès l'âge de douze ans.

Siliqua est l'enveloppe des légumes : *polenta*, espèce de bouillie grossière.

(33) *La lettre emblématique du philosophe de Samos....*

La lettre ou l'emblême de Pythagore étoit l'*Y* grec. Le jambage droit, qui, dans l'écriture grecque, est roide et élevé, désignoit la vertu ; la gauche, qui est incliné, marquoit le vice. Il est encore question deux fois de la lettre de Pythagore dans ces Satires.

(34) *Vous ronflez encore à midi.*

Quoi qu'en dise M. l'abbé le Monnier, tout ce morceau nous paroît plein de justesse, et le discours du maître bien suivi. Une courte analyse de ce qui a été dit jusqu'ici, mettra le lecteur en état de prononcer. « *Fuyez la paresse. — Mais j'ai du bien,* » *et je suis noble. — Beaux avantages! Vous êtes* » *plein de vices. J'ai passé, comme vous, dans l'oi-* » *siveté ou dans la dissipation, les premières an-*

» *nées de mon enfance. Mais quoi! j'étois sans* » *expérience; et, pour comble, de malheur, j'avois* » *un précepteur de peu de sens; au lieu que vous,* » *quelle excuse pouvez-vous alléguer? Vous n'êtes* » *plus enfant; vous voilà parvenu à l'âge où il ne s'a-* » *git plus d'apprendre par cœur des déclamations,* » *mais d'approfondir les principes de la morale.* » *Que dis-je! vos maîtres vous les ont découverts,* » *et l'on vous a initié dans la philosophie de Zénon.* » *On ne vous a pas laissé ignorer combien il vous* » *est nécessaire de savoir utilement appliquer votre* » *esprit.... et vous dormez encore à midi!* »

Voilà, sans beaucoup de changements, les raisonnements du précepteur. Qu'on juge à présent s'il est vrai que *le pédagogue ait battu la campagne.*

(35) *Vos bâillements répétés....*

Caput....
Oscitat hesternum.

Tour grec. Il faut sous-entendre ici *vinum*. Ce vers rappelle naturellement celui où Virgile peint d'un trait l'ivresse perpétuelle de Silène :

Inflatum hesterno venas, ut semper, Iaccho.
(Egl. VI. v. 15.)

« Il avoit, suivant sa coutume, les veines enflées du vin » qu'il avoit bu la veille. »

(36) *Un malade demande de l'ellébore.*

Il est trop tard de demander de l'ellébore, lorsque la maladie est désespérée : il est trop tard de recourir à la philosophie, lorsque l'ame est corrompue.

Quelques interprètes ont vu l'hydropisie dans ces mots, *cutis ægra tumebit*, faute d'avoir observé que l'hydropisie ne se guérit point avec l'ellébore.

(37) *Craterus.*

Médecin d'Auguste, dont Horace fait une mention honorable.

(38) *Apprenez donc, infortunés mortels....*

Perse procède avec ordre : après avoir établi en quoi consistent les maladies de l'ame, il en prescrit les remèdes. Il n'emploie plus le secours des métaphores et des circonlocutions ; c'est directement et sans figures qu'il appelle les jeunes gens à l'étude de la morale. Les principes de cette science sont présenté ici en abrégé avec une heureuse précision.

(39) *Quelles sont les lois des destins....*

Casaubon prouve, par plusieurs exemples tirés de bons auteurs, qu'*ordo* signifie souvent la même chose que *fatum.*

(40) *Comment il faut partir d'un point fixe.*

Nous avons traduit ainsi *undè,* que Casaubon trouve un peu obscur. Ce point d'où il faut partir, n'est autre chose que la connoissance de notre foiblesse et de nos misères.

(41) *Autour de la borne.*

Les situations délicates de la vie sont comparées ici à la borne du cirque, autour de laquelle il falloit que les chars tournassent avec adresse : on risquoit, en s'approchant de trop près, d'être brisé.

(42) *A sa famille.*

Carisque propinquis.

Ces mots sont originairement d'Horace. (Voyez la première Satire du premier livre.)

(43) *Apprenez, dis-je....*

Disce. Ce mot est au singulier ; c'est donc au paresseux que le maître s'adresse de nouveau ; c'est lui particulièrement qu'il exhorte à s'instruire.

(44) *Les immenses provisions.*

Perse décrit les présents que les clients faisoient à leurs patrons.

(45) *La fertile Ombrie....*

Aujourd'hui Duché de Spolète, pays très fertile, quoique marécageux.

(46) *Poissons salés.*

Mœna est un poisson de mer très petit : il doit se prendre ici pour toutes sortes de poissons.

(47) *Ici quelqu'un de nos hideux Centurions...*

Perse, pour exprimer la malpropreté des Centurions, les appelle GENS HIRCOSA, *nation sentant le bouc.* Ces expressions eussent été insupportables en français. Nous avons cherché un équivalent. Quelques éditions portent HIRTOSA, *velue.* Les deux sens sont à peu près les mêmes.

(48) *Arcésilas....*

Philosophe de la secte académique. Il y a ici une finesse que Casaubon seul a remarquée : c'est que le Centurion, qui ne doute de rien, se moque par préférence des académiciens qui doutoient de tout. Un commentateur veut que les plaisanteries du Centurion cachent une intention réelle, de la part du poète, de ridiculiser ces philosophes. Mais, pre-

mièrement, Perse auroit donc eu le même dessein à l'égard du sage Solon ; ce qui n'est pas vraisemblable. Secondement, les discours qu'il prête au Centurion sont très absurdes. Perse ne doit pas faire croire qu'il pense comme ce militaire grossier.

(49) *Marchant la tête de côté, et les yeux en terre.*

Obstipo capite, et figentes lumine terram :

Ce vers vient encore d'Horace.

Stes capite obstipo.

« Tenez-vous le cou *ou* la tête penchée. »
(*Sat.* 5, *liv.* 2. *v.* 81.)

(50) *Agités de mouvements frénétiques jusque dans leur silence.*

Rabiosa silentia rodunt.

Cette peinture a de grandes beautés. Mais Perse, il faut l'avouer, en doit le plus grand nombre à d'autres écrivains. Nous venons de remarquer, dans la note précédente, qu'Horace avoit dit avant lui à un pédant : STES CAPITE OBSTIPO, *tenez-vous le cou penché.* Alcibiade, dans Platon, parle ainsi à Socrate : » *Votre visage est triste ; vos yeux sont toujours » fixés à terre ; vous murmurez je ne sais quoi ; » vous rêvez continuellement.* »

Nous lisons dans une vieille épigramme attribuée à Virgile :

Multi quoque talia commeditantes
Murmure concluso rabiosa silentia rodunt.

« On en voit plusieurs qui, méditant sur des choses de

» cette nature, murmurent entre leurs dents, et sont
» agités de mouvements frénétiques jusque dans leur
» silence. »

(51) *Profondément occupés des rêves de quelque cerveau malade....*

Ægroti veteris meditantes somnia.

Lactance nous a conservé ce mot heureux d'un ancien poète, mot que l'on a eu bien souvent occasion de répéter :

Postremo nemo ægrotus quisquam somniat
Tam infandum, quod non aliquis dicat philosophus.

« Enfin, il n'y a point de rêve de malade si extravagant,
» qui ne soit donné pour une vérité par quelque phi-
» losophe. »

(52) *Rien n'est créé de rien, rien ne retourne à rien.*

Axiôme de la physique ancienne. Lucrèce en a fait le fondement de sa doctrine.

(53) *Quoi! voilà ce qui vous rend pâle!*

Hoc est quod palles!

Sénèque dit aussi, dans sa quarante-huitième épître, en parlant des vaines subtilités de la dialectique des Sophistes : Hoc EST QUOD TRISTES DOCETIS ET PALLIDI ; *voilà donc ce que vous enseignez, et pourquoi vous êtes tristes et pâles!*

(54) *Examinez-moi.*

Dialogue entre un médecin et son malade. Cette multiplicité de dialogues, dont les interlocuteurs

changent brusquement, n'est pas une des moindres causes de l'obscurité de Perse.

Voici comme Boileau a imité ce morceau dans sa troisième épître :

> Qu'avez-vous ? Je n'ai rien. Mais... Je n'ai rien, vous dis-je,
> Répondra ce malade, à se taire obstiné.
> Mais cependant voilà tout son corps gangréné ;
> Et la fièvre demain, se rendant la plus forte,
> Un bénitier aux pieds, va l'étendre à la porte.

(55) *Une demi-bouteille....*

> *Modice sitiente lagenâ.*
> « Dans une bouteille qui a une soif médiocre. »

Perse attribue de la soif à une bouteille. Il est certain que cette hardiesse ne plairoit pas en prose dans notre langue. Notre poésie pourroit s'accommoder de cette figure dans un mouvement passionné ou dans une description très vive. M. Robbé, décrivant une orgie, a dit impunément d'un buveur :

> Il fait remplir dix fois les flacons altérés.

Cette épithète est même de bon goût. Si on la modifioit en français, pour exprimer, à l'exemple de Perse, une bouteille à demi-pleine, si on disoit une bouteille *à demi-altérée*, on seroit ridicule, on animeroit ce qui n'auroit pas besoin d'être animé. Le style a aussi ses proportions; et la sagesse de notre langue rejette les expressions fortes, lorsque l'objet est petit, ou que celui qui parle n'est pas ému.

(56) *Du vin de Surrente....*

Les vins de Surrente, ville de la Campanie,

étoient fort renommés. Cette ville subsiste aujourd'hui dans le même endroit, c'est-à-dire, dans la terre de Labour, près du golfe de Naples, et s'appelle Sorrento. Ovide fait l'éloge du vignoble de Surrente :

Et Surrentinos generoso palmite colles.
(M. 15. v. 710.)

« Et les collines de Surrente, où croît un vin généreux. »

Martial dit à un faux philosophe : SURRENTINA BIBIS! *Quoi! vous buvez du vin de Surrente!* Tibère n'estimoit pourtant pas ce vin, et il l'appeloit de *bon vinaigre*. Caligula disoit aussi que c'étoit d'excellente piquette. Mais ces jugements ne sont contradictoires qu'en apparence. Dans sa primeur, le vin de Surrente ne valoit rien : il lui falloit vingt-cinq ans pour perdre sa verdeur ; alors il devenoit délicieux, et l'on en donnoit aux malades et aux convalescents. (Voyez *Pline*, Liv. 23, chap. 1.)

(57) *Ensuite il doit aller au bain.*

Les anciens Romains faisoient grand usage des bains. Plusieurs même poussoient ce goût jusqu'à la passion. Commode se baignoit sept fois par jour. Il n'étoit pas rare de voir des personnes périr, pour avoir pris le bain dans des circonstances peu favorables.

(58) *Exhale avec effort des vapeurs empestées.*

Mephitès, nom latin des exhalaisons minérales, appelées en français *mouffettes*. Ici ce mot signifie une haleine infecte, occasionnée par de mauvaises digestions.

Les Romains, qui ont divinisé tout, à l'imitation

des Grecs, avoient aussi une déesse des mauvaises odeurs, laquelle s'appeloit *Méphitis.*

(59) *Le vase rempli de vin chaud.*

Calidum triental.

On lit dans d'autres éditions *trientem* : cela revient au même. Les *triens* ou le *triental* étoit un vase ou gobelet, contenant la troisième partie d'un setier. Mais pourquoi *calidum ?* Quelques commentateurs prouvent, par Juste-Lipse, que dans les bains on buvoit chaud. Ainsi, ils supposent très gratuitement que le buveur est encore au bain. D'autres, plaçant avec plus de raison la scène à table, soutiennent que c'étoit un régal chez les Romains de boire du vin chaud. (Voy. *Juv.*, Sat. V, vers 63.)

(60) *Les citoyens qu'il a faits la veille....*

Hesterni Quirites.

Ce sont les esclaves affranchis par le testament du mort. Les uns portoient le lit où étoit étendu leur patron ; les autres marchoient à côté du corps. Ils avoient tous le chapeau en tête, signe de leur nouvelle liberté.

On voit, par cette Satire, que les cérémonies funèbres des Romains, du temps de Néron, ressembloient en plusieurs points aux nôtres : on croit lire la description d'un de nos enterrements.

(61) *Eh ! philosophe déplorable, tâtez mon pouls, mettez la main sur ma poitrine.*

Ces paroles sont visiblement du jeune homme qui,

dans son dépit, invite son maître à lui tâter le pouls, et le défie de trouver chez lui aucun symptôme de maladie. Le mot *miser* ne doit pas être pris au pied de la lettre et dans un sens trop injurieux : il veut dire ici *homme à plaindre*, *homme à tristes chimères*.

(62) *Si la jeune fille de votre voisin vous a souri mollement.*

Sive
Candida vicini subrisit molle puella.

Ce vers agréable peut soutenir la comparaison avec celui de Properce, dont il paroît même imité :

Risit et arguto quiddam promisit ocello.

« Elle rit, et un coup-d'œil malin me fit certaine promesse. »

(63) *Un morceau de pain grossier.*

Populi cribro decussa farina.

« De la farine tombée du crible du peuple. »

(64) *Des betteraves, faites pour la canaille.*

Plebeiâ betâ.

La betterave est insipide par elle-même. Elle étoit peu estimée chez les Romains. Martial l'appelle *le dîner des artisans.*

(65) *Une moisson de poils.*

Aristas, épis de blé. Ce mot est pris ici figurément pour les poils du corps.

(66) *Oreste lui-même.*

Qui est-ce qui ne connoît pas Oreste et ses fureurs !

SATIRA QUARTA.

In Juvenes Rempublicam temerè capessentes.

REM populi tractas (barbatum hoc crede magistrum
Dicere sorbitio tollit quem dira cicutæ.)
Quo fretus? Dic, ô magni pupille Pericli!
Scilicet, ingenium et rerum prudentia velox
Ante pilos venit? dicenda tacendaque calles?
Ergo, ubi commotâ fervet plebecula bile,
Fert animus calidæ fecisse silentia turbæ,
Majestate manûs! Quid deinde loquêre? Quirites,
Hoc, puto, non justum est; illud malè, rectiùs illud.
Scis etenim justum geminâ suspendere lance

SATIRE QUATRIÈME[1].

Contre les jeunes gens qui s'ingèrent dans le gouvernement de l'État.

Trad. de Le Mon.

Vous vous mêlez de gouverner la République? (imaginez entendre ce philosophe à grande barbe, qui fut condamné à boire la ciguë) Sur quoi vous fondez-vous ? Répondez , élève du grand Périclès. Sans doute que le génie, qu'une sagesse précoce vous sont venus avant la barbe. Vous savez ce qu'il faut dire, ce qu'il faut taire. Aussi, quand la bile du peuple s'allumera, vous ne manquerez pas d'imposer silence à la troupe échauffée , en faisant de la main un geste majestueux. Mais ensuite, que direz-vous? « Romains, je ne » pense pas que ceci soit juste, » cela est mal, bien ceci ». Car vous savez peser la justice dans les deux bassins d'une balance bien égale.

Trad. de Sél.

Quoi! vous gouvernez l'État! (qu'on s'imagine [2] entendre ce maître vénérable [3] qu'un cruel breuvage de ciguë fit périr.) Eh ! d'où vous vient cet excès de confiance, jeune pupille du grand Périclès [4] ? L'esprit et l'expérience apparemment ont précédé chez vous la barbe; vous êtes instruit de ce qu'il faut dire, de ce qu'il faut taire ? Ainsi donc , lorsque la populace mutinée [5] entrera en fureur, vous irez d'abord imposer silence à la troupe échauffée, en étendant la main majestueusement. Ensuite que direz-vous ? *Citoyens*, [6] *ceci, je pense, n'est pas juste; ceci est mal; cela est mieux*. Car vous savez peser la justice : vous tenez d'une main ferme la balance mobile ; votre œil

Ancipitis libræ: rectum discernis, ubi inter
Curva subit, vel cum fallit pede regula varo;
Et potis es nigrum vitio præfigere *Théta.*
Quin tu igitur, summâ nequicquam pelle decorus,
Ante diem, blando caudam jactare popello
Desinis, Anticyras melior sorbere meracas?
Quæ tibi summa boni est? Unctâ vixisse patellâ
Semper, et assiduo curata cuticula sole.....
Exspecta: haud aliud respondeat hæc anus. I nunc:
Dinomaches ego sum! suffla: *sum candidus!* Esto,
Dum ne deteriùs sapiat pannucea Baucis,
Cum bene discincto cantaverit ocima vernæ.

Ut nemo in sese tentat descendere! Nemo!

Trad. de Le Mon.

Vous savez découvrir le droit, lorsqu'il se cache dans des replis tortueux, lors même que la loi offre un sens trompeur et louche ; vous savez attacher le noir *thêta* sur une action criminelle. Si cela est, que ne cessez-vous de vous glorifier vainement d'une belle peau ? Que ne cessez-vous de faire avant l'âge le chien couchant devant la populace ? Il vaudroit bien mieux avaler tout pur l'ellébore des Antycires. Quel est, à votre avis, le souverain bien? « C'est de faire tous les jours » de grands repas, de bien » soigner sa peau au soleil. » Attendez, cette vieille qui passe va faire la même réponse. Venez après cela nous dire : « Je suis fils de Dino- » maque, moi »! Enflez-vous bien. «Je suis beau.»D'accord. Convenez aussi qu'elle n'est pas moins sage que vous, cette vieille Baucis, couverte de haillons, qui vient de chanter pouille à un esclave dissolu.

Comme personne ne veut

Trad. de Sél.

dicerne le vrai dans le point fixe où il va se mêler au faux, et lors même que la marche de la règle est oblique et trompeuse : vous pouvez impunément enfin marquer [7] de la lettre de mort le nom d'un criminel. Ah ! disons la vérité ! Tout votre mérite se réduit à l'état d'une vaine parure. Que ne cessez-vous d'étaler votre brillant [8] plumage aux yeux d'un peuple adulateur qui vous applaudit avant le temps ? Prenez plutôt, prenez de l'ellébore pur [9]. En quoi consiste, selon vous, le bonheur suprême [10] ? A se nourrir de mets friands, à parfumer assidûment sa peau au soleil [11]. Attendez [12] : voici une vieille femme qui ne répondra pas autrement. Venez à présent nous dire : *je suis fils de Dinomaque* [13] ! et, en enflant les joues, *j'ai le teint blanc* [14]. Soit : mais convenez qu'il y a peu de différence, pour le don de penser, entre vous et la Baucis, couverte de haillons, qui fait si bien l'éloge de ses herbes [15] à un vaurien d'esclave.

Comme personne, personne

Sed præcedenti spectatur mantica tergo.

Quæsieris : *nostin' Vectidî prædia ?* Cujus ?

Dives arat Curibus quantùm non milvus oberret ;

Hunc ais ? Hunc, Dîs iratis, genioque sinistro,

Qui, quandòque jugum pertusa ad compita figit,

Seriolæ veterem metuens deradere limum,

Ingemit : *hoc benè sit !* Tunicatum cum sale mordens

Cæpe, et farratâ, pueris plaudentibus, ollâ,

Pannosam fæcem morientis sorbet aceti ?

At si unctus cesses, et figas in cute solem,

Trad. de Le Mon.

descendre en soi-même ! Personne ! Et toujours on examine la besace qui pend sur le dos de l'homme qui nous précède. Qu'on vous demande, connoissez-vous les possessions de Vectidius ? (Vous répondrez) « Duquel » voulez-vous parler ? Est-ce » de ce richard qui laboure à » Cures plus de terre qu'un » milan n'en pourroit parcou- » rir en volant? De cet homme, » né sous la colère des dieux, » et de son mauvais génie, » qui, les jours de fêtes ; at- » tachant son joug au carre- » four, gémit de déboucher » une petite bouteille de vin » vieux, (et qui dit) *que les* » *dieux me soient en aide*, » lorsqu'il assaisonne d'un » peu de sel un oignon qu'il » mange avec toutes ses enve- » loppes ; lorsque ses valets » s'applaudissent de voir un » chaudron plein de grosse » bouillie ; lorsqu'il avale la » lie épaisse d'un vinaigre » usé ? »

Après vous être parfumé, allez vous tranquilliser, éten-

Trad. de Sél.

absolument, n'essaie de descendre en soi-même ! Comme on ne considère que la besace d'autrui ! Qu'on vous demande : *connoissez-vous les terres de Vectidius* [16] ? Qui, Vectidius ? répondrez-vous. Ah ! ce richard, qui possède chez les Sabins plus de pays qu'un milan ne pourroit en parcourir dans un jour ! Ah ! cet avare, haï des Dieux, ennemi de lui-même [17], qui, aux fêtes des semailles, lorsqu'il faut suspendre dans un carrefour le joug de ses bœufs [18], tremble d'être forcé enfin de rompre le cachet d'une vieille demi-bouteille [19], et soupire en disant, *réjouissons-nous* [20] ; puis, mordant avec avidité dans un oignon assaisonné d'un grain de sel, et non épluché, fait servir à ses valets, qui applaudissent, un plat de grosse bouillie, et avale lui-même la lie d'un vinaigre affadi et déjà couvert d'une moisissure épaisse [21] !...

Mais vous, censeur de Vectidius, si tous les jours, au sortir des mains de vos parfumeurs, vous restez nonchalam-

Est prope te ignotus, cubito qui tangat, et acre
Despuat in mores; penemque, arcanaque lumbi
Runcantem, populo marcentes pandere vulvas.
Tu cum maxillis balanatum gausape pectas,
Inguinibus quare detonsis gurgulio exstat?
Quinque palæstritæ licet hæc plantaria vellant,
Elixasque nates labefactent forcipe aduncâ,
Non tamen ista filix ullo mansuescit aratro.

Cædimus, inque vicem præbemus crura sagittis.
Vivitur hoc pacto: sic novimus. Ilia subter
Cæcum vulnus habes; sed lato balteus auro

Trad. de Le Mon.

dre votre peau au soleil. Il se trouvera près de vous un inconnu, qui vous repoussera du coude, qui crachera dédaigneusement sur ces mœurs dépravées qui vous engagent à vous faire épiler, pour vous présenter au peuple avec un air efféminé. Quoi, lorsqu'on vous voit peigner avec complaisance la frange qui tombe de votre menton sur votre poitrine, pourquoi n'en voulez-vous point souffrir ailleurs? Vous avez beau faire; vous emploieriez cinq athlètes à l'arracher; ils tourmenteroient vos chairs macérées, avec des tenailles courbées; c'est une fougère qu'aucune charrue ne peut détruire.

Nous frappons les autres, et nous prêtons le flanc à leurs traits. C'est ainsi que l'on vit, nous le savons. Vous avez un ulcère caché; mais vous le couvrez avec un large baudrier d'or : comme il vous plaira, faites-en accroire à

Trad. de Sél.

ment au soleil, pour recevoir sur votre peau ses rayons pénétrants, croyez qu'il se trouvera près de vous quelque inconnu qui vous poussera du coude [22], et, répandant sa bile sur vos mœurs, vous peindra à vous-même épilant vos cuisses flétries [23], et tout près d'offrir au public votre hideuse jouissance. Pourquoi, en effet, tandis que vous peignez, que vous chargez d'essences le poil rude et épais de vos joues [24], n'en laissez-vous point paroître ailleurs [25]? Mais quoi! c'est en vain que cinq champions robustes arrachent cette herbe qui renaît sans cesse; en vain ils fomentent vos cuisses avec de l'eau chaude, et les ébranlent sous les efforts de la pince recourbée; il n'est point de charrue qui puisse dompter cette fougère opiniâtre.

On frappe les autres; bientôt on est frappé à son tour [26]: voilà le monde. Vous avez au-dessous du flanc gauche une plaie cachée par votre large baudrier d'or. Ainsi, dites-nous à présent ce que vous voudrez; faites-vous

Prætegit. Ut mavis, da verba, et decipe nervos,
Si potes. Egregium cum me vicinia dicat,
Non credam? Viso si palles, improbe, nummo,
Si facis in penem quidquid tibi venit amarum;
Si Puteal multâ cautus vibice flagellas,
Nequicquam populo bibulas donaveris aures.
Respue quod non es: tollat sua munera cerdo.
Tecum habita; et nôris quam sit tibi curta supellex.

Trad. de Le Mon.

vos nerfs ; trompez la douleur, si vous le pouvez.

—Quoi, lorsque tout mon voisinage m'appelle homme de bien, je ne le croirois pas ? —Si la vue d'un écu éveille votre cupidité ; si vous vous permettez tout ce qu'inspire une passion infâme, si vous écorchez vos débiteurs autour du puits, vainement ouvrirez-vous des oreilles avides aux éloges du peuple. Rejetez les louanges que vous ne méritez pas ; renvoyez votre parasite avec ses flatteries. Habitez en vous-même, et voyez combien vous êtes mal meublé.

Trad. de Sél.

illusion, trompez vos propres nerfs, si vous le pouvez.

Mais quand mes voisins assurent que j'ai du mérite, je ne les croirai pas ! Homme pervers, si vous pâlissez à la vue d'une pièce d'or ; si vous faites tout ce qu'une luxure effrénée vous suggère ; si vous êtes le fléau de vos débiteurs par vos cruels artifices [27], par vos usures multipliées, c'est bien à tort que vos oreilles altérées d'éloges s'ouvrent avidement à ceux du peuple : rejetez ce qui ne vous est pas dû ; que cette canaille remporte son encens grossier [28]. Habitez votre ame, et voyez combien elle est chétivement meublée.

NOTES

DE LE MONNIER,

SUR LA QUATRIÈME SATIRE.

Sous le nom d'Alcibiade, Perse fronde, dans cette Satire, un jeune homme qui veut se mêler de gouverner la république, sans en être capable. La plupart des interprètes pensent que le poète a voulu désigner Néron. Ce point est assez problématique, et laisse un libre champ aux conjectures. Tous les traits de cette Satire conviennent très bien à Néron; mais elle sera trop foible, et le Satirique véhément aura fait grace à l'empereur de ses vices les plus exécrables, à moins que cet ouvrage n'ait été composé dans les commencements de son règne, qui eurent une apparence de modération. Au reste, sans discuter cette question, sur laquelle le vieux Scholiaste et Casaubon, Bayle, Moreri et Boileau se contredisent, on peut remplir la tâche de traducteur, et donner l'intelligence de cette Satire. Perse commence par nommer les interlocuteurs qu'il met en scène. Ce sont Socrate et son disciple Alcibiade. Ils continuent le dialogue jusqu'à la fin de cette pièce, quoiqu'il s'y trouve des traits qui semblent indiquer que la scène

est à Rome. On les expliquera, ces traits, quand l'ordre y amènera. D'après cette notion (qui n'est pas adoptée par les commentateurs) la Satire va devenir très intelligible.

. . . *Barbatum hoc crede magistrum*
Dicere, sorbitio tollit quem dira cicutæ, vers 1 et 2.

L'histoire de Socrate est connue, on ne la rapporte point ici. On sait que ce philosophe portoit sa barbe, et qu'il fut condamné, par ses compatriotes, à s'empoisonner avec de la ciguë.

Magni pupille Pericli, v. 3.

Alcibiade, fils de Clinias et de Dinomaque, étoit d'Athènes. Il fut élevé dans la maison de Périclès, qui avoit, dit-on, épousé sa mère en seconde noces. Socrate prit soin de cultiver son esprit et de former ses mœurs. Périclès fut un des plus grands hommes de l'ancienne Grèce. Illustre par sa naissance, il le devint encore davantage par son éloquence. La différence que Valère Maxime trouve entre Pisistrate et Périclès, c'est que le premier asservit sa patrie par les armes, et que le second y régna par le charme de la persuasion.

Ergo ubi commotâ fervet plebecula bile, v. 6.

Ce passage a beaucoup de ressemblance avec celui-ci du premier livre de l'Enéide :

Ac veluti magno in populo quum sæpè coorta est
Seditio, sævitque animis ignobile vulgus :

Jamque faces et saxa volant, furor arma ministrat:
Tùm, pietate gravem ac meritis si forte virum quem
Conspexére, silent, arrectisque auribus adstant:
Ille regit dictis animos, et pectora mulcet.

Quirites, v. 8.

C'est Alcibiade qui est supposé répondre. Socrate lui a demandé ce qu'il dira pour apaiser la populace mutinée. Il dira : *Romains*, *etc.* Le père Jouvenci a bien vu que *Quirites* signifie *Romains*, soit qu'il dérive de *Cures*, ville des Sabins, ou de *quiris*, qui, en langage de sabin, veut dire une pique, dont le peuple Romain étoit toujours armé. Mais il n'a pas compris comment Alcibiade peut dire *Romains* dans la ville d'Athènes. C'est, selon lui, une catachrèse, pour signifier *Grecs*. Sans recourir aux figures de rhétorique, il est visible que Perse met ce mot dans la bouche d'un Grec, exprès pour faire sentir aux Romains que c'est eux qu'il veut désigner. Jean Bond et Lubinus l'ont jugé ainsi, et s'autorisent de ce mot, pour prouver que cette Satire tombe sur Néron.

Vel cùm fallit pede regula varo, v. 12.

Par *pes varus*, on entend un pied crochu. C'est une métaphore que Perse applique à la loi. On n'a pas osé employer cette figure dans la traduction, elle auroit semblé trop hardie en français. On en a préféré une plus usitée dans notre langue, et qui est très approchante du latin. Casaubon, pour faire comprendre que la loi peut quelquefois induire en erreur, cite un exemple de Cicéron, qui dit : *Rendre*



un dépôt est un devoir; cependant on ne doit pas rendre une épée à un furieux.

Et potis es nigrum vitio præfigere theta, v. 13.

Perse transporte de nouveau la scène dans la ville d'Athènes, en se servant du mot *theta*. Lorsque les Grecs votoient au scrutin sur une affaire capitale, ceux qui vouloient condamner l'accusé à mort, mettoient dans la capse un billet où étoit écrit un theta, qui est la première lettre de *thanatos*, qui signifie en grec *la mort*. Voilà pourquoi Perse donne à ce *theta* l'épithète *nigrum*. Virgile l'appelle *infelix :*

Cui multùm ante alias infelix littera theta.

Quin tu igitur, etc. v. 14.

On a bien vu que depuis *scis etenim*, jusqu'à *quin tu igitur*, Socrate a parlé ironiquement à Alcibiade. Il parle ici avec véhémence, et lui dit que, s'il a toutes les qualités qu'il vient de lui supposer, il doit attendre que son mérite l'élève aux charges, et ne pas ramper devant le peuple.

Ante diem blando caudam jactare popello
Desinis, v. 15 et 16.

Il n'est pas nécessaire de faire ici une dissertation sur les mouvements de queue que font les chiens lorsqu'ils veulent caresser leur maître; il est inutile de citer le chien de Tobie et celui d'Ulysse, pour faire sentir au lecteur, que ceci est une métaphore, par laquelle Socrate dit à Alcibiade, ou plutôt Perse, à son jeune ambitieux : *que ne cessez-vous de faire bassement votre cour au peuple, avant que d'être*

en âge d'entrer dans les charges, avant que d'avoir le talent de les bien exercer? Notre langue a fourni une métaphore à peu près semblable à celle du texte. Si l'on vouloit entendre *caudam*, de la queue du paon, comme quelques interprètes, alors on traduiroit : *que ne cessez-vous de faire la roue*, ou, *de vous pavaner?* Le lecteur choisira. Ce dernier sens auroit même plus d'analogie avec le vers précédent :

Summâ nequicquam pelle decorus.

Ceux qui prétendent trouver dans cette Satire le portrait de Néron, cite les moyens qu'il employa pour gagner la faveur du peuple dans les commencements de son élévation. Ils rapportent, d'après Tacite, le refus de Néron, lorsqu'on vouloit lui ériger des statues d'or ou d'argent massif : *sibi statuas argento vel auro solidas, adversùs offerentes, prohibuit;* son opposition au décret flatteur du Sénat, qui vouloit faire commencer l'année par le mois de décembre qui l'avoit vu naître : *et quanquam censuissent patres, ut principium anni inciperet mense decembri, quo ortus erat Nero, veterem religionem kal. jan. inchoando anno retinuit.* Ils n'oublient pas les belles harangues sur la clémence, que Sénèque composoit, et que son élève débitoit dans le Sénat; ni le beau mot de ce prince, lorsqu'on lui apporta un arrêt de mort à signer : *quam vellem nescire litteras!* et autres actes de modération et de douceur, qu'on trouve rapportés au commencement du treizième livre de Tacite.

Malgré les traits de ressemblance que cette Satire offre avec le caractère de Néron, on ne sauroit se persuader que Perse ait eu le dessein de le peindre. S'il a voulu faire le portrait de manière que l'Empereur ne pût s'y reconnoître, les autres l'auroient-ils mieux reconnu, et le but du peintre satirique n'auroit-il pas été manqué? A-t-il voulu que la ressemblance fût frappante? Ce sera témérité, s'il connoissoit Néron, *intus et in cute*. Ce sera calomnie et méchanceté, s'il le croyoit aussi bon qu'il affectoit de le paroître.

Anticyras melior sorbere meracas, v. 16.

Melior sorbere, est une construction grecque. Anticyre est une île où croît le meilleur ellébore. Elle est prise ici pour l'ellébore même. *Meracas* est l'adjectif de *Anticyras*. Perse conseille à son jeune ambitieux de se guérir de sa folie, en buvant pur tout l'ellébore de l'île d'Anticyre. Horace fait mention de l'ellébore pour guérir la folie, Sat. III, liv. 2. v. 82.

Danda est ellebori multò pars maxima avaris.

Art. poët. en parlant d'un poète, il dit,

Nanciscetur enim pretium nomenque poëtæ,
Si tribus Anticyris caput insanabile nunquam
Tonsori Licino commiserit. v. 299.

Quæ tibi summa boni, v. 17.

Perse se sert de *summa boni*, pour *summum bonum*. Le sens de ces mots est : *quel est pour vous le bien suprême*, ou, *le souverain bonheur?*

Et assiduo curatæ cuticula sole, v. 18.

Le soin que prenoient de leur peau les anciens voluptueux, est bien digne des traits de la Satire. Après s'être frottés d'essences et de pommades, ils se tenoient au soleil, qui les faisoit fondre et en imbiboit la peau. Dans cette même Satire on lit, vers 33.

At si unctus cesses, et figas in cute solem.

Juvénal, dans la Satire contre les femmes, leur reproche, avec sa dureté ordinaire, toutes les drogues dont elles oignoient leur visage. Au lieu de le citer, rapportons la traduction de M. Dusaulx. Juvénal n'y perdra rien :

« *Il faut la voir* (en parlant d'une femme riche) » *s'empâter le visage, l'enduire avec les mêmes es-* » *sences dont usoit Poppée, et les lèvres du mari se* » *prendre à cette glu.... Je demanderois volontiers,* » *en voyant une face ainsi sophistiquée, est-ce un* » *visage? est-ce un ulcère?* »

Dinomaches ego sum, v. 20.

Ce mot, *Dinomaches*, prouve que le discours s'adresse à Alcibiade. Sa mère, comme on l'a dit, s'appeloit Dinomaque. Ce discours pourroit convenir aussi à Néron. Ce seroit lui dire obliquement que, s'il avoit été adopté par l'Empereur, s'il étoit monté sur le trône, il en étoit redevable à sa mère Agrippine.

Suffla, v. 21.

Dans cet endroit, *sufflare* a la même force que

pulmonem rumpere ventis de la Sat. III, *s'enfler*, *crever d'orgueil.*

Sum candidus, v. 20.

Ce trait convient mieux à l'élève de Socrate qu'à Néron. Le premier étoit le plus beau des Grecs, et Néron étoit laid.

Dum ne deteriùs sapiat pannucea Baucis, v. 21.

Socrate accorde à son disciple qu'il a les avantages de la naissance et de la beauté. Mais il lui soutient qu'il n'est pas plus sage qu'une vieille déguenillée, puisqu'elle feroit la même réponse que lui, si on lui demandoit en quoi elle fait consister le souverain bien. *Baucis* n'est pas ici pour désigner la respectable épouse de Philémon; mais pour toute vieille en général.

Cum bene discincto cantaverit ocima vernæ, v. 22.

Ce vers peut recevoir deux explications. Afin de mettre le lecteur en état de choisir, observons d'abord que *ocimum* signifie la plante appelée *basilic*; que les anciens croyoient qu'il falloit la charger de malédictions en la semant, afin qu'elle prospérât. *Nihil ocimo fœcundius: cum maledictis et probris serendum præcipiunt, ut lætius proveniat.* Plin. Lib. XIX, cap. 7. Ainsi, *cantare ocima*, signifiera *dire des injures*, et populairement, *chanter pouille.* On peut donc traduire ce vers par, *lorsqu'elle a bien chanté pouille à un esclave dissolu.* Cette traduction n'a

rien de trop gêné, et elle sera conforme au sens que plusieurs interprètes donnent à ce passage. Les injures de la vieille, débitées à l'esclave, seront les leçons d'Alcibiade données au peuple corrompu; *Quirites, etc.* Si l'on traduisoit tout simplement, *lorsqu'elle a bien chanté aux oreilles d'un esclave libertin, mon beau basilic*, le sens paroîtroit aussi vif, autant dans le génie de l'auteur, et renfermeroit les mêmes traits satiriques. La vieille qui vante son basilic, seroit Alcibiade qui se glorifie de sa naissance et de sa beauté; et l'esclave débauché seroit le peuple asservi, qui négligeoit les arts honnêtes pour suivre les jeux, et qui demandoit seulement *panem et circenses*. On a préféré le premier sens. Le lecteur décidera.

Ut nemo in sese tantat descendere! Nemo, v. 23.

Ce vers et le suivant sont une réflexion pleine d'indignation, que fait Socrate, après avoir reproché au jeune Alcibiade son extravagance. On a traduit littéralement; le sens est assez clair. La même pensée terminera cette Satire :

Tecum habita; et nôris quàm sit tibi curta supellex.

Sed præcedenti spectatur mantica tergo, v. 24.

Perse fait ici allusion à la fable d'Esope, imitée par Phèdre, et si admirablement développée par La Fontaine. Les derniers vers de la fable française sont la paraphrase de ce vers : *Sed præcedenti, etc.*

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,

Tant ceux du temps passé, que du temps d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

Quæsieris, etc. v. 25.

Perse vient de dire qu'on ne veut point se connoître, et qu'on regarde seulement la besace que porte sur son dos celui qui marche devant nous; c'est-à-dire, que nous n'examinons que les défauts des autres. Il va étendre cette pensée, et la prouver par un exemple. Socrate, qu'il fait toujours parler, dit au jeune Alcibiade : Si l'on vous demande, *connoissez-vous Vectidius*, vous en direz tout le mal qu'on en peut dire; mais un autre vous rend la pareille. Est-il nécessaire d'observer que Perse fait parler Alcibiade de Vectidius, de Cures et des usages Romains, comme il lui a fait dire *Quirites;* et que ce seroit une inconséquence, s'il ne l'avoit pas fait à dessein de satiriser les Romains? Pour donner à *quæsieris* son vrai sens, il auroit fallu traduire: *Si vous demandez*, et non, *si on vous demande.* On s'est permis cette petite inexactitude, pour conserver à Perse sa vivacité. Le lecteur verra sans peine, qu'il est mieux de faire tomber sur Alcibiade que sur un interlocuteur nouveau, les reproches, *at si unctus cesses*, et ce qui suit; surtout, ces reproches convenant très bien à l'opinion qu'on a des mœurs d'Alcibiade, etc.

Victidî, v. 25.

Quelques interprètes lisent *Ventidî*, et prétendent

que celui dont Perse parle ici, est le *Ventidius* dont Juvénal a fait mention. (*Sat.* XI. *v.* 22.) On ne suit point cette leçon. Le Ventidius de Juvénal étoit riche à la vérité, mais il étoit débauché, et le richard de Perse est un avare.

Curibus, v. 26.

Cures étoit la ville capitale du pays des Sabins.

Quantum non milvus oberret, v. 26.

Cette façon de parler étoit une espèce de proverbe. Juvénal a dit : (*Sat.* IX. *v.* 55.)

Tot milvos intrà tua prædia lassos.

Nous disons en français, *le vol du chapon*, pour désigner le terrain attenant un manoir.

Dis iratis, genioque sinistro, v. 27.

Pour construire ce passage, on y a sous-entendu *natum*. On a suivi en cela Casaubon. Les païens croyoient qu'un bon et mauvais génie présidoient à la naissance de chaque homme, et l'accompagnoient dans le cours de sa vie, l'un pour lui nuire, l'autre pour l'obliger. Pendant une nuit, Brutus aperçut dans sa tente un spectre plus grand que nature ; il lui demanda : *Quel homme, ou quel Dieu êtes-vous?* Le fantôme répondit : *Je suis ton mauvais ange, Brutus, et tu me verras près de la ville de Philippes.* Brutus, sans autrement se troubler, lui repliqua : *Et bien, je t'y verrai donc.*) Plutarque,

traduction d'Amyot.) Dans le Phormion de Térence, Acte I, Scène II, je lis :

Memini relinqui me deo irato meo.

Qui quandoque jugum pertusa ad compita figit, v. 28.

Par *compita pertusa*, on entend les carrefours où aboutissent un grand nombre de chemins. *Pertusa* peut aussi signifier la même chose que *trita*. En lui donnant ce sens, on traduiroit *compita pertusa*, par *les carrefours fréquentés. Jugum figit :* après les semailles, les laboureurs attachoient leurs charrues dans un carrefour, faisoient des sacrifices, et célébroient des fêtes joyeuses, appelées *compitalia*.

Seriolæ veteris metuens deradere limum,
Ingemit, v. 29 et 30.

Seriola est le diminutif de *seria*, qui signifie une cruche dans laquelle on gardoit du vin. *Deradere limum*, signifie *déboucher*. On sait que les Anciens enduisoient avec de la poix ou de la terre, le goulot de leurs bouteilles. Térence a dit, Acte III, Scène première, de l'Heaut. :

Relevi dolia omnia, omnes serias.

Relinere, le contraire de *linere*, *enduire*, a la même signification que *deradere*. Ces deux vers, *qui quandoque, etc.*, ne sont encore que l'ébauche du portrait de l'avare Vectidius. Un jour de fête et de plaisir, lorsque les autres laboureurs se livrent à la joie, à la bonne chère, il tremble d'être forcé de déboucher

une petite bouteille de vin vieux. Les trois vers qui suivent, vont donner la dernière touche au tableau.

Hoc benè sit, v. 30.

Lorsque les anciens Romains entreprenoient une action importante, ils se servoient de différentes formules pour demander aux Dieux un heureux succès. Telles sont : *Dii benè vortant;* ou bien, *quod felix, faustum, fortunatumque sit;* ou, comme Vectidius, *hoc benè sit*. Il est ici employé, pour faire sentir le ridicule d'un avare qui emprunte les mots usités dans un grand sacrifice, lorsqu'il va manger un oignon, et donner de la bouillie à ses esclaves. Cette dépense étoit un sacrifice pour Vectidius.

Farratam pueris plaudentibus ollam, v. 31.

On lit dans quelques éditions : (*) *farratâ ollâ*. Ces deux leçons donnent le même sens. *Olla farrata*, est ce que les rhéteurs appellent *metonymie*; le contenant pour le contenu. Quel dommage que le peuple n'ait pas appris la rhétorique ! Il sauroit, comme M. Jourdain, qu'en disant, *un pot de lait*, *une bouteille de vin*, *etc.*, ce sont des *metonymies* qu'il fait, et qu'il en a fait long-temps sans le savoir. Il falloit que Vectidius fît mauvaise chère tous les jours, puisque ses esclaves sont si contents d'avoir de la bouillie un jour de fête.

Pannosam fæcem morientis sorbet aceti, v. 32.

Chaque mot de ce vers est un coup de pinceau vi-

(*) Dans la notre, par exemple.

goureux, qui achève le portrait de l'avare Vectidius. *Sorbet*, il ne boit pas à longs traits, il avale goulument; ce n'est pas du vin qu'il avale ainsi, c'est du vinaigre; et quel vinaigre? Du vinaigre usé, du vinaigre au bas, *morientis*. Encore, s'il buvoit du vinaigre usé, ce seroit au moins une liqueur; mais non, ce n'est que la lie, *fæcem;* et la lie chargée de ces flocons bourbeux qui ressemblent à des lambeaux de vieux haillons, *pannosam*. Horace a dit, Sat. III, Liv. II, vers 142, en parlant d'un avare:

Pauper Opimius argenti positi intus et auri;
Qui Vejentanum festis potare diebus
Campanâ solitus trullâ, vappamque profestis.

Cettte note doit contenter ceux qui aiment le docteur Mathanasius. Ils sont priés de trouver bon qu'on ne fasse pas ainsi l'anatomie des vers suivants.

At si unctus cesses, v. 33.

Socrate vient de faire blâmer, par Alcibiade, l'avarice de Vectidius. Le tour d'Alcibiade vient. Socrate lui dit que s'il va, bien parfumé, au soleil, un inconnu lui reprochera ses vices.

Cubito qui tangat, v. 34.

Cette expression est imitée d'Horace, Sat. V, Liv. II. v. 42.

Nonne vides, aliquis cubito stantem propè tangens
Inquiet.

Horace emploie *cubito tangere*, pour signifier *avertir;* et Perse, pour *repousser avec mépris.*

Runcantem, v. 36.

Runcare signifie au propre, *arracher les mauvaises herbes.* Il est ici au figuré.

Balanatum gausape, v. 37.

Le mot *gausape*, ou *gausapa*, signifie un habit velu, ou d'une étoffe à longs poils. Il est pris ici pour la barbe. L'épithète *balanatum* signifie que la barbe est ointe avec l'huile tirée du *balanon.*

Gurgulio, v. 38.

Gurgulio signifie *la luette;* il signifie aussi le petit animal appelé *charançon*, qui ronge le blé dans les greniers.

Cædimus, inque vicem præbemus crura sagittis, v. 42.

Ceci est le résumé des deux critiques qui ont été faites; l'une de Vectidius, par Alcibiade; l'autre d'Alcibiade, sous le nom supposé d'un inconnu. C'est comme si Perse avoit dit : *On se déchire réciproquement.*

. . . . . *Ilia subter*
Cæcum vulnus habes, etc. v. 43 et 44.

Ceci est une comparaison. Ce qui est dit du corps doit s'entendre de l'ame. L'intention du poète est de

dire : vous cherchez à cacher, par un extérieur imposant, les vices que votre cœur recèle. Tâchez de tromper votre conscience, et de vous dissimuler ses remords : *ut mavis, da verba et decipe nervos, si potes.*

. . . . *Egregium cùm me vicinia dicat,*
Non credam! v. 46 et 47.

Cette pensée est empruntée d'Horace, (*Ep.* XVI, *liv.* I, *v.* 17 *et suiv.*)

Tu recte vivis, si curas esse quod audis.
. . . .
Sed vereor, ne cui de te plus quam tibi credas.
. . . .
Neu, si te populus sanum recteque valentem
Dictitet, occultam febrem sub tempus edendi
Dissimules, donec manibus tremor incidat unctis.
Stultorum incurata pudor malus ulcera celat.
. . . .
Quum pateris, sapiens emandatusque vocari,
Respondesne tuo, dic sodes, nomine?

Si Puteal multa cautùs vibice flagellas, v. 49.

Ce vers est susceptible de plusieurs interprétations. Casaubon, qui veut que cette Satire soit faite contre Néron, fait signifier à ce vers : *si vous parcourez la place, en frappant insolement ceux que vous rencontrez.* D'autres commentateurs, prenant *Puteal* pour le lieu où le Préteur rendoit la justice, veulent que *si Puteal, etc.* signifie, *si vous êtes un chica-*

neur. Ces explications paroissent un peu trop forcées. On a préféré un sens qui paroît plus naturel. *Puteal*, le puits de Libonius, étoit l'endroit où se rassembloient les usuriers et ceux qui vouloient emprunter. Ce *Puteal* répond à ce que nous appelons *la Bourse*. *Vibice* est l'ablatif de *vibex*, qui signifie la marque que font sur le corps les coups de fouet. Ces observations, et la glose de Jean Bond, *si tu es fœnerator adeo callidus, ut debitores multa et immani usura flagelles et premas*, ont déterminé sur le sens de ce passage. Deux vers d'Ovide sont aussi d'une grande autorité sur ce point :

Qui Puteal Janumque timet, celeresque kalendas,
Torqueat hunc æris mutua summa sui. (Remed. *v.* 561.)

Bibulas aures, v. 50.

Des oreilles altérées, c'est-à-dire, *avides de louanges*, parce qu'il est question de louanges.

Respue quod non es, v. 51.

Rejetez ce que vous n'êtes pas, pour dire, les éloges que vous ne méritez pas.

Tollat sua munera cerdo, v. 51.

Cerdo signifie un savetier, un cordonnier, tout vil artisan. Il est pris ici pour un bas flatteur.

Tecum habita ; et nôris quam sit tibi curta supellex, v. 52.

Ceci est le résumé de toute la Satire. Socrate, après

avoir reproché au jeune Alcibiade son empressement à se mêler du gouvernement, avant que d'être en âge d'entrer dans les charges, avant que d'avoir acquis les talents nécessaires pour les administrer, etc., finit par lui dire : *Tâchez de vous connoître, et voyez votre incapacité.*

NOTES

DE SÉLIS,

SUR LA QUATRIÈME SATIRE.

(1) Perse a imité cette Satire d'un dialogue de Platon, intitulé : *Le premier Alcibiade*, dans lequel Socrate témoigne sa surprise à Alcibiade de ce qu'il ose, jeune encore, et sans expérience, se mêler du gouvernement d'Athènes. Rien n'empêche de voir ici, au moins dans le commencement de cette Satire, avec le plus grand nombre des commentateurs, une allégorie contre Néron, écrite à l'époque où *il commençoit* à donner des signes non équivoques de sa perversité naturelle. Le lecteur peut se rappeler ce que nous avons dit de la liaison de Perse avec Sénèque et Lucain. Quelle indignation ne durent pas exciter dans l'ame de ce jeune poète, également porté à la Satire et à la vertu, les confidences douloureuses de ces deux illustres Romains, et les scandales dont il étoit témoin lui-même ! Il conjura à sa manière, et peignit Néron.

Quelques critiques ont objecté que cette Satire seroit plus forte, si elle étoit réellement contre Né-

ron : c'est qu'ils ont confondu ses premiers désordres, dont la peinture exigeoit moins d'énergie, avec les crimes qu'il commit dans la suite.

(2) *Imaginez-vous entendre....*

Notre poëte dissimule habilement qu'il en veut à Néron, et semble n'avoir d'autre dessein que d'imiter l'ouvrage ingénieux de Platon, et de faire, par occasion, une satire agréable.

(3) *Ce maître vénérable.*

Plusieurs traducteurs de Perse rendent *magister barbatus* par *maître à grande barbe.* Ils citent l'usage des philosophes grecs, qui se montroient fort curieux de cette parure. Ils citent un passage d'Aristophane, où il se moque du soin que Socrate prenoit de sa barbe. Toute cette érudition ne rend pas leur traduction de meilleur goût. *Barbatus* doit se prendre au figuré pour *homme prudent*, *expert*, *avisé.* On sait que la barbe a toujours été le symbole de la sagesse. Les Romains, selon le témoignage de Cicéron (*de Fin.*, lib. 4) appeloient leurs ancêtres, dans un sens honorable, CASCI BARBATI, *vieux barbons*, c'est-à-dire, *vieillards expérimentés.*

L'épithète *barbatus* nous paroît exprimer heureusement ce mélange de gravité et de finesse qui caractérisoit Socrate.

(4) *Jeune pupille du grand Périclès.*

Le texte porte *Pericli*, au lieu de *Periclis;* syncope usitée, et que Perse a employée sans intention, comme Virgile a dit *Achilli*, au lieu d'*Achillis.* Ce-

pendant, si l'on en croit presque tous les commentateurs, il y a ici un jeu de mots très spirituel : et *magni pupille Pericli*, ne signifie pas seulement *pupille du grand Périclès*, mais encore *pupille de grand péril.*

(5) *Lorsque la populace échauffée.....*

Ce tableau a beaucoup de ressemblance avec la belle comparaison de Virgile (*Enéïde*, l. 1).

Ac veluti magno in populo sum sæpe coorta est
Seditio, sævitque animis ignobile vulgus;
Jamque faces et saxa volant; furor arma ministrat:
Tum pietate gravem, ac meritis si forte virum quem:
Conspexêre, silent, adrectisque auribus adstant.
Ille regit dictis animos et pectora mulcet.

» Ainsi, lorsqu'une sédition s'élève dans une grande » ville, que la fureur embrâse tous les esprits et fournit des armes à la populace mutinée, que les pierres » et les tisons enflammés volent de toutes parts, si » un homme respecté vient à paroître, les factieux se » taisent, restent immobiles, prêtent une oreille attentive. Le sage parle, leur fougue s'appaise; il les » gouverne à son gré. »

(6) *Citoyens*, en latin QUIRITES, *Romains*.

On seroit tenté de blâmer la méprise de Perse, qui met le mot de *Romains* dans la bouche d'Alcibiade, si l'on faisoit attention qu'il a voulu, sans doute, aider par là ses lecteurs à deviner le véritable lieu de la scène et le nom du principal personnage.

(7) *Vous pouvez impunément enfin marquer de la lettre de mort le nom d'un criminel.*

Il y a dans le latin *et potis es nigrum vitio præfigere thêta*. La lettre *thêta* est la première du mot θανάτος, *mors*. Chez les Grecs, les juges qui opinoient à la mort, écrivoient cette lettre fatale à côté du nom de l'accusé. Voilà pourquoi Perse donne au *thêta* l'épithète de *noir*.

(8) *Etaler votre brillant plumage.*

Il y a dans le texte, *caudam jactare :* métaphore empruntée des paons. Nous n'envions pas l'exactitude de ceux qui ont rendu ces mots par *étaler votre queue.*

(9) *Prenez plutôt, prenez de l'ellébore pur.*

Anticyras est ici pour *elleborum*. Le nom du lieu, pour le nom d'une production de ce lieu, est une figure ordinaire aux poètes. L'ellébore, que les Anciens donnoient, et que l'on donne aujourd'hui encore aux apoplectiques et aux maniaques, croissoit abondamment dans les îles d'Anticyre, vis-à-vis du mont Etna.

Melior sorbere, construction grecque. *Meracas*, adjectif d'*Anticyras*.

(10) *En quoi consiste, selon vous, le souverain bien?*

Quæ tibi summa boni est, pour *Quid tibi summum bonum est?*

(11) *A parfumer assidûment sa peau.*

Les Anciens se frottoient le corps d'essences et de pommades odoriférantes, au soleil ou devant le feu, afin que la peau s'imbibât mieux. (Voyez *Pline*, liv. 3.) C'étoit une des occupations chéries de Néron, qui tâchoit ainsi de corriger chez lui la nature. Suétone dit de lui :

Erat corpore maculoso et fœdo.

» Son corps étoit couvert de taches hideuses. »

(12) *Attendez.*

Marcilius propose en cet endroit un changement dans le texte : EN, SPECTA, *regardez*, *voici*, *etc.*, au lieu d'EXPECTA, *attendez*. Mais à quoi bon cette correction ? Le sens d'*expecta* est clair et naturel : *Attendez; voici une vieille femme qui va répondre comme vous*. Ajoutez à cela que les anciennes éditions portent toutes cette dernière leçon.

(15) *Je suis fils de Dinomaque.*

Alcibiade, qui prétendoit descendre d'Ajax (Voy. *Plutarque*, vie d'Alcibiade), ne se vante ici que de sa noblesse maternelle. Le trait est fin, et retombe visiblement sur Néron, qui devoit tout à Agrippine sa mère.

(14) *J'ai le teint blanc.*

Ou, ce qui revient au même ici, *Je suis beau.* La beauté d'Alcibiade étoit célèbre chez les Grecs. Jus-

tin emploie, pour la louer, une expression bien remarquable :

Erat formæ veneratione insignis.

» Il inspiroit le respect par sa beauté. »

M. l'abbé le Monnier ne veut point que *sum candidus* convienne à Néron, parce que, dit-il, Néron étoit laid. Suétone dit expressément que Néron étoit *beau de visage :* seulement ses traits manquoient de grâce :

« *Erat vultu pulchro magis quàm venusto.* » (Cap. 51.)

(15) *Et la Baucis, qui fait si bien l'éloge de ses herbes....*

Il y a deux opinions sur le sens de ces mots, *cantaverit ocima*. Les uns les expliquent naturellement par, *crier des herbes ;* et ils croient que Perse a employé exprès CANTARE, *chanter*, pour exprimer l'espèce de chant par lequel les marchandes de denrées tâchent de faire valoir ce qu'elles vendent. Les autres y entendent plus de finesse ; selon eux, *cantare ocima* signifie *dire des injures;* parce que Pline veut qu'en plantant le basilic on observe de le *maudire*, conformément au précepte des Anciens, afin qu'il vienne mieux : *Ocimum cum probris ac maledictis serendum, ut lætius proveniat, præcipiebant veteres* (Pline, l. 19, c. 7). Cette dernière interprétation nous a paru avoir quelque chose de forcé ; car enfin Pline ne dit pas qu'on *chantât* ces malédictions.

Nous ne goûtons pas du tout la traduction de M. l'abbé le Monnier, *chanter pouille.*

(16) *Qu'on vous demande :* Connoissez-vous les terres de Vectidius?

Tant de détails sur un Romain et sur des usages romains montrent bien que Socrate et Alcibiade sont des personnages allégoriques.

Nous avons traduit *quæsieris* par *qu'on demande.* Les secondes personnes des temps du subjonctif se prennent très souvent dans un sens général.

(17) *Haï des Dieux, ennemi de lui-même.*

Hunc Dis iratis, genioque sinistro.

Sous-entendez *natum.*

(18) *Qui, aux fêtes des semailles, lorsqu'il faut suspendre dans un carrefour le joug de ses bœufs...*

Qui quandoque jugum pertusa ad compita figit :

Casaubon avoue modestement que l'usage dont il est fait mention dans ce vers, lui est inconnu. L'auteur du Commentaire de Perse, à l'usage du dauphin, entend par COMPITA, *les fêtes compitales* mêmes ; il sous-entend *peragenda* après *ad compita.* Ainsi ce vers expliqué littéralement voudra dire, selon lui, *lorsqu'il attache sa charrue, pour célébrer les fêtes compitales.* Nous n'avons pas été satisfaits de cette explication ; 1°. *Ad* paroît naturellement gouverné par *figit ;* 2°. *Peragenda* ne va point avec *compita ;* PERAGERE COMPITA, *célébrer des carre-*

fours, nous paroît absurde. Enfin PERTUSA, *percés*, épithètes de carrefours, ne peut absolument s'appliquer aux fêtes mêmes. Nous avons suivi l'ancien Scholiaste, qui affirme que les *compita* étoient de petits édifices carrés et percés, qu'on élevoient dans les carrefours, pour y sacrifier à la fin des semailles : il ajoute qu'on y attachoit les charrues.

Ces bâtiments nous paroissent être les mêmes que les *Jani pervii*, dont on peut voir la figure au troisième livre de l'*Antiquité expliquée*.

(19) *Tremble d'être forcé de briser le cachet d'une vieille demi-bouteille.*

Seriolæ veterem metuens deradere limum.

Seriola, *æ*, diminutif de SERIA, *cruche* dans laquelle on gardoit le vin. *Deradere limum*, mot à mot, *ôter la terre*. Les goulots des bouteilles, chez les Anciens, étoient enduits de terre glaise ou de poix.

(20) *Réjouissons-nous....*

Hoc benè sit.

Formule, usitée surtout à table, et par laquelle les Anciens s'exhortoient à la joie.

Selon d'autres, ces mots sont une prière ou bénédiction que l'on faisoit au commencement des repas. Il nous semble que ce dernier sens ne convient pas aussi bien que l'autre à la circonstance, c'est-à-dire, aux réjouissances d'une fête.

(21) *D'un vinaigre affadi et déjà couvert d'une moisissure épaisse.*

Quelques-uns entendent ici par *vinaigre* du vin qui se gâte : d'autres, en plus grand nombre, et que nous suivons, prennent ce mot au propre, fondés sur l'usage où étoient beaucoup de Romains, de faire leur boisson de vinaigre mêlé avec de l'eau. Caton le Censeur ne buvoit autre chose à l'armée. Il est vrai qu'il se dédommageoit à la ville.

Nous n'avons pu rendre toute l'énergie des expressions de Perse. Le vinaigre que Vectidius boit est passé, n'a plus de goût, *morientis :* ce n'est plus que de la lie, *fæcem*, et de la lie couverte d'une couche de moisissure qui ressemble à un vieux haillon, *pannosam.*

Horace avoit fait ce portrait d'un avare, dans sa troisième Satire du seconde livre :

> *Qui Veientanum festis potare diebus*
> *Campana solitus trulla, vappaque profestis.*

« Qui buvoit, les jours de fêtes, du vin de Veies dans » un pot de terre de Campanie, et les autres jours du » vin tourné. »

Perse a surpassé son modèle.

(22) *Il se trouvera près de vous quelque inconnu qui vous poussera du coude.*

> *Est prope te ignotus, cubito qui tangat...*

Ce vers paroît avoir été fait sur celui d'Horace :

> *Nonne vides, aliquis cubito stantem propè tangens...*

« Ne voyez-vous pas, dira quelqu'un, touchant du coude » son voisin.... » (*Sat. 5, liv. II.*)

(23) *Vous peindra à vous-même épilant vos cuisses flétries.*

Perse dit *runcantem*, mot qui signifie au propre, *arrachant les mauvaises herbes.*

(24) *Tandis que vous chargez d'essences le poil rude et épais de vos joues.*

Balanatum gausape.

BALANATUM, *frotté d'huile tirée du balanon.* GAUSAPE, expression métaphorique, qui signifie proprement un *habit à longs poils.*

Casaubon entend par GAUSAPE, *les cheveux.* Selon lui, des gens aussi délicats et aussi recherchés dans leur parure qu'Alcibiade et Néron, ne devoient pas laisser croître leur barbe. Il est pourtant certain qu'ils en portoient tous deux une petite autour du menton : témoins l'Alcibiade représenté dans le recueil d'Antiquités grecques de Gronovius, et le Néron du Musée Farnèse.

(25) *N'en laissez-vous point paroître ailleurs.*

Gurgulio, expression métaphorique, proprement un *charançon.*

(26) *On frappe les autres, bientôt on est frappé à son tour.*

Cædimus, inque vicem præbemus crura sagittis.

Ce vers nous a rappelé celui d'Horace : (Ep. II, liv. 2, v. 97.)

Cædimur, et totidem plagis consumimus hostem.

« L'ennemi nous blesse, nous le blessons à notre tour. »

(27) *Si vous êtes le fléau de vos débiteurs par vos cruels artifices, par vos usures multipliées.*

Si Puteal multa cautus vibice flagellas.

Ce vers n'est pas aisé à entendre. Nous allons donner d'abord l'explication littérale de chaque mot.

Puteal.. On avoit érigé un autel à Rome, dans l'endroit où, suivant la tradition, l'augure Névius avoit coupé une pierre avec un rasoir. Ce lieu s'appeloit *puteal*, mot qui vient de PUTEUS, *puits;* parce qu'on avoit enfoui le rasoir sous terre, dans un trou ou une espèce de puits. C'étoit là que s'assembloient les usuriers, les plaideurs, et en général tous les faiseurs d'affaires. Les Bourses de marchands, dans nos villes de commerce, peuvent donner une idée du *puteal* des Romains. VIBICE, de VIBEX, *cicatrice*. FLAGELLAS, *vous fouettez, vous tourmentez*. CAUTUS, *prudent, précautionné, cauteleux*.

Presque tous les mots de ce vers nous paroissent métaphoriques. Il nous semble qu'on ne peut les entendre que d'un usurier. *Puteal* est pris pour ses débiteurs; le lieu, pour les personnes qui le fréquentent. *Vibex*, ce sont les vexations de l'usurier. *Flagellas* exprime son acharnement contre ses victimes. *Cautus*, marque ses fraudes.

Casaubon propose une conjecture, qui est du moins très ingénieuse. Il croit que Perse attaque encore ici Néron, qu'il lui reproche ses premières courses nocturnes, et les insultes qu'il faisoit aux passants. Ainsi *flagellare puteal vibice* signifieroit *courir la place publique, en frappant, en blessant les gens à coups*

de fouet. Néron fut maltraité quelquefois à son tour dans ces belles expéditions ; ce qui l'engagea à la fin à prendre des précautions lorsqu'il sortoit la nuit. Voilà naturellement ce que voudroit dire *cautus.*

Le sens trop détourné que Casaubon donne ici à *puteal*, auquel il fait signifier *place publique*, est la seule raison qui nous a fait rejeter l'explication de cet habile critique.

(28) *Que cette canaille remporte son encens grossier.*

Le mot latin *cerdo*, veut dire *savetier*, *cordonnier*, *bas artisan.*

SATIRA QUINTA.

AD CORNUTUM MAGISTRUM SUUM.

De vera libertate.

PERSIUS.

Vatibus hic mos est, centum sibi poscere voces,
Centum ora, et linguas optare in carmina centum;
Fabula seu mœsto ponatur hianda Tragœdo,
Vulnera seu Parthi ducentis ab inguine ferrum.

CORNUTUS.

Quorsùm hæc? aut quantas robusti carminis offas
Ingeris, ut par sit centeno gutture niti?
Grande locuturi, nebulas Helicone legunto,

SATIRE CINQUIÈME.

A CORNUTUS SON MAITRE[1].

De la vraie liberté.

Trad. de Le Mon.

PERSE.

C'EST la coutume des poètes, de demander cent voix, cent bouches, cent langues, pour débiter leurs vers, soit qu'ils veuillent mettre au théâtre une tragédie, que les acteurs déclameront avec emphase; soit qu'ils se proposent de chanter les combats du Parthe, qui arrache le fer de son flanc.

CORNUTUS.

Où nous mènera ce début? Vous gorgez vous donc de tant de gobbes poétiques, qu'il faille, pour les rendre, l'effort de cent gosiers? Laissez ramasser les brouillards de l'Hélicon aux poètes qui ont de grands sujets à traiter; à ceux qui veulent apprêter

Trad. de Sél.

PERSE.

C'EST l'usage[2] des poètes, de souhaiter d'avoir cent bouches, cent langnes et cent voix, lorsqu'il s'agit ou de faire parler emphatiquement[3], dans une tragédie, un acteur attristé, ou de peindre, dans un poëme héroïque[4], le Parthe tirant de sa cuisse le fer qui l'a blessé.

CORNUTUS.

A quoi tend ce début, et quel terrible amas de vers boursoufflés préparez-vous[5], pour avoir besoin de cent gosiers? Que ceux qui prétendent au sublime, que les poètes qui font bouillir les

Si quibus aut Procnes, aut si quibus olla Thyestæ
Fervebit, sæpe insulso cœnanda Glyconi:
Tu neque anhelanti, coquitur dum massa camino,
Folle premis ventos; nec, clauso murmure raucus,
Nescio quid tecum grave cornicaris inepte;
Nec stloppo tumidas intendis rumpere buccas.
Verba togæ sequeris: juncturâ callidus acri,
Ore teris modico, pallentes radere mores
Doctus, et ingenuo culpam defigere ludo.
Hinc trahe quæ dicas, mensasque relinque Mycenis,
Cum capite et pedibus, plebeiaque prandia nôris.

PERSIUS.

Non equidem hoc studeo, pullatis ut mihi nugis

Trad. de Le Mon.

le repas de Progné, ou faire bouillir la marmite de Thyeste, qui doit souvent fournir à souper à l'insipide Glycon. Vous ne faites point de vos poumons les soufflets d'une forge, qui s'agitent et poussent l'air jusqu'à ce que la masse de fer soit fondue. Vous ne murmurez pas intérieurement; vous ne vous enrouez pas à croasser en vous-même je ne sais quelles graves inepties; vous n'enflez pas vos joues, pour les faire crever avec explosion. Vous parlez un langage familier. Avec une liaison fine, un style simple et poli, vous savez enlever le masque de l'hypocrisie; et, par un badinage honnête, percer le vice des traits de la satire. Voilà le genre que vous devez traiter. Abandonnez les festins sanguinaires de Mycène, où l'on sert la tête et les pieds d'un homme, et montrez-nous les repas du peuple.

Trad. de Sél.

horribles mets de Progné [6] et de Thyeste [7], et veulent donner souvent à souper à l'insipide Glycon, aillent recueillir les brouillards du Parnasse. Pour vous, on ne vous comparera point au forgeron qui enfle sans relâche ses soufflets haletants [8], ni à la corneille enrouée, qui murmure gravement je ne sais quels sons vides de sens. Vous ne remplissez pas votre bouche de vent, pour l'en faire sortir à grand bruit [9]. Simple dans votre style [10], que vous savez orner avec goût [11], vous parlez sans effort [12], et vos portraits font pâlir le crime [13]; et vos jeux nobles et décents nous montrent nos fautes. Continuez. Laissez à Mycène son festin monstrueux, et cette tête et ces pieds coupés : connoissez les repas du plébéien.

PERSE.

(Vous avez raison). Je ne cherche point à boursouffler mes écrits de bagatelles ampoulées, je ne veux point

PERSE.

Non, je ne cherche point à gonfler les pages d'un volume de pompeuses inepties,

Pagina turgescat, dare pondus idonea fumo.
Secreti loquimur: tibi nunc, hortante Camœnâ,
Excutienda damus præcordia; quantaque nostræ
Pars tua sit, Cornute, animæ, tibi, dulcis amice,
Ostendisse juvat: pulsa, dignoscere cautus
Quid solidum crepet, et pictæ tectoria linguæ.
His ego centenas ausim deposcere voces,
Ut quantùm mihi te sinuoso in pectore fixi
Voce traham purâ; totumque hoc verba resignent
Quod latet arcanâ non enarrabile fibrâ.

Cum primùm pavido custos mihi purpura cessit,
Bullaque succinctis Laribus donata pependit;

Trad. de Le Mon.

donner du poids à de la fumée. Nous parlons entre nous: ma Muse me conseille de vous laisser fouiller au fond de mon cœur. Cornutus, mon tendre ami, que j'ai de plaisir à vous montrer quelle portion votre ame est de la mienne! Frappez sur ce cœur; la prudence vous fera discerner s'il rend un son pur, et si ma langue est couverte d'un enduit (qui le déguise). Lorsque j'ose demander cent voix, c'est pour vous dire clairement combien vous êtes profondément gravé dans ce cœur; c'est pour vous développer les sentiments inexprimables et secrets qu'il renferme.

Dès que j'eus quitté la pourpre, protectrice de ma timide enfance; dès que j'eus fait aux dieux pénates l'offrande des bijoux de mes tendres années; lorsque je me vis accompagné de camarades complaisants, et que la robe virile me donna le droit de promener impunément mes regards

Trad. de Sél.

à donner du poids à une vaine fumée [14]. Je viens vous parler à l'écart: docile aux inspirations de ma Muse, je viens soumettre à votre examen un cœur qui vous chérit. Puissé-je, ô mon cher Cornutus, ô mon doux ami, vous faire voir jusqu'à quel point votre ame est confondue, identifiée avec la mienne! Sondez-moi, vous dont le doigt prudent reconnoît au son d'un vase s'il est solide [15]; vous qui dévoilez avec adresse les mensonges d'une langue hypocrite [16]. Oui, je voudrois avoir cent voix, pour publier combien vous êtes profondément gravé dans mes entrailles, pour révéler avec éclat ce qu'un seul organe ne peut rendre, tout l'excès de tendresse pour vous caché au fond de mon cœur.

Dès que j'eus quitté la pourpre, protectrice de ma timide enfance, et que mon anneau d'or fut suspendu à l'autel de nos Dieux domestiques [17]; lorsque, suivi déjà d'une troupe de jeunes complaisants, et revêtu de la robe virile [18], je pouvois impunément promener mes regards

Cum blandi comites, totâque impunè Suburrâ
Permisit sparsisse oculos jam candidus umbo;
Cumque iter ambiguum est, et vitæ nescius error
Diducit trepidas ramosa in compita mentes,
Me tibi supposui: teneros tu suscipis annos
Socratico, Cornute, sinu: tunc, fallere solers,
Apposita intortos extendit regula mores;
Et premitur ratione animus, vincique laborat,
Artificemque tuo ducit sub pollice vultum.
Tecum etenim longos memini consumere soles,
Et tecum primas epulis decerpere noctes.
Unum opus, et requiem pariter disponimus ambo,
Atque verecundâ laxamus seria mensâ.

Non equidem hoc dubites, amborum fœdere certo
Consentire dies, et ab uno sidere duci:
Nostra vel æquali suspendit tempora librâ

Trad. de Le Mon.

dans tout le faubourg Suburra; à cet âge où la route est équivoque, où l'erreur et le défaut d'expérience conduisent et laissent balancer l'esprit entre deux sentiers opposés, alors je me mis sous votre discipline; vous ouvrîtes votre sein pour me recevoir, Cornutus, et vous fûtes mon Socrate. Alors, votre règle, sans se faire sentir, redressa ma conduite; mon cœur, pressé par la raison, fut contraint de s'y soumettre; il prit sous vos doigts habiles une forme nouvelle. Avec vous, il m'en souvient, j'employois les jours entiers; avec vous je passois à table les premières heures de la nuit. Nous dispensions également tous deux le travail et le repos. Un repas où régnoit la modestie, nous délassoit des occupations sérieuses.

N'en doutez point : un accord constant fait couler nos jours unis; ils sont réglés par le même astre : soit que la Parque, immuable dans ses décrets, ait pesé nos moments dans sa juste ba-

Trad. de Sél.

partout dans le quartier de Suburre[19]; à l'âge où l'homme sans expérience tremble et hésite entre les routes opposées qui s'offrent à lui[20], je me mis sous votre discipline : vous reçutes ma tendre jeunesse, et la philosophie de Socrate eut un disciple de plus. Bientôt votre sagesse habile sait tromper mes répugnances[21] et redresse mes penchants vicieux. Mon ame, pressée par la raison, est convaincue à la fin, malgré ses efforts :[22] : elle prend sous vos doigts industrieux une forme nouvelle. Je passois avec vous les journées entières : je donnois avec vous quelques moments du soir à un repas léger : nous quittions, nous reprenions ensemble le travail : une table modeste nous délassoit de nos études sérieuses.

Ah ! n'en doutez pas: nos jours unis par un nœud indissoluble ont été soumis à la même étoile[23]. Soit que la Parque, immuable dans ses décrets, ait pesé tous nos mo-

Parca tenax veri, seu nata fidelibus hora
Dividit in geminos concordia fata duorum,
Saturnumque gravem nostro Jove frangimus una;
Nescio quod (certè est), quod me tibi temperat, astrum.

Mille hominum species, et rerum discolor usus:
Velle suum cuique est, nec voto vivitur uno.
Mercibus hic Italis mutat sub sole recenti
Rugosum piper, et pallentis grana cumini;
Hic satur irriguo mavult turgescere somno:
Hic campo indulget: hunc alea decoquit: ille
In Venerem est putris; sed cum lapidosa chiragra
Fregerit articulos, veteris ramalia fagi,

Trad. de Le Mon.

balance, soit que la constellation des gémeaux, qui voit naître les vrais amis, ait partagé entre nous deux une destinée sympatique; ou que, sous la protection de Jupiter, nous ayons ensemble vaincu la maligne influence de Saturne: j'ignore laquelle, mais certainement une étoile m'attache à vous.

Les hommes diffèrent de mille manières par la figure; la même diversité se remarque dans leur conduite. Chacun d'eux a une volonté qui lui est propre; rien de pareil dans leurs désirs. L'un échange vers l'orient des marchandises d'Italie contre le poivre et le pâle cumin. Un autre, gorgé de mets et rempli de vin, se livre au sommeil qui l'engraisse. Celui-ci se plaît au champ de Mars; cet autre se ruine au jeu; un autre s'anéantit dans les plaisirs de l'amour. Mais lorsque la goutte et ses pierres auront noué leurs articulations, comme les branches d'un vieux hêtre, ils gémiront, hélas! trop tard, d'avoir passé

Trad. de Sél.

ments dans sa balance, soit que l'heure où nous sommes nés, favorable aux amis fidèles, ait partagé notre destinéee entre les Gémaux; soit que nous ayons surmonté ensemble, par le secours de Jupiter, la maligne influence de Saturne [24]; un même astre enfin, quel qu'il soit, a produit cette heureuse sympathie qui me joint à vous.

Les goûts et les occupations des hommes sont variés à l'infini. Chacun a sa volonté propre, et nos vœux ne se ressemblent guerès [25]. L'un court à l'Orient échanger des marchandises d'Italie contre le poivre et le pâle cumin [26]; l'autre, arrosé de vin, gorgé de bonne chère, s'engraisse à loisir dans les bras du sommeil: celui-ci se plaît aux exercices de Mars, celui-là se ruine au jeu; tels autres croupissent au sein des voluptés. Mais voyez ces derniers: lorsque la goutte a chargé de craie les jointures de leurs doigts; lorsque les branches de ces arbres vieillis sont brisées, les insensés déplorent, mais trop tard, et la fange et

Tunc crassos transisse dies, lucemque palustrem,
Et sibi, jam seri, vitam ingemuere relictam.

At te nocturnis juvat impallescere chartis:
Cultor enim juvenum, purgatas inseris aures
Fruge Cleantheâ. Petite hinc, juvenesque senesque,
Finem animo certum, miserisque viatica canis. —
Cras hoc fiet. — Idem cras fiet. — Quid? quasi magnum
Nempe diem donas?—Sed, cum lux altera venit,
Jam cras hesternum consumpsimus: ecce aliud cras
Egerit hos annos, et semper paulùm erit ultra.
Nam quamvis prope te, quamvis temone sub uno,
Vertentem sese, frustrà sectabere canthum,
Cum rota posterior curras, et in axe secundo.

Trad. de Le Mon.

leurs jours dans l'obscurité, dans un brouillard épais, et d'avoir abusé de la vie.

Pour vous, Cornutus, vous aimez à veiller, à pâlir sur les livres; vous formez la jeunesse; après avoir extirpé les vices de son cœur, vous y semez le froment de la saine philosophie.

Jeunes gens, et vous aussi vieillards, cherchez dans l'étude de la philosophie le but fixe que vous devez vous proposer, et des provisions pour la fin de votre carrière. — Cela se fera demain. — Demain vous ferez la même promesse.—Quoi, vous m'accordez un jour comme une chose de conséquence? — Mais lorsque ce demain sera arrivé, le jour précédent sera déjà passé. Un autre demain mine vos années, et sera toujours un peu au-delà de vous. En effet, quoique le demain soit près de vous, quoiqu'il tourne au même chariot, vous le poursuivez vainement, puisque vous êtes la roue de derrière, et au second essieu.

Trad. de Sél.

les ténèbres où ils se sont plongés, et leur vie, hélas! qui dure encore.

Pour vous, Cornutus, votre plus doux plaisir est de pâlir jour et nuit sur les livres, Appliqué à cultiver de jeunes élèves, vous épurez d'abord leur cœur, et vous y semez ensuite les maximes de la philosophie stoïcienne [27].

Jeunes gens et vieillards, allez apprendre à l'école de Cléanthe quel est le but auquel vous devez tendre; allez-y chercher d'utiles ressources contre les maux de l'âge avancé.—Je commencerai demain.—Demain, vous en direz autant qu'aujourd'hui.—Eh quoi! un jour, est-ce donc là une faveur de si grande importance?—Mais quand ce jour sera venu, celui-ci sera passé. De lendemain en lendemain vos jours disparoîtront; et le terme, quoique peu éloigné, fuira toujours devant vous. Ainsi la roue de derrière poursuit en vain celle de devant: attachée au même char, elle roule près de l'autre et ne l'atteint jamais [28].

Libertate opus est: non hâc, ut quisque Velinâ
Publius emeruit, scabiosum tesserulâ far
Possidet. Heu steriles veri, quibus una Quiritem
Vertigo facit! Hic Dama est non tressis agaso,
Vappa, et lippus, et in tenui farragine mendax.
Verterit hunc dominus? momento turbinis exit
Marcus Dama. Papæ! Marco spondente, recusas
Credere tu nummos? Marco sub judice palles?
Marcus dixit: ita est. Adsigna, Marce, tabellas.—
Hæc mera libertas! hanc nobis pilea donant!
An quisquam est alius liber, nisi ducere vitam
Cui licet, ut voluit? Licet, ut volo, vivere: non sim
Liberior Bruto?—Mendose colligis, inquit

Trad. de Le Mon.

Il faut être libre, non de cette liberté qui fait inscrire un Publius dans la tribu Véline, qui lui fait délivrer un boisseau de blé gâté. Hélas! insensés Romains, un tournoiement vous donne un citoyen! Ce Dama est un palfrenier qui ne vaut pas trois sols; c'est un polisson, une bête, qui mentiroit pour une poignée de mauvais fourrage. Que son maître le fasse tourner; après une pirouette, je vois paroître Marcus Dama! Miracle! Sous la caution de Marcus, refuseriez-vous de prêter votre argent? Trembleriez-vous, si vous aviez Marcus pour juge? Marcus l'a dit, cela est. Marcus, vous pouvez signer un testament.—Voilà la vraie liberté: un bonnet nous la donne. Quel est l'homme libre, sinon celui qui a la permission de vivre comme il veut? Or il m'est permis de vivre comme je veux; ne suis-je pas plus libre que Brutus? — « La mineure est

Trad. de Sél.

Avant tout, il faut être libre. Je ne parle point de cette liberté par laquelle le premier esclave peut prendre le nom de Publius dans la tribu Véline, et recevoir, moyennant une marque, sa part de blé gâté [29]. O peuple fou, chez qui une pirouette peut faire un citoyen [30]! Vous voyez Dama; ce n'est qu'un vil palfrenier, un lourdaut, un vaurien, tout prêt à mentir pour une poignée d'avoine: eh bien! que son maître le fasse tourner sur les talons, le voilà métamorphosé; c'est à présent Marcus Dama [31]. Peste! et vous refuseriez de prêter votre argent sous la caution de Marcus? et vous pâliriez, si, dans une affaire, vous aviez pour juge Marcus? Marcus a dit telle chose: donc elle est vraie. Marcus, vous pouvez signer un testament.—Voilà la vraie liberté! celle qu'un chapeau nous donne [32]! Y a-t-il d'autre homme libre que celui qui vit comme il veut? Or je vis comme je veux: ne suis-je pas plus libre que Brutus même [33]?—Vous con-

Stoicus hic, aurem mordaci lotus aceto.
Hæc reliqua accipio; *licet ut volo vivere* tolle.
Vindictâ postquam meus à prætore recessi,
Cur mihi non liceat jussit quodcumque voluntas,
Excepto si quid Masurî rubrica vetavit?
Disce: sed ira cadat naso, rugosaque sanna,
Cum veteres avias tibi de pulmone revello.

Non prætoris erat stultis dare tenuia rerum
Officia, atque usum rapidæ permittere vitæ.
Sambucam citiùs caloni aptaveris alto.
Stat contrà ratio, et secretam garrit in aurem,
Ne liceat facere id, quod quis vitiabit agendo.
Publica lex hominum, naturaque continet hoc fas,

Trad. de Le Mon.

fausse », dira ce stoïcien qui a l'oreille fine et délicate. « J'accorde la majeure : mais » rayez votre *il m'est permis* » et votre *comme je veux* ». —Depuis que la baguette du préteur m'a rendu possesseur de moi-même, pourquoi ne me seroit-il pas permis de faire tout ce que je veux, excepté ce qui est défendu en lettres rouges dans le code de Masurius ? — Je vais vous le dire : mais modérez votre colère, ne froncez pas le sourcil ; déridez-vous, tandis que j'arracherai de votre cœur vos préjugés de vieille femme.

Il n'appartient pas au préteur de donner à un sot la connoissance des devoirs civils dans des circonstances délicates, ni de lui apprendre le bon usage de la vie. Vous instruiriez plutôt un valet grossier à bien jouer de la lyre. La raison s'élève, et nous dit à l'oreille : « je vous » défends de faire ce que vous » feriez mal. » Le droit public, la loi naturelle, nous disent : « abstenez-vous des emplois

Trad. de Sél.

cluez mal [34], répond ici un Stoïcien qui a l'oreille fine et épurée [35] : j'accorde la majeure ; mais ceci : *je vis comme je veux*, rayez-le.— Pourquoi ne me seroit-il pas permis, depuis que la baguettte du prêteur m'a renvoyé libre et maître de moi [36], de faire tout ce que je veux, excepté ce que défend le Code de Masurius [37] ?—Ecoutez-moi : mais tandis que je travaille à extirper de votre esprit vos préjugés de vieille femme, cessez vos grimaces moqueuses, et que votre nez froncé n'annonce plus de colère.

Le préteur ne permet pas à des fous [38] d'user à leur gré de cette vie passagère. Il n'est pas en son pouvoir de leur faire connoître tant de devoirs délicats. Vous rendriez plutôt un goujat grossier capable de jouer de la lyre [39]. La raison est contre vous, et vous dit secrètement à l'oreille : « Il ne faut pas laisser faire » à quelqu'un ce qu'il feroit » mal. » Les lois de la politique, d'accord avec celles de la nature, veulent que

Ut teneat vetitos inscitia debilis actus.
Diluis elleborum, certo compescere puncto
Nescius examen: vetat hoc natura medendi.
Navem si poscat sibi peronatus arator
Luciferi rudis, exclamet Melicerta perîsse
Frontem de rebus. Tibi recto vivere talo
Ars dedit? et veri speciem dignoscere calles,
Ne qua subærato mendosum tinniat auro?
Quæque sequenda forent, quæque evitanda vicissim,
Illa priùs cretâ, mox hæc carbone notâsti?
Es modicus voti, presso Lare, dulcis amicis?
Jam nunc astringas, jam nunc granaria laxes,
Inque luto fixum possis transcendere nummum,
Nec glutto sorbere salivam Mercurialem?

Trad. de Le Mon.

» que l'ignorance et la foi- » blesse vous ont interdits ». Préparez-vous de l'ellébore, sans savoir à quel point il faut fixer la balance pour le doser? la médecine vous en fait un crime. Si un laboureur en guêtres demandoit la conduite d'un navire, sans se connoître aux astres, Mélicerte s'écrieroit qu'il n'existe plus de pudeur.

Avez-vous appris à marcher d'un pas ferme, à distinguer la vérité d'avec son apparence? Le son du cuivre surdoré ne vous en impose-t-il pas? Avez-vous marqué ce qu'on doit pratiquer, ce qu'on doit fuir, l'un avec de la craie, l'autre avec du charbon? Êtes-vous modéré dans vos désirs? Avec une fortune médiocre êtes-vous agréable à vos amis? Savez-vous à propos ouvrir et fermer vos greniers? Passez-vous, sans vous baisser, auprès d'un écu cloué dans la boue? Les faveurs de Mercure ne vous font-elles point venir

Trad. de Sélis.

l'ignorance et la foiblesse s'interdisent des travaux qui ne leur conviennent pas. Vous délayez de l'ellébore pour un malade, et vous ne savez pas quelle dose précise il en faut peser! La médecine vous défend de prépaier des remèdes. Si un laboureur en guêtres osoit, sans connoître même l'étoile du matin, demander à conduire un vaisseau, les Dieux de la mer indignés s'écrieroient que toute pudeur est perdue [40].

La philosophie vous a-t-elle instruit à marcher d'un pas ferme? Savez-vous discerner le vrai d'avec ce qui n'en a que l'apparence, et reconnoître au son une pièce de cuivre dont la surface est dorée [41]? Avez-vous des marques certaines pour distinguer ce qu'il faut faire et ce qu'il faut fuir? Etes-vous modéré dans vos vœux, content d'une fortune médiocre, doux et complaisant pour vos amis? Ouvrez-vous, fermez-vous vos greniers à propos? Passeriez-vous, sans vous baisser, sur un écu attaché à terre? L'appétit du gain ne peut-il vous

Hæc mea sunt, teneo, cùm vere dixeris, esto
Liberque ac sapiens, Prætoribus ac Jove dextro.

Sin tu, cùm fueris nostræ pauló antè farinæ,
Pelliculam veterem retines; et, fronte politus,
Astutam vapido servas sub pectore vulpem;
Quæ dederam supra repeto, funemque reduco.
Nil tibi concessit ratio: digitum exere, peccas.
Et quid tam parvum est? Sed nullo thure litabis,
Hæreat in stultis brevis ut semuncia recti.
Hæc miscere nefas; nec, cum sis cætera fossor,
Tres tantùm ad numeros satyri moveare Bathylli.—
Liber ego! —

Trad. de Le Mon.

l'eau-à la bouche ? Si vous pouvez répondre avec vérité : j'ai ces qualités, elles m'appartiennent, je vous déclare libre et sage, par la faveur du préteur et de Jupiter.

Si, au contraire, après avoir été de la même pâte que nous, vous gardez votre ancienne peau ; sous un extérieur honnête, si vous conservez dans un cœur gâté l'astuce d'un renard ; je reprends ce que je vous avois accordé, je raccourcis votre licol. Si la raison ne vous a point autorisé, remuez le doigt, vous commettez une faute. Est-il action moins importante ? Non : mais aucuns sacrifices n'obtiendront jamais que les sots puissent avoir en partage un grain de bon sens ; la sagesse et la sottise sont inalliables. Si, à tous autres égards, vous avez la rusticité d'un paysan, vous ne pourrez imiter seulement pendant trois mesures la légèreté du danseur Bathylle.

—Je suis libre, moi.—Où

Trad. de Sél.

faire venir la salive à la bouche [42] ? Voilà de précieux avantages ; et, si vous pouvez dire avec fondement, *je les possède* [43], oh ! vous êtes sage, vous êtes libre, de l'aveu de tous les préteurs, et de Jupiter lui-même.

Mais si, après avoir été, il n'y a qu'un moment, dans la même classe que nous, vous conservez vos premières mœurs ; si vous cachez sous un front modeste un cœur corrompu, et toute la malice d'un renard [44], je me dédis, je reprends mes dons : retournez sous le joug [45] : la raison ne vous a rien accordé. Ainsi remuez seulement un doigt, et vous commettez une faute [46]. Cependant y a-t-il rien de plus indifférent ? Non : mais tout l'encens de l'Arabie, tous les sacrifices qu'on offriroit aux Dieux, n'obtiendroient pas que la sottise pût avoir en partage un seul grain de sagesse. On n'allie pas des choses si contraires. Lourd villageois, c'est en vain que tu voudrois imiter quelques pas du léger Bathylle [47].

Enfin je suis libre, moi.

Unde datum hoc sumis, tot subdite rebus?
An dominum ignoras, nisi quem vindicta relaxat?
I, puer, et strigiles Crispini ad balnea defer.
Si increpuit: *cessas, nugator?* Servitium acre
Te nihil impellit: nec quicquam extrinsecùs intrat
Quod nervos agitet. Sed si intus et in jecore ægro
Nascantur domini, quî tu impunitior exis
Atque hic, quem ad strigiles scutica, et metus egit herilis?
Manè piger stertis; surge, inquit Avaritia. Eia!
Surge. Negas. Instat: surge, inquit.—Non queo.—surge.—

Trad. de Le Mon.

l'avez-vous prise, qui vous l'a donnée, cette liberté, lorsque vous êtes soumis à tant de maîtres ? Est-ce que vous ne connoissez point d'autre esclavage que celui dont la baguette du préteur vous affranchit ?

(Si l'on vous dit :) « Va, » mon garçon, va porter mes » brosses au bain de Crispi- » nus ; » si l'on vous crie en grondant, « à quoi t'âmuses- » tu, paresseux ? » Ne ressentez-vous pas toute la dureté de l'esclavage ? une puissance extérieure ne fait-elle pas mouvoir vos membres ? Mais si au dedans de vous, si au fond de votre cœur malade naissent des maîtres, êtes-vous plus assuré de l'impunité, que l'esclave à qui la crainte de son maître et des étrivières font porter les brosses ?

Le matin la paresse vous tient au lit. Lève-toi, dit l'Avarice ; allons, lève-toi. Vous refusez. Elle presse. Lève-toi, dit-elle. — Je ne saurois. — Lève-toi. — Et pourquoi faire ? — Peux-tu le de-

Trad. de Sél.

Vous libre ! vous, qui êtes soumis à tant de maîtres ! Est-ce que vous ne connoissez point d'autre esclavage que celui dont la baguette du préteur affranchit ?

Que quelqu'un dise devant vous en grondant : *Allons, valet, porte ces frottoirs aux bains de Crispinus... Eh bien, fainéant, tu t'arrêtes !..* Ce style impérieux ne vous fait plus d'impression : vos épaules n'ont plus d'outrages à craindre. Mais si au-dedans de vous, si au fond de votre cœur malade il vous naît des maîtres tyranniques, êtes-vous traités moins rudement que l'esclave à qui la crainte du fouet fait porter des frottoirs aux bains de Crispinus ?

Le matin vous dormez au sein de la paresse. Lève-toi, dit l'Avarice, allons, lève-toi. Vous résistez : elle insiste. Lève-toi, dit-elle. — Je ne puis. — Lève-toi. — Eh ! pour quoi faire ? — Tu le demandes !

En. Quid agam?—Rogitas? En Saperdam! Advehe Ponto
Castoreum, stupas, ebenum, thus, lubrica Coa.
Tolle recens primus piper è sitiente camelo;
Verte aliquid: jura.—Sed Jupiter audiet.—Eheu!
Varo, regustatum digito terebrare salinum
Contentus perages, si vivere cum Jove tendis.

Jam puer is, pellem succinctus, et œnophorum aptas
Ocyus ad navem. Nil obstat quin trabe vastâ
Ægeum rapias, nisi solers Luxuria ante
Seductum moneat: quo deindè, insane, ruis? Quo?
Quid tibi vis? Calido sub pectore mascula bilis
Intumuit, quam non extinxerit urna cicutæ.
Tun' mare transilias? Tibi tortâ cannabe fulto,

Trad. de Le Mon.

mander? Va chercher dans le royaume de Pont des poissons, du castoreum, du chanvre, de l'ébène, de l'encens, du vin doux de Cos. Enlève le premier poivre qu'apportent les chameaux altérés. Négocie, parjure-toi.—Mais Jupiter m'entendra.—Butor! Tu en seras réduit à lécher le doigt dont tu auras nétoyé ta salière, si tu prétends être bien avec Jupiter.

Déjà bien retroussé, je vous vois charger vos valets de peaux et de cruches de vin : vîte au navire : rien ne vous arrête, votre immense vaisseau va fendre la mer Égée, à moins que la Volupté séduisante ne prévienne votre embarquement, et ne vous dise à l'écart : « Où veux-tu courir, insensé? Où vas-tu? » quel est ton dessein? Une » passion violente est allumée » dans ton cœur; une urne » de ciguë ne pourroit l'éteindre. Toi, passer la mer? » toi, assis sur un cable de » chanvre, souper sur un

Trad. de Sél.

Va, cours chercher au royaume de Pont des poissons délicats, du castoréum, du chanvre, de l'ébène, de l'encens, du vin de Cos[48]; enlève le premier le poivre qu'apportent les chamaux altérés[49]: trafique enfin; et, s'il le faut, parjure-toi. — Mais Jupiter m'entendra.—Pauvre sot[50]! si tu aspires à vivre en bonne intelligence avec Jupiter, résous-toi donc à racler ta salière avec le doigt toute ta vie.

Mais déjà vous avez retroussé votre robe; vous chargez vos valets : je les vois porter en hâte au vaisseau votre bagage et vos provisions. Rien ne vous empêche d'aller à l'instant fendre les flots de la mer Égée, si ce n'est la Volupté qui vous tire à l'écart, et vous dit d'une voix flatteuse : imprudent, où courez-vous? Où donc? Quel est votre dessein? Quelle est cette ardeur de courage qui a tout-à-coup enflammé vos esprits, et qu'une urne entière de cigüe ne pourroit éteindre[51]? Quoi! vous traverserez la mer? Quoi! vous dînerez sur

Cœna sit in transtro, Vejentanumque rubellum
Exhalet vapidâ læsum pice sessilis obba?
Quid petis? Ut nummi, quos hîc quincunce modesto
Nutrieras, peragant avidos sudare deunces?
Indulge Genio: carpamus dulcia: nostrum est
Quod vivis: cinis, et manes, et fabula fies.
Vive memor leti: fugit hora: hoc quod loquor, indè est.

En, quid agis? Duplici in diversum scinderis hamo;
Hunccine, an hunc sequeris? Subeas alternus oportet
Ancipiti obsequio dominos; alternus oberres.
Nec tu, cum obstiteris semel, instantique negâris

Trad. de Le Mon.

» banc? Un vin rougeâtre de » Veïes, sentant la poix » échauffée, te seroit versé » d'une cruche plate par le » fond? Que cherches-tu? Que » l'argent qui te rapportoit » ici modestement le denier » cinq, rende, à force de tra- » vail, à ton avidité, cent » pour cent? Donne-toi du » bon temps; goûtons les » plaisirs, c'est pour moi que » tu dois vivre. Bientôt tu » seras réduit en cendres, tu » seras mis au rang des manes » fabuleux. Que la pensée de » la mort t'engage à jouir. » Le temps fuit. L'instant où » je te parle est déjà loin. »

Eh bien, que ferez-vous? Deux harpons vous tiraillent en sens contraire. Suivrez-vous celui-ci, ou celui-là? Il faut que vous obéissiez tour à tour à l'un de ces deux maîtres, et qu'alternativement ils vous égarent. Pour avoir fait résistance une fois, pour n'avoir pas cédé à leurs ordres pressants, n'allez pas

Trad. de Sél.

le tillac, assis sur un amas de cordes; et l'on vous versera d'un large broc un vin épais qui exhalera une odeur infecte de poix! Eh! que désirez-vous? Las de nourrir ici votre argent par une usure modeste, allez-vous le tourmenter au loin? Voulez-vous à force de sueurs lui faire rendre cent pour cent[52]? Ah! plutôt livrez-vous aux charmes des plaisirs! Ne cueillons que les fleurs de la vie. C'est vivre que jouir. Bientôt vous ne serez plus qu'une cendre froide, une ombre, un vain nom[53]. Souvenez-vous que vous êtes mortel; vivez[54]: le temps fuit; le moment où je parle est déjà loin.

Eh bien! qu'allez-vous faire? Attiré par deux hameçons opposés, lequel prendrez-vous? Il faut bien que vous subissiez alternativement le joug de ces deux maîtres. Il faut bien que vous erriez alternativement de l'un à l'autre. Et ne dites pas, quand vous aurez résisté une fois et refusé de suivre leurs

Parere imperio, *rupi jam vincula*, dicas.
Nam luctata canis nodum abripit: attamen illi,
Cum fugit, à collo trahitur pars longa catenæ.

Dave, cito, hoc credas jubeo, finire dolores
Præteritos meditor. (Crudum Cherestratus unguem
Abrodens ait hæc.) An siccis dedecus obstem
Cognatis? An rem patriam, rumore sinistro,
Limen ad obscœnum frangam, dum Chrysidis udas
Ebrius ante fores, exstinctâ face, canto? —

Euge, puer; sapias! Dìs depellentibus, agnam
Percute.—Sed, censen', plorabit, Dave, relicta?—
Nugaris: soleâ, puer, objurgabere rubrâ.
Ne trepidare velis, atque arctos rodere casses,

Trad. de Le Monnier.

dire, j'ai brisé mes fers ; car un chien, à force de se débattre, rompt son lien ; mais en fuyant, il traîne un long bout de sa chaîne.

Dave, à l'instant, et je veux que tu m'en croies, je songe à terminer mes anciens tourments. (C'est Cherestrate qui parle, en se rongeant les ongles jusqu'au sang.) Voudrois-je nuire à la fortune de mes sages parents, et les déshonorer ? Irois-je engloutir mon patrimoine et ma réputation dans une maison infame ? Irois-je encore arroser de mes larmes la porte de Chrysis, éteindre mon flambeau pour y chanter mon ivresse amoureuse ?

—Courage, non maître, devenez sage ; immolez une brebis aux dieux qui vous guérissent. — Mais quand je l'aurai quittée, crois-tu, Dave, qu'elle pleurera ? — Discours frivoles. Mon pauvre maître, vous recevrez encore des coups de la pentoufle-rouge. Ne vous débat-

Trad. de Sélis.

ordres pressans : *J'ai rompu mes liens*. En vain, après de violents efforts, le chien brise sa chaîne et s'enfuit : une partie reste attachée à son cou, et traîne loin derrière lui.

Dave, c'en est fait [55], et je veux que tu m'en croies, je songe à terminer enfin mes longs tourments. (Ainsi parle Chérestraste, en se rongeant les ongles jusqu'au sang.) Serai-je toujours le déshonneur de mes vertueux parents? Engloutirai-je mon patrimoine et ma réputation dans une maison infâme ? Irai-je toujours la nuit, ivre et avec un flambeau éteint, chanter sous les fenêtres de Chrysis, et arroser sa porte de mes larmes ?

Courage, mon jeune maître, devenez sage : immolez une brebis aux Dieux qui vous ont sauvé. — Mais, Dave, crois-tu qu'elle pleure, si je la quitte ? — Ceci n'est donc qu'un badinage ? Pauvre enfant, vous recevrez encore des coups de la pentoufle rouge [56]. Allons, plus de tré-

Nunc ferus et violens : at si vocet, haud mora,
dicas :
*Quidnam igitur faciam? Ne nunc, cum accersat,
et ultrò*
Supplicet, accedam? Si totus et integer illinc
Exieras, nec *nunc*. Hic, hic, quem quærimus,
hic est :
Non in festucâ lictor quam jactat ineptus.

Jus habet ille suî palpo, quem ducit hiantem
Cretata ambitio? Vigila, et cicer ingere large
Rixanti populo, nostra ut Floralia possint

Trad. de Le Mon.

tez point, ne cherchez point à rompre les liens qui vous serrent. Vous voilà bien en colère, bien emporté; mais si elle vous rappeloit, aussitôt vous diriez : « Que ferai-» je donc ? Quoi, présente-» ment qu'elle me rappelle, » et qu'elle vient me sup-» plier, je n'y retournerois » pas ? » Si vous étiez sorti tout à fait sain et sauf de son esclavage, vous ne diriez pas, *quoi présentement...*

Le voilà, le voilà, celui que nous cherchons. Le voilà l'homme libre, et non celui qu'un licteur inepte affranchit avec son fétu.

Et ce candidat cajoleur est-il bien son maître, quand l'ambition le fait courir la bouche béante ? « Lève-toi » matin (lui dit-elle), dis-» tribue abondamment des » pois au peuple, qui se les » disputera, afin qu'un jour » les vieillards, en se chauf-» fant au soleil, puissent se » rappeler les fêtes de Flore » que tu auras ordonnées.

Trad. de Sél.

pignements. N'entreprenez plus de ronger le filet étroit où l'on vous a pris. Vous voilà bien fier, bien emporté : mais si elle vous rappeloit, vous diriez sur-le-champ : *Mon Dieu, que faire? Quoi! elle m'envoie chercher, elle me supplie d'elle-même de revenir, et je n'irai pas!* Non, vous n'iriez pas, si vous étiez sorti de chez elle parfaitement sain et sauf [57].

L'homme vraiment libre que nous cherchons, le voici : c'est celui qui maîtrise ses passions, et non celui qui a reçu un coup de la baguette [58] que porte pompeusement un imbécile de licteur.

Et ce candidat si caressant, que l'ambition fait courir çà et là, bouche béante [59], est-il bien son maître ? Lève-toi matin, lui dit-elle [60]; distribue d'amples provisions de légumes [61]; que le peuple se dispute cette largesse. Fais qu'un jour des vieillards, assis au soleil, se rappellent avec complaisance

Aprici meminisse senes. Quid pulchrius? At cum
Herodis venêre dies, unctâque fenestrâ
Dispositæ pinguem nebulam vomuere lucernæ,
Portantes violas, rubrumque amplexa catinum
Cauda natat thynni; tumet alba fidelia vino;
Labra moves tacitus, recutitaque sabbata palles.
Tum nigri lemures, ovoque pericula rupto:
Tum grandes Galli, et cum sistro lusca sacerdos,
Incussere Deos inflantes corpora, si non
Prædictum ter mane caput gustaveris allî.

Trad. de Le Mon.

» Est-il rien de plus glo-
» rieux? »

(Et vous, superstitieux) lorsqu'on célèbre le jour natal d'Hérode ; lorsque des lampions ornés de fleurs et rangés sur des fenêtres grasses, exhalent des nuages d'une fumée huileuse ; que la queue d'un thon nage dans la sauce et fait le tour du plat rouge ; qu'on emplit de vin les bouteilles blanches, alors vous marmottez des prières à voix basse. Le sabbat des circoncis vous fait pâlir d'effroi. Tantôt vous craignez les noirs lémures et les dangers d'un œuf crevé ; tantôt les hauts prêtres de Cybéle, une prêtresse louche avec son sistre, vous montrent les dieux prêts à faire enfler votre corps, si vous ne mangez à jeûn les trois gousses d'ail prescrites.

Trad. de Sél.

les jeux floraux de notre année. Voilà qui est beau !

Pour vous, superstitieux, votre esclavage est différent. Lorsque l'anniversaire de la naissance d'Hérode est arrivé [62], que des lanternes ornées de violettes, et rangées avec symétrie sur les fenêtres, exhalent dans les airs un nuage épais de fumée ; qu'une queue de thon nage dans la sauce, au milieu d'un plat rouge, et que les flacons de terre blanche sont remplis de vin, vous marmottez je ne sais quoi entre les dents. Le sabbat du peuple circoncis vous fait pâlir [63]. Vous craignez tantôt les noirs fantômes de la nuit [64], tantôt de grands malheurs annoncés par un œuf cassé [66]. Rencontrez-vous des Corybantes de haute taille, et une prêtresse borgne tenant un sistre [66] ; vous êtes frappé d'épouvante ; vous voyez dès-lors certaines déesses prêtes à faire enfler votre corps [67], parce que vous n'avez pas mordu trois fois le matin dans une gousse d'ail, comme on vous l'avoit prescrit.

CORNUTUS.

Dixeris hæc inter varicosos centuriones,
Continuo crassum ridet Vulfenius ingens,
Et centum Græcos curto centusse licetur.

Trad. de Le Mon.

CORNUTUS.

Allez tenir ces discours au milieu de nos vigoureux centurions, l'immense Vulfenius fera éclater son gros rire, et s'écriera : à quatre livres dix-neuf sols les cent philosophes : adjugé.

Trad. de Sél.

CORNUTUS.

Que quelqu'un aille débiter ce système sur la liberté parmi nos vigoureux centurions [68], aussitôt le robuste Vulfenius rira stupidement aux éclats [69], et dira qu'il ne donneroit pas cent sols de cent philosophes grecs [70].

NOTES

DE LE MONNIER,

SUR LA CINQUIÈME SATIRE.

CETTE Satire a deux parties. Dans la première, Perse fait l'éloge de Cornutus son précepteur, et lui marque sa reconnoissance. Dans la seconde, il prouve par des exemples cette proposition des stoïciens, que *le seul sage est libre.* Horace, Sat. III et VII, l. 2, a traité le même sujet avec sa gaité ordinaire. Perse est plus véhément.

Vatibus hic mos est, v. 1.

C'est Perse qui parle ici. Il fronde, en passant, le début des poètes qui demandent cent bouches, cent langues, cent voix, pour chanter avec emphase des sujets tragiques qu'ils traitent en vers ampoulés. Perse alloit ajouter, après ces quatre vers, pourquoi il désiroit cent bouches; mais il est interrompu par Cornutus, son interlocuteur : ce ne sera qu'au vers 25, qu'il reprendra la parole, et qu'il s'expliquera. Virgile a dit :

Non, mihi si centum linguæ sint, oraque centum, etc.

Fabula seu mœsto ponatur hianda tragœdo, v. 3.

Perse a fait ce vers et ceux qui suivent, bien ampoulés, pour railler l'affectation des poètes tragiques, qui employoient ce qu'Horace appelle :

Ampullas et sesquipedalia verba.

Le même Horace a pareillement raillé cette pompe emphatique, dans ce vers :

Fortunam Priami cantabo et nobile bellum.

Boileau cite un pareil vers de Scudéri, *Art poét.*

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Le satirique français avoit-il oublié le début de la Pharsale :

Bella per Emathios plus quam civilia campos ?

On n'a pas rendu le mot *hianda*. Il n'auroit eu aucune grace en français. *Tragœdus* est un acteur tragique, au lieu que *tragicus* est le poète tragique.

Vulnera seu Parthi ducentis ab inguine ferum, v. 4.

Après avoir parlé du poeme dramatique, Perse parle de l'épopée. La conquête des Parthes pouvoit fournir la matière d'un poème épique. Horace trouvoit ce sujet au-dessus de ses forces, lorsqu'il disoit :

Neque enim quivis horrentia pilis
Agmina, nec fracta pereuntes cuspide Gallos,
Aut labentis equo describet vulnera Parthi.

Les interprètes sont partagés sur le sens de *ducentis ab inguine ferrum*. Casaubon veut que Perse ait eu en vue la manière dont les Parthes lançoient leurs flèches. Ils tiroient l'arc, dit-il, à la hauteur de la cuisse. D'autres commentateurs prétendent, avec plus de probabilité, que *ducentis ab inguine ferrum*, signifie, qui arrache de sa cuisse le javelot qui l'a blessé. Le mot *vulnera* ne paroît pas laisser d'équivoque.

Quorsùm hæc, v. 5.

Perse est ici interrompu par Cornutus, qui lui demande à quel dessein il débute ainsi par demander cent bouches, etc.

. . . . *Aut quantas robusti carminis offas*
Ingeris, etc., v. 5 et 6.

L'expression *offas* est remarquable, jointe avec *carminis*. *Offæ* sont des boulettes de pâte, appelées *pâtons*, avec lesquelles on engraisse la volaille. Pétrone a dit : *Mellitos verborum globulos*.

Grande locuturi nebulas Helicone legunto, v. 7.

Perse a dit, dans son Prologue, qu'il abandonne les habitantes de l'Hélicon et la fontaine de Pyrène aux poètes à prétentions, dont les statues sont couronnées de lierre. Il se fait dire ici par Cornutus, qu'il faut laisser ramasser les brouillards de l'Hélicon aux poètes tragiques. C'est la même pensée, exprimée en termes peu différents.

Si quibus aut Prognes, aut si quibus olla Thyestæ
Fervebit, v. 8 et 9.

On sait assez l'action barbare de Progné, fille de Pandion, qui tua son fils Itys, et le fit servir à Térée son époux. L'action de Thyeste est aussi notoire. On ne s'appesantira point sur ces détails. On remarquera seulement que le poète se sert du mot *olla*, *chaudière*, pour jeter du ridicule sur les poètes tragiques qui traitoient ces sujets usés et rebattus, et qui montroient sur la scène ces repas sanguinaires. C'est dans le même dessein qu'il dira :

Mensasque relinque Mycenis,
Cum capite et pedibus.

Sæpè insulso cœnanda Glyconi, v. 9.

Les interprètes ne s'accordent point sur le Glycon dont il est fait mention ici. Les uns le font acteur, et d'autres, auteur. Il semble plus probable qu'il n'étoit qu'acteur. La raison en est que, s'il étoit auteur, *sæpè* seroit en contradiction avec *insulso*. Il ne seroit pas mauvais auteur, si ses pièces étoient jouées souvent.

Quoique *cœnanda* ne doive pas être pris à la lettre, et qu'il faille l'entendre du profit que faisoit Glycon à représenter dans les tragédies de Progné et de Thyeste, profit qui le faisoit vivre, cependant il résulte de ces deux vers rapprochés une image révoltante.

Tu neque anhelanti, coquitur dum massa camino,
Folle premis ventos, v. 10 et 11.

La construction de ce passage est, *tu neque premis ventos folle anhelanti, dum massa coquitur camino.* Horace peut servir ici de commentateur à Perse, Sat. IV, liv. 1 :

At tu conclusas hircinis follibus auras,
Usque laborantes, dum ferrum molliat ignis,
Ut mavis, imitare.

Perse avoit lu son Horace lorsqu'il a fait ce vers, *tu neque*, etc. Juvénal avoit lu ses deux devanciers, lorqu'il disoit, en parlant des avocats :

Tunc immensa cavi spirant mendacia folles.

Boileau est venu ensuite, qui a lu ces trois satiriques, et s'est approprié leurs pensées.

Perse a dit, Sat. I :

Scribimus inclusi, numeros ille, hic pede liber,
Grande aliquid, quod pulmo animæ prælargus anhelet

Sat. III :

An deceat pulmonem rumpere ventis,
Stemmate quod Thusco ramum millesime ducis?

Sat. IV :

I nunc:
Dinomaches ego sum! suffla.

On entasse ainsi ces passages, pour les éclaircir les uns par les autres, et faire voir que Perse désigne

la vanité, lorsqu'il parle de l'extension des poumons. Le mot *vanitas*, qui peut venir de *ventus*, l'indiquoit déjà. L'effet de la vanité est d'enfler, *vanitas inflat*. Qu'on voie plutôt la fable de la grenouille, jalouse de la grosseur du bœuf. On a traduit le passage de Perse aussi littéralement qu'il a été possible. Il auroit fallu le paraphraser longuement, si l'on avoit voulu dire tout ce que le texte fait entendre.

.... Nec clauso murmure raucus
Nescio quid tecum grave cornicaris ineptè, v. 11 et 12.

Ceci est une seconde touche, donnée fortement au portrait des poètes ampoulés. Pas un mot qui ne peigne. On s'est bien gardé de rien ajouter dans la traduction; ç'auroit été délayer les couleurs du poète latin. Par *clauso murmure raucus*, Perse entend la déclamation mal articulée que font intérieurement, en se grossissant la voix, les poètes tragiques pendant qu'ils composent. Il a dit dans le même sens, Sat. III:

Murmura cum secum, et rabiosa silentia rodunt.

Le mot *cornicaris*, qu'il ajoute, ne permet pas d'en douter. Ce *cornicaris* doit s'entendre des croassements du corbeau. Mal-à-propos quelques commentateurs ont voulu lui faire signifier, *vous ne vous promenez pas seul comme un corbeau. Clauso murmure raucus*, prouve qu'il s'agit ici du bruit, et non de la promenade du corbeau.

Nec stloppo tumidas intendis rumpere buccas, v. 13.

On préfère avec Casaubon et les meilleurs interprètes, *stloppo* à *scloppo*. Ce mot exprime et imite le bruit qu'on fait avec la bouche, lorsqu'après avoir rempli ses joues d'un air comprimé, on le laisse échapper subitement. Ceci est le dernier coup de pinceau que Perse donne à son portrait. Je ne sais si je me suis laissé séduire à l'amour qu'ont les traducteurs pour leur auteur, mais ce portrait me fait le plus grand plaisir. J'imagine, en lisant ces vers, être dans le cabinet d'un poète soi-disant tragique, le voir s'agiter, se tourmenter, se travailler, s'enfler, déclamer, gesticuler, pour atteindre au sublime qui surpasse ses forces, et que la nature lui refuse. Pauvres renards! laissez là ces raisins.

Verba togæ sequeris, v. 14.

Ces mots, *verba togæ*, peuvent recevoir deux interprétations. Si l'on considère *toga* comme *l'opposé* d'*arma*, ainsi que Cicéron l'a fait dans ce passage, *cedant arma togæ; verba togæ* signifiera des *paroles douces et pacifiques*, et sera l'opposé du style tragique, où l'on ne parle que de guerres et de combats. Cette interprétation pourroit être reçue et convenir à Perse, s'il avoit fait des comédies du style simple, appelées *togatæ :* mais comme il n'a fait que des Satires, il faut prendre *verba togæ* dans une autre acception, et lui donner le sens qu'Horace veut donner à *sermo pedestris*, et à *sermoni pro-*

piora, qui signifient *langage populaire et familier, style de la conversation.*

On pourroit accuser Perse de se faire donner ici des louanges par Cornutus : pour défendre sa modestie, on observera que déjà du temps d'Horace, le style simple et naturel n'étoit plus estimé du grand nombre, puisqu'il dit :

.... neque, si quis scribat, uti nos,
Sermoni propiora, hunc dixeris esse poëtam.

C'étoit encore bien pis du temps de Perse. La langue latine étoit sur le retour; elle étoit beaucoup déchue de la beauté où l'avoient portée les auteurs du siècle d'Auguste. L'afféterie des rhéteurs, la prétention à l'esprit, avoient tout gâté. Pour s'en convaincre, que l'on compare Sénèque à Cicéron, Lucain à Virgile, etc. Nous avons eu aussi notre siècle d'Auguste.

Juncturâ callidus acri, v. 14.

Ce passage, et ce qui le suit, ne sont pas les moins obscurs de Perse. *Callidus* et *acri* semblent se contredire. Mot à mot, *callidus*, *fin* (c'est-à-dire *délicat*), *junctura acri*, *par une liaison hardie.* Cela ne présente pas un sens clair. Afin de jeter un peu de jour sur notre auteur, hasardons une conjecture que fait naître Casaubon. Sénèque nous aidera. Ce philosophe rhéteur blâme les écrivains de son temps, de ce qu'ils affectoient des transitions dures; de ce qu'ils auroient cru leurs discours peu mâles et dénués de force, s'ils n'avoient choqué l'o-

reille par un style raboteux. *Nolunt sinè salebrâ esse juncturam, virilem et fortem putant, quæ aurem inæqualitate percutiat.* Le même Sénèque reprend aussi le défaut contraire dans ceux qui moduloient leurs discours et qui les rendoient chantants. *Junctura callidus acri* ne seroit-il point le milieu entre ces deux vices? ne signifieroit-il point que Perse, dans les transitions, savoit allier l'élégance, la douceur et la finesse, avec la hardiesse et la force? C'est ainsi qu'on a cru le devoir rendre dans la traduction.

Ore teres modico, v. 15.

La plupart des éditions portent *teris*. Casaubon, sans blâmer *teris*, préfère *teres*, d'après de bons manuscrits. La traduction de ce passage rend également *teres* et *teris*, qui ne donnent pas deux sens différents. Mais afin de rendre Perse le plus clair qu'il sera possible, il est à propos de faire sentir la force de ces deux expressions.

Si on lit *teris*, il faudra reprendre *verba togæ sequeris*, et construire, *sequeris et teris verba togæ;* et le sens sera mot à mot, *vous vous servez, vous faites usage du langage familier*. Horace emploie le verbe *terere* dans le même sens :

.... quid nunc esset vetus, aut quid haberet
Quod legeret, tereretque viritim publicus usus?

On sait assez ce que signifient *sermo tritus*, *verba trita*. Ainsi plus de difficulté à cet egard, si ce n'est

qu'on aura fait un emjambement sur *junctura callidus acri*, qui paroîtra déplacé.

Si l'on se détermine pour l'adjectif *teres*, qui a la même signification que *rotundus* (comme on peut le voir dans Horace), la traduction pourra suivre la marche du latin, et n'en sera pas moins claire. *Teres ore modico*, signifiera *rond, avec une bouche médiocre*, qui, sans trop forcer, voudra dire un style *arrondi*, ou *poli* et *simple*. Est-il nécessaire d'observer que *teres ore modico* rend l'expression d'Horace, *ore rotundo loqui?* que Perse emploie *ore modico*, comme l'opposé de *hianda*, dont il s'est servi en commençant cette Satire? que nous appelons *hiatus* la rencontre des voyelles qui ne peuvent souffrir d'élision? que *ore rotundo loqui* et *teres ore modico*, signifient un stye simple, doux, poli, un discours qu'on peut lire sans contorsions de la bouche?

....Pallentes radere mores
Doctus, v. 15 et 16.

On a donné à ce passage un sens tout neuf, et qui contredit tous les commentateurs. On va rapporter leur sentiment, ensuite on expliquera les raisons qu'on a eues de ne le pas suivre; et enfin on exposera le sens qu'on a cru trouver dans ce passage. Le lecteur par là sera à portée de juger et de choisir.

Par *mores pallentes*, les scholiastes entendent les mœurs dépravées, parce que la pâleur, disent-ils, est le signe d'une mauvaise conscience, comme la

rougeur est la preuve d'une ame honnête. *Radere*, selon eux, signifie *blâmer*, *reprendre*, etc. En suivant leur sentiment, on traduiroit *pallentes radere mores doctus*, par *vous savez blâmer la corruption des mœurs*, *ou les mœurs dépravées*. Ce sens n'a jusque là rien de choquant : mais *et ingenuo culpam defigere ludo*, qui suit, ne sera tout au plus qu'une répétition de ce qui le précède. D'ailleurs, est-il vraisemblable que Perse ait dit *blâmer* les mœurs corrompues et *percer* les vices? Ces expressions paroissent peu mesurées. *Blâmer*, qui est plus foible que *percer*, tombe sur *mœurs corrompues*, qui est pire que *vice*, *culpa*. D'ailleurs encore, *radere* ne signifie point naturellement *blâmer*, *reprendre ;* il veut dire *ratisser*, *enlever en grattant*.

Ces considérations on fait chercher un autre sens à ce passage. On croit en avoir trouvé un qui satisfait à tout. Pourquoi *pallentes mores* ne signifieroit-il pas la pâle austérité qu'affectent à l'extérieur les hypocrites, qui, comme dit Juvénal,

Curios simulant, et bacchanalia vivunt ?

Avec cette explication, qui paroît naturelle, on ne forcera point *radere*, pour l'amener à signifier ce qu'il ne signifie point. Il n'y aura ni redites, ni termes peu mesurés dans l'auteur. Le passage fera une belle image. Il montrera Perse arrachant d'une main le masque à l'Hypocrisie ; et de l'autre, perçant le Vice des traits de la satire. Malgré ces raisons, on attend la décision du lecteur.

Hinc trahe quæ dicas; mensasque relinque Mycenis,

Cum capite et pedibus: plebeiaque prandia nôris, v. 17 et 18.

Les explications précédentes rendent ceci clair. Cornutus conseille à Perse de continuer d'arracher le masque de la vertu, dont se couvrent les hypocrites, et de les poursuivre, armé des traits de la satire; ou, en moins de mots, de continuer son genre de travail, de laisser les sujets tragiques, et de s'occuper des ridicules populaires.

Non equidem hoc studeo, v. 19.

Perse répond à son ami qu'il n'a point envie de quitter la satire. En même temps, il revient à la charge contre les écrivains ampoulés.

Bullatis nugis, v. 19.

Par ces mots Perse entend ce qu'Horace appelle *versus inopes rerum, nugæque canoræ. Bullæ*, comme on l'a déjà observé, sont ces bulles qu'on voit sur la surface de l'eau. Elles ont du volume, et aucune consistance. On ne conçoit pas pourquoi quelques éditeurs ont écrit *pullatis*, au lieu de *bullatis*.

Dare pondus idonea fumo, v. 20.

Il est visible que *idonea* est l'adjectif de *pagina*, et que *pagina idonea dare pondus fumo*, est une construction grecque. Perse avoit lu ces passages d'Horace, Ep. XIX, liv. I :

Nugis addere pondus.

Et celui-ci, Ep. XVI :

Fons rivo dare nomen idoneus.

Secreti loquimur, v. 21.

Perse déclare ici à son ami qu'il ne travaille point pour la gloire. Il est possible qu'il ait été sincère, et que ses ouvrages soient demeurés secrets entre les mains de Cornutus, jusqu'après la mort de l'auteur. Si l'on avoit la certitude de cette conjecture, on pourroit affimer avec plus de hardiesse, que Perse a voulu désigner Néron dans les Satires I et III. Il ne paroîtroit point étonnant que le tyran n'eût pas exercé sa cruauté sur le poète, et qu'il n'eût exilé le précepteur Cornutus qu'après la mort de son élève, parce qu'alors ses ouvrages commencèrent à se répandre.

.... Pulsa, dignoscere cautus
Quid solidum crepet, et pictæ tectoria linguæ, v. 24 et 25.

On voit bien que *pulsa* est à l'impératif, et que *dignoscere cautus* est une construction grecque. *Dignoscere cautus quid solidum crepet*, est un peu plus difficile, et demande une explication. Cette phrase fait allusion à un usage des marchands qui achètent des vases de terre. Ils les frappent légèrement, et savent juger, au son qu'ils rendent, s'ils sont fêlés ou non. Perse dit à son ami d'essayer ainsi son cœur. Le *pictæ tectoria linguæ*, qui suit immédiatement, n'est point étranger à cette métaphore, avec le sens qu'on lui a donné. On ne s'ar-

rêtera point à réfuter ceux qui ont lu *plectoria*, au lieu de *tectoria*.

His ego centenas ausim deposcere voces, v. 26.

On trouve dans quelques éditions *hic*, à la place de *his*. La différence que ces deux leçons donnent dans le sens, ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Cum primum pavido custos mihi purpura cessit,
Bullaque succinctis laribus donata pependit, v. 30 et 31.

Ces deux vers ne signifient rien autre chose que, *lorsque je sortis de l'enfance*. La construction est : *Cum primum purpura custos cessit mihi pavido, et bulla donata laribus succinctis pependit.*

Par *purpura*, Perse entend la robe de pourpre que portoient les enfants nobles jusqu'à l'âge de puberté. Cette couleur étoit réputée sacrée. C'étoit violer le droit divin et humain, que d'insulter un enfant, ou un magistrat, vêtus de pourpre. Voilà pourquoi Perse l'appelle *purpura custos*. Juvénal a dit :

Maxima debetur puero reverentia.

Bullaque succinctis laribus donata pependit, v. 31.

Outre la pourpre, les enfants romains portoient au col un cœur d'or. Ils en faisoient l'offrande aux Dieux lares ou pénates, lorsqu'ils prenoient la robe virile, comme les filles offroient leurs poupées à Vénus, lorsqu'elles sortoient de l'enfance. Perse

donne à ces Dieux l'épithète de *succincti*, parce qu'ils étoient habillés en voyageurs.

Cum blandi comites, totaque impune Suburra
Permisit sparsisse oculos jam candidus umbo, v. 32 et 33.

La construction est, *cum comites blandi, et umbo candidus permisit sparsisse impunè oculos Suburrâ totâ*. Par *blandi comites*, Perse désigne les jeunes camarades qui accompagnent un jeune homme débarrassé de son gouverneur (*custode remoto*. Hor.). *Candidus umbo* est le bouclier qu'on donnoit aux jeunes gens, lorsqu'ils étoient en âge de porter les armes. Il est appelé *candidus*, parce qu'il étoit tout uni. Lorsqu'ils avoient fait quelques exploits militaires, on les gravoit sur ce bouclier. Quelques intéprètes entendent, par *candidus umbo*, les plis que formoient la prétexte, et qui, réunis et noués ensemble, avoient la forme ronde d'un bouclier. *Suburra* étoit le quartier de Rome où demeuroient les femmes de mauvaise vie.

Diducit trepidas ramosa in compita mentes, v. 35.

Au lieu de *diducit*, qui paroît la véritable leçon, quelques-uns ont lu *deducit;* d'autres, *traducit*. *Ramosa compita* fait sans doute allusion à la lettre de Pythagore. On en a parlé Sat. III.

.... *Tunc fallere solers*
Apposita intortos extendit regula mores, v. 37 et 38.

La construction de ce passage est, *tunc regula*,

solers fallere, *apposità extendit mores intortos;* et la traduction littérale, *alors une règle*, *adroite à* (*me*) *tromper*, *appliquée* (*à ma conduite*) *redressa mes mœurs courbées*. Si on lisoit *ostendit*, au lieu de *extendit*, la construction seroit, *tunc regula solers apposita ostendit mores intortos fallere*. Et le sens pourroit être rendu littéralement par, *une règle adroite appliquée* (*à ma conduite*) *me montra que les mœurs dépravées nous trompent*. On n'a point suivi cette dernière leçon; elle est moins dans le style de notre auteur. Il paroît que ces expressions *regula* et *extendit*, ressemblent au passage de la Sat. I :

Scit tendere versum
Non secus ac si oculo rubricam dirigat uno.

Vincique laborat, v. 39.

Le mot *laborat* est ici pris passivement, comme quand on dit, *morbo laborare*. La construction de *vinci laborat* est grecque.

Artificemque tuo ducit sub pollice vultum, v. 40.

Quelques éditeurs veulent qu'on lise *ceu*, au lieu de *sub*. Ils prétendent par ce changement adoucir la métaphore dont Perse s'est servi. C'est sans doute le passage de Juvénal,

Exigite, ut mores teneros ceu pollice ducat,
Ut si quis cerâ vultum facit. . . .

qui leur a fait naître cette idée. La métaphore employée ici est dure à la vérité, mais Perse est en possession d'user de ces hardiesses.

On laissera les interprètes se disputer sur le mot *artificem* joint à *vultum*. On ne dissertera point avec eux pour savoir si *artificem* à l'accusatif, donné pour épithète à *vultum*, au lieu d'être mis à l'ablatif, pour être construit avec *pollice*, forme la figure de rhétorique appelée *hypallage*, ou celle qu'on nomme *antiptose*. Le bon sens tout seul fait entendre la pensée de Perse.

Non equidem hoc dubites, amborum fœdere certo
Consentire dies, et ab uno sidere duci, v. 45 et 46.

Suivant la superstition païenne, plusieurs astres faisoient naître entre les hommes cette sympathie dont on ne peut donner de raison; mais la constellation des Gémeaux et celle de la Balance plus qu'aucune autre : voilà pourquoi Perse les a citées. Horace, avant Perse, avoit dit à Mécène :

Utrumque nostrum incredibili modo
Consentit astrum.

Saturnumque gravem nostro Jove frangimus una, v. 50.

Ceci est encore une imitation d'Horace :

Te Jovis impio
Tutela Saturno, refulgens
Eripuit.

Cet autre vers d'Horace :

Scit genius, natale comes qui temperat astrum.

a inspiré celui de Perse.

Nescio quod, certè est, quod me tibi temperat, astrum, v. 51.

Ce vers de Perse a été mal ponctué dans la plupart des éditions. On a rétabli sa véritable ponctuation.

Mille hominum species, v. 52.

C'est ici proprement que commence la satire. Perse reviendra cependant à l'éloge de son ami Cornutus. L'expression *mille hominum species* ressemble à celle de Térence :

Quot capita, tot sententiæ ; suus cuique mos est.

Pallentis grana cumini, v. 55.

Perse donne au cumin l'épithète *pallens*, parce qu'il cause la pâleur à ceux qui en boivent l'infusion.

. . . . *Sed cùm lapidosa chiragra*
Fregerit articulos, veteris ramalia fagi, v. 58 et 59.

On sait que la goutte occasionne des nodus aux articulations, et qu'elle en fait sortir une craie pierreuse. Les doigts alors perdent leur mouvement, et ressemblent assez aux branches d'un vieux arbre, dans lesquelles la sève ne circule plus. Perse auroit été plus exact, s'il avoit ajouté *velut*, avant *veteris ramalia fagi*, puisque c'est une comparaison qu'il fait ici : mais elle n'en est que plus vive, pour n'être pas annoncée.

Tunc crassos transisse dies, lucemque palustrem, v. 60.

Si l'on en veut croire Casaubon, Perse désigne

ici la *fumée* des bains où les voluptueux passoient une *partie* de leur vie. C'est, à ce qu'il semble, prêter à Perse plus de finesse qu'il n'en a voulu mettre dans ce passage. D'ailleurs ce vers, *tunc crassos*, et celui qui le suit, doivent s'appliquer à tous ceux dont le dénombrement vient d'être fait, et au négociant qui passe les mers, et à celui qui se plaît au champ de Mars; ils ne pourront leur convenir, si on leur donne le sens de Casaubon. Il est plus naturel d'entendre *crassos dies* et *lucem palustrem*, de l'obscurité dans laquelle vivent ceux qui éteignent le flambeau de la raison. Ainsi expliqués, ces deux vers sont en opposition avec,

At te nocturnis juvat impallescere chartis.

Cultor enim es juvenum, purgatas inseris aures
Fruge Cleantheâ, v. 63 et 64.

Perse compare ici Cornutus à un laboureur, qui commence par arracher les mauvaises herbes d'un champ, avant que de lui confier la semence. Cléanthe étoit disciple de Zénon, et fut son successeur. Ainsi, par *fruge Cleantheâ*, Perse entend la philosophie stoïcienne.

. . . . *Petite hinc, juvenesque senesque,*
Finem animo certum, miserisque viatica canis,
v. 64 et 65.

A ces mots, *fruge Cleantheâ*, l'enthousiasme philosophique saisit Perse; il s'y abandonne, oublie qu'il parle à Cornutus, et adresse son discours aux jeunes gens ainsi qu'aux vieillards. Il leur recom-

mande l'étude de la philosophie (désignée par le mot *hinc*) comme seule capable de régler leur conduite, et de leur montrer le vrai but où doivent tendre leurs actions; comme capable de les préserver par une conduite réglée des infirmités de la vieillesse, telles que la goutte, *lapidosa chiragra;* comme propre au moins à leur donner la patience de les supporter. C'est ce qu'il entend par *miseris viatica canis.*

Cras hoc fiet, v. 66.

Ceci est un dialogue entre Perse et l'un de ceux à qui il vient de conseiller l'étude. Le poète presse vivement le temporiseur.

Nam quamvis propè te, etc., v. 70.

Notre poète, avare de mots, n'avertit point qu'il va faire une comparaison; qu'il va montrer le lendemain, après lequel on court, comme la roue de devant d'un charriot, que celle de derrière ne pourra jamais atteindre. On pourroit se dispenser d'observer que le timon, *temone*, est employé pour signifier le charriot entier, et la jante ou la bande de fer qui la couvre, pour la roue.

Libertate opus est, v. 73.

Point de sagesse sans liberté. Ceci est le point que l'auteur s'est proposé de prouver dans toute la Satire, et sur lequel va rouler toute la suite de cet ouvrage. Il fera voir d'abord que la liberté physique ou corporelle n'est point la vraie liberté. C'est la liberté

morale, la liberté de l'ame, qui peut seule former l'homme sage; elle ne peut exister dans un cœur où regnent les passions. Il fera ensuite le détail des passions qui tyrannisent les hommes. Il mettra la paresse aux prises avec l'avarice, celle-ci avec la volupté. Il peindra ensuite l'amour, l'ambition, et enfin la superstition. Tel est l'abrégé de cette Satire. Notre philosophe va traiter ce point avec toute la gaîté de la poésie, sans cependant sortir de son caractère.

.... *Non hac, qua, ut quisque Velina*
Publius emeruit, scabiosum tesserulâ far
Possidet, v. 73, 74 et 75.

Dans l'édition de Casaubon et le *Variorum*, on ne trouve point *qua*. Jean Bond a lu: *non hac, qua, ut quisque*. Ces diverses leçons ne changent rien au sens. On a suivi la dernière, parce que la phrase latine en est plus claire, et la construction plus facile. La voici : *opus est libertate, non hac* (*libertate*) *qua, ut* (pour *ubi*) *quisque Publius emeruit Velina* (*tribu*) *possidet tesserulâ far scabiosum*. Et la traduction littérale : *il faut la liberté, non cette liberté en vertu de laquelle, lorsqu'un Publius est affranchi et placé dans la tribu Veline, il possède, sur un cachet, du blé gâté*. Et afin de rendre cette interprétation claire, on observera que Velina étoit une des tribus de la campagne de Rome, ainsi appelée parce qu'elle habitoit les bords du lac *Velinum ;* que *emeruit* est un terme emprunté de la milice. On appeloit *emeriti* les soldats qui avoient

obtenu leur congé. Perse emploie ce mot pour désigner les esclaves qu'on avoit affranchis. *Publius* est le prénom donné à l'esclave qui vient de recevoir sa liberté. Perse sera à cet égard son propre commentateur, lorsqu'il dira, *momento turbinis exit Marcus Dama*. *Tesserula* est le diminutif de *tessera*, qui signifie une marque, une empreinte, un mereau, qu'on présentoit pour se faire connoître, afin d'avoir la délivrance du blé qui se distribuoit aux pauvres citoyens. Ceux qui établissoient entre eux l'hospitalité, se donnoient réciproquement des marques, au moyen desquelles eux ou leurs parents étoient reçus et logés. Cette marque, dit Lambin, étoit un bois long, plat et uni des deux côtés. De là est venue cette expression, *apud aliquem tésseram confringere*, pour dire, *rompre avec quelqu'un ;* comme nous disons *rompre la paille*. Au lieu de *scabiosum far*, Jean Bond, et quelques autres, ont lu *scabrosum*.

Steriles veri, v. 75.

Ceci est une construction grecque, dont Perse use pour exprimer une métaphore hardie.

.... *Quibus una Quiritem*
Vertigo facit! v. 75 et 76.

Par *Quiritem*, Perse entend un esclave dont le maître vient de faire un citoyen, en le faisant tourner. On sait que les anciens Quirites ou Sabins furent incorporés avec les Romains, et que le nom de *Quirites* resta aux citoyens de Rome, après cette

réunion. C'est une licence poétique d'avoir employé *Quiritem* au singulier. Ce mot, ainsi que *patres conscripti*, n'étoit en usage qu'au pluriel ; cette remarque est du vieux scholiaste.

.... Hic Dama est non tressis agaso,
Vappa, lippus, etc., v. 76 et 77.

Horace, dans la Sat. VII, liv. 2, dont celle-ci est l'imitation, se sert du mot *Dama*, pour signifier un vil esclave :

Prodis ex judice Dama turpis.

Le mot *vappa* signifie proprement du vin gâté. Horace et Perse l'emploient pour signifier un libertin, un débauché, etc. On a parlé de l'expression *lippus*.

Verterit hunc dominus, momento turbinis exit
Marcus Dama, v. 78 et 79.

Tout ceci, jusqu'au vers *an quisquam*, est dit ironiquement. Perse joint le prénom de *Marcus* au mot *Dama*, qui étoit le nom de l'esclave. Il répète *Marcus* comme un titre de noblesse, et pour honorer ironiquement l'affranchi, puisque, comme dit Horace :

Gaudent prænomine molles auriculæ.

.... Marco spondente, recusas
Credere tu nummos? v. 79 et 80.

Perse dit que Dama, devenu libre, est une caution suffisante, qu'on ne doit point rejeter. Par *Marco sub judice palles*, il entend qu'on ne doit

rien craindre d'avoir Dama pour juge, puisque Dama n'est plus esclave. *Marcus dixit : ita est*, signifie que le témoignage de Dama affranchi est bien digne de foi. L'auteur ajoûte même qu'il peut signer comme témoin un testament, acte qui demandoit le plus d'authenticité, puisque la loi vouloit qu'il fût signé de sept personnes.

Adsigna, Marce, tabellas, v. 81.

Pour sentir toute la beauté de ce passage, que l'on compare ce qui vient d'être dit de Dama esclave, avec ce qui est dit de Marcus Dama affranchi. Avant la pirouette qui lui donne la liberté, il ne valoit pas trois sols, *non tressis agaso ;* à présent qu'il est libre, on doit recevoir sa caution pour une somme considérable. Dama étoit un libertin, un imbécille, *vappa*, *lippus*. Marcus peut devenir juge, et inspirer toute confiance aux parties. Il auroit menti presque gratuitement, *in tenui farragine mendax* : ce qu'il affirme ne peut plus être révoqué en doute ; sa signature peut même valider un testament. C'est là ce qui s'appelle le vrai sel de la satire. Observons encore que Perse, en faisant cette antithèse, n'affecte point de la montrer. Il éloigne les membres opposés, et cache l'art, qui est toujours désagréable à voir.

Hanc nobis pilea donant, v. 82.

Lorsque les esclaves étoient mis en liberté, on leur donnoit un bonnet appelé *pileum*, et dans Martial, *pileus*. Ils le recevoient dans le temple de

la déesse Féronia. L'emblême de la liberté est un homme tenant un bâton, au bout duquel est le *pileum.*

An quisquam est alius liber, v. 83.

C'est ou le Marcus, ou tout autre affranchi, qui fait une objection à Perse, et lui prouve qu'il est libre. L'argument est en forme : *an quisquam est alius liber, nisi ducere vitam cui licet, ut voluit?* voilà la majeure; *licet, ut volo vivere*, est la mineure; *non sim liberior Bruto*, est la conséquence.

.... *Non sim*
Liberior Bruto, v. 84 et 85.

On connoît l'amour de Marcus Brutus pour la liberté. Il chassa Tarquin le Superbe, et délivra Rome de sa tyrannie; il fit même battre de verges et frapper de la hache ses deux fils, qui vouloient rétablir le tyran.

Mendosè colligis, v. 85.

Perse répond à l'objection qu'on vient de lui faire. Il admet la proposition générale, autrement appelée majeure, *an quisquam, etc.;* mais il nie la mineure, *licet; ut volo vivere :* il dit, ou plutôt il fait dire par un philosophe stoïcien qu'il introduit sur la scène : *Je n'admets point votre* IL M'EST PERMIS, *et votre* COMME JE VEUX. On a traduit *mendosè colligis*, par *la mineure est fausse*, parce que dans un syllogisme, la proposition appelée *assumptio, collectio*, étant celle qui particularise la pro-

position générale et en fait l'application, elle doit s'entendre de la mineure, quelque rang qu'elle tienne.

Stoïcus hic, *etc.*, v. 86.

C'est Cornutus que Perse indique par le mot *stoïcus*. *Lotus aurem*, construction grecque, où la préposition *secundum* est sous-entendue. *Oreille lavée avec du vinaigre*, pour dire *oreille fine*, *délicate*.

Vindicta postquam, *etc.*, v. 88.

Ces trois vers sont prononcés par Dama, ou celui qui soutient Dama. Ils ont pour but de prouver la proposition niée, et la prouvent en apparence assez bien. *Vindicta* étoit la baguette avec laquelle le prêteur frappoit un esclave, en lui disant, *liber esto*. De là vient que *vindicare in libertatem*, signifie *donner la liberté*. *Meus* est pour *mei juris*.

Si quid Masuri rubrica vetavit, v. 90.

Masurius étoit un jurisconsulte célèbre, qui vivoit sous Tibère. Il fut élevé à la dignité de chevalier. Dans ce temps là on donnoit apparemment avec plus de facilité des titres que des biens, puisque Masurius, dans sa vieillesse, fut nourri par ses élèves. *Rubrica* : le commencement des lois étoit écrit en lettres rouges. *Perlege rubras majorum leges*, dit Juvénal.

Disce : sed ira cadat naso, rugosaque sanna,
Dum veteres avias tibi de pulmone revello,
v. 91 et 92.

C'est Perse qui parle ici. Il va réfuter la preuve

de la mineure. Comme les raisons qu'il va donner sont dures à entendre, il demande de la patience à son antagoniste. En disant, *ira cadat naso*, Perse fait allusion aux chiens, qui retirent le nez lorsqu'ils sont en colère. On n'a pas osé employer ces expressions dans la traduction, on a cherché un équivalent qui fût usité en français. On a fait une remarque sur le mot *sanna*, employé Sat. I. Par *veteres avias*, Perse a voulu désigner les vieilles erreurs, les préjugés inspirés par les grand'mères et les nourrices.

Non prætoris erat, *etc*. v. 93.

Ici commence la replique à la réponse de Dama. Elle a fini par ces mots, *à prætore recessi*. Perse reprend le même mot, et dit :

Non prætoris erat stultis dare tenuia rerum
Officia, atque usum rapidæ permittere vitæ.

Ces deux vers demandent une explication. Perse accorde tacitement que le prêteur peut bien déclarer libre un esclave que son maître affranchit; qu'il peut bien le renvoyer maître de ses actions, à condition qu'il ne blessera pas les lois civiles. Mais en même temps Perse soutient que le prêteur ne peut pas donner à un sot le discernement nécessaire pour se bien conduire dans les circonstances délicates que les lois n'ont pas prévues. C'est ce qu'il entend par *tenuia rerum officia*. En effet, les lois défendent les crimes, mais elles ne guérissent pas des passions, ne donnent pas la sagesse; et sans la sagesse, il n'y a point de liberté. Tel est en substance le raisonnement de Perse. Il va l'étendre avec force,

Sambucam citius caloni aptaveris alto, v. 95.

Les interprètes entendent diversement le mot *sambucam*. Selon quelques-uns, c'est une machine de guerre, qui servoit aux siéges; selon le plus grand nombre, c'est un instrument de musique. On a suivi ces derniers. Ce que Perse dira ensuite,

Nec, cum sis cætera fossor,
Tres tantum ad numeros satyri moveare Bathylli.

prouve qu'il a l'intention de parler de la maladresse d'un goujat et d'un fossoyeur, plutôt que de leur foiblesse.

Stat contra ratio, et secretam gannit in aurem, v. 96.

On a lu *gannit* avec Jean Bond, au lieu de *garrit*, adopté par Casaubon.

Diluis elleborum, certo compescere puncto
Nescius examen, v. 100 et 101.

On a parlé de cette partie d'une balance, appelée *examen*, dans les notes de la Sat. I.

Peronatus arator, v. 102.

Un laboureur en guêtres, pour signifier un laboureur qui ne fait que de quitter sa charrue, qui n'a reçu aucune instruction.

Luciferi rudis, v. 103.

On a traduit par *sans se connoître aux astres*, parce que l'étoile de Vénus, appelée *lucifer*, lorsqu'elle précède le lever du soleil; et *hesperus*, lors-

qu'elle paroît le soir après le coucher de cet astre, est la plus apparente des planètes et la plus facile à distinguer. Un homme qui ne la connoît pas, n'a aucune connoissance du ciel.

.... *Exclamet Melicerta perîsse*
Frontem de rebus, v. 103 et 104.

Mélicerte étoit fils d'Athamas et d'une fille de Cadmus. Il fut changé en Dieu marin, à la sollicitation de Vénus. Il fut aussi nommé Palémon. *Perîsse frontem de rebus* (*humanis*). *Frons* est employé pour la *pudeur*, parce que son siége est sur le front. Cette manière de parler a passé dans notre langue. Nous disons un effronté, comme les Latins, *homo perfrictâ fronte*.

.... *Tibi recto vivere talo*
Ars dedit. etc., v. 104 et 105.

Jusqu'ici Perse a réfuté Dama. Il vient de détailler en abrégé ce que le préteur ne peut donner à celui qu'il affranchit. Il va présentement spécifier les qualités et les connoissances que donne la philosophie, qui constitue l'homme libre, c'est-à-dire, l'homme sage. Par *ars* on doit entendre la philosophie, *Vivere recto talo*, *vivre le talon droit*, pour dire, *marcher d'un pas assuré*.

Ne qua subærato mendosum tinniat auro, v. 106.

La construction de ce passage est *ne qua* (*species*) *tinniat mendosum* (pour *mendosè*, adverbe) *auro subærato*. Observons que *tinniat mendosum* ne si-

gnifie pas *rendre un son faux*, *connu pour faux*, mais *un son qui induise en erreur*.

Presso Lare, v. 109.

Les Dieux lares, ou pénates, sont pris ici pour la famille et les facultés. Horace, Ep. I, liv. 1 :

Ac, ne forte roges, quo me duce, quo lare tuter.

Lare, dans Horace, signifie secte de philosophes.

Inque luto fixum possis transcendere nummum, v. 111.

On voit par ce vers et par celui d'Horace, imité par Perse,

In triviis fixum cum se demisit ob assem ;

qu'il y a long-temps que les enfants clouent des pièces de monnoie entre les pavés, afin de se moquer de ceux qui se baissent pour les ramasser.

Nec glutto sorbere salivam Mercurialem, v. 112.

Le mot *glutto* désigne celui qui avale goulument. Nous l'avons en français, *glouton*. Ces mots imitent le glot ou glou qu'on fait en avalant. Cela s'appelle, par MM. les rhéteurs, *onomatopée*. Par *salivam Mercurialem*, notre auteur entend les profits que donne Mercure, dieu de l'éloquence, du commerce et des fripons.

Hæc mea sunt, teneo, cum vere dixeris, esto
Liberque ac sapiens, prætoribus ac Jove dextro, v. 113 et 114.

Perse déclare libre d'esprit et de corps, celui qui

réunit les qualités qu'il vient de détailler, libre de corps, par la cérémonie du préteur ; libre d'esprit, par la faveur de Jupiter.

Sin tu, cùm fueris, etc., v. 115.

Ces trois vers renferment quatre métaphores qui ne semblent pas faites pour aller ensemble. La première, empruntée des boulangers ; la seconde, des serpents qui changent de peau ; la troisième, des statuaires qui polissent leurs ouvrages ; et la quatrième, prise de la fable du Renard ou de l'Ane couvert de la peau du Lion, et qui, sous cet extérieur, conserve ses inclinations naturelles. On voit bien que Perse songeoit à rendre ses pensées avec force, sans songer aux expressions. Il a fallu imiter sa hardiesse dans la traduction, sans cela on seroit sorti du devoir de traducteur.

Quæ dederam suprà, repeto, funemque reduco, v. 118.

Perse a déclaré libre l'homme doué des qualités qu'il a demandées. Lorsqu'elles manquent, il reprend ce qu'il avoit accordé, et fait rentrer son esclave dans les chaînes. L'expression de *funem reduco* est remarquable ; on l'a conservée en français. Horace, Sat. VII, l. 2, a dit :

Qui, jam contento, jam laxo fune, laborat.

Ces deux passages sont le commentaire l'un de l'autre.

Nil tibi concessit ratio, digitum exere, peccas, v. 119.

Perse prévient ici l'objection qu'auroit pu lui faire Dama, en disant : *Je ne suis pas instruit, je ne suis pas sage à tous égards, mais je le suis en certains points*. Notre auteur, pour la réfuter d'avance, emploie un dogme de la philosophie stoïcienne. *Nil tibi concessit ratio, etc.* Les stoïciens soutenoient que les vertus se tiennent par la main, qu'il est impossible d'en posséder une sans les avoir toutes, et ainsi des vices; et, par une conséquence naturelle, ils prétendoient que le sage ne faisoit aucune action qui ne fût vertueuse; et l'insensé, que des actes répréhensibles.

Sed nullo thure litabis, v. 120.

On a déjà observé, Sat. III, que *litare* signifie se rendre les Dieux favorables par un sacrifice. Cette observation a essuyé la critique d'un homme instruit, qui prétend que *litare* signifie seulement *sacrifier*. C'est ici le moment de repousser cette critique. Un passage de Cicéron sera le bouclier. *Cum pluribus diis immolatur, quî evenit ut litetur aliis, aliis non litetur?* Il est évident que ce passage signifie : *Lorsqu'on sacrifie à plusieurs Dieux, comment se fait-il qu'on appaise les uns, et qu'on n'appaise pas les autres?* Plaute emploie aussi *litare* dans le même sens; *Pœnul*, act. II, sc. 1, v. 42.

Hæc miscere nefas, v. 122.

Ici *nefas* ne signifie pas, *il est défendu;* il signifie, *il est impossible.* C'est ainsi qu'Horace l'a employé, lorsqu'il a dit : *durum*, *sed levius fit patientia quidquid corrigere est* NEFAS.

Nec, *cùm sis cætera fossor*, v. 122.

Il y a ici une préposition sous-entendue, qui régit *cætera* à l'accusatif. Cette construction grecque est familière aux auteurs latins.

Tres tantùm ad numeros satyri moveare Bathylli, v. 123.

Bathylle étoit un affranchi de Mécénas. Il excella dans les pantomimes. Perse dit qu'il dansoit avec la légéreté d'un satyre. Si au lieu de *satyri* on pouvoit lire *satyrum* (leçon que le passage d'Horace, *epist. ad. Flor.*, *l.* 2.

Ut qui
Nunc Satyrum, *nunc agrestem Cyclopa movetur*,

rendroit soutenable), on traduiroit, *vous ne pourrez danser le satyre de Bathylle*, *etc.* Ce passage, *nec*, *cum sis cætera fossor*, *etc.*, est une comparaison que Perse emploie pour rendre sensible le principe qu'il veut établir. Il dit qu'il est aussi impossible à un sot de faire une bonne action, qu'à un paysan de danser trois pas avec la grace de Bathylle.

Liber ego, v. 124.

C'est ici le dernier effort de Dama pour soutenir

sa liberté. Il ne peut répondre aux raisons que Perse vient d'alléguer pour lui prouver qu'il est esclave : mais il s'écrie encore, *liber ego*. Perse n'est pas à bout; il va le presser plus vivement qu'il n'a fait jusqu'ici.

I puer, et strigiles Crispini ad balnea defer, v. 126.

Pour faire sentir la liaison de ce passage avec ce qui le précède, on a ajouté (*si l'on vous dit*)*;* on auroit pu s'en dispenser, en changeant la ponctuation, et mettant seulement une virgule après *defer*. La construction auroit été, *si* (*dominus*) *increpuit i*, *puer*, *strigiles*, etc. On sait que les anciens se servoient, dans le bain, d'une espèce de frottoirs ou brosses, pour enlever la crasse de la peau. A ce propos, je me rappelle un trait d'un empereur romain. Etant au bain, il vit un homme qui se frottoit contre le mur. Il le reconnoît pour un brave centurion qui avoit servi sous lui; il lui demande pourquoi il ne se servoit pas d'étrilles. Le centurion répond qu'il n'étoit pas assez riche pour se procurer ce petit meuble. L'empereur lui fait donner une somme d'argent qui l'enrichit. Le lendemain, nombre de baigneurs se frottent contre la muraille. Frottez-vous les uns contre les autres, leur dit l'empereur, qui vit le piége, et s'en moqua.

. . . . *Servitium acre*
Te nihil impellit? Nec quicquam extrinsecus intrat,
Quod nervos agitet? v. 127, 128 et 126.

On peut lire ce passage sans interrogation; alors

il y aura ironie. L'un et l'autre reviennent au même pour le sens. Lorsque Perse employoit ces expressions, *quod nervos agitet*, il se souvenoit d'avoir lu dans Horace:

Duceris, ut nervis alienis mobile lignum.

Manè piger stertis, etc., v. 132.

Perse met ici la Paresse aux prises avec l'Avarice; celle-ci triomphe. Il est peut-être inutile d'observer que c'est Dama, ou tout autre soi-disant libre, que le poète fait éveiller par l'Avarice, lorsque la Paresse le retient au lit. Ce dialogue est vif et serré. Boileau l'a ainsi jugé, puisqu'il l'a plutôt traduit qu'imité.

Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois?
L'Ambition, l'Amour, l'Avarice, la Haine,
Tiennent, comme un forçat, son esprit à la chaîne.
Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher:
Debout, dit l'Avarice, il est temps de marcher.
Hé, laissez-moi. Debout. Un moment. Tu répliques?
A peine le soleil fait ouvrir les boutiques.
N'importe, leve-toi. Pourquoi faire, après tout?
Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,
Chercher jusqu'au Japon la porcelaine et l'ambre,
Rapporter de Goa le poivre et le gingembre.
Mais j'ai des biens en foule, et je puis m'en passer.
On n'en peut trop avoir; et pour en amasser,
Il ne faut épargner ni crime, ni parjure;
Il faut souffrir la faim, et coucher sur la dure.
. . . .
Que faire? Il faut partir; les matelots sont prêts.
Ou, si pour l'entraîner l'argent manque d'attraits,

Bientôt l'Ambition, et toute son escorte
Dans le sein du repos vient le prendre à main forte,
L'envoie en furieux au milieu des hasards,
Se faire estropier sur les pas des Césars.

BOILEAU, *Sat.* VIII.

Advehe Ponto, v. 11.

Il est indifférent d'expliquer *Ponto* par le royaume de Pont, ou par la mer qui s'étend depuis les Palus Méotides jusqu'à l'île de Ténédos. Il est aussi peu intéressant de savoir si *castoreum* signifie la peau du castor, ou cette liqueur tirée du castor, dont la pharmacie fait usage. Soit qu'on entende, par *lubrica Coa*, le vin doux de Cos qui est laxatif, ou, avec Claverius, les étoffes de soie de l'île de Cos, lesquelles étoient transparentes comme le verre; on ne contrarîra persónne sur ces minuties.

Sitiente camelo, v. 136.

Les marchands de l'Orient apportoient les épiceries aux foires d'Alexandrie sur des chameaux. *Sitiens camelus* est employé pour *qui sitim tolerat*. On dit que ces animaux peuvent subsister quatre jours sans boire.

Verte aliquid, v. 137.

Des interprètes veulent que *verte* ait la même signification que *decipe*, *circumscribe*. On lui a donné le sens le plus naturel. *Vertere*, lorsqu'il est question de commerce, veut dire *échanger*.

Sed Jupiter audiet, v. 137.

C'est ici la réponse de Dama. Il craint de se

parjurer, parce qu'il a peur de Jupiter, et non par aversion pour le parjure. L'Avarice va le guérir de ce scrupule, en le menaçant de la pauvreté.

Eheu baro, v. 137 et 138.

Par *baro* on entend un valet de soldat, un goujat. La construction de ce passage est : *eheu! baro, si tendis vivere cum Jove, perages contentus terebrare digito salinum regustatum;* c'est-à-dire, *si tu veux bien vivre avec Jupiter, tu seras si pauvre que tu seras forcé de frotter la salière avec ton doigt, pour en tirer un peu de sel, et de la frotter si souvent que tu la perceras.* D'autres ont lu *varo.*

Ægeum, v. 142.

La mer Egée, qui s'étend depuis l'Hellespont jusqu'au Péloponnèse, est prise ici pour la mer en général. Cela s'appelle *synecdoque*, en style de rhéteur.

. . . . *Nisi solers luxuria ante*
Seductum moneat, v. 142 et 143.

Après que l'Avarice a triomphé de la Paresse, la Volupté vient à son tour lui disputer la victoire. De quelle liberté peut jouir un cœur qui sert de champ de bataille à ces passions opposées? *Seductum* est ici employé dans le sens qu'on lui a donné, Sat. II, dans ce passage:

Quæ, nisi seductis, nequeas committere divis.

. . . . *Tibi tortâ cannabe fulto,*
Cœna sit in transtro, v. 146 et 147.

La construction de ce passage est : *cœna sit in*

transtro, *tibi fulto canabe tortâ.* Elle pourroit être aussi : *cœna sit tibi in transtro fulto cannabe tortâ*, en faisant *fulto* l'adjectif de *transtro*, si ce n'est que la ponctuation reçue s'y oppose.

. . . . *Vejentanumque rubellum*
Exhalet vapidâ læsum pice sessilis obba? v. 147 et 148.

On doit ainsi construire, *obba sessilis exhalet Vejentanum rubellum læsum pice vapidâ?* Par *obba sessilis*, on entend une bouteille large par le fond, et qui conséquemment a de l'assiette. C'est l'opposé de *futum*, ou *vas futile*, qui signifie un vase pointu par le bas, et qui n'a point de stabilité. De là est peut-être venue l'expression *d'homme futile*, pour dire un homme sur lequel on ne peut compter; *un raisonnement futile*, pour signifier un raisonnement sans appui. *Vejentanum rubellum*: le vin de Véïes, en Etrurie, étoit mauvais. Horace, en parlant de la mesquinerie d'un avare, dit qu'il buvoit du vin de Véïes les jours de fête :

Qui Vejentanum festis potare diebus
Campana solitus trulla.

Quid petis? Ut nummi, quos hic quincunce modesto
Nutrieras. . . . . v. 149 et 150.

Perse appelle *modeste*, l'intérêt de l'argent à cinq pour cent, parce qu'il étoit permis par la loi de le placer à ce dénier. L'expression *nutrieras* est imitée de celle d'Horace, *nummos pascere.*

Peragant avidos sudare deunces? v. 150.

On trouve *pergant*, au lieu de *peragant*, dans plusienrs éditions, et *sudore* au lieu de *sudare;* ces deux leçons donnent le même sens, ainsi le choix est presque indifférent. On voit bien que le poète donne l'épithète d'*avidos* à *deunces*, par une licence. C'est à l'homme qui fait travailler son argent, qu'elle doit s'appliquer. *Deunx* est l'as moins une once, c'est-à-dire, onze onces. Si on avoit voulu être scrupuleusement exact en traduisant, il auroit fallu dire *onze pour douze*, au lieu de dire *cent pour cent.* On a préféré cette dernière façon de parler, qui est plus à notre usage. *Peragere* a ici la signification de *compléter*, *fournir*, etc. *Sudore*, ou *sudare*, revient à une expression qui a cours parmi les usuriers; ils disent, *faire travailler l'argent.*

. . . *Cinis*, *et manes*, *et fabula fies*, v. 152.

Ce vers ressemble à celui d'Horace, Od. IV, l. 1:

Jam te premet nox fabulæque manes.

Ces mots, *vive memor lethi*, sont pris d'Horace, Sat. VI, l. 2:

Vive memor quam sis ævi brevis.

Ce passage d'Horace,

Dum loquimur, fugerit invida
Ætas.

a donné lieu à celui-ci:

Fugit hora: hoc, quod loquor, inde est.

qui est bien rendu par ce vers:

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

Dave, citò, etc., v. 161.

Tout ce morceau est un dialogue entre un jeune homme amoureux et son esclave. Il est pris de Ménandre, que Térence a imité dans l'Eunuque. Perse a conservé le nom des personnages du poète grec; Térence les a changés. Dans les notes de la nouvelle traduction de Térence, on a cité ce passage de Perse, et celui d'Horace de la Sat. III, l. 2;

Porrigis irato puero cum poma recusat, etc.

afin que le lecteur puisse comparer ces trois poètes traitant le même sujet. Pour ne point alonger ces notes, qui sont peut-être déjà trop étendues, on y renvoie le lecteur.

Soleá, puer, objurgabere rubrâ, v. 169.

Térence a fait dire au parasite de son capitaine amoureux de Thaïs:

Utinam tibi commitigari videam sandalio caput!

. . . . *Si totus et integer illinc*
Exieras, nec nunc, v. 173 et 174.

Ce passage est très difficile; aussi est-il diversement lu et ponctué par les commentateurs. Jean Bond a lu avec Puteanus et d'autres:

Si totus et integer illinc
Exieris, nunc nunc.

Casaubon et le *variorum* préfèrent la leçon qu'on a suivie. Après avoir fixé le texte, toute difficulté n'est pas levée. Que signifiera ce *nec nunc*, qui ne se rapporte à aucun mot qui puisse donner un sens?

Les commentateurs, pour lui en trouver un, se sont beaucoup tourmentés. On ne les a point suivis dans leurs rêveries. *Nec nunc* ne doit rien signifier. Ces deux mots ont été prononcés par Chérestrate, lorsqu'il délibéroit s'il retourneroit, ou non, chez Chrysis; le valet, pour lui faire connoître que, s'il étoit bien dégagé de l'esclavage de cette femme, il ne délibéreroit pas sur ce point, répète ces deux mots *nec nunc*. Quoique cette interprétation soit plus comique et plus naturelle que toute autre, comme on la donne sans aucune autorité, on la soumet au jugement du lecteur, à qui on la présente comme une simple conjecture. Ce passage est fort ressemblant à celui d'Horace :

Poscit te mulier, vexat, foribusque repulsum
Perfundit gelida : rursus vocat: eripe turpi
Colla jugo. Liber, liber sum, dic age.

Hic, hic, quem quærimus, hic est, v. 174.

Ce passage appuie le sens qu'on a hasardé de donner au précédent. Perse, en disant : *le voilà, le voilà celui que nous cherchons, le voilà l'homme libre*, fait entendre que la vraie liberté consiste à s'être affranchi sans retour de l'empire des passions; à renoncer sans aucun regrêt aux plaisirs qu'elles promettent : ce qui cadre très bien avec *si totus, etc.*, comme on l'a expliqué.

Non in festucâ, lictor quam jactat ineptus, v. 175.

Lorsque le préteur avoit prononcé *liber esto* à un

esclave, un des licteurs le frappoit sur la tête avec une baguette légère, que Perse appelle ici *festuca*, fêtu, ou brin de paille. De toutes les cérémonies civiles qu'on employoit pour déclarer un esclave libre, Perse choisit ici celle qui prête le plus au ridicule qu'il veut répandre sur ceux qui se prétendoient libres, parce que le préteur les avoit affranchis.

Jus habet ille suî palpo, quem ducit hiantem
Cretata ambitio? v. 176 et 177.

C'est l'ambitieux que Perse va prendre, pour lui prouver qu'il n'est pas libre. *Jus habere sui*, ou *esse sui juris*, signifient *être libre*. *Palpo* est un substantif dérivé du verbe *palpare* ou *palpari*, qui signifie *frapper doucement avec la main pour caresser*. *Cui malè si palpere*. Hor. *Quem munere palpat*. Juv. Au lieu de *ducit*, quelques éditions offrent *tollit*. Le mot *cretata*, joint à *ambitio*, fait allusion à la robe blanche que portoient ceux qui aspiroient aux charges, et qui les fit appeler *candidati*.

. . . . *Vigila, et cicer ingere largè*
Rixanti populo, v. 177 et 178.

Les candidats alloient avant le jour saluer leurs protecteurs. On voit dans Cicéron toutes les peines qu'ils se donnoient. Aussi leur vie étoit appelée *militia urbana*. Voilà pourquoi Perse fait dire par l'Ambition, *vigila*. Les candidats faisoient au peuple des largesses de pois, de lupins et de fèves. Hor., Sat. III, liv. 2:

In cicere atque faba bona tû perdasque lupinis.

. . . . Nostra ut Floralia possint
Aprici meminisse senes. Quid pulchrius ? v. 178 et 179.

On peut voir dans Ovide, *Fast. l.* 5, et l'origine et le détail des fêtes en l'honneur de la déesse *Flora. Floralia* est ici employé pour toutes les fêtes qui étoient ordonnées par les magistrats. *Senes aprici* est, pour *senes in apricio morantes. Apricus locus* est un lieu exposé au soleil. C'est l'abréviation d'*apericus* et d'*apertus*.

. . . . At cum
Herodis venere dies, etc., v. 179 et 180.

Perse va traiter de la superstition. Comme il veut jeter du ridicule sur la superstition, il choisit la religion des Juifs, qu'on pouvoit impunément railler à Rome. On peut voir ce qu'en dit Horace, Sat. IX, liv. 1:

Hodie tricesima sabbata. Vin, tu, etc.

Recutitaque sabbata palles, v. 184.

Perse dit *recutita sabbata*, pour *sabbata Judæorum recutitorum, les sabats des Juifs circoncis.* Horace a dit : *Judæus apella.* Soit que Perse, par *Herodis dies*, veuille parler des réjouissances que faisoient les Juifs de Rome le jour de la naissance d'Hérode Agrippa, régnant en Judée du temps de Perse; soit qu'il entende les fêtes que célébroit la secte des Juifs, appelés Hérodiens, au jour natal de l'Hérode qu'ils regardoient comme le Messie : ce point ne change rien au sens de ce passage.

Tunc nigri lemures, v. 185:

Perse parle ici d'une autre sorte de superstition. Par *lemures*, *manes*, *larvæ*, les anciens entendoient les âmes ou les ombres des morts, qui apparoissoient, disoient-ils, pendant la nuit, pour tourmenter les vivants. C'est ce que nous appelons *les revenants*, *les lutins*, *les vampires*.

Ovoque pericula rupto, v. 185.

Les augures, dit le vieux scholiaste, pour prévoir si l'on échapperoit, ou non, à quelque danger, mettoient un œuf près du feu; ensuite ils examinoient avec soin s'il suoit du gros bout, ou du côté opposé, et lisoient l'avenir dans cette sueur. Mais si l'œuf venoit à crever, c'étoit un présage funeste pour celui qui les avoit mis en besogne, ou au moins pour sa famille. Il leur arrivoit indubitablement un malheur aussi grand qu'à nous, lorsqu'une salière est renversée à table, ou que les convives y sont au nombre de treize.

Hinc grandes Galli, v. 186.

L'épithète de *grandes*, donnée aux prêtres de Cybèle, peut avoir plusieurs sens; on peut lui faire signifier la hauteur de la taille, et alors elle marquera l'imbécillité, ainsi que celle d'*ingens*, qui va être donnée à Vulfenius; celle d'*alto* donnée à un goujat, Sat. V, v. 8.

Sambucam citius caloni aptaveris alto.

Elle peut aussi signifier *vieux*, *âgé;* tout cela est peu important.

Et cum sistro lusca sacerdos, v. 186.

Le mot *sistro* désigne une prêtresse d'Isis. Elles portoient des sistres, comme les prêtres de Cybèle un tambour. Le sistre étoit un instrument dont les Egyptiens se servoient dans les sacrifices offerts à la déesse Isis, et dans la guerre. Il étoit fait d'une lame d'airain courbée, à laquelle on attachoit d'autres petites verges d'airain qu'on remuoit en cadence. L'épithète *lusca* n'est peut-être pas aussi oisive qu'elle le paroît, le vieux scholiaste lui donne une interprétation.

Incussere deos inflantes corpora, v. 187.

L'expression *incutere* est remarquable pour dire *faire craindre. Inflantes corpora :* Isis étoit révérée en Egypte et dans la Syrie. Ces peuples étoient sujets aux maladies de la peau, telles que *la lèpre*, la ladrerie, et l'éléphantiasis. Lucrèce a fait la description de cette dernière. Ils croyoient que ces maux leur étoient envoyés par leurs Dieux, et ils en menaçoient ceux qui leur manquoient de respect.

. . . . *Si non*
Prædictum ter manè caput gustaveris alli, v. 187 et 188.

L'ail mangé à jeun étoit réputé un préservatif admirable contre les enchantements. Il empêche les

effets d'un air contagieux. Des interprètes donnent une autre explication de ce passage. *Caput allî ter prædictum*, signifie, disent-ils, *une gousse d'ail consacrée par trois fois*. Il n'y a pas d'inconvénient à suivre cette opinion.

Dixeris hæc, v. 189.

Ce n'est point de ce qui vient d'être dit en dernier lieu que Cornutus parle ici. C'est des maximes philosophiques qui ont été développées dans tout le cours de cette Satire.

Varicosos centuriones, v. 189.

On a rendu ces mots par *robustes centurions*. *Varicosus homo* est un homme dont les veines sont bien apparentes, bien grosses, ce qui est une marque de force. Dans la Sat. III, Perse dit :

Hic aliquis de gente hircosa centurionum.

Hircosus a le même sens que *varicosus*. Les hommes velus passent pour robustes.

Crassum ridet, v. 190.

Crassum tient la place de l'adverbe *crassè*, qui désigne le rire d'un sot, d'un homme grossier, sans éducation. Perse a dit dans le même sens, Sat. III :

His populus ridet, multumque torosa juventus.
Ingeminat tremulos, naso crispante, cachinnos.

Et centum Græcos curto centusse licetur, v. 191.

Par *Græcos*, il faut entendre les philosophes. C'étoit

de Grèce que la philosophie fut transportée à Rome. On en voit la preuve dans la Sat. VI :

Bestius urget
Doctores Graios. Ita fit, postquam sapere urbi
Cum pipere, et palmis venit nostrum hoc, maris expers.

Par *curto centusse*, il faut entendre moins de cent sols, ou une pièce de cent sols altérée. *Liceri* ou *licitari* signifie *enchérir*. De là vient le terme du barreau, *licitation*. On a fait parler Vulfenius dans la traduction, quoique Cornutus n'eût fait que rapporter son discours. Le sens en paroît plus vif et plus piquant. C'est une hardiesse d'avoir traduit *curto centusse*, par, *à quatre livres dix-neuf sols*. On auroit dû dire, *à moins de cent sols* : mais on n'auroit pas spécifié un prix fixe ; et il le falloit, puisqu'on osoit dire, *adjugé*.

NOTES

DE SÉLIS,

SUR LA CINQUIÈME SATIRE.

(1) *A Cornutus.*

Au lieu de ces mots AD CORNUTUM MAGISTRUM SUUM, *à Cornutus son maître*, que portent, suivant Casaubon, les meilleurs manuscrits, plusieurs éditeurs ont lu, par une méprise assez singulière, AD CORNUTUM MAGISTRUM EQUITUM, *à Cornutus mestre de cavalerie.*

Voilà encore une Satire en forme de dialogue. Le sujet véritable (car l'éloge de Cornutus n'appartient pas proprement au fond de l'ouvrage) est l'exposition de la doctrine des Stoïciens sur la liberté.

Ces philosophes distinguant avec soin la liberté civile, la seule que le peuple connût, d'avec celle de l'ame, qui n'est autre chose que l'empire du sage sur ses passions, soutenoient que tous les hommes vicieux étoient esclaves.

Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de voir comment Cicéron a établi ce principe des Stoïciens, dans le cinquième paradoxe. Ce morceau, qui est beau d'ailleurs, nous paroît venir bien ici. « *Dictum est ab eruditissimis viris, nisi sapientem, liberum esse*

neminem. Quid est enim libertas ? Potestas vivendi ut velis. Quis igitur vivit ut vult, nisi qui recta sequitur, qui gaudet officio; cui vivendi via considerata atque provisa est, qui legibus quidem non propter metum paret, sed eas sequitur atque colit, quia id salutare maximè esse judicat; qui nihil dicit, nihil facit, nihil cogitat denique, nisi libenter ac liberè; cujus omnia consilia, resque omnes quas gerit, ab ipso proficiscuntur, eòdemque feruntur : nec est ulla res quæ plus apud eum polleat quàm ipsius voluntas atque judicium ; cui quidem etiam (quæ vim habere maximam dicitur) fortuna ipsa cedit : sicut sapiens poëta dixit : Suis ea cuique fingitur moribus ?.... *Servi igitur omnes improbi. Nec hoc tam re est, quàm dictu inopinatum atque mirabilè. Non enim ità dicunt eos esse servos, ut mancipia quæ sunt dominorum facta nexu, aut aliquo jure civili : sed, si servitus sit, sicut est, obedientia fracti animi, et abjecti, et arbitro carentis suo, quis neget omnes leves, omnes cupidos, omnes denique improbos esse servos ?*

« *Des hommes très doctes ont dit que le Sage seul » est libre. En effet, qu'est-ce que la liberté ? Le » pouvoir de vivre comme on veut. Or, qui est-ce » qui vit comme il veut, sinon celui qui suit la » droite raison ; qui met son bonheur dans l'accom» plissement de ses devoirs ; qui, après de mûres » réflexions, s'est fait un plan de vie fixe ; qui » obéit aux lois, non par crainte, mais par amour » et par respect, et parce qu'il trouve que rien n'est » plus salutaire que de leur obéir ; qui ne fait, ne*

» *dit, ne pense rien qui ne parte d'un mouvement*
» *absolument volontaire et libre; dont tous les des-*
» *seins, toutes les actions, n'ont d'autre principe et*
» *d'autre fin que lui-même; chez qui rien ne l'em-*
» *porte sur sa propre raison et sa propre volonté;*
» *qui s'est soumis ce qui passe pour avoir le plus*
» *d'empire sur les hommes, c'est-à-dire, la fortune;*
» *qui vérifie enfin ce mot d'un poète fort sage :* La
» fortune de chacun dépend de ses moeurs?... *Tous*
» *les méchants sont donc esclaves. Les termes seuls*
» *ici peuvent surprendre; car, quand on dit que*
» *tous les méchants sont esclaves, on n'entend pas*
» *qu'ils le soient comme ceux qui ont été vendus et*
» *garantis pour tels, ou qui le sont par quelque dis-*
» *position du droit. Mais si la servitude n'est autre*
» *chose, comme tout le monde en convient, qu'un*
» *état qui impose le joug de l'obéissance, et où*
» *l'ame, opprimée, avilie, est privée de l'usage de*
» *sa volonté, peut-on nier que tous les esprits lé-*
» *gers et sans consistance, tous ceux que possède*
» *le désir d'avoir, tous les méchants, en un mot,*
» *ne soient réellement esclaves?...* »

Horace a traité le même sujet avec beaucoup d'étendue dans les Satires III et VII du liv. 2.

(2) *C'est l'usage....*

Il est évident que c'est Perse qui parle ici, et qui, voulant manifester à l'univers entier l'admiration et la reconnoissance qu'il a vouées à Cornutus, désire des forces extraordinaires. Ce début, dont l'enflure étonne le stoïcien, est bientôt justifié par notre poète,

qui insiste, malgré son aversion pour le style emphatique, sur le souhait qu'il a formé d'adord. « *Oui,*
» *je voudrois avoir cent langues et cent voix pour*
» *publier, ce qu'un seul organe ne peut rendre, tout*
» *l'excès de tendresse pour vous caché au fond de*
» *mon cœur.* »

Ce tour a été souvent employé, en effet, comme le dit Perse. Homère en est l'inventeur. Voyez le dénombrement des troupes grecques, dans le second livre de l'Iliade. Virgile a imité deux fois cette figure : la première fois dans le second livre des Géorgiques, avant de nommer en détail les différentes espèces d'arbres ; et la seconde, dans le sixième livre de l'Enéïde, en finissant la description des enfers. Silius Italicus et Claudien ont désiré aussi cent voix ; l'un, pour parler convenablement de je ne sais quel combat ; l'autre, pour célébrer le consulat de son ami Probinus.

Les orateurs eux-mêmes ont adopté quelquefois cette hyperbole. Quintilien finit sa cinquième déclamation (si pourtant il a fait des déclamations) par s'écrier, à l'occasion d'un homme qui avoient délivré son père de la captivité malgré plusieurs obstacles : « *En vain tous les poètes, tous les écrivains*
» *de l'univers, éleveroient la voix pour chanter ses*
» *louanges, son action est au-dessus des efforts de*
» *mille et mille langues.* »

Saint Jérôme renchérit sur tous ces auteurs dans l'épitaphe de sainte Paule : « *Quand même tous les*
» *membres de mon corps se changeroient en langues ;*
» *quand même je serois tout composé de voix, je*

» *ne pourrois pas encore louer dignement les vertus* » *de la vénérable Paule.* » Nous avouons que cette épithète n'est pas dans le style simple.

(3) *Un acteur attristé.*

Tragœdus, signifie *un acteur de tragédie*. On a tenté, il y a quelques années, de mettre à la mode le mot *tragédien*, dérivé de *tragœdus*. Le public a rejeté, mal-à-propos peut-être, ce mot nouveau.

(4) *Dans un poème héroïque.*

Perse fait allusion à quelque poème qui n'est pas venu jusqu'à nous, sur la guerre que Néron fit faire contre les Parthes.

Horace avoit présenté une image à peu près pareille, en parlant aussi des Parthes, dans la première Satire du second livre.

Aut labentis equo describit vulnera Parthi.

« Ne peut.... décrire le Parthe blessé qui tombe de cheval. »

(5) *Quel terrible amas de vers boursouflés préparez-vous?*

Quantas robusti carminis offas
Ingeris?

OFFA, *boulette*; INGERERE, *jeter*. Ces métaphores doivent étonner. M. l'abbé le Monner les a rendues très fidèlement : « *Vous gorgez-vous de gobbes poé-* « *tiques?* »

(6) *Les horribles mets de Progné.*

Térée, roi de Thrace, étant devenu éperdument

amoureux de Philomèle, sœur de Progné, sa femme, lui fit violence, puis lui arracha la langue, et l'enferma dans une tour. Cette princesse trouva le moyen de faire savoir ses malheurs à la reine. Les deux sœurs vengèrent leur commune injure, en faisant manger à Térée le fils qu'il avoit eu de Progné, et dont elles lui montrèrent la tête à la fin du repas.

(7) *Et de Thyeste.*

Thyeste ayant séduit la femme d'Atrée, son frère, celui-ci fit servir au père, dans un festin, les corps de ses enfants.

Olla, *chaudière*. Ce mot est employé exprès pour jeter du ridicule sur ces sujets rebattus.

(8) *On ne vous comparera pas au forgeron qui enfle sans relâche ses soufflets haletants.*

Tu neque, anhelanti premitur dum massa camino,
Folle premis ventos.

Cette comparaison se trouve dans Horace, Sat. IV, liv. I.

At tu conclusas hircinis follibus auras
Usque laborantes dum ferrum molliat ignis,
Ut mavis, imitare....

« Imitez, tant qu'il vous plaira, le soufflet qui travaille
» sans relâche, jusqu'à ce que le feu ait amolli le fer. »

(9) *Vous ne remplissez pas votre bouche de vent, pour l'en faire sortir à grand bruit.*

Nec stloppo tumidas intendis rumpere buccas.

Stloppus, mot forgé pour exprimer le bruit des

joues enflées de vent. Quelques-uns lisent ici *scloppo;* mais Casaubon assure que les plus anciens manuscrits portent *stloppo.*

(10) *Simple dans votre style.*

Verba togæ sequeris.

La toge étoit l'habit commun des Romains. Ce mot est donc pris au figuré ; et *verba togæ*, signifie *style de la conversation ordinaire.*

(11) *Que vous savez orner avec goût.*

Juncturá callidus acri.

Nous avons donné à *junctura* le sens qu'il a dans Horace, que Perse possédoit si bien.

Notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum.

« Si l'on sait, par quelque heureuse association, rendre » nouveau un mot déjà connu. »

(12) *Vous parlez sans effort.*

Les uns lisent ici *ore teres modico. Teres* est un adjectif qui signifie *rond :* ainsi ces mots voudront dire littéralement, *rond avec une bouche médiocre ;* ce qui peut s'expliquer au propre, par *votre prononciation est sans grimace ;* et au figuré, par, *votre style est simple.* Il est évident qu'il faut prendre ici le texte au figuré.

D'autres, et ceux-là forment le plus grand nombre, préfèrent la leçon TERIS ; *vous polissez, vous rendez uni.* Ce verbe se rapportera à *verba togæ*, qui est

plus haut : il faudra seulement sous-entendre, *et.* Voici quelle sera la construction, dans laquelle il n'y a rien de forcé : *Sequeris verba togæ, et callidus juncturâ acri teris (illa verba) ore modico.*

(13) *Et vos portraits font pâlir le crime, et vos jeux nobles et décents nous montrent nos fautes.*

Pallentes radere mores
Doctus, et ingenuo culpam defigere ludo.

M. l'abbé le Monnier entend par PALLENTES MORES, *l'hypocrisie qui affecte de la pâleur.* Mais premièrement, on affecte bien un air d'austérité, de recueillement ; on n'affecte point la pâleur, on ne peut se la commander : ses causes sont intérieures et toutes physiques. Secondement, il ne s'agit point ici d'hypocrisie, et la critique de M. l'abbé le Monnier, sur le sens qu'on donne ordinairement aux deux vers de Perse, est dénuée de justesse. Voici son observation : « Si on traduit *pallentes radere mores* » *doctus*, par *vous savez blâmer les mœurs corrom-* » *pues*, INGENUO CULPAM DEFIGERE LUDO, ne sera » qu'une répétition de ce qui le précède. »

Oui, les deux vers se ressembleront, si l'on omet dans la traduction, comme l'a fait M. l'abbé le Monnier, ce qui les différencie ; savoir, l'opposition de *pallentes* et d'*ingenuo ludo*. *Pallentes* désigne le talent de faire des satires véhémentes ; *ingenuo ludo*, celui de critiquer avec enjouement.

« Est-il vraisemblable, ajoute M. l'abbé le Mon- » nier, qui n'a trouvé aucune antithèse dans les deux

» vers, que Perse ait dit, *blâmer les vices et percer* » *les défauts? Blâmer* est trop foible pour les vices; » *percer* est trop fort pour les défauts. »

Aussi *radere* et *defigere* ne doivent-ils pas être expliqués comme ils le sont par M. l'abbé le Monnier. Le premier signifie proprement *racler*, et métaphoriquement *satiriser*. Le second ne veut dire ici qu'*improuver*. C'est une métaphore empruntée de l'usage où étoient les critiques de marquer d'une note ce qu'ils trouvoient à reprendre dans un livre. *Improuver* va bien avec *défauts; satiriser* va bien avec *vices*.

(14) *Donner du poids à une vaine fumée.*

C'est la même idée que celle d'Horace : NUGIS ADDERE PONDUS, *donner du poids à des bagatelles*. (Ep. 19, liv. 1.) Est-il besoin d'avertir que *pagina idonea dare pondus fumo* est une construction grecque?

(15) *Vous dont le doigt prudent reconnoit au son d'un vase s'il est solide.*

Dignoscere cautus
Quid solidum crepet.

Dignoscere cautus : hellénisme.

(16) *Vous qui dévoilez avec adresse les mensonges d'une langue hypocrite.*

Pictæ tectoria linguæ.

TECTORIUM, *enduit de muraille*. Cette nouvelle

métaphore se concilie aisément dans le texte avec la première, prise des vases de terre.

(17) *Dès que j'eus quitté la pourpre, protectrice de ma timide enfance, et que mon anneau d'or fut suspendu à l'autel de nos Dieux domestiques.*

Cum primum pavido custos mihi purpura cessit,
Bullaque succinctis Laribus donata pependit.

La construction est : *Cum primùm purpura custos cessit mihi pavido, et bulla donata Laribus succinctis pependit.*

Purpura, robe bordée de *pourpre*, que l'on faisoit porter aux enfants, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'âge de puberté. La couleur de pourpre étoit réputée sacrée : c'étoit une impiété d'insulter un enfant revêtu de la pourpre.

Bulla, *bulle*, ornement façonné en cœur et suspendu au cou, d'où il descendoit jusque sur la poitrine. La bulle étoit d'or pour les fils des nobles, et de cuir pour ceux des pauvres. Lorsque les enfants avoient atteint leur seizième année, ils attachoient ces bulles aux autels de leurs Dieux domestiques, pour marquer qu'ils renonçoient aux parures ainsi qu'aux jeux de l'enfance.

(18) *Et revêtu de la robe virile.*

Candidus umbo.

Farnabe prétend que l'on donnoit aux enfants qui venoient de passer dans la classe des hommes, un bouclier tout uni, afin que cette vue les avertît sans

cesse des efforts qu'ils devoient faire pour le remplir à la fin de figures et d'inscriptions honorables à leur valeur. D'autres et notamment Juste Lipse, dans son ouvrage intitulé *Eclecta*, entend simplement, par *candidus umbo*, la robe virile, qui, à l'endroit où tous les plis étoient réunis, offroient à peu près la forme d'un bouclier. Quoi qu'il en soit, ces mots ne sont ici qu'une périphrase, pour signifier l'adolescence.

(19) *Dans le quartier de Suburre.*
Suburra, quartier des courtisanes de Rome.

(20) *A l'âge où l'homme sans expérience tremble et hésite entre les routes opposées qui s'offrent à lui.*

Cumque iter ambiguum est, et vitæ nescius error
Diducit trepidas ramosa in compita mentes.

Allusion à la fiction sublime dans laquelle Xénophon a peint Hercule au milieu de deux chemins, dont l'un est hérissé d'épines, et c'est celui de la vertu ; l'autre semé de fleurs, et c'est celui du vice. La Sagesse et la Volupté, placées à l'opposite l'une de l'autre, s'efforcent d'attirer chacune de son côté le héros indécis : celle-ci lui promet la gloire, celle-là les plaisirs. Il se décide enfin, non sans combat, à suivre la Sagesse. Le célèbre Métastase a fait un drame en musique sur ce sujet. Nous doutons que cette invention morale eût du succès à l'Opéra de Paris.

Quelques Commentateurs voient une nouvelle al-

lusion dans RAMOSA COMPITA, *chemins branchus*. Celle-ci regarde, disent-ils, l'*Y*, l'*upsilon*. Nous avons déjà remarqué que Pythagore avoit choisi cette lettre pour en faire un emblême : que, selon lui, la *branche* droite représente la route escarpée qu'il faut gravir pour arriver à la vertu ; et la *branche* gauche (elle est très inclinée dans l'écriture grecque) exprime la pente rapide qui nous entraîne vers le vice.

(21) *Bientôt votre sagesse habile sait tromper mes répugnances.*

> *Tunc fallere solers*
> *Regula.*

Hellénisme.

(22) *Mon ame, pressée par la raison, est vaincue à la fin, malgré ses efforts.*

> *Et premitur ratione animus, vincique laborat.*

Laborat peut être pris activement, et il signifiera *tâche*, *s'étudie;* ou passivement, et il voudra dire *souffre d'être vaincu*. Le sens de PREMITUR, *est pressée*, nous a fait prendre *laborat* passivement.

(23) *Ah! n'en doutez pas; nos jours unis par un nœud indissoluble, ont été soumis à la même étoile.*

> *Non equidem hoc dubites : amborum fœdere certo*
> *Consentire dies.*

Horace s'étoit félicité, dans les mêmes termes, de

l'heureux accord de son étoile avec celle de Mécène, Ode dix-septième du second livre.

Utrumque nostrum incredibili modo
Consentit astrum....

« Le ciel a mis un rapport admirable entre nos deux étoiles. »

Le commentateur Marcilius se récrie ici sur le bonheur qu'ont eu Cornutus et Perse de naître sous la même constellation : « *Ils ne se seroient pas si* » *bien accordés ensemble*, dit-il, *s'ils fussent venus* » *au monde sous le signe des poissons*, *lequel*, » *comme on sait*, *produit l'antipathie.* »

(24) *Soit que nous ayons surmonté ensemble*, *par le secours de Jupiter*, *la maligne influence de Saturne.*

Saturnumque gravem nostro Jove fregimus una.

La constellation de Saturne étoit regardée comme funeste; celle de Jupiter comme heureuse.

Horace dit encore à Mécène, dans l'Ode ci-dessus.

Te Jovis impio
Tutela Saturno refulgens
Eripuit.

« L'opposition propice de Jupiter vous a sauvé de l'impi-» toyable Saturne. »

(25) *Les goûts et les occupations des hommes sont variés à l'infini : chacun a sa volonté propre*, *et nos vœux ne se ressemblent guère.*

Mille hominum species, *et rerum discolor usus.*
Velle suum cuique est, *nec voto vivitur uno.*

sera étoit une marque que chaque citoyen recevoit, sur laquelle étoient spécifiées la quantité et la qualité du blé ou du pain qu'on devoit lui donner. On trouve souvent la figure de cette marque dans les médailles impériales recueillies par Vaillant ; la légende est *liberalitas*. L'auteur d'une traduction de Perse, imprimée en Suisse en 1765, transcrit, à l'occasion du mot *scabiosum*, une note qu'il assure être à la marge d'un manuscrit de Perse, de la Bibliothèque de Berne, lequel lui a paru du douzième siècle. Voici cette note :

Velina tribus, genus servorum : sed propter strenuitatem suam Romani fecêre eos liberos. Sed tamen non dignati sunt eos iisdem honoribus ; sed cum accipiebant frumentum, dabatur illis siligo. « *La tribu Véline étoit, dans l'origine, une race d'esclaves que les Romains affranchirent, en considération de leur valeur ; mais ils ne leur accordèrent pas les mêmes honneurs qu'aux autres citoyens : dans les distributions de froment, on ne leur donnoit que du blé médiocre.* »

Cette explication n'étant fondée sur le témoignage d'aucun auteur, que nous sachions, nous n'en voulons pas garantir l'authenticité.

(30) *O peuple fou, chez qui une pirouette peut faire un citoyen.*

Heu steriles veri, quibus una Quiritem
Vertigo facit !

Quand un maître vouloit affranchir un esclave, il

le conduisoit devant le préteur; là il le faisoit tourner sur les talons, puis il le renvoyoit en prononçant ces mots : HUNC ESSE LIBERUM VOLO ; *je veux que cet homme soit libre.*

Steriles veri, hellénisme.

L'ancien Scholiaste a fait sur le mot *quiritem* une remarque grammaticale, que nous transcrirons. QUIRITEM *singulariter abusive dixit licentiâ poeticâ. Nam sicut* PATER CONSCRIPTUS *non dicitur, ita non* QUIRITEM *dicere possumus.* « *C'est par une licence » poétique que Perse a mis* Quiritem *au singulier ; » car de même qu'on ne dit point* Pater conscrip- » tus, *on ne peut pas dire* quiritem. »

(31) *C'est à présent Marcus Dama.*

L'association de ces deux noms est plaisante. Le premier étoit le prénom de plusieurs familles Patriciennes; le second n'étoit porté que par des esclaves. On sait qu'un affranchi pouvoit prendre le nom de son patron.

(32) *Voilà la vraie liberté, celle qu'un chapeau nous donne.*

C'est le nouvel affranchi qui parle. Une des principales causes de l'obscurité de Perse, est ce changement d'interlocuteurs, auquel on ne s'attend pas.

Les esclaves portoient ordinairement leurs cheveux fort longs. Lorsqu'on les affranchissoit, ils se faisoient tondre, et on leur donnoit publiquement un chapeau, symbole de la liberté chez les Romains.

(33) *Plus libre que Brutus.*

On sait ce que le premier Brutus, celui dont parle ici Damas, fit pour la liberté.

(34) *Vous concluez mal.*

Mendose colligis.

Le stoïcien que Perse introduit ne critique pas seulement la conséquence du raisonnement de Dama; il trouve aussi, comme on va le voir, la mineure fausse.

(35) *Un Stoïcien qui a l'oreille fine et épurée.*

Stoicus.... aurem mordaci lotus aceto.

Mot à mot, *qui a l'oreille lavée avec du vinaigre.* Expressions métaphoriques, pour dire *qui a l'esprit fin.* Voici la remarque de Turnèbe sur ce vers: « *Acetum* pro *acumine* poni non est novum. *Plautus :* » Nunc experiar sit ne aceto tibi cor acre in pectore. » *Il n'est pas nouveau de voir le mot de* vinaigre » *employé figurément, pour signifier finesse.* Plaute » *s'en est servi dans ce sens : Allons, je vais voir* » *si tu as du* vinaigre *dans les entrailles.* »

(36) *Depuis que la baguette du préteur m'a renvoyé libre et maître de moi.*

Vindicta postquam meus à prætore recessi.

Vindicta, baguette dont le préteur frappoit l'esclave qu'on vouloit affranchir : elle étoit ainsi appelée de *Vindicius*, qui fut le premier esclave à qui on accorda la liberté, pour avoir découvert la con-

juration des fils de Brutus. (Voyez *Tit. Liv.*, liv. 2, chap. 5.)

(37) *Le Code de Masurius.*

Masuri rubrica.

Masurius Sabinus, qui vécut du temps de Tibère, étoit un habile jurisconsulte. Le Code dont il est l'auteur est appelée en latin *Rubrica.* Ce mot signifie proprement le *Rouge* dont on se servoit pour écrire le titre des lois.

M. Dreux du Radier a dit, dans le *Journ. Encyclopédique*, du 15 novembre 1772 :

« Ne naît-il point de scrupule sur ce *Masuri* dont » il faut faire deux brèves et une longue, pour trou- » ver son compte dans la prosodie ?

» Il me paroit que le doute est au moins raisonna- » ble, quand on sait que le nom du célèbre juris- » consulte dont il s'agit dans ce vers, s'écrit cons- » tamment en grec et en latin, par une double *ss*, » MASSURIUS *Sabinus*. Car c'étoit certainement lui » dont il sagit : Athénée, qui en parle dans le qua- » torzième livre de ses *Deypnosophistes*, écrit son » nom par un double *sigma*. Μασσούριος ὁ πάντα » ἄριστος καὶ οὐδενὸς δεύτερος. (*Massurius omnino » bonus*, *et sapiens et nulli secundus.*)

» Perse a-t-il pu se rendre maître de la prosodie, » au point de choquer l'oreille de ses lecteurs, accou- » tumés à une prononciation toute différente de celle » que devoit avoir le nom de ce jurisconsulte ?

» Si l'on en croit un très savant écrivain, Jean

» Bertrand, président au parlement de Toulouse, il » avoit un manuscrit où l'on lisoit, au lieu de *Ma-* » *surî Rubrica*, MASSURA *rubrica vetavit*. C'est ce » qu'il nous apprend, page 40 du premier livre des » *Vies des Jurisconsultes*; il y cite les vers de » Perse, *Vindictâ postquam*, *etc.*, et ajoute : *Ubi* » *obiter notabo in manuscripto quem penes me ha-* » *beo*, *exaratum esse* : MASSURA *rubrica vetavit* ; » *nec certe male*, *cum Massurius etc.*

» Mais de *Massurius* peut-on former l'adjectif » *Massura ?* Pour suivre le manuscrit du président » Bertrand, il faudroit aplanir cette difficulté. »

Il nous semble que ce seroit une licence de former de *Massurius*, l'adjectif *Massura*. Or, licence pour licence, nous préférons celle qui est consacrée par toutes les éditions de Perse ; nous conservons *Masurî*.

(38) *Le préteur ne permet pas à des fous....*

Les Stoïciens appeloient esclave tout homme privé de l'usage de la raison. Or, ils soutenoient que l'homme vicieux est privé de l'usage de la raison.

(39) *Vous rendriez plutôt un goujat grossier capable de jouer de la flûte.*

Sambucam potius caloni aptaveris alto.

Alto signifie, selon quelques commentateurs, *qui est retroussé fort haut* : selon d'autres, *fier*, *insolent* ; et selon nous, *qui est de haute taille*. Mais, comme l'intention de Perse, en employant cette épithète, est de dénoter la stupidité d'un goujat, d'un

valet quelconque, nous avons traduit *alto* par *grossier.*

(40) *Vous délayez de l'ellébore pour un malade, et vous ne savez pas quelle dose précise il en faut peser. Le Médecin vous défend de préparer des remèdes. Si un laboureur en guêtres osoit, sans connoître même l'étoile du matin, demander à conduire un vaisseau, les Dieux de la mer indignés s'écrieroient que toute pudeur est perdue.*

Diluis helleborum, certo compescere puncto
Nescius examen : vetat hoc natura medendi.
Navem si poscat sibi peronatus arator
Luciferi rudis, exclamet Melicerta perisse
Frontem de rebus.

Toutes ces pensées empruntées à Horace ont subi peu de changement dans l'expression. (Voy. l'*Epître à Auguste*, livre second.)

Abrotonum ægro
Non audet, nisi qui didicit, dare.
Navem agere ignarus navis timet.
Clament periisse pudorem
Cuncti penè patres. –

« Personne n'osera donner de l'auronne à un malade, sans » avoir appris à la préparer. Celui qui ne connoît pas la » mer, ne se charge pas de gouverner un vaisseau. Pres- » que tous les vieillards s'écrieroient que toute pudeur » est perdue. »

On a pu remarquer dans un des vers de Perse, que nous venons de citer, qu'il a mis un seul Dieu

de la mer (*Mélicerte*) pour tous. Dans le vers suivant on trouve FRONTEM, *le front*, siége de la pudeur, pour la pudeur même : figures usitées.

(41) *Reconnoître au son une pièce de cuivre dont la surface est dorée.*

Ne qua subærato mendosum tinniat auro.

Species est sous-entendu à *qua. Mendosum* est pour *mendosè.*

(42) *L'appétit du gain ne peut-il vous faire venir la salive à la bouche?*

Nec glutto sorbere salivam Mercurialem.

Gluttus est l'œsophage, par où les aliments passent dans l'estomac. De ce mot est venu GLUTTO, ONIS, *goulu*, *glouton :* on peut prendre celui de ces deux mots qu'on voudra. Si l'on préfère *gluttus*, on voit bien qu'il est ici à l'ablatif. Par *salive de Mercure* (*salivam Mercurialem*) il faut entendre la passion de l'argent. Mercure étoit, comme on sait, le Dieu du gain.

(43) *Si vous pouvez dire avec fondement*, je les possède.

Hæc mea sunt, teneo, cum vere dixeris.

C'est le même tour que dans Horace :

Potes ne
Ex his ut proprium quid noscere?

« Parmi ces vertus, pouvez-vous en reconnoître quel-
» qu'une que vous possédiez. »

(44) *Si vous cachez sous un front modeste un cœur corrompu et toute la malice d'un renard.*

Sin'... fronte politus,
Astutam vapido servas sub pectore vulpem.

Ce vers a une ressemblance frappante avec celui-ci d'Horace :

Nunquam te fallant animi sub vulpe latentes.

« Ne soyez point dupe des perfides intentions de ces renards. »

(45) *Retournez sous le joug.*

Funemque reduco.

Quoi qu'en disent plusieurs commentateurs, nous ne croyons pas qu'il y ait d'allusion ici à un jeu d'enfants, usité en Grèce, lequel consistoit à tendre et à lâcher alternativement une corde. Il seroit trop étrange que Perse eût fondé son allégorie sur un jeu étranger et inconnu à Rome. N'est-il pas plus naturel d'imaginer qu'il l'a prise de l'usage de mener des chiens en laisse, et de les retenir quand ils veulent s'échapper, en retirant la corde à soi ?

(46) *Remuez seulement un doigt, et vous commettez une faute.*

Digitum exere, peccas.

L'école stoïcienne enseignoit que, dans l'état habituel du vice, les actions les plus indifférentes devenoient criminelles. Nous ne voyons pas du tout pourquoi tant de commentateurs ont cité ici l'usage où étoient les gladiateurs, lorsqu'ils étoient vaincus, de demander la vie au peuple, en étendant un doigt.

(47) *Lourd villageois, c'est en vain que tu voudrois imiter quelques pas du léger Bathylle.*

Bathylle, affranchi de Mécène, fut un fameux pantomime. La danse faisoit partie de son art. Il excelloit dans celle qui exige de la grâce et de la légèreté. Les Scholiastes ne nous apprennent pas ce que c'étoit que la danse du Satyre, dont il est fait mention dans le texte.

(48) *Du vin de Cos.*

Lubrica Coa.

Le vin de l'île de Cos, dans la mer Egée, étoit laxatif; c'est ce que signifie *lubrica*, que nous n'avons pas cru devoir rendre.

(49) *Le poivre qu'apportent les chameaux altérés.*

E sitiente camelo.

Le chameau souffre long-temps la soif.

(50) *Pauvre sot!*

Baro!

Il est remarquable que les Italiens appellent encore aujourd'hui *barone* un homme méprisable et sans esprit. Au lieu de *Baro*, quelques manuscrits ont *Varo.*

(51) *Et qu'une urne entière de ciguë ne pourroit éteindre.*

La ciguë est une herbe extrêmement froide : on en faisoit une liqueur rafraîchissante, propre surtout aux tempéraments trop portés à l'amour. (Voyez *Dioscorides*, liv. 4, chap. 79.)

Pline assure, dans le treizième chapitre du vingt-cinquième livre de son *Histoire Naturelle*, que la ciguë préparée est un excellent remède. Ainsi les modernes ont été avertis par les Anciens de l'utilité qu'on pouvoit retirer de cette plante venimeuse.

(52) *Allez-vous le tourmenter au loin? Voulez-vous, à force de sueurs, lui faire rendre cent pour cent?*

Ut nummi....
.... peragant avidos sudare deunces.

Nous adoptons ici et la remarque et la traduction de M. l'abbé le Monnier.

« *Si on avoit voulu*, dit-il, *être scrupuleusement* » *exact en traduisant, il auroit fallu dire* onze pour » douze, *au lieu de dire* cent pour cent. *On a pré-* » *féré cette dernière façon de parler, qui est plus* » *à notre usage.* Peragere *a ici la signification de* » compléter. Sudare *revient à une expression qui a* » *cours parmi les usuriers; ils disent* faire travail- » ler l'argent. »

(53) *Bientôt vous ne serez plus qu'une cendre froide, une ombre, un vain nom.*

Cinis et manes et fabula fies.

Perse a pu songer à ce vers d'Horace:

Jam te premet nox, fabulæque manes.

« Bientôt vous serez plongé dans la nuit éternelle; bientôt » vous irez dans le séjour des mânes. » (*Ode* 4, *liv.* 1.)

(54) *Souvenez-vous que vous êtes mortel: vivez.*

Vive, memor lethi.

Il y a bien peu de différence entre ces expressions et celles d'Horace (Sat. VI, liv. 2) :

Vive, memor quam sis ævi brevis.

« Songez combien la vie est courte : vivez.

(55) *Dave, c'en est fait.*

Ce dialogue est imité d'une scène de Térence, qui avoit imité lui-même cette scène de Ménandre. Aucune des pièces du poète grec n'est parvenue jusqu'à nous.

(56) *Vous recevrez encore des coups de la pantoufle rouge.*

Casaubon assure que la chaussure des femmes riches et coquettes étoit de couleur de pourpre. Il rapporte ici très inutilement plusieurs exemples de la licence des courtisanes anciennes envers leurs amants. Omphale, qui fit filer Hercule, est citée ; mais Omphale n'étoit pas une courtisane, c'étoit une Reine. D'ailleurs, il ne s'agit pas ici de la fable.

(57) *Non, vous n'iriez pas, si vous étiez sorti de chez elle parfaitement sain et sauf.*

Si totus et integer illinc
Exieras, nec nunc...

M. l'abbé le Monnier trouve cet endroit fort obscur ; et d'abord il demande laquelle de ces deux leçons on doit préférer, de *nunc nunc*, ou de *nec nunc*.

Les meilleures éditions, entr'autres celle de Pithou, portent *nec nunc*. Mais « ces mots, poursuit » le critique, ne forment aucun sens raisonnable. »

Il nous semble au contraire, qu'ils en forment un aussi clair que naturel.

Quoi! dit le foible Chérestrate, si elle me rappelle tout à l'heure, je n'irai pas? Nec nunc accedam? *Non, répond Dave, vous n'iriez pas, si vous étiez bien guéri, quand même elle vous rappelleroit tout à l'heure. Nec nunc*, sous-entendez *accederes. Accedam*, qui est un peu plus haut, met sur la voie du mot sous-entendu.

(58) *Et non celui qui a reçu un coup de la baguette.*

FESTUCA, *la baguette* du Préteur (Voyez la note 36 de cette Satire.)

De FESTUCA est venu le mot EXFESTUCARE, *affranchir*, qu'on trouve dans les lois barbares des Allemands et des Saxons.

(59) *Et ce candidat si caressant, que l'ambition fait courir çà et là bouche béante.*

> *Palpo, quem ducit hiantem*
> *Cretata ambitio.*

PALPO, *flatteur*. Ce mot, qui vient de PALPARE, *flatter avec la main*, exprime fort ingénieusement les caresses que les candidats faisoient à la multitude, et le soin avec lequel ils cherchoient à connoître les dispositions de chaque citoyen à leur égard.

L'épithète donnée à l'ambition, CRETATA, *blanchie de craie*, est une allusion à la robe blanche que portoient ceux qui aspiroient aux charges publiques. Juste Lipse prouve, dans le premier livre,

chap. 13, de l'ouvrage auquel il a donné le titre d'*Eclecta*, que l'on employoit la craie pour rendre cette robe plus blanche et plus brillante.

(60) *Lève-toi matin, lui dit-elle.*

Vigila.

Les candidats commençoient leurs courses, et ce qu'ils appeloient leurs salutations, dès le matin, et quelquefois même avant le jour. La vie qu'ils menoient étoit si fatigante, que Cicéron l'a nommée *une guerre de ville*, MILITIA URBANA.

(61) *Distribue d'amples provisions de légumes.*

Cicer ingere large.

Les Ediles faisoient des distributions de pois et de fèves au peuple, dans les fêtes et les jeux qu'ils donnoient, afin de se le rendre favorable, et de parvenir par son suffrage à de plus hautes dignités. Cette coutume s'observoit principalement dans les jeux qui se célébroient en l'honneur de Flore.

(62) *Lorsque l'anniversaire de la naissance d'Hérode est arrivé.*

Les Hérodiens, hérétiques Juifs, regardoient Hérode le Grand comme le Messie, sur une fausse application de la prophétie de Jacob, chap. 49. (*Voyez le livre de Tertullien contre les hérésies.*) Cette secte pouvoit être connue à Rome, où l'on avoit permis aux Juifs l'exercice de leur religion.

(63) *Le sabbat du peuple circoncis vous fait pâlir.*

Recutita sabbata.

Perse applique au sabbat des Juifs ce qui ne convient qu'aux Juifs mêmes. Cette figure (de grammaire) s'appelle *hypallage*, et a lieu, lorsque de deux expressions qui forment la même idée, on choisit celle qui est la moins usitée; ou lorsqu'on change les cas, les modes, les régimes, les constructions, l'un en l'autre. Il y a une hypallage dans *tradere rati ventos* de Virgile, *livrer les vents au vaisseau*, pour *livrer le vaisseau aux vents*.

(64) *Les noirs fantômes de la nuit.*

Nigri lemures.

Le peuple croyoit que les ames des morts revenoient quelquefois des enfers sur la terre : c'étoit même un des dogmes du platonisme. Suivant les philosophes de cette secte, il y avoit des ames si terrestres, et à qui leur ancien corps étoit si cher, qu'elles y rentroient le plus souvent qu'il leur étoit possible, pour retourneur de compagnie chez les humains. Ceux qui croient aux revenants ignorent vraisemblablement qu'ils ont Platon pour eux.

(65) *De grands malheurs annoncés par un œuf cassé.*

Les prêtres, que l'on consultoit pour savoir si l'on n'étoit pas menacé de quelque événement fâcheux, mettoient un œuf sur de la cendre chaude, et examinoient attentivement de quel côté il suoit, ce qui leur faisoit tirer différents pronostics. Venoit-il à se casser et à se répandre, c'étoit un signe de la colère des Dieux et l'annonce certaine d'un très grand malheur.

(66) *Et une prêtresse borgne tenant un sistre.*

Et cum sistro lusca sacerdos.

Selon l'ancien Scholiaste, les jeunes filles que quelque difformité empêchoit de trouver un mari, se consacroient au service des autels. Le témoignage de l'ancien Scholiaste ne suffit pas pour prouver que cet abus ait existé dans le paganisme. Selon d'autres commentateurs, la déesse Isis et la déesse Syria rendoient les gens aveugles. Ainsi, disent-ils, la prêtresse dont il s'agit ici, aura été quelque femme qui, après s'être attiré la colère d'Isis, aura obtenu de sa pitié la direction de ses sacrifices. Il paroît que ces commentateurs croyoient à la puissance de la déesse Isis et de la déesse Syria. Nous conjecturons, quant à nous, que l'on choisissoit pour prêtresses de ces divinités malfaisantes, des femmes borgnes, parce que ce défaut leur donnoit un aspect effrayant.

Le *sistre* que portoient les prêtresses d'Isis étoit un instrument fait d'une lame d'airain courbée, à laquelle on attachoit de petites verges d'airain, et que l'on remuoit en cadence. Le son que cet instrument rendoit étoit fort aigu.

Il y avoit un temple d'Isis à Rome.

(67) *Vous voyez certaines déesses prêtes à faire enfler votre corps.*

Incussere Deos inflantes corpora.

Les Egyptiens, fort sujets à des maladies de peau, en attribuoient la cause, non, comme ils l'auroient dû, à l'usage excessif qu'ils faisoient du poisson, mais à la colère d'Isis. Cette opinion superstitieuse avoit

passé à Rome, et les prêtres en profitoient. Ils menaçoient les indévots de les affliger, au nom de la Déesse, d'ulcères et d'hydropisie. Le seul moyen, selon eux, d'éviter ces maux, étoit de mordre trois fois le matin, avec foi et révérence, dans une gousse d'ail.

(68) *Parmi nos vigoureux centurions.*

Inter varicosos centuriones.

Varicosus, *qui a des varices*, ou *qui a les veines des pieds et des mains enflées*, *apparentes* : preuve de force.

(69) *Rira stupidement aux éclats.*

Crassum ridet.

Crassum pour *crassè*.

(70) *Et dira qu'il ne donneroit pas cent sols de cent philosophes grecs.*

Et centum Græcos curto centusse licetur.

Centussis, pièce de monnoie qui valoit *cent asses* ou *quarante sesterces*. Or, quarante sesterces font environ trente-cinq sols de notre monnoie. Nous avons substitué une autre somme, pour conserver le jeu de mots latin *centum.... centusse.*

M. l'abbé le Monnier n'a point traduit *Græcos.* Il nous semble cependant que ce mot rappelle d'une manière ingénieuse, que la Grèce fut toujours en possession de fournir des philosophes à Rome, et qu'à Rome les philosophes grecs furent toujours vus de mauvais œil par plusieurs classes de citoyens.

SATIRA SEXTA.

AD CÆSIUM BASSUM.

In avaros.

ADMOVIT jam bruma foco, te, Basse, Sabino?
Jamne lyra, et tetrico vivunt tibi pectine chordæ?
Mire opifex numeris veterum primordia rerum,
Atque marem strepitum fidis intendisse Latinæ;
Mox juvenes agitare jocos, et, pollice honesto,
Egregios lusisse senes? Mihi nunc Ligus ora
Intepet, hybernatque meum mare, qua latus ingens

SATIRE SIXIÈME.

A CÆSIUS BASSUS[1].

Contre les avares.

Trad. de Le Mon.

L'HIVER vous a-t-il déjà confiné, Bassus, près de votre foyer, dans le territoire des Sabins ? Animez-vous déjà les cordes de votre luth sous un archet sévère ? Vous qui chantez si bien l'origine de notre ancien gouvernement, qui tantôt nous peignez les jeux folâtres de la jeunesse, ensuite, avec un style plus décent, nous vantez les actions louables des vieillards : la lyre latine rend-elle déjà des sons mâles sous vos doigts ?

Pour moi, je jouis d'un air tempéré sur les côtes de la Ligurie. Notre mer est à l'abri des tempêtes, à l'endroit où,

Trad. de Sél.

L'HIVER vous a-t-il rappelé déjà, mon cher Bassus, au coin de votre foyer dans le pays des Sabins [2] ? Les cordes de votre luth ont-elles déjà repris la vie, sous votre archet sévère [3], ô Chantre admirable de l'origine des choses [4] ! ô vous qui tirez de mâles accords de la lyre latine, et qui savez également célébrer les jeux folâtres des jeunes gens et les exploits glorieux des héros [5] !

Pour moi, j'habite à présent les frontières de la Ligurie, et je respire un air doux et tiède. Je passe la saison des tempêtes [6] non loin de la mer de ma patrie [7], sur cette côte tranquille où les

Dant scopuli, et multâ littus se valle receptat.

Lunaï portum (est operæ) cognoscite, cives.

Cor jubet hoc Ennî, postquàm destertuit esse

Mæonides Quintus, pavone ex Pythagoreo.

Hîc ego securus vulgi, et quid præparet Auster

Infelix pecori: securus et angulus ille

Vicini, nostrò quia pinguior: et si adeò omnes

Ditescant orti pejoribus, usque recusem

Curvus ob id minui senio, aut coenare sine uncto,

Et signum in vapidâ naso tetigisse lagenâ.

Discrepet his alius. Geminos, horoscope, varo

Trad. de Le Mon.

s'enfonçant dans un golfe profond, elle est couverte par l'immense rempart que forment les rochers.

Romains, le port de Lune est digne d'être vu.

C'est ce que disoit le sage Ennius, lorsqu'il eut mis fin à ses rêveries, et qu'il ne prétendit plus être Quintus Homère, après avoir été le paon de Pythagore. Dans ma retraite, je ne m'inquiète ni des discours du peuple, ni de la contagion que le vent funeste du midi prépare aux troupeaux. Je ne suis point jaloux de ce que le coin de terre d'un voisin est plus fertile que mon champ. Tous ceux qui sont d'une naissance inférieure à la mienne, peuvent s'enrichir, sans que pour cela je veuille sécher d'envie, souper sans ragoût, et regarder de trop près au cachet d'une bouteille de mauvais vin. Un autre peut vivre différemment. Deux gémeaux

Trad. de Sél.

rochers forment un vaste abri, où le rivage, en se courbant, offre un long contour de vallées.

Citoyens! il faut voir le beau port de Luna. [8].

Ainsi l'ordonne Ennius, mais Ennius bien rassis [9], et ne rêvant plus qu'il est devenu Quintus Homère, après avoir été paon, suivant la doctrine de Pythagore. [10]. C'est là que je vis, sans m'inquiéter [11] ni de ce que pense le vulgaire, ni de ce qu'apprête le vent du midi, funeste aux troupeaux; sans m'affliger de ce que le coin de terre de mon voisin est plus fertile que le mien. Quoique je voie tout ce qu'il y a de plus vil par l'extraction s'enrichir outre mesure [12], je ne veux point du tout, à cause de cela, maigrir, vieillir, devenir courbé avant le temps; me priver de ragoût à souper; me condamner à visiter cent fois, le nez sur le cachet, une bouteille de mauvais vin [13]. Un autre peut penser différemment. Ne voit-on pas tous les jours deux frères gémeaux, quoi-

Producis genio. Solis natalibus, est qui
Tingat olus siccum muriâ vafer, in calice emptâ,
Ipse sacrum inrorans patinæ piper; hic bona dente
Grandia magnanimus peragit puer. Utar ego, utar;
Nec rhombos ideo libertis ponere lautus,
Nec tenuem solers turdarum nosse salivam.
Messe tenus propriâ vive; et granaria, *fas est*,
Emole. Quid metuas? occa: en seges altera in herbâ est.
Ast vocat officium: trabe ruptâ, Bruttia saxa

Trad. de Le Mon.

qui naissent au même instant, ont des inclinations opposées. L'un, à son jour natal seulement, arrose ses légumes secs avec de la saumure qu'il achète prudemment dans un verre; il répand lui-même dans un plat quelques grains de poivre qu'il regarde comme une chose sacrée. L'autre expédie bravement à belles dents un patrimoine immense. Pour moi, je jouirai, je jouirai; je ne pousserai pas la profusion jusqu'à servir des turbots à mes affranchis, ni la délicatesse jusqu'à discerner la diverse saveur des grives. Vivez selon votre revenu. Envoyez au moulin, vous le pouvez, le blé de vos greniers; qu'avez-vous à craindre? Labourez, et voilà une autre moisson en herbe.—Mais l'amitié m'appelle: un malheureux ami a fait naufrage; il s'est sauvé sur les rochers de

Trad. de Sél.

que nés sous la même planète, se montrer avec des caractères absolument opposés [14] ? L'un [15], au jour de sa naissance seulement, assaisonne des légumes secs avec un peu de saumure, qu'il achète au pôt, par un raffinement d'économie; c'est lui-même qui répand sur le plat une légère pincée de poivre : son poivre est sacré. L'autre jeune homme, plein de grands sentiments, expédie à coups de dents un riche patrimoine. Oh! sans doute, je veux, je veux faire usage de ce que j'ai [16] ! Mais pour cela je n'irai pas, follement généreux, servir des turbots à mes affranchis. Je ne me piquerai pas de connoître au goût quelles grives ont la chair la plus délicate [17]. Vivez selon que vous recueillez [18]; faites moudre le blé qui est dans vos granges: vous le pouvez : qu'avez-vous à craindre? Eh! labourez! Voilà déjà une autre moisson qui s'élève. Mais un devoir pressant vous appelle [19] : votre ami vient de briser son vaisseau sur les côtes des Brutiens. Il s'est sauvé, en

Prendit amicus inops; remque omnem, surdaque vota
Condidit Ionio; jacet ipse in littore, et una
Ingentes de puppe Dei; jamque obvia mergis
Costa ratis laceræ. Nunc et de cespite vivo
Frange aliquid; largire inopi, ne pictus oberret
Cœruleâ in tabulâ. Sed cœnam funeris heres
Negliget, iratus quòd rem curtaveris; urnæ
Ossa inodora dabit, seu spirent cinnama surdum,
Seu ceraso peccent casiæ, nescire paratus.
Tune bona incolumis minuas? Sed Bestius urget

Trad. de Le Mon.

Lucanie, la mer Ionienne vient d'engloutir toute sa fortune, et ses vœux sont inutiles. Il est étendu sur le rivage avec les grands dieux protecteurs de sa poupe. Les débris de son navire flottent à côté des plongeons. — Hé bien, tranchez dans le vif, vendez un morceau de terre, donnez à ce malheureux; empêchez qu'il n'aille de porte en porte montrer le tableau de son naufrage.

—Mais mon héritier, en colère de ce que j'aurai diminué mon bien, négligera mon repas funèbre; il n'embaumera pas mes ossements; il s'embarassera fort peu si l'odeur des aromates est émoussée, si la casse est altérée par un mélange de gomme de cerisier. « Quoi, » (dira-t-il) en bonne santé, » deviez-vous diminuer vos » revenus? Mais (vous saviez)

Trad. de Sél.

s'accrochant aux rochers du rivage. Il est sans ressource. Sa fortune et ses vœux impuissants ont été engloutis par la mer Ionienne. Il est lui-même étendu sur la plage, et avec lui les statues colossales de ses dieux, qui ont été arrachées de la poupe. Déjà les pièces du navire fracassé flottent au-devant des plongeons. Voilà, voilà le moment de dépenser. Entamez une terre, s'il le faut [20]: secourez votre ami malheureux, ne souffrez pas qu'il erre çà et là dans les rues, chargé d'un tableau où il sera peint au milieu des flots.

Mais si vous écornez ainsi vos possessions, votre héritier en colère négligera, au jour de vos funérailles, le repas d'usage [21]! L'urne où il jettera vos os ne sera point parfumée! Peu lui importera que le cinname qui sera employé rende une odeur insipide [22]; qu'on ait altéré la casse, en y mêlant de la gomme de cerisier. Quoi! va-t-il dire, vous n'avez éprouvé aucun malheur [23], et vous diminuez votre bien! Et puis

Doctores graios : ità fit, postquam sapere urbi
Cum pipere et palmis venit nostrum hoc, maris
expers;
Fœnisecæ crasso vitiârunt unguine pultes.

Hæc cinere ulterior metuas? At tu, meus heres,
Quisquis eris, paulum à turbâ seductior audi.
O bone! num ignoras? Missa est à Cæsare laurus,
Insignem ob cladem Germanæ *pubis*; et aris
Frigidus excutitur cinis; ac jam postibus arma,
Jam chlamydes regum, jam lutea gausapa captis,
Essedaque, ingentesque locat Cæsonia Rhenos.

Trad. de Le Mon.

» ce que Bestius reproche aux » philosophes grecs : voilà » (dit-il) comme on vit depuis que la sagesse nous a » été apportée, qu'elle a passé » la mer avec le poivre et les » palmes. Jusqu'aux fau» cheurs assaisonnent leur » bouillie. » — Pouvez-vous craindre ce qu'on fera, ce qu'on dira, lorsque vous serez réduit en cendre !

Pour vous, mon héritier, qui que vous soyez, éloignons-nous un peu de la foule, et m'écoutez. Est-ce que vous ne savez pas (la nouvelle) mon ami ? On vient de recevoir une lettre de César ; elle est couronnée de laurier, elle annonce la défaite des Germains. On ranime déjà les cendres froides sur les autels. Déjà l'impératrice attache les trophées d'armes aux portes du palais ; elle a déjà loué les habits de guerre des rois, des casaques jaunes

Trad. de Sél.

j'entends Bestius qui presse vivement les philosophes grecs, et s'écrie : voilà où nous en sommes, depuis qu'avec le poivre et les dattes, on a introduit à Rome je ne sais quelle philosophie qui n'a rien de mâle [24] ! Aujourd'hui nos faucheurs mêmes gâtent leur manger par de fins assaisonnements [25].

Étendez-vous vos craintes au-delà du tombeau ? Pour vous, qui que vous soyez, qui devez être un jour mon héritier, écartez-vous un peu de la foule et écoutez-moi. Est-ce que vous ne savez pas, mon cher, la grande nouvelle [26] ? César a envoyé une lettre couronnée de lauriers, pour annoncer une insigne victoire remportée sur les Germains. Il y aura un triomphe. Déjà on enlève les cendres froides qui étaient restées sur les autels [27] ; déjà l'impératrice Césonie suspend aux portes des temples les armes des vaincus [28] : elle loue de riches manteaux pour les rois prisonniers, et des casaques jaunes pour les sim-

Sit pater; haud prompte, dicam tamen. Adde etiam unum,
Unum etiam; terræ est jam filius, et mihi ritu
Manius hic generis prope major avunculus exit.
Qui prior es, cur me in decursu lampada poscas?
Sum tibi Mercurius: venio Deus huc ego, ut ille
Pingitur. An renuis? Vin' tu gaudere relictis? —
Deest aliquid summæ. — Minui mihi; sed tibi totum est,
Quidquid id est. Ubi sit fuge quærere, quod mihi quondam
Legârat Tadius; neu dicta repone paterna:
Fenoris accedat merces; hinc exime sumptus. —

Trad. de Le Mon.

dirai pas facilement, je le dirai cependant. Demandez-moi le quatrième, et puis le cinquième, ce sera un homme de rien : et bien, ce Manius, suivant l'ordre généalogique, est presque mon grand oncle. Parce que vous m'êtes plus proche, faut-il me demander la lampe, tandis que je cours encore? Je suis Mercure pour vous. Je viens à vous comme on représente ce dieu, une bourse à la main. La refusez-vous ? Voulez-vous recevoir avec joie ce que je vous laisse? —Il manque quelque chose au capital. — Je l'ai diminué pour moi. Maîs la totalité, telle qu'elle est, vous appartient. N'allez pas me demander ce qu'est devenu le legs que m'a fait autrefois Tadius; n'allez pas me rebattre, comme un père, « joignez » l'intérêt au principal : re-

Trad. de Sél.

rai pas vous le dire sur-le-champ ; je vous le dirai pourtant à la fin. Mais montez un, deux degrés plus haut : je ne trouverai plus que quelque hommesorti de terre. A ce compte, Manius peut bien passer à-peu-près pour mon grand-oncle. Il est blen vrai que vous êtes mon légitime héritier ; mais quoi ! parce que vous êtes plus près qu'un autre du but, vous voulez que je sorte, moi, de la carrière [38] ! Je suis donc pour vous le dieu des bonnes aubaines ! Je viens donc à vous, comme on représente Mercure, une bourse à la main ! Voyons, refusez-vous ce que je vous laisse ? Le recevez-vous avec joie ? —Il manque quelque chose au capital.— Ce qui manque je l'ai pris pour moi : mais le reste, à quelque somme qu'il se monte, est à vous tout entier. A présent ne venez pas me demander ce qu'est devenu le legs que Tadius m'avoit fait autrefois. Ne prenez pas, en me parlant, le ton d'un père qui dit à son fils : *Il faut mettre votre argent à usure ; il faut que*

Quid reliquum est? — Reliquum! Nunc, nunc
impensius unge,
Unge, puer, caules. Mihi festâ luce coquatur
Urtica, et fissa fumosum sinciput aure;
Ut tuus iste nepos olim, satur anseris extis,
Cum morosa vago singultiet inguine vena,
Patriciæ immeiat vulvæ? Mihi trama figuræ
Sit reliqua; ast illi tremat omento popa venter!

Vende animam lucro, mercare, atque excute
solers
Omne latus mundi; nec sit præstantior alter
Cappadocas rigidâ pingues plausisse catastâ.

Trad. de Le Mon.

» tranchez-moi telle et telle » dépense. Que vous reste» roit-il ? » — Ce qui me resteroit ?.... Vîte, vîte, garçon, répands, répands plus abondamment de l'huile sur mes légumes. Quoi, je me contenterai de manger, aux jours de fête, des orties cuites, un groin de cochon enfumé, pendu à la cheminée par l'oreille, afin qu'un jour votre débauché de petit-fils, rassasié de foie d'oies grasses, s'en aille, conduit par une passion deshonnête, corrompre la femme d'un patricien ? J'aurai la figure d'un squelète, pour lui procurer le ventre tremblant et gras d'un sacrificateur ?

« Dévouez (me dites-vous) » votre vie à l'amour du gain ; » négociant habile, parcourez » tous les climats, afin d'être » le plus riche de tous les » marchands qui étalent de » beaux esclaves de Cappa» doce sur leur échafaud. Dou-

Trad. de Sél.

l'intérêt de votre argent paie vos dépenses [39].—Enfin que laissez-vous ? — Ce que je laisse ! Allons, cuisinier, sers-moi dorénavant des ragoûts plus friands. A votre gré, ne faut-il pas que je me nourrisse, les jours de fêtes, des herbes les plus viles, et de quelque morceau de tête de porc enfumée et percée aux oreilles, afin qu'un jour votre libertin de petit-fils [40] se rassasie à loisir de foies d'oies [41] ; et que, dégoûté de maîtresses vulgaires, il assouvisse sa superbe luxure dans les bras d'une patricienne ? Quoi ! je deviendrai étique, je conserverai à peine la figure d'homme [42], afin qu'un jour on le voie, comme un prêtre victimaire [43], porter un ventre énorme et tremblant sous le poids de la graisse !

Enfin donc risquez tout [44], la vie même, pour vous enrichir. Faites le négoce. Visitez exactement tous les coins de l'univers. Ne souffrez pas qu'un autre l'emporte sur vous dans l'art de nourrir et d'étaler sur un échafaud de jeunes Cappa-

Rem duplica. Feci : jam triplex, jam mihi quarto,
Jam decies redit in rugam. Depunge ubi sistam,
Inventus, Chrysippe, tui finitor acervi.

Trad. de Le Monn.

» blez votre fortune ». Je l'ai fait : elle est déjà triple et quadruple ; déjà je suis au dixième pli. Marquez-moi le point où je dois m'arrêter, et moi je fixerai à quel grain de blé le monceau de Chrysippe sera complet.

Trad. de Sél.

dociens [46]. Doublez votre fortune.—La chose est faite [47]: je l'ai même triplée, quadruplée ; que dis-je ? décuplée. Montrez-moi [48] un point où il faille m'arrêter, et moi je vous trouverai une fin au fameux argument de Chrysippe [49].

NOTES

DE LE MONNIER,

SUR LA SIXIÈME SATIRE.

Cette Satire est adressée à *Cæsius Bassus*, poète lyrique, qui périt, dit le vieux Scholiaste, avec sa maison de campagne, dans une éruption du Vésuve. Ce poète se retiroit, vers l'arrière-saison, dans sa terre du pays des Sabins, et s'y livroit à l'étude. Quintilien dit que Bassus est le seul de tous les poètes lyriques qu'on doive lire après Horace. Perse, dans le même temps, s'étoit retiré aux environs de la baie de Ligurie (aujourd'hui le territoire de Gênes), proche le port de Lune, dont il ne reste plus que des ruines. C'est de ce lieu que Perse écrit à son ami, et lui adresse cette Satire, dont le but est de fronder la folie de ceux qui épargnent pour enrichir leurs héritiers.

Jamne lyra, et tetrico vivunt tibi pectine chordæ? vers 2.

Pecten signifie en général tout instrument à dents, comme *peigne*, *rateau*, *etc.* Le *pecten* dont se servoient les joueurs de lyre, étoit un crochet avec le-

quel ils mettoient les cordes en vibration. On a été obligé de le traduire par *archet*, qui fait le même effet, sans être la même chose. *Tetrico :* par *tetricus* on entend *grave, sérieux, sévère.* Cette signification dérive, disent les commentateurs, du mont *Tetricus*, dans le pays des Sabins. Comme le pays étoit fort agreste, et les mœurs de ses habitants très austères, le mot *tetricus* a voulu dire, *triste*, *sévère*, *etc.*

Veterum primordia rerum, v. 3.

Au lieu de *rerum*, quelques éditions portent *vocum*. Ceux qui adoptent cette leçon, prétendent que Bassus chantoit l'origine des mots anciens et du vieux langage. Quelle apparence qu'un poète lyrique employât ses talents à débrouiller l'étymologie des mots, et fît des vers à la *Buffier?* D'autres interprètes, en conservant *rerum*, soutiennent que *primordia rerum veterum* signifie *l'origine, la création du monde*. On n'a point encore adopté ce sentiment, parce que ces vers,

Mox juvenes agitare jocos, et pollice honesto
Egregios lusisse senes ;

semblent indiquer que Bassus chantoit les actions héroïques des Romains. Au reste, ce point n'est pas d'une grande importance.

. . . . *Mihi nunc Ligus ora*
Intepet, v. 6 et 7.

Ligus ora est pour *Ligustica ora*, les côtes de Ligurie. *Ligus* est de tous les genres. Perse vient de

dire pareillement, *juvenes jocos*, pour *juveniles jocos*.

... Hibernatque meum mare, quà latus ingens
Dant scopuli, et multâ littus se valle receptat, v. 7 et 8.

J'ai donné au mot *hibernat*, une signification qui contredit tous les interprètes. Lambin explique *hibernat*, par *sævit et à navigiis vacat.* Casaubon dit : *Mare Ligusticum agitatur ut solet fieri tempestate hibernâ.* Et afin de concilier *mihi nunc Ligus ora intepet; je jouis d'un air tempéré sur les côtes de Ligurie*, avec *hibernat mare, la mer est agitée par les tempêtes de l'hiver;* Casaubon prouve, par un passage de Cicéron, que plus la mer est agitée par les vents, plus l'air est tempéré sur les bords. Il cite le passage d'Horace :

Defendens pisces hiemat mare,

Un passage d'Ausone :

Insanum quamvis hiemet mare, etc.

Malgré toutes ces autorités, j'ai osé donner un autre sens à *hibernat*, et le traduire par, *notre mer est à l'abri des tempêtes.* Ce n'est point le désir de me singulariser qui m'a conduit; mais il m'a semblé que Perse se contrediroit lui-même, s'il disoit que la mer est battue de la tempête à l'endroit où, couverte par des rochers, elle s'enfonce dans une baie, puisque la mer doit être calme, lorsqu'elle est ainsi garantie des vents. D'ailleurs le port de Lune, dont il est fait

mention dans le vers suivant, semble décider que Perse parle d'un lieu où la mer est tranquille. Mais, me dira-t-on, si Perse vouloit peindre un golfe où la mer est à l'abri des vents, pourquoi s'est-il servi du mot *hibernare*, qui signifie *éprouver la fureur de l'hiver ?* Je répondrai que *hibernare* signifie mieux *être en quartier d'hiver*, *être à l'abri des rigueurs de l'hiver*. Au reste, je soumets mon opinion au jugement du lecteur éclairé. Je le prie d'examiner si la description que fait ici Perse, n'a pas le même but que celle de Virgile :

Est specus ingens
Exesi latere in montis, quo plurima vento
Cogitur, inque sinus scindit sese unda reductos,
Deprensis olim statio tutissima nautis. Geor. liv. IV.

Et celle-ci :

Est in secessu longo locus : insula portum
Efficit objectu laterum, quibus omnis ab alto
Frangitur, inque sinus scindit sese unda reductos.
En. liv. I.

Lunaï portum (est operæ) cognoscite, cives, v. 9. Ce vers est tiré des Annales d'Ennius. *Lunaï* est pour *Lunæ*. L'*aï* pour l'*æ*, est fréquent dans les poëtes anciens, surtout dans Lucrèce. *Pretium* est sous-entendu dans ce vers. Sa construction est : *cives, operæ pretium est, cognoscite portum Lunaï*. On l'a traduit par un vers français, parce que le vers latin est une citation. Quelques éditions portent : *Lunaï pretium est operæ cognoscere, cives.*

Cor jubet hoc Enni, v. 10.

L'expression *cor Enni*, est pour *Ennius cordatus*, *le sage Ennius*. Peut-être Perse veut-il, en passant, railler la folie d'Ennius, qui avoit prétendu avoir trois cœurs, parce qu'il savoit trois langues. Dans ce cas, *cor* au singulier signifiera, *Ennius devenu sage et se contentant d'un seul cœur.*

. . . . . . *Postquàm destertuit esse*
Mæonides Quintus, *pavone ex Pythagoræo*, v. 10 et 11.

La construction, *destertuit esse Mæonides*, est un hellénisme. Pour que la phrase fût latine, il faudroit l'accusatif *Mæonidem*. Ennius raconte, à ce qu'on dit, dans ses Annales, qu'Homère lui étoit apparu en songe, pour lui dire que son ame avoit d'abord animé le corps d'un paon, ensuite le sien, et qu'elle habitoit alors le corps d'Ennius. Si l'on adopte ces trois transmigrations, que Perse raille par le mot *destertuit*, le mot *Quintus* sera le prénom d'Ennius, et figurera plaisamment avec *Mæonides*, qui désigne Homère. Si on vouloit suivre le vieux Scholiaste, *Quintus* seroit pris numériquement, et exprimeroit les cinq transmigrations qu'éprouva l'ame d'Ennius, qui d'un paon passa dans le corps de Pythagore, puis dans celui d'Euphorbe, ensuite dans celui d'Homère, et enfin habita le corps du poète Ennius. En admettant ainsi la métempsycose, il faudra se permettre un anachronisme, et ne pas faire difficulté de supposer Pythagore antérieur à Homère. Une absur-

dité de plus ne doit pas arrêter quand on est en si beau chemin.

Hic ego securus, v. 12.

Le mot *securus* a la même signification que *sinè curâ*. Il y a cette différence entre *securus* et *tutus*, que le premier signifie *qui ne craint rien;* et le second, *qui n'a rien à craindre.*

Usque recusem, v. 15.

Usque est ici pour *semper*, et *recusem* pour *recusarem.* Horace se fait dire par Dave son valet, *usque recuses,* Sat. VII, l. 2.

Cœnare sinè uncto, v. 16.

Ce passage peut recevoir deux interprétations. Il peut signifier *souper sans être parfumé*, ou bien, *souper sans ragoût.* On a préféré le dernier sens, parce qu'Horace, que Perse imite souvent, s'est servi de l'expression *unctum*, Art Poét.

Si vero est, unctum qui recte ponere possit ;

et que ce vers ne peut signifier autre chose, sinon, *s'il est homme capable de bien servir un grand repas,* comme *ponere* le prouve, ce terme étant consacré pour dire *servir à manger.* Perse, Sat. I :

Calidum scis ponere sumen.

et dans cette Satire, vers 23 :

Nec rhombos ideo libertis ponere lautus.

Et signum in vapidâ naso tetigisse lagenâ, v. 17.

Pour l'intelligence de ce vers, on remarquera que les Romains enduisoient de poix le goulot de leurs

bouteilles de vin, et les cachetoient. Perse dit ici qu'il ne portera jamais contre son nez le cachet d'une bouteille de mauvais vin, pour voir si on lui en a volé, ou non. On n'a pas cru que cette traduction littérale pût plaire, on a employé un équivalent.

. . . . . *Geminos*, *horoscope*, *varo*
Produois genio, v. 18 et 19.

La construction est, *horoscope* (au vocatif) *producis geminos genio varo*. Le mot *varo* est ici pour *vario*, *diverso*, *etc.*

. . . . *Solis natalibus*, *est qui*
Tingat olus siccum muriâ vafer in calice emptâ, v. 19 et 20.

Perse vient de dire très brièvement que deux gémeaux, nés au même instant, ont des caractères opposés. Il va faire avec rapidité les portraits de ces deux gémeaux, et les mettre en opposition. Quoique ces portraits soient tracés légèrement, ils n'en sont pas moins fidèles. Celui de l'avare est achevé; à son jour natal seulement il arrose ses légumes secs avec de la saumure, dont il n'a pas une provision qui lui seroit inutile, puisqu'il n'en use qu'une fois l'année. Il l'achète en petite quantité dans un verre, en se faisant un mérite de sa lésine, *vafer;* il ne laisse point à d'autres le soin d'y jeter quelques grains de poivre; il s'en charge lui-même, *ipse;* il le ménage ce poivre comme une chose sacrée, *sacrum;* il ne le jette pas avec profusion, *inrorans*. Voici la seconde fois que Perse peint un avare: je ne sais si je n'aimerois pas mieux le portrait que je viens de détailler,

que celui de Vectidius, dans la Sat. IV. Perse emprunte ici plusieurs traits à Horace :

Surrentina vafer qui miscet fæce Falerna
Vina. Sat. IV, liv. 2.

. . . . *Cornu ipse bilibri*
Caulibus instillat. Sat. II. liv. 2.

. . . . *Congestis undique saccis*
Indormis inhians, et tanquam parcere sacris
Cogeris. Sat. I, liv. 1.

Qui nummos aurumque recondit, nescius uti
Compositis, metuensque velut contingere sacrum.
Sat. III, liv. 2.

On doit avouer que Perse a fait un bon usage de ce qu'il a pris à son devancier.

. . . . . *Hic bona dente*
Grandia magnanimus peragit puer, v. 21 et 22.

La rapidité avec laquelle Perse nous représente le second des gémeaux, dissipant son patrimoine, exprime le peu de temps qu'il lui faut pour le dépenser.

Utar ego, utar, v. 22.

Le poète entre ici dans son sujet. Tout ce qui a précédé n'est que le prologue de la Satire. Il déclare qu'il veut jouir sans profusion, et sans une délicatesse trop recherchée.

Nec tenuem solers turdorum nosse salivam, v. 24.

Par *saliva*, on doit entendre *le goût, la saveur :*

tions, et d'en donner une à leur manière ? J'aimerois à le croire, lorsque je vois l'imitateur d'Horace terminer un beau morceau par *une queue de poisson :*

Desinit in piscem mulier formosa superne.

. . . . Nunc et de cespite vivo
Frange aliquid, v. 31 et 32.

Perse reprend ici la parole, et répond à l'objection de son avare. Il suppose avec lui, que son ami a fait naufrage. Il lui dit qu'alors il doit vendre un coin de terre pour le secourir.

. . . . Sed cœnam funeris heres
Negliget, iratus quòd rem curtaveris, etc., v. 33 et 34.

Ceci est la replique de l'avare, quoique le mot *curtaveris* soit à la seconde personne, au lieu de *curtaverim* à la première. L'avare, qui ne se sent pas capable de vendre un morceau de son héritage, n'a garde de dire *curtaverim;* mais il dit à Perse, *si vous écornez votre patrimoine*, *etc*. D'ailleurs, la seconde personne est employée, quand on fait une proposition générale. *Videas homines*, *on voit des gens*.

A l'égard de *cœnam funeris*, on sait que les Romains offroient aux mânes des morts, des viandes qu'ils brûloient avec leurs corps. Ce repas s'appeloit, *silicernium, quasi eam umbræ* SILENTES CERNERENT.

Seu spirent cinnama surdum, v. 35.

Spirare surdum, rendre une odeur sourde, est

une expression trop hardie pour notre langue ; elle ne souffriroit pas qu'on transportât à l'ouïe ce qui appartient à l'odorat. On s'est contenté de termes qui rendent à peu près la pensée.

Paratus nescire, v. 36.

Construction grecque. Les mots signifient, *prêt à ne pas savoir*, c'est-à-dire, *disposé à ne pas s'informer*, *à ne pas s'inquiéter*, *etc.* On a cherché à rendre le sens.

Tune bona incolumis minuas? v. 37.

Ceci, et tout ce qui suit jusqu'aux mots *at tu*, sont les discours de l'héritier, rapportés par l'avare. On a ajouté quelques mots, pour faire sentir la liaison de ce passage qui est obscur, et qui a beaucoup tourmenté les interprètes. L'obscurité vient de ce que Perse fait parler un avare : cet avare prévoit et cite ce que dira son héritier, et cet héritier rapporte les discours d'un certain Bestius.

Ità fit, *etc.*, v. 38.

La construction de ce passage est, *ità fit*, *postquàm hoc nostrum sapere*, *expers maris*, *venit urbi cum pipere et palmis*. L'infinitif *sapere* tient la place d'un nom substantif, comme *vivere triste*, dans la Satire première. Au lieu de *sed Bestius*, Casaubon et quelques autres commentateurs ont lu, *et Bestius*. On peut choisir. Casaubon a très longuement disserté, pour prouver que *expers maris* signifie également, *qui a passé la mer*, ou bien, *qui*

n'a pas passé la mer. Casaubon auroit pu dire en deux mots, *expers* est composé de *ex* ét de *pers*. *Ex* indique privation, et *pers* est pour *pars :* ainsi *expers scientiæ*, signifie, *qui n'a point de science*; *exlex*, *qui ne connoît point de loi.* Quand *expers* représente *expertus*, participe d'*experior*, il a une signification contraire.

Hæc cinere ulterior metuas? v. 41.

Perse reprend encore la parole, et réfute brièvement l'objection de son avare.

At tu, meus heres, v. 41.

Un nouveau dialogue commence ici. Le poëte va s'entretenir avec son héritier. En changeant l'interlocuteur, Perse change de caractère. C'est lui qui sera le parleur; les réponses de l'héritier seront laconiques.

Missa est à Cæsare laurus, etc., v. 43.

Perse, en causant avec son héritier, fait ici très ingénieusement et avec plus de gaîté qu'il n'en a d'ordinaire, la satire de Caligula. Pour en sentir tout le sel, il faut se rappeler qu'après une expédition non sanglante contre les Germains et les Bataves; après avoir fait ramasser à ses soldats des coquilles sur le bord de la mer, lesquelles il appela les dépouilles de l'Océan, Caligula voulut rentrer dans Rome triomphant, avec plus de magnificence qu'aucun des anciens conquérants. L'impératrice Cæsonia fit faire les préparatifs de ce triomphe. Elle acheta

où loua des habits, des chars, etc., qui tenoient lieu du butin que l'Empereur n'avoit point fait. Elle paya des Gaulois pour jouer le rôle des captifs Germains. On leur fit même apprendre la langue allemande. Et afin que cette dépense fût moins à charge au triomphateur, on força les particuliers d'y contribuer. Comme Perse étoit né avant que Caligula mourût, la mémoire de ce triomphe étoit encore récente, lorsque cette Satire fut écrite. Quand un général avoit remporté une victoire, il en donnoit avis au Sénat, par une lettre à laquelle étoit jointe une branche de laurier.

. . . . *Et aris*
Frigidus excutitur cinis, v. 44 et 45.

Après la nouvelle d'une victoire, on faisoit à Rome des sacrifices d'actions de graces. Perse, par ces mots, *aris frigidus excutitur cinis*, qui signifient mot à mot, *les cendres froides des autels sont balayées*, fait entendre que depuis long-temps on n'avoit eu occasion de faire de ces sortes de sacrifices.

Ac jam postibus arma, v. 45.

Après une victoire, on attachoit aux portes des temples, ou des palais, les trophées d'armes prises sur les ennemis. On a dit dans la traduction, *aux portes du palais*, parce que Caligula prétendoit être un Dieu, qu'il insultoit souvent Jupiter, l'appeloit en duel, etc. Quelle apparence, après cela, qu'il eût voulu lui faire hommage de sa prétendue victoire?

Chlamydes regum, v. 46.

Par *chlamys*, on entend un habit de guerre étroit et court.

Lutea gausapa, *etc.* v. 46.

Gausapum est l'habit à longs poils, que portoient les soldats Gaulois. *Esseda* sont les chars ou charriots de ces mêmes peuples.

Ingentesque locat Cæsonia Rhenos, v. 47.

Le mot *Rhenos* est ici pour *Rhenanos*, et signifie les peuples qui habitent les bords du Rhin. Perse les appelle *ingentes*, parce qu'ils étoient de grande taille, et qu'il les falloit tels, pour figurer à la place d'Allemands. *Locat* signifie ici *louer*, *prendre à louage*. Cæsonia étoit la première femme de Caligula.

Dis igitur, genioque ducis, centum paria, ob res Egregiè gestas, induco, v. 48 et 49.

Lorsque Perse dit, *genio ducis*, ces mots ont l'air d'une flatterie, et sont un trait de satire contre Caligula, qui vouloit qu'on mît son génie au rang des Dieux. Il faisoit tuer ceux qui refusoient de jurer par son génie. A *centum paria*, on doit sous-entendre *gladiatorum*. C'est *induco* qu'il faut lire, et non *indico*. *Induco* est le terme consacré, pour dire, *donner des gladiateurs*.

Artocreas, v. 50.

Ce mot grec signifie un mêlange de pain et de viande, qui s'appeloit en latin *visceratio*.

Non adeò, inquis, v. 51.

Le mot *adeò* a bien divisé les interprètes. Les uns en ont fait un verbe, et ont expliqué ainsi, *non adeo*, sous-entendu *hereditatem*, *je ne prends point votre succession, je renonce à votre succession.* D'autres ont lu *non audeo*, en sous-entendant *contradicere. Non audeo*, dans cette supposition, seroit la réponse de l'héritier au mot *aude*, que Perse vient de lui dire. On a suivi le sens le plus naturel, on a lu *adeò*. Il n'est pas vraisemblable qu'un héritier avare dise qu'il renonce à une succession parce qu'elle est diminuée. La réponse *non audeo*, seroit trop éloignée du mot *aude*. C'est sur la dernière question *an prohibes?* que doit tomber la réponse; d'ailleurs *audeo* rompt la mesure du vers.

Exossatus ager juxtà est, v. 52.

Autre dispute entre les commentateurs. *Ager exossatus* veut-il dire un champ stérile, un champ épuisé, sans force, comme un corps qui n'a point d'os? Veut-il dire un champ nettoyé de pierres, les pierres étant les os de la terre? On a adopté ce dernier sens.

. . . . *Accedo Bovillas*
Clivumque ad Virbî, v. 55 et 56.

Boville étoit un village à onze milles de Rome, sur la voie Appienne. Il fut nommé Boville, parce qu'un bœuf dévoué au sacrifice s'étant échappé, fut repris en cet endroit et immolé sur la place. La colline d'Hippolyte étoit à quatre milles de Rome, sur

la route qui conduit au bois d'Aricie, consacré à Diane. *Hippolyte* est appelé *Virbius*, parce qu'après avoir été traîné et mis en pièces par ses chevaux, Esculape lui rendit la vie, à la prière de Diane. *Virbius* signifie, *qui a vécu deux fois*.

Præstò est mihi Manius heres, v. 56.

Les interprètes sont d'avis bien divers sur le sens qu'on doit donner à *Manius* ou *Mannius*. Les uns veulent que *manius* signifie *un brave homme*, *un homme de cœur;* les autres disent que *manius* est l'équivalent de *mendicus*, de *homo novus*, *etc.* Les premiers, pour appuyer leur opinion, rapportent qu'un nommé *Manius* consacra à Diane le bois d'Aricie; qu'il y établit un prêtre de cette Déesse; que ce prêtre ne pouvoit conserver sa place que par la valeur, puisqu'il étoit permis à tout homme de l'en déposséder et de le remplacer en le tuant; que de là est venu le proverbe *multi Manii Ariciæ*, pour dire qu'on trouvoit beaucoup de gens braves à Aricie, grand nombre de descendants du premier *Manius*. Ceux qui soutiennent l'opinion contraire, se fondent sur ce que la forêt d'Aricie et tous ses environs étoient habités par de la canaille. Ils citent une épigramme de Martial, qui finit par ces deux vers :

Debet Aricino conviva recumbere clivo,
Quem tua felicem, Zoïle, cœna facit.

Ils font mention de la quatrième Satire de Juvénal, et rapportent ce vers :

Dignus Aricinos qui mendicaret ad axes.

Ils auroient pu citer encore la Sat. III du même auteur, dans laquelle, en parlant du bois d'Aricie, il dit :

Ejectis mendicat sylva Camœnis.

Ce ne sont point les citations qui ont déterminé pour le dernier sens, c'est Perse lui-même. Il se fait dire par son hériter : *Oui, vous aurez un Manius pour succéder à vos biens; mais ce Manius est un homme de rien*, PROGENIES TERRÆ, et ne réfute point cette allégation ; au contraire, il en convient.

Qui prior es, cur me in decursu lampada poscas? v. 61.

Perse fait allusion dans ce vers aux courses appelées *lampadromies*. Des hommes nus couroient, en portant un flambeau allumé qu'ils remettoient à celui qui devoit courir après eux. Le poète compare la vie et l'ordre des successions à cette course. Il dit, par cette allégorie, à son héritier, *pourquoi me demandez-vous ma succession, avant que je sois mort?* Si ce passage avoit encore besoin d'explication, un vers de Lucrèce en serviroit,

Et quasi cursores, vitaï lampada tradunt.

Le lecteur verra facilement qu'on a entendu *qui prior es*, comme s'il y avoit, *qui prior es quàm Manius ille*, et qu'on ne l'a pas fait rapporter à *in decursu*, comme quelques interprètes, qui veulent que ce passage signifie, *vous qui allez devant moi, c'est-à-dire, qui êtes plus âgé que moi.*

Sum tibi Mercurius, v. 62.

Mercure, comme dieu du gain, étoit représenté une bourse à la main droite, son caducée à la main gauche, un bouc et un coq à ses pieds.

Neu dicta repone paterna, v. 66.

Dans l'édition *cum notis variorum*, je lis *oppone*, au lieu de *repone*. Casaubon et les autres bons interprètes préfèrent *repone;* on les a suivis. Par *dicta paterna*, Perse ne veut pas qu'on entende les reproches de son père, mais les discours d'un père en général. Perse n'avoit que six ans, quand son père mourut. Il ne lui avoit pas fait de leçon sur l'avarice.

Hinc exime sumptus, v. 67.

Tous les interprètes font rapporter *hinc* à *merces fœnoris*, *l'intérêt du capital*, et expliquent *hinc exime sumptus*, par, *prenez votre dépense sur l'intérêt*, *et ne touchez point au principal*. On a osé les contredire dans cette traduction. On a cru que l'avare seroit mieux dans son caractère, s'il ordonnoit de diminuer la dépense, que s'il disoit de la prendre sur le revenu. D'ailleurs, *eximere* signifie *retrancher*, *ôter*. Il est synonyme de *tollere*, *auferre*.

Ut tuus iste nepos, v. 71.

Le mot *nepos* a deux acceptions. Il signifie *petit-fils* dans le sens naturel. Et comme les grands-pères donnent à leurs petits-enfants une liberté

dont ils abusent, *nepos* a signifié *un libertin*. Dans ce passage il a ces deux significations.

. . . . *Mihi trama figuræ*
Sit reliqua, v. 73 et 74.

C'est ici une de ces métaphores hardies, qui distinguent le style de Perse. *Il ne me resteroit que la trame de la figure*, pour dire, *je serois maigre et décharné*. La trame, chez les tisserands, est le fil que la navette fait courir et entrelace dans la chaîne. Je n'ai pas osé employer cette métaphore en français; elle n'auroit pas été assez intelligible. Elle est cependant exacte. Les nerfs forment le tissu du corps; quand le corps est décharné, les nerfs sont apparents. Nous disons d'une étoffe usée, qu'elle montre la corde.

Ast illi tremat omento popa venter, v. 74.

Ce passage n'a point été expliqué par les commentateurs. Sa construction est embarrassée, parce que Perse a transposé les cas de *omento* et de *popa*. *Popa* devroit être au datif. La construction est donc, *ast venter illi popæ tremat omento*, et la traduction mot à mot, *que le ventre de ce sacrificateur soit tremblant par la graisse*. *Popa* signifie proprement celui qui frappe les victimes et les immole. Comme ces gens là mangeoient les intestins des animaux sacrifiés, ils étoient gras.

Cappadocas rigidâ pingues plausisse catastâ, v. 77.

Si l'on lisoit *clausisse catastâ*, il faudroit tra-

duire, *qui enferment dans leurs cages.* Cette leçon n'est qu'une conjecture d'interprète; aucune bonne édition ne l'autorise. *Catasta* est un échafaud de planches, sur lequel les marchands faisoient monter leurs esclaves nus, afin que les acheteurs pussent les examiner. Le mot *plausisse* marque, ou les éloges que les marchands faisoient de leurs esclaves, ou les claques qu'ils leur donnoient de la main, pour montrer qu'ils avoient la chair ferme. C'est ce trafic infâme que l'avare conseille au parent dont il doit hériter. Boileau a fait usage de cet endroit de Perse :

. . . .
Eût-on plus de trésors que n'en perdit Galet,
N'avoir en sa maison ni meuble ni valet:
Parmi des tas de blé vivre de seigle et d'orge;
De peur de perdre un liard, souffrir qu'on vous égorge.
Et pourquoi cette épargne enfin? L'ignores-tu?
Afin qu'un héritier bien nourri, bien vêtu,
Profitant d'un trésor, en tes mains inutile,
De son train quelque jour embarrasse la ville.

Depunge ubi sistam, v. 79.

Quelques éditions portent *depinge.* Cette leçon n'est pas soutenable. *Depunge* fait un sens plus clair et plus expressif. *Depungere* signifie *marquer avec un point*, et c'est là ce que Perse vouloit et devoit dire.

Inventus, Chrysippe, tui finitor acervi, v. 80.

Ce vers est très obscur. Pour l'entendre, il faut savoir que Chrysippe avoit imaginé un argument

captieux, appelé *sorites*, ou *acervatio*, au moyen duquel il prétendoit prouver qu'un grain de blé formoit un monceau de blé. Voici comment il s'y prenoit. Un grain de blé, demandoit-il, fait-il un monceau de blé ? On lui répondoit *non*. Ajoutez-en un second. Encore *non*. Un troisième, etc. Quand il avoit ajouté tant de grains qu'on lui répondoit *oui*, c'est, disoit-il, le dernier grain qui constitue le monceau; donc un grain de blé forme un monceau de blé. Perse adresse la parole à Chrysippe, et lui dit: Si vous me marquez le point où je dois cesser d'amasser, je vous marquerai à quel grain vous aurez formé un monceau de blé. L'intention du poète est de faire voir qu'il est aussi difficile de donner des bornes à l'avarice, que de fixer l'*acervus* de Chrysippe. On a supprimé dans la traduction l'apostrophe à Chrysippe. On a craint qu'elle ne nuisît à la clarté, sans ajouter à l'exactitude. Chrysippe n'est point en scène. Le poète lui adresse la parole comme il l'adresse à Janus, Satire première, *ô Jane!* à Jupiter, Sat. II, *negato Jupiter, etc.*

OBSERVATION

Sur une traduction de Perse, imprimée à Berne.

Pendant qu'on achevoit d'imprimer mon ouvrage, des amis m'ont envoyé une traduction de Perse, édition de Berne, 1765. Je me suis hâté de la lire, bien résolu d'en faire mon profit pour ce qui me restoit à imprimer, d'adopter et de citer les passages où l'auteur auroit mieux rencontré le sens, mieux rendu les expressions que je n'avois fait.

Après ma lecture, j'ai reconnu que l'auteur de cette traduction avoit consulté les mêmes interprètes que j'avois feuilletés; qu'il avoit suivi l'un ou l'autre, sans en donner d'autres raisons que celles qui sont alléguées par ces interprètes; et comme de mon côté j'avois déduit dans des notes mes motifs d'adhésion à un commentateur plutôt qu'à l'autre, le traducteur de Berne étoit combattu d'avance sur les passages où nous étions d'avis opposés. Pour les innovations qu'il a faites dans la division du dialogue, elles ne m'ont pas semblé heureuses. Ainsi, à ces deux égards, sa traduction ne m'étoit d'aucune utilité.

A l'égard de ses expressions, je ne pouvois non plus en faire usage. Afin qu'on ne prenne point ceci en mauvaise part, je dois m'expliquer. Le systême du Tr. de Ber. et le mien sont totalement opposés.

J'ai traduit servilement le texte ; j'ai cherché à faire entendre Perse, et non à flatter l'oreille du lecteur ; j'ai tâché de rendre ma traduction assez transparente (qu'on me pardonne ce mot) pour qu'on pût toujours voir le texte au travers. Le Tr. de Ber., au contraire, a fait une imitation libre, une paraphrase aisée, plutôt qu'une traduction. Il donne des Satires dans le goût de Perse, et non les Satires de Perse. Il ne m'appartient pas de juger lequel de ces deux systêmes est le meilleur. Chacun des deux a ses avantages et ses inconvénients, ses partisans et ses adversaires. Le mien pourra plaire au petit nombre de lecteurs réfléchis, qui veulent connoître les auteurs anciens. Ceux qui lisent pour s'amuser, sans faire de la lecture un ouvrage pénible, préféreront la traduction de Berne, ou toute autre dans le même genre. Auront-ils tort ? Non. C'est une affaire de goût, où chacun a le droit de juger. Si donc je n'ai point fait usage des expressions employées par le Tr. de Ber., ce n'est pas dédain. Ce sentiment ne convient à personne ; il me conviendroit moins qu'à tout autre. L'auteur de cette traduction répand souvent des fleurs sur ses pas : mais je ne pouvois les ramasser ; je ne suivois point ses traces ; j'avois pris une route différente. Après cet exposé général, entrons dans quelques détails.

Le Tr. de Ber. lie le Prologue avec la première Satire. C'est une opinion ancienne, réfutée par les meilleurs interprètes ; il étoit au moins inutile de la renouveller ; la différence dans la mesure des vers s'y oppose. Perse n'est pas le seul qui ait fait un Pro-

logue. Phèdre, Claudien, etc. ont fait des Prologues. Ce point n'est pas de conséquence. Le Tr. de Ber. attribue à l'ami de Perse, et non à Perse, le premier vers, *O curas hominum, etc.* Il n'a pas fait attention que ce début est de Lucilius, poète satirique, dont la lecture avoit échauffé Perse, et l'avoit excité à écrire dans ce genre. La raison vouloit que ce vers fût prononcé par l'imitateur de Lucilius. Faut-il ajouter que les Commentateurs le veulent aussi? Faut-il ajouter que dans toutes les interlocutions de l'ami, il n'y a pas un mot qui soit du ton de ce vers?

Le Tr. de Ber. n'a point supposé, dans la première Satire, d'autres interlocuteurs que Perse et son ami. Il auroit dû sentir que Perse ne peut adresser à l'ami, avec lequel il dialogue dès le commencement de la Satire, le vers 53:

Quisquis es, ô modo quem ex adverso dicere feci.

Perse pouvoit-il ignorer quel est l'homme avec qui il a causé si long-temps? Il est visible qu'il a fait intervenir un acteur supposé. Et d'ailleurs, si toutes les duretés que Perse vient de débiter aux mauvais poëtes, aux avocats, etc., s'adressoient à l'ami, cet ami pourroit-il raisonnablement répondre:

Sed quid opus teneras mordaci radere vero
Auriculas? Vide-sis ne majorum tibi forte
Limina frigescant.

Pourroit-il menacer Perse de la colère des grands, lorsque lui seul auroit été offensé?

Dans la Sat. V, le Tr. de Ber. met le début, *Va-*

tibus hic mos est, et tout ce qui suit, jusqu'au vers 19, dans la bouche de Cornutus; et dans une note, il s'applaudit ainsi de sa découverte :

« Les traducteurs Dryden, Tarteron et le com-
» mentateur Joh. Bondius, supposent que les quatre
» premiers vers de cette Satire doivent être mis dans
» la bouche de Perse, comme s'il vouloit imiter les
» poètes épiques, par cette invocation pompeuse; ils
» introduisent Cornutus son précepteur dans le cin-
» quième vers : *quorsùm hæc*, *etc.* comme si ce phi-
» losophe l'interrompoit, pour lui reprocher ce dé-
» but trop figuré, et peu propre au genre satirique et
» moral. Est-il vraisemblable que Perse veuille se
» donner cette espèce de ridicule? Et cela s'accorde-
» t-il avec la suite du dialogue, où Cornutus le loue
» de la sagesse de ses compositions, *verba togæ se-*
» *queris*, *etc.* Il est plus naturel de faire commencer
» ce dialogue comme j'ai fait, et de supposer que
» c'est Cornutus qui parle depuis le premier vers jus-
» qu'au dix-huitième, où Perse prend la parole. *Non*
» *equidem hoc studeo*, *etc.* Quelle apparence que
» Perse, après avoir commencé par un exorde pom-
» peux, se ravise tout à coup, sur la remontrance
» de son précepteur? Ce n'est en vérité pas faire hon-
» neur à un poète aussi sage et aussi judicieux. Le
» savant Casaubon a donné une tournure tant soit
» peu différente à ces quatre premiers vers ; mais
» il paroît s'être trompé comme les autres, en les
» mettant dans la bouche de Perse. »

Que le traducteur permette que je lui demande

comment il croit que Cornutus puisse dire à Perse,

Quorsum hæc? Aut quantas robusti carminis offas
Ingeris, ut par sit centeno gutture niti;

si Perse n'a pas demmandé cette multiplication d'organes? Quand on dit à un homme, *quel besoin avez-vous de cent écus*, n'est-il pas vraisemblable qu'il a demandé cent écus? Lorsque Perse dira :

Hic ego centenas ausim deposcere voces,
Ut quantum mihi te sinuoso in pectore fixi
Voce traham pura, etc.

n'avoue-t-il pas qu'il a demandé cent voix? La Satire marche bien, en la coupant, comme tous les interprètes que j'ai suivis; et Casaubon lui-même, quoi qu'en dise le Tr. de Ber. Perse commence comme les poètes ampoulés (et c'est les satiriser en passant). Cornutus lui demande pourquoi ce début, et quel grand sujet il va chanter, pour avoir besoin de tant de voix. Il lui montre le genre qu'il doit fuir, et celui qu'il doit traiter: Perse reprend la parole, acquiesce à une partie de ce que lui a dit Cornutus; mais il persiste (bien loin de *se raviser*) à demander cent voix, afin d'exprimer sa tendresse pour Cornutus, etc.

La Sat. IV est un dialogue entre Socrate et Alcibiade. Le Tr. de Ber. l'a bien vu; mais il l'a mal coupé dans ce passage :

Quæ tibi summa boni est? Uncta vixisse patella.
Semper, et assiduo curata cuticula sole.

Expecta: haud aliud respondeat hæc anus. I nunc,
Dinomaches ego sum! Suffla. Sum candidus! Esto:
Dum ne deterius sapiat pannucea Baucis,
Cum bene discinto cantaverit ocima vernæ.

On va rapporter la traduction de Berne.

« Socr. Voyons un peu; en quoi consiste le souverain bien, selon vous? A faire bonne chère, et » après avoir passé une partie du jour à table, en » employer le reste à faire votre digestion? Alcib. » Point du tout; ce seroit répondre comme pourroit » faire une femmelette qui crie des herbes au marché. » So. En quoi donc, je vous prie? Al. A être noble, » à être fils de Dinomaque. So. Bon, applaudissez-» vous; et quoi encore? Al. A être beau, enfin, fait » comme moi. So. Voilà donc votre réponse; eh » bien, je vous dis à mon tour, la femmelette, qui » vend ses herbes au marché, est aussi sage que » vous. »

Quel sens fait ce dialogue, qui pouvoit être tout entier dans la bouche de Socrate? Trouve-t-on Perse dans la traduction? Que de mots inutiles! Que de mots mal rendus! Ce seroit abuser de la patience du lecteur, que d'entrer dans un détail qu'il suppléera sans peine. Il jugera si je devois adopter aucun des changements que le Tr. de Ber. a hasardés dans la coupe du dialogue.

Citons un seul passage de la traduction. On jugera si je pouvois en faire usage, avec le plan que je m'étois proposé. Peut-être même pourra-t-on prononcer lequel des deux systêmes est préférable.

Le beau morceau de la Sat. III, *Magne pater divûm*, *etc.* est ainsi rendu : O Jupiter ! pour punir » les tyrans, qui ne reçoivent de lois que de leurs » désirs criminels, faites leur connoître la vertu qu'ils » ont quittée. Non, le taureau de Phalaris, ni l'épée » suspendue sur la tête de Damoclès, ne sont pas des » supplices aussi cruels, que les remords qui rongent » la conscience d'un scélérat. Il dévore ses tourments, » et n'ose pas même les confier à sa femme qui cou» che à ses côtés. »

J'avoue que le style de ce morceau coule assez mollement. Mais un style doux convenoit-il pour rendre,

Cum dira libido
Moverit ingenium, ferventi tincta veneno ?

Mais qu'est devenu le mot *intabescant?* Etoit-il superflu ? Devoit-on le négliger? Où sont, et la pâleur du scélérat, et les cris de sa conscience, *imus*, *imus præcipites ?* Tout cela devoit-il être supprimé ? La fidélité n'est-elle pas le premier devoir du traducteur, surtout dans les grandes images? Un style aisé peut-il compenser la perte d'un tableau ?

NOTES

DE SÉLIS,

SUR LA SIXIÈME SATIRE.

(1) *A Cæsius Bassus.*

Il y a eu plusieurs écrivains illustres du nom de Bassus. Celui-ci étoit un poète lyrique, qui périt, dit l'ancien Scholiaste, près de Naples, dans une éruption du Vésuve, dont Pline l'ancien fut aussi la victime. Au reste, cette Satire roule toute sur les avares, et particulièrement sur ceux qui se privent sottement du nécessaire, pour laisser de grands biens à des héritiers ingrats.

(2) *Dans le pays des Sabins.*

Les Romains aisés alloient à la campagne, même pendant l'hiver; la plupart uniquement pour jouir, dans les provinces méridionales, d'un air doux et tempéré; quelques-uns, pour vaquer librement à l'étude, loin du tumulte de Rome. On peut dire que les plus beaux ouvrages de Cicéron ont été composés dans ses maisons de campagne. Son séjour dans celle de *Tusculum* donna naissance aux livres des Tus-

culânes. Il fit, dans une agréable retraite qu'il avoit près de Naples, une partie des Philippiques, les Offices, et les Paradoxes.

On voit que Cæsius Bassus possédoit, comme Horace, une habitation dans le pays des Sabins. L'endroit où Perse étoit allé passer l'arrière-saison, étoit dans les environs de la baie de Ligurie, à présent le territoire de Gênes, près du port de Luna, dont il ne subsiste aujourd'hui que des ruines, appelées *Luna distrutta.*

(5) *Sous votre archet sévère.*

Tetrico pectine.

Pecten, *crochet* avec lequel les joueurs de lyre mettoient les cordes en vibration. Ce n'est pas là proprement l'*archet;* mais ce dernier mot fait ici le même effet que le mot propre qui nous manque.

Tetricus est le nom d'une montagne du pays des Sabins; et comme ce peuple avoit la réputation d'une grande sévérité de mœurs, *tetricus* a signifié, par métaphore, *triste*, *austère.* Tite-Live, livre premier, dit, en parlant de Numa Pompilius, *Instructum fuisse opinor disciplinâ tetricâ ac tristi veterum Sabinorum.* « *Je crois qu'il avoit été élevé suivant* » *la méthode triste et austère des anciens Sabins.* »

(4) *L'origine des choses.*

Veterum primordia rerum.

Nombre de commentateurs lisent VETERUM PRIMORDIA VOCUM, *l'origine des anciens mots.* En con-

séquence, ils veulent qu'un Bassus, cité honorablement par Aulu-Gelle, comme ayant écrit sur la grammaire, soit celui à qui Perse adresse cette Satire. Mais ils ne font pas attention qu'Aulu-Gelle dit expressément que les ouvrages de ce grammairien étoient en prose; et il s'agit ici d'un poète lyrique. De plus, le prénom du Bassus loué par Aulu-Gelle étoit Gabius : l'ami de Perse s'appeloit Cæsius Bassus, ainsi que le prouve le titre de cette Satire dans toutes les éditions. Au fond, à quoi servent ces discussions sur des personnages ignorés ? Cette démangeaison d'étaler un savoir inutile et de hasarder des conjectures en l'air, a fait tomber le docte Hermolaus Barbarus, ou plutôt Barbaro, dans une méprise fort plaisante à l'occasion de ce même Bassus. Au lieu de cette phrase d'une lettre où Pline le jeune raconte la mort de son oncle, ACCEPIT CODICILLOS RETINÆ. CLASSIARII, etc. « *Il reçut ses tablettes à* » *Retine. Cependant les soldats de la flotte, etc.*, » notre critique, reformant le texte de sa propre autorité, écrit : ACCEPIT CODICILLOS RETINÆ CÆSII, *il reçut un billet de Rétine, femme de Cæsius Bassus.* Ainsi il suppose, peut-être très gratuitement, que Bassus étoit marié, et il fait une femme d'un village. Il a pris pour le coup le Pirée pour un homme.

(5) *Et les exploits glorieux des héros.*

Egregios lusisse senes.

Bentley, qui aime à proposer des corrections, prétend, sur la foi, assure-t-il, de deux manuscrits, qu'il

faut substituer *egregius* à *egregios*. Cette leçon a contre elle toutes les éditions anciennes que nous avons vues à la bibliothèque du Roi et à celle de Saint-Victor.

(6) *Je passe la saison des tempêtes.*

Il y a dans le texte HYBERNAT MARE, *la mer hiverne*, pour, *je passe l'hiver près de la mer*, hyberno ad mare.

(7) *Non loin de la mer de ma patrie.*

C'est-à-dire, près de la mer de Toscane. Nous avons déjà rapporté dans la vie de Perse, qu'il naquit à Volterre, ville de Toscane, ou, suivant le nom ancien, d'Etrurie.

(8) *Citoyens, il faut voir le beau port de Luna.*

Lunaï portum est operæ cognoscere, cives.

Ce vers latin se lisoit au commencement des Annales d'Ennius, poëme qui n'est pas venu jusqu'à nous. Ceux qui écrivent

Lunaï pretium est operæ cognoscere cives,
« Il faut connoître les citoyens de Luna. »

n'ont pas pris garde que Perse fait ici l'éloge de la situation heureuse de cette ville, et non celui des habitants. D'ailleurs, notre leçon n'a rien que de conforme à l'usage de plusieurs bons auteurs. Tite-Live, entr'autres, sous-entend souvent *pretium* après *est operæ*.

Lunaï pour *Lunæ*. Les anciens poètes aimoient à

séparer ainsi, à la fin d'un mot, les voyelles d'une diphthongue.

(9) *Ainsi l'ordonne Ennius, mais Ennius bien rassis.*

Cor jubet hoc Enni.

Cor Ennî, *la raison d'Ennius*, pour Ennius bene cordatus, *Ennius devenu raisonnable.* Perse prévient le lecteur qu'Ennius, lorsqu'il loua le port de Luna, dans ses Annales, étoit guéri des chimères de la métempsycose. Ce vieux poète s'étoit imaginé dans les commencements, que l'ame du divin Homère avoit passé en lui : il prétendoit aussi alors avoir été paon, *sans doute*, ajoute ici un judicieux commentateur, *à cause de l'éclat et de la variété qui distinguoient ses poésies.* Perse caractérise plaisamment l'extravagance d'Ennius, par le nom qu'il lui donne, lequel est composé du mot latin *Quintus*, prénom de ce poète, et du nom patronymique grec d'Homère, Mæonides, *fils de Mæon. Quintus Homère.*

M. de Voltaire s'est servi d'une dénomination du même genre, mais dans une intention bien différente, en parlant du dernier traducteur des Géorgiques ; il l'appelle *Virgilius Delille.*

(10) *Suivant la doctrine de Pythagore.*

On sait que Pythagore fut le premier qui introduisit en Italie le dogme de la métempsycose. Il se citoit lui-même pour preuve de son système. Il se rappeloit très bien les différentes transmigrations de son ame. C'est cette philosophie que l'empereur Ju-

lien vouloit fairé revivre de son temps. Pour lui, il se souvenoit, selon Sozomène, d'avoir été Alexandre le Grand.

(11) *Sans m'inquiéter.*

Hic ego securus.

Securus n'est pas tout-à-fait synonyme de *tutus* : *tutus* signifie *qui est en sûreté* ; SECURUS, *qui se croit en sûreté.*

(12) *Tout ce qu'il y a de plus vil par l'extraction s'enrichir outre mesure.*

Et si adeo omnes
Ditescant orti pejoribus.

Notre auteur n'en voudroit-il pas aux esclaves enrichis par le tyran ?

Adeò nous a paru être ici synonyme de TAM : *qui s'enrichissent* tant.

(13) *Me condamner à visiter cent fois, le nez sur le cachet, une bouteille de mauvais vin.*

Et signum in vapida naso tetigisse lagena.

Nous avons déjà remarqué que les Romains enduisoient de poix le goulot de leurs bouteilles, et les cachetoient. Ce vers peint très bien l'action d'un avare qui examine si ses valets ne lui ont pas bu du vin. Nous avons traduit fidèlement cette image, que M. l'abbé le Monnier a cru devoir adoucir. Nous ne devinons pas quel a été son motif.

(14) *Ne voit-on pas tous les jours deux frères gémaux, quoique nés sous la même planète, se montrer avec des caractères absolument opposés.*

> *Geminos, horoscope, varo*
> *Producis genio.*

Horoscope est vocatif. Voici la construction : HOROSCOPE, PRODUCIS GEMINOS GENIO VARO. *Horoscope, tu vois naître souvent des gémeaux de génie différent.*

Horace avoit fait la même remarque astrologique sur Castor et Pollux.

> *Castor gaudet equis; ovo prognatus eodem,*
> *Pugnis.*

« Castor aime les chevaux; et Pollux, qui naquit du même » œuf que lui, se plaît à la lutte. » *Liv.* 2, *Sat.* 1.

(15) *L'un, au jour de sa naissance seulement.*

Perse va peindre deux gémeaux, dont l'un est avare et l'autre dissipateur. Tous les traits de ces deux tableaux sont achevés. *Tingit.* L'avare emploie si peu de sauce, qu'il ne fait, pour ainsi dire, qu'en *teindre* ses légumes : *olus siccum;* encore sont-ce des *légumes secs*, de la marchandise de rebut : MURICE EMPTA IN CALICE, *il achète de la saumure au pot.* A quoi lui serviroit de faire des provisions ? Il ne régale qu'une fois dans l'année. *Vafer.* Il entend merveilleusement les moyens d'économiser. *Ipse,* c'est lui-même, et non un autre, qui assaisonne le plat ; *inrorans*, en *l'arrosant* d'une légère pincée de poivre : il ne le jette pas avec profusion, *sacrum*

piper, il y touche avec autant de respect, que si c'étoit une chose sacrée.

S'agit-il à présent du prodigue ? Perse n'emploie que quelques mots, presque tous dactyles.

At bona dente
Grandia magnanimus peragit puer.

La précision du style, jointe à la rapidité de la mesnre, exprime parfaitement la diligence avec laquelle le jeune libertin *dépêche* son patrimoine.

C'est avec le même art que La Fontaine peint en un seul vers, composé de syllabes brèves, l'extrême avidité du renard :

Et le drôle eût lappé le tout en un moment.

(16) *Oh, sans doute, je veux, je veux faire usage de ce que j'ai! Mais......*

Utar ego. Utar.

De même Horace, dans la dernière épître du troisième livre ;

Utar, et ex medio, quantum res poscet, acervo
Tollam.

« J'userai de mon bien ; je prendrai dans mon petit tas
» autant qu'il le faudra. »

(17) *Connoître au goût quelles grives ont la chair la plus délicate.*

Turdorum nosse salivam.

Saliva, proprement *salive*. On doit entendre par

ce mot le *goût* ou la *saveur* qui fait venir l'eau à la bouche, comme on dit vulgairement.

Quelques éditions portent mal-à-propos *turdarum*, de *turda*, qui ne se dit pas; au lieu de *turdorum*.

(18) *Vivez selon ce que vous recueillez.*

Messe tenus propria vive.

Nous aurions pu traduire avec plus de précision: *Vivez selon votre revenu*. Mais le rapport de MESSE, *moisson*, avec les mots qui suivent dans le texte, GRANARIA, *granges*, EMOLE, *faites moudre*, *etc.*, n'eût pas été marqué.

(19) *Mais un devoir pressant vous appelle.*

M. l'abbé le Monnier établit ici, d'après quelques commentateurs, un dialogue entre l'avare et Perse. Pourquoi recourir à une supposition inutile, et même forcée? Est-il nécessaire que Perse, après avoir recommandé d'user du bien qu'on a, introduise un interlocuteur étranger, pour dire qu'il n'en faut pas user pour soi seul? Est-il naturel que l'avare parle de soi-même à la seconde personne? Selon nous, Perse continue le discours en son nom. Voulant enseigner à ses lecteurs le véritable usage des richesses, il offre à l'avare, dans une description pleine de chaleur et de vérité, un ami à peine échappé aux horreurs d'un naufrage où il a tout perdu. Quoi qu'il en soit, la peinture est si vive, que Dryden l'a jugée au-dessus des forces de Perse, et l'a attribuée à l'auteur de la Pharsale, qui aura eu la générosité de

travailler *pour son foible ami. Comment Dryden s'est-il mépris si grossièrement sur le talent de Perse, et comment a-t-il daigné traduire un écrivain qu'il estimoit si peu ?*

M. l'abbé le Monnier n'admire pas tant ce tableau. Il pense que les débris du navire allant à la rencontre des plongeons, font un détail puéril qui appauvrit la grande image, et décèle en effet le pinceau de Lucain. On diroit que, pour justifier cette critique, il a donné exprès une teinte de burlesque à sa traduction. Cependant la circonstance que Perse a peinte n'est point triviale; et, loin de rien affoiblir, elle renchérit sur le reste. Le poëte veut émouvoir l'ame dure de l'avare : pour cela, il l'avertit que les moments sont précieux, que son ami n'a plus d'espoir, que le vaisseau est brisé. Il lui montre enfin les débris flottants déjà au gré des ondes, et devenus le jouet des oiseaux de mer... Et puis les narrations de la Satire ne sont pas celles de l'Epopée. C'est dans la Pharsale; c'est dans un poëme héroïque, où César est représenté prêt à traverser sur une barque la mer agité, pour voler au secours de ses troupes, que *l'énumération* minutieuse de tous les accidents d'une tempête est déplacée.

(20) *Entamez une terre, s'il le faut.*

Un de nos devanciers a traduit : *Tranchez dans le vif.* Nous croyons que cette expression prise de la Chirurgie, rend mal une métaphore empruntée de l'agriculture.

(21). *Négligera, au jour de vos funérailles, le repas d'usage.*

La cérémonie des funérailles, chez les Romains, étoit précédée et suivie de plusieurs repas, dont le principal se faisoit sur la tombe même du mort, entre ses proches et ses amis. On appeloit ce festin *silicernium*, des mots *silere* et *cernere;* parce que les mânes étoient censés le *regarder en silence.* Nous observerons, en passant, que Pline, liv. 10, chap. 10, assure de bonne foi qu'on n'a jamais vu de milan, quelque vorace que soit cette espèce, enlever rien de ces repas sacrés.

La remarque de Casaubon sur cet endroit est curieuse. Personne, dit-il, n'oublioit d'ordonner dans son testament que ce régal eût lieu après sa mort: car l'usage constant étoit qu'on fît après le banquet un éloge en forme du défunt. Les Grecs, de qui venoient ces pratiques, disoient proverbialement d'un homme dénué de tout mérite, qu'il n'avoit rien qu'on pût louer, même le jour du repas funèbre.

(22) *Peu lui importera que le cinname qui sera employé rende une odeur insipide.*

Seu spirent cinnama surdum.

Mot à mot, *exhale une odeur sourde.* Il est certain que notre langue ne sauroit s'accommoder de cette métaphore d'*odeur sourde.* Aimera-t-on *odeur émoussée*, que M. l'abbé le Monnier préfère?

(23) *Quoi! va-t-il dire, vous n'avez éprouvé aucun malheur!*

Incolumis signifie proprement *qui a été préservé de quelque malheur.* L'héritier de l'avare croit qu'on ne doit dépenser que pour soi.

(24) *Je ne sais quelle philosophie qui n'a rien de mâle.*

Sapere.... nostrum hoc maris expers.

Les Commentateurs ont beaucoup disputé sur le sens de ces mots *maris expers.* Signifient-ils *qui n'a rien de mâle*, ou *qui a passé la mer?* Cette dernière interprétation a plusieurs partisans. Mais il nous semble que la première s'accorde mieux avec l'idée que l'on doit se former de Bestius, d'après le discours qu'il tient. C'étoit vraisemblablement un homme austère et brutal, qui voyoit de la foiblesse jusque dans la pitié, et accusoit la philosophie d'amollir le courage. Il met sur son compte le luxe et la mollesse, qui gagnoient tous les états. *Expers* est composé d'*ex*, qui marque privation, et de *pers*, qui est pour *pars*. Ainsi, *expers* signifie *qui est privé, qui n'a point de part* : EXPERS MARIS, *qui n'a rien de mâle.*

(25) *Nos faucheurs mêmes gâtent leur manger par de fins assaisonnements.*

Fœnisecæ crasso vitiârunt unguine pultes.

L'expression latine *pultes* signifie *potage*, *bouillie.*

Mais ces mots français n'offrent point à l'esprit l'idée d'une nourriture grossière. Nous n'avons trouvé que *légumes*, pour rendre la pensée de Bestius, qui prétend que le goût de la bonne chère est devenu général, et qui se plaint de ce que les paysans assaisonnent ce qu'ils mangent.

(26) *Est-ce que vous ne savez pas, mon cher, la grande nouvelle ?*

Perse fait ici un anachronisme volontaire, dont l'unique but, sans doute, est de donner plus de vivacité au tableau qu'il va peindre. Il se transporte au règne de Caligula; il feint d'écrire cette Satire à l'époque où l'on préparoit un triomphe pour ce prince, qui se vantoit d'avoir remporté une victoire signalée sur les Germains et les Bataves. Tous ses exploits, cependant, s'étoient bornés à faire ramasser des coquilles sur le rivage, et à nommer cela les dépouilles de l'Océan. Quoiqu'il n'eût pas combattu un seul ennemi, il n'avoit pas laissé d'ordonner ce triomphe : il vouloit qu'il fût de la plus grande magnificence. On loua des Gaulois de haute stature pour faire le personnage de captifs ; et comme leur langage les auroit trahis, on leur fit apprendre des mots allemands. Césonia, pour complaire à son mari, se mêla des préparatifs de ce grand jour : ce qui lui a valu quelques traits mordants de la part de notre poète. Une taxe générale paya la fête.

(27) *On enlève les cendres froides qui étoient restées sur les autels.*

Le Satirique n'a-t-il pas voulu faire entendre,

par *ces cendres froides restées sur les autels*, que depuis long-temps les guerriers romains n'avoient pas mérité de triompher?

(28) *Déjà l'impératrice Césonie suspend aux portes des temples les armes des vaincus.*

On attachoit aux portes des temples les armes enlevées à l'ennemi. C'étoit un usage que l'Empereur n'avoit garde de négliger, non qu'il consentît par là à faire hommage de sa victoire à quelque divinité que ce fût, car il croyoit être un Dieu supérieur aux autres; mais parce que cette cérémonie ancienne étoit regardée comme indispensable, et que, si elle eût été omise, son triomphe n'eût pas été complet.

(29) *Elle loue de riches manteaux pour les rois prisonniers, et des casques jaunes pour les simples soldats, et des chariots du pays, et des Gaulois de grande taille.*

Jam chlamydes regum, jam lutea gausapa captis,
Essedaque, ingentesque locat Cesonia Rhenos.

CHLAMYS, *habit étroit et serré;* GAUSAPA, *casques jaunes* à l'usage des soldats, surtout pendant l'hiver; ESSEDA, *chariots des Grecs;* ils étoient couverts de cuir. César en fait mention dans ses Commentaires, liv. 4; RHENOS pour RHENANOS, *les peuples voisins du Rhin:* Perse veut parler des Gaulois.

(30) *Au génie du général.*

Ironie. Perse feint d'être convaincu de la divinité de Caligula. Ce prince étoit si jaloux de passer pour

un Dieu, qu'il faisoit périr ceux qui refusoient de jurer par son génie.

(31) *Je conduis sur l'arène cent paires de gladiateurs.*

Centum paria..... induco.

Il faut sous-entendre GLADIATORUM, *cent paires de gladiateurs.*

(32) *Malheur à vous, si vous ne feignez pas ici d'applaudir !*

Væ, nisi connives !

Connives est à double entente : il signifie également *si vous ne feignez pas de m'applaudir, et si vous ne feignez pas d'applaudir au triomphe.*

(33) *Je fais distribuer ensuite des pâtés à la multitude.*

Artocreas.... popello
Largior.

Artocreas, mot grec, qui veut dire *pain et viande* en latin *visceratio.*

(34) *En vérité, la terre que vous possédez près d'ici n'est pas assez bien cultivée, assez riche pour....*

Non adeo, inquis,
Exossatus ager juxta est.

Notre poète peint excellement un héritier avide et rusé, dans le personnage imaginaire du sien. Celui-ci, pour détourner Perse des libéralités qu'il pro-

jette, tente de lui persuader que sa terre est en mauvais état : il affecte même de l'indifférence sur un héritage si mince. Perse devine son intention, et lui déclare qu'il va donner son bien à un autre.

Exossatus, *désossé*, *dont on a ôté les os*. Ce mot est figuré, et veut dire *épierré*, *dont on a ôté les pierres :* les pierres étant regardées comme les os de la terre.

(35) *Je m'en vais à Boville.*

Boville, village situé dans le territoire de Rome, près de la voie Appienne, et peuplé de mendiants, à cause du voisinage du grand chemin. Il fut nommé Boville (village du bœuf), parce qu'un bœuf échappé de l'autel avoit été repris dans cet endroit et immolé sur la place.

(36) *Et à la colline de Virbius.*

La colline de Virbius, ainsi nommée d'un temple consacré à Hippolyte ou Virbius, étoit à quatre milles de Rome.

(37) *Manius.*

Nom propre. C'est une érudition bien raffinée que celle de quelques commentateurs qui disent que *Manius* signifie *un homme vil et méprisable;* parce que ce mot vient de maniæ, *figures de pâte*, que les nourrices faisoient pour épouvanter leurs nourrissons.

(38) *Vous voulez que je sorte, moi, de la carrière.*

Cur me in decursu lampada poscas?

Mot à mot, *pourquoi me demandez-vous mon flambeau ?* Allusion à une fête des Athéniens, qui se célébroit en l'honneur de Prométhée. Des hommes nus couroient dans un lieu de cent vingt-cinq pas géométriques d'étendue, tenant à la main un flambeau allumé, qu'ils se remettoient l'un après l'autre. Lucrèce, liv. 2, vers 77; Varron, dans son ouvrage *de Re Rusticâ*, liv. 3, chap. 16; Cicéron, dans sa *Rhétorique à Hérennius*, chap. 4, font mention des *Lampadromies*.

(39) *Il faut mettre votre argent à usure; il faut que l'intérêt de votre argent paie vos dépenses.*

Fœnoris accedat merces : hinc exime sumptus.

Hinc tombe visiblement sur *merces fœnoris*. Ainsi *hinc exime sumptus* voudra dire *retranchez, prenez sur la somme de votre bien de quoi subvenir à vos dépenses nécessaires.*

(40) *Votre libertin de petit-fils.*

Tuus iste nepos.

Nous avons rendu *iste* par *libertin*. Ce pronom se prend souvent en mauvaise part. D'ailleurs, cette qualification de libertin est un résultat nécessaire de ce que Perse dit des habitudes futures du petit-fils de son héritier.

(41) *Se rassasie à loisir de foies d'oies.*

Satur anseris extis.

Les Romains aimoient beaucoup les foies d'oies.

Martial atteste que les cuisiniers farcissoient un foie d'oie de tant de choses, qu'il devenoit plus gros que l'animal entier même.

(42) *Je conserverai à peine la figure d'homme.*

Mihi trama figuræ
Sit reliqua.

Mot à mot, *je n'aurai plus que la trame de la figure.* Voilà encore une de ces métaphores extraordinaires, que l'on rencontre fréquemment dans Perse: *La trame* est le fil que la navette entrelace à diverses reprises dans la chaîne : c'est le premier tissu de la toile. Lorsque la toile est usée, la trame paroît. Les nerfs sont, dans le sens de Perse, *la trame* du corps humain.

(43) *D'un prêtre victimaire.*

Popa, *prêtre victimaire.* Perse donne ce nom au ventre même. D'autres entendent par popa, *gâteau*, *un ventre-gâteau*, c'est-à-dire, rempli de gâteaux, de pâtisseries friandes.

Popa est ici une expression fort singulière, de quelque manière qu'on l'entende.

(44) *Enfin donc risquez tout.*

C'est toujours le poète indigné qui invective contre l'avare, son héritier.

(45) *De jeunes Cappadociens.*

Les esclaves de Cappadoce étoient fort recherchés à cause de leur beauté.

Il ne sera pas hors de propos de rapporter ici une particularité bien honteuse pour les peuples de Cappadoce. Soumis d'abord à des tyrans, ils s'étoient laissé vaincre, sans beaucoup de résistance, par les Romains. Ceux-ci ayant daigné leur offrir la liberté, ils la refusèrent. (Voyez *Alexand. ab Alexandro*, liv. 2, chap. 27.)

(46) *Sur un échafaud.*

Catasta, espèce d'amphithéâtre ou d'échafaud, sur lequel les marchands exposoient les esclaves qu'ils vouloient vendre. Là, ils faisoient remarquer aux acheteurs la blancheur de leur peau, leur vigueur, leur embonpoint. Quelquefois, pour montrer qu'ils avoient la chair ferme, ils les frappoient légèrement de la main. C'est ce que Perse entend par *plausisse.*

(47) *La chose est faite.*

Discours de l'avare, héritier de Perse.

(48) *Montrez-moi.*

Depunge.

Le plus grand nombre des éditions portent DEPUNGE, *marquez avec un point.* On lit dans quelques autres, DEPINGE, *peignez, représentez.*

(49) *Au fameux argument de Chrysippe.*

Chrysippe, célèbre dialecticien de la secte de Zénon. Il avoit inventé *le Sorite.* C'est une espèce d'argument progressif, composé de propositions déduites

les unes des autres avec tant d'art, qu'on peut en ajouter de nouvelles jusqu'à l'infini. Le sens du poète est qu'il est aussi difficile d'assigner des bornes à l'avarice, que de trouver une fin au sorite de Chrysippe.

FIN.







